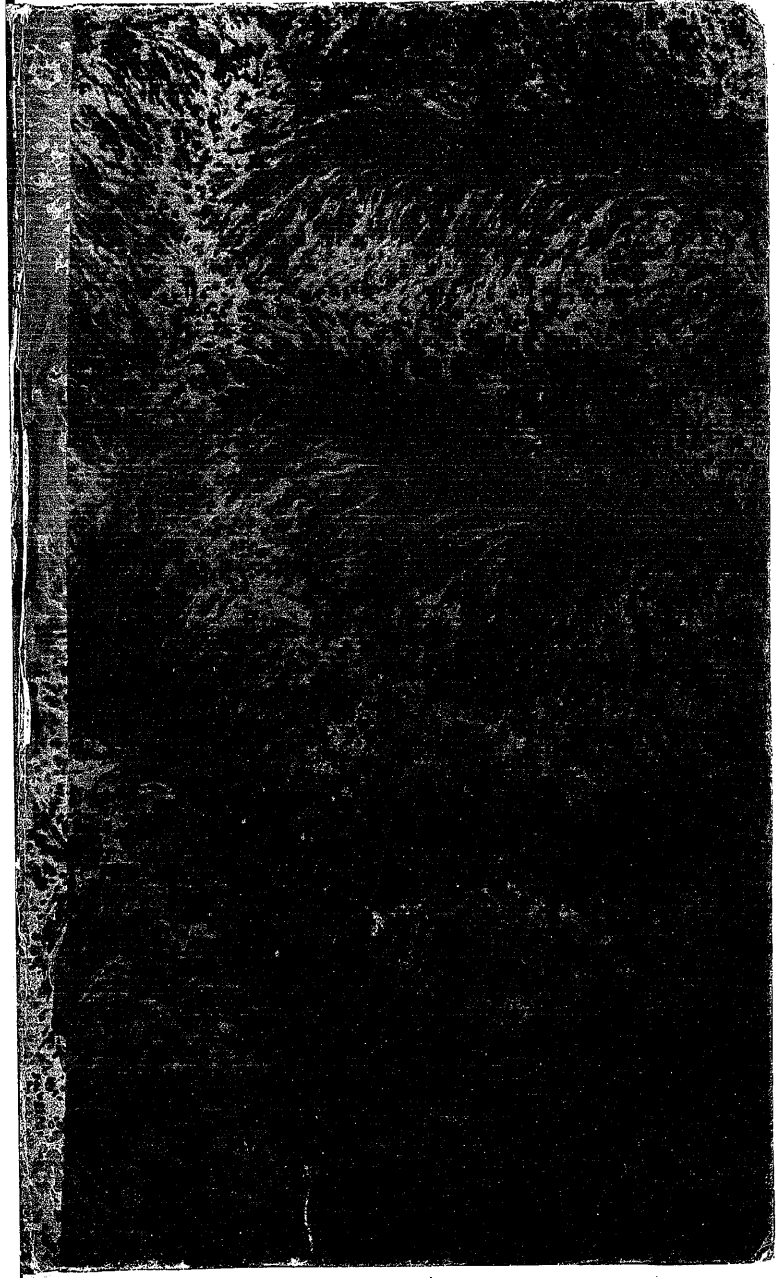


00350002

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



E 27880

- 本は大切に扱いますよう
- 返却は遅れないように致
しませう
- 本の配列を乱さないよう
に致しませう
- 切取、無断持出はやめま
しませう

東京経済大学図書館

COLLECTION

COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME II.

COLLECTION

COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

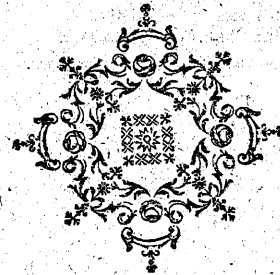
PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME II.



LONDRES.

M. DCC. LXXII.

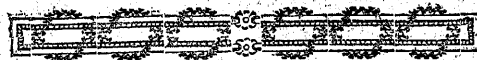
1354
D55c
v2

PENSÉES
SUR
L'INTERPRÉTATION
DE
LA NATURE.

*Quæ sunt in luce tuetur
E tenebris.* LUCRET. Lib. VI.

Tome II.

A



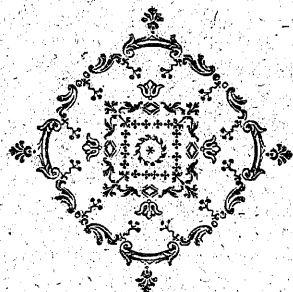
AUX
JEUNES GENS

QUI SE DISPOSENT A L'ÉTUDE DE LA
PHILOSOPHIE NATURELLE.

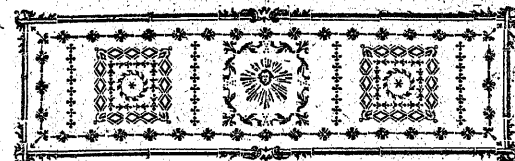
*JEUNE-HOMME, prends & lis. Si tu
peux aller jusqu'à la fin de cet Ouvrage, tu
ne seras pas incapable d'en entendre un meil-
leur. Comme je me suis moins proposé de
t'instruire que de t'exercer, il m'importe peu
que tu adoptes mes idées, ou que tu les re-
jettes, pourvu qu'elles emploient toute ton
attention. Un plus habile t'apprendra à con-
noître les forces de la Nature ; il me suffira
de t'avoir fait essayer les tiennes. Adieu.*

*P. S. Encore un mot, & je te laisse. Ayez
toujours présent à l'esprit que la Nature n'est*

iv A U X J E U N E S G E N S .
*pas une machine , qu'une hypothese n'est
pas un fait ; & sois assuré que tu ne m'auras
point compris , par-tout où tu croiras ap-
percevoir quelque chose de contraire à ces
principes.*



E 27880



D E
L'INTERPRÉTATION
D E
L A N A T U R E .

I.

CEST de la Nature que je vais écrire.
Je laisserai les pensées se succéder sous
ma plume , dans l'ordre même selon
lequel les objets se sont offerts à ma
réflexion , parce qu'elles n'en repré-
senteront que mieux les mouvemens & la marche
de mon esprit. Ce seront ou des vues générales
sur l'art expérimental , ou des vues particulières
sur un phénomène qui paroît occuper tous nos
Philosophes , & les diviser en deux classes. Les
uns ont , ce me semble , beaucoup d'instrumens
& peu d'idées ; les autres ont beaucoup d'idées
& n'ont point d'instrumens. L'intérêt de la vérité
demande que ceux qui réfléchissent daignent
enfin s'associer à ceux qui se remuent , afin que
le spéculatif fût dispensé de se donner du mou-
vement ; que le manoeuvre eût un but dans les mou-

A 3

6 DE L'INTERPRÉTATION

vemens infinis qu'il se donne ; que tous nos efforts se trouvaient réunis & dirigés en même tems contre la résistance de la Nature ; & que , dans cette espece de ligue philosophique , chacun fit le rôle qui lui convient.

II.

UNE des vérités qui aient été annoncées de nos jours avec le plus de courage & de force (*), qu'un bon Physicien ne perdra point de vue , & qui aura certainement les suites les plus avantageuses ; c'est que la région des Mathématiciens est un monde intellectuel , où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses , perd absolument cet avantage quand on l'apporte sur notre terre. On en a conclu que c'étoit à la philosophie expérimentale à rectifier les calculs de la géométrie , & cette conséquence a été avouée même par les Géometres. Mais à quoi bon corriger le calcul géométrique par l'expérience ? N'est-il pas plus court de s'en tenir au résultat de celle-ci ? d'où l'on voit que les mathématiques , transcendantes sur-tout , ne conduisent à rien de précis , sans l'expérience , que c'est une espece de métaphysique générale où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles , & qu'il resteroit au moins à faire un grand ouvrage , qu'on pourroit appeller *l'Application de l'expérience à la géométrie* , ou *Traité de l'aberration des mesures*.

III.

JE ne fais s'il y a quelque rapport entre l'esprit du jeu & le génie mathématicien ; mais il y en a beaucoup entre un jeu & les mathématiques. Laif-

(*) Voyez l'Histoire Naturelle générale & particulière. Vol. I. Disc. I.

DE LA NATURE.

fant à part ce que le sort met d'incertitude d'un côté , ou le comparant avec ce que l'abstraction met d'inexactitude de l'autre , une partie de jeu peut être considérée comme une suite indéterminée de problèmes à résoudre après des conditions données. Il n'y a point de questions de mathématiques à qui la même définition ne puisse convenir ; & la *Chose* du Mathématicien n'a pas plus d'existence dans la Nature , que celle du joueur. C'est de part & d'autre une affaire de convention. Lorsque les Géometres ont décrié les Métaphysiciens , ils étoient bien éloignés de penser que toute leur science n'étoit qu'une métaphysique. On demandoit un jour : *Qu'est-ce qu'un Métaphysicien ?* Un Géometre répondit : *C'est un homme qui ne fait rien*. Les Chymistes , les Physiciens , les Naturalistes , & tous ceux qui se livrent à l'art expérimental , non moins outrés dans leur jugement , me paroissent sur le point de venger la métaphysique , & d'appliquer la même définition au Géometre. Ils disent : A quoi servent toutes ces profondes théories des corps célestes , tous ces énormes calculs de l'astronomie rationnelle , s'ils ne dispensent point Bradley ou Le Monnier d'observer le Ciel ? Et je dis heureux le Géometre , en qui une étude consommée des sciences abstraites n'aura point affoibli le goût des beaux-arts ; à qui Horace & Tacite seront aussi familiers que Newton ; qui saura découvrir les propriétés d'une courbe , & sentir les beautés d'un Poète ; dont l'esprit & les ouvrages seront de tous les tems , & qui aura le mérite de toutes les Académies ! Il ne se verra point tomber dans l'obscurité ; il n'aura point à craindre de survivre à sa renommée.

IV.

NOUS touchons au moment d'une grande révolution dans les sciences. Au penchant que les esprits me paroissent avoir à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la Nature & à la physique expérimentale, j'oserois presque assurer qu'avant qu'il soit cent ans, on ne comptera pas trois grands Géomètres en Europe. Cette science s'arrêtera tout court, où l'auront laissée les Bernouilli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine & les d'Alémbert. Ils auront posé les colonnes d'Hercule. On n'ira point au delà. Leurs ouvrages subsisteront dans les siècles à venir, comme ces pyramides d'Egypte, dont les masses chargées d'hyéroglyphes réveillent en nous une idée effrayante de la puissance & des ressources des hommes qui les ont élevées.

V.

LORSQU'UNE science commence à naître, l'extrême considération qu'on a dans la société pour les inventeurs, le désir de connoître par soi-même une chose qui fait beaucoup de bruit, l'espérance de s'illustrer par quelque découverte, l'ambition de partager un titre avec des hommes illustres, tournent tous les esprits de ce côté. En un moment elle est cultivée par une infinité de personnes de caractères différens. Ce sont ou des gens du monde, à qui leur oisiveté pèse, ou des transfuges qui s'imaginent acquérir, dans la science à la mode, une réputation qu'ils ont inutilement cherchée dans d'autres sciences qu'ils abandonnent pour elles; les uns s'en font un métier; d'autres y sont entraînés par goût. Tant d'efforts réunis portent assez rapidement la science jusqu'ou

elle peut aller. Mais à mesure que ses limites s'étendent, celles de la considération se resserrent. On n'en a plus que pour ceux qui se distinguent par une grande supériorité. Alors la foule diminue. On cesse de s'embarquer pour une contrée où les fortunes sont devenues rares & difficiles. Il ne reste à la science que des mercénaires, à qui elle donne du pain, & que quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer longtemps encore après que le prestige est dissipé, & que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux. On regarde toujours ces travaux comme des tours de force qui font honneur à l'humanité. Voilà l'abrégé historique de la géométrie, & celui de toutes les sciences qui cessent d'instruire ou de plaire: je n'en excepte pas même l'histoire de la Nature.

VI.

QUAND on vient à comparer la multitude infinie des phénomènes de la Nature, avec les bornes de notre entendement & la foiblesse de nos organes, peut-on jamais attendre autre chose de la lenteur de nos travaux, de leurs longues & fréquentes interruptions, & de la rareté des génies créateurs, que quelques pièces rompues & séparées de la grande chaîne qui lie toutes choses? ... La philosophie expérimentale travaillerait pendant les siècles des siècles, que les matériaux qu'elle entasserait, devenus à la fin, par leur nombre, au dessus de toute combinaison, seroient encore bien loin d'une énumération exacte. Combien ne faudroit-il pas de volumes pour renfermer les termes seuls par lesquels nous désignerions les collections distinctes de phénomènes, si les phénomènes étoient connus? Quand la langue

philosophique fera-t-elle complète ; qui d'entre les hommes pourroit le savoir ? Si l'Éternel , pour manifester sa toute-puissance plus évidemment encore que par les merveilles de la Nature , eût daigné développer le mécanisme universel sur des feuilles tracées de sa propre main , croit-on que ce grand livre fût plus compréhensible pour nous que l'Univers-même ? Combien de pages en auroit entendu ce Philosophe , qui , avec toute la force de tête qui lui avoit été donnée , n'étoit pas sûr d'avoir seulement embrassé les conséquences par lesquelles un ancien Géometre a déterminé le rapport de la sphère au cylindre ? Nous aurions dans ces feuilles une mesure assez bonne de la portée des esprits , & une satire beaucoup meilleure de notre vanité. Nous pourrions dire : Fermat alla jusqu'à telle page ; Archimede étoit allé quelques pages plus loin. Quel est donc notre but ? l'exécution d'un ouvrage qui ne peut jamais être fait , & qui seroit fort au-dessus de l'intelligence humaine , s'il étoit achevé ? Ne sommes-nous pas plus insensés que les premiers habitans de la plaine de Sennaar ? Nous connoissons la distance infinie qu'il y a de la terre aux cieux , & nous ne laissons pas que d'élever la tour. Mais est-il à présumer qu'il ne viendra point un tems où notre orgueil découragé abandonnera l'ouvrage ? quelle apparence que logé étroitement & mal à son aise ici-bas , il s'opiniâtre à construire un palais inhabitable au delà de l'atmosphère ? quand il s'y opiniâtreroit , ne seroit-il pas arrêté par la confusion des langues , qui n'est déjà que trop sensible & trop incommode dans l'Histoire Naturelle ? D'ailleurs , l'Utile circonscrit tout. Ce sera l'Utile qui , dans quelques siècles , donnera des bornes à la Physique expérimentale .

comme il est sur le point d'en donner à la Géométrie. J'accorde des siècles à cette étude , parce que la sphère de son utilité est infiniment plus étendue que celle d'aucune science abstraite , & qu'elle est , sans contredit , la base de nos véritables connoissances .

VII.

TANT que les choses ne sont que dans notre entendement , ce sont nos opinions ; ce sont des notions qui peuvent être vraies ou fausses , accordées ou contredites. Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait ou par une chaîne interrompue d'expériences , ou par une chaîne ininterrompue de raisonnemens qui tient d'un bout à l'observation , & de l'autre à l'expérience , ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace entre des raisonnemens , comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ces poids , le fil deviendroit le jouet de la moindre agitation qui se feroit dans l'air.

VIII.

ON peut comparer les notions qui n'ont aucun fondement dans la Nature , à ces forêts du Nord , dont les arbres n'ont point de racines. Il ne faut qu'un coup de vent , qu'un fait léger , pour renverser toute une forêt d'arbres & d'idées.

IX.

LES hommes en sont à peine à sentir combien les loix de l'investigation de la vérité sont sévères , & combien le nombre de nos moyens est borné. Tout se réduit à revenir des sens à la ré-

flexion, & de la réflexion aux sens; rentrer en foi, & en sortir sans cesse, c'est le travail de l'abeille. On a battu bien du terrain en vain, si l'on ne rentre pas dans la ruche chargé de cire. On a fait bien des amas de cire inutile, si on ne fait pas en former des rayons.

X.

MAIS, par malheur, il est plus facile & plus court de se consulter soi que la Nature. Aussi la raison est-elle portée à demeurer en elle-même, & l'instinct à se répandre, au dehors. L'instinct va sans cesse regardant, goûtant, touchant, écoutant; & il y auroit peut-être plus de physique expérimentale à apprendre en étudiant les Animaux, qu'en suivant les cours d'un Professeur. Il n'y a point de charlatanerie dans leurs procédés. Ils tendent à leur but, sans se soucier de ce qui les environne: s'ils nous surprennent, ce n'est point leur intention. L'étonnement est le premier effet d'un grand phénomène; c'est à la philosophie à le dissiper. Ce dont il s'agit dans un cours en philosophie expérimentale, c'est de renvoyer son auditeur plus instruit, & non plus stupéfait. S'enorgueillir des phénomènes de la Nature, comme si l'on en étoit soi-même l'auteur, c'est imiter la sottise d'un Editeur des *Essais*, qui ne pouvoit entendre le nom de Montagne sans rougir. Une grande leçon, qu'on a souvent occasion de donner, c'est l'aveu de son insuffisance. Ne vaut-il pas mieux se concilier la confiance des autres par la sincérité d'un *je n'en fais rien*, que de balbutier des mots & se faire pitié à soi-même, en s'efforçant de tout expliquer? Celui qui confesse librement qu'il ne fait pas ce qu'il ignore, me dispose à croire ce dont il entreprend de me rendre raison.

XI.

L'ÉTONNEMENT vient souvent de ce qu'on suppose plusieurs prodiges où il n'y en a qu'un; de ce qu'on imagine dans la Nature autant d'actes particuliers qu'on nombre de phénomènes, tandis qu'elle n'a peut-être jamais produit qu'un seul acte. Il semble même que, si elle avoit été dans la nécessité d'en produire plusieurs, les différens résultats de ces actes seroient isolés; qu'il y auroit des collections de phénomènes indépendantes les unes des autres, & que cette chaîne générale, dont la philosophie suppose la continuité, se romproit en plusieurs endroits. L'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de tout; & sans l'idée de tout, plus de philosophie.

XII.

Il semble que la Nature se soit plu à varier le même mécanisme d'une infinité de matières différentes [*]. Elle n'abandonne un genre de productions qu'après en avoir multiplié les individus sous toutes les faces possibles. Quand on considère le regne animal, & qu'on s'apperçoit que parmi les quadrupèdes, il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions & les parties, sur-tout intérieures, entièrement semblables à un autre quadrupède, ne croiroit-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal prototype de tous les animaux dont la Nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes? Imaginez les doigts

(*) Voyez l'Hist. Nat. Tom. IV. l'Hist. de l'Ane; & un petit ouvrage Latin intitulé: *Dissertatio inauguralis metaphysica, de universali Natura systemate, pro gradu Doctoris habitata*, imprimé à Erlang en 1751, & apporté en France par Mr. de M**** en 1753.

de la main réunis , & la matiere des ongles si abondante , que venant à s'étendre & à se gonfler , elle enveloppe & couvre le tout ; au lieu de la main d'un homme , vous aurez le pied d'un cheval [*]. Quand on voit les métamorphoses successives de l'enveloppe du prototype , quel qu'il ait été , approcher un regne d'un autre regne , par des degrés insensibles , & peupler les confins des deux regnes [s'il est permis de se servir du terme de *confins* , où il n'y a qu'une division réelle] & peupler , dis-je , les confins des deux regnes , d'êtres incertains , ambigus , dépouillés en grande partie des formes , des qualités , & des fonctions de l'un , & revêtus des formes , des qualités , des fonctions de l'autre , qui ne se sentiroit porté à croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres ? Mais que cette conjecture philosophique soit admise avec le Docteur Baumann , comme vraie , ou rejetée avec M. de Buffon , comme fautive , on ne niera pas qu'il ne faille l'embrasser comme une hypothèse essentielle au progrès de la physique expérimentale , à celui de la philosophie rationnelle , à la découverte & à l'explication des phénomènes qui dépendent de l'organisation. Car il est évident que la Nature n'a pu conserver tant de ressemblance dans les parties , & affecter tant de variété dans les formes , sans avoir souvent rendu sensible , dans un être organisé , ce qu'elle a dérobé dans un autre. C'est une femme qui aime à se travestir , & dont les différens déguisemens , laissant échapper tantôt une partie , tantôt une autre , donnent quelque espérance à ceux qui la suivent

(*) Voyez l'Hist. Nat. gén. & part. Tom. IV. Description du Cheval , par Mr. d'Aubenton.

avec assiduité , de connoître un jour toute sa personne.

XIII.

ON a découvert qu'il y a dans un sexe le même fluide séminal que dans l'autre sexe. Les parties qui contiennent ce fluide ne sont plus inconnues. On s'est aperçu des altérations singulieres qui surviennent dans certains organes de la femelle , quand la Nature la presse fortement de rechercher le mâle [*]. Dans l'approche des sexes , quand on vient à comparer les symptômes du plaisir de l'un , aux symptômes du plaisir de l'autre , & qu'on s'est assuré que la volupté se consume dans tous les deux par des élancemens également caractérisés , distincts & battus , on ne peut douter qu'il n'y ait aussi des émissions semblables du fluide séminal. Mais où & comment cette émission dans la femme ? que devient le fluide ? Quelle route suit-il ? c'est ce qu'on ne saura que quand la Nature , qui n'est pas également mystérieuse en tout , & par-tout , se sera dévoilée dans une autre espece : ce qui arrivera apparemment de l'une de ces deux manieres ; ou les formes seront plus évidentes dans les organes ; ou l'émission du fluide se rendra sensible à son origine & sur toute sa route , par son abondance extraordinaire. Ce qu'on a vu distinctement dans un être , ne tarde pas à se manifester dans un être semblable. En physique expérimentale , on apprend à appercevoir les petits phénomènes dans les grands ; de même qu'en physique rationnelle , on apprend à connoître les grands corps dans les petits.

(*) Voyez dans l'Hist. nat. gén. & particul. le Disc. sur la Génér.

XIV.

JE me représente la vaste enceinte des sciences, comme un grand terrain parsemé de places obscures & de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier sur le terrain les centres de lumière. L'un appartient au génie qui crée, l'autre à la sagacité qui perfectionne.

XV.

NOUS avons trois moyens principaux ; l'observation de la Nature, la réflexion & l'expérience. L'observation recueille les faits, la réflexion les combine, l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la Nature soit assidue, que la réflexion soit profonde, & que l'expérience soit exacte. On voit, rarement ces moyens réunis. Aussi les génies créateurs ne sont-ils pas communs.

XVI.

LE Philosophe qui n'aperçoit souvent la vérité que comme le Politique mal-adroit aperçoit l'occasion, par le côté chauve ; assure qu'il est impossible de la saisir, dans le moment où la main du manœuvre est portée par le hasard sur le côté qui a des cheveux. Il faut cependant avouer que parmi ces manouvriers d'expériences, il y en a de bien malheureux : l'un d'eux emploiera toute sa vie à observer des insectes, & ne verra rien de nouveau : un autre jettera sur eux un coup d'œil en passant, & apercevra le polype, ou le puceron hermaphrodite.

XVII.

SONT-ce les hommes de génie qui ont manqué

à l'Univers ? nullement. Est-ce en eux défaut de méditation & d'étude ? encore moins. L'histoire des sciences fourmille de noms illustres ; la surface de la terre est couverte de monumens de nos travaux. Pourquoi donc possédons-nous si peu de connoissances certaines ? Par quelle fatalité les sciences ont-elles fait si peu de progrès ? Sommes-nous destinés à n'être jamais que des enfans ? J'ai déjà annoncé la réponse à ces questions. Les sciences abstraites ont occupé trop long-tems, & avec trop peu de fruit, les meilleurs esprits ; ou l'on n'a point étudié ce qu'il importoit de savoir, ou l'on n'a mis ni choix, ni vues, ni méthode dans ses études ; les mots se sont multipliés sans fin, & la connoissance des choses est restée en arriere.

XVIII.

LA véritable maniere de philosopher, c'eût été & ce seroit d'appliquer l'entendement à l'entendement ; l'entendement & l'expérience aux sens ; les sens à la Nature ; la Nature à l'investigation des instrumens ; les instrumens à la recherche & à la perfection des Arts qu'on jetteroit au peuple pour lui apprendre à respecter la philosophie.

XIX.

IL n'y a qu'un seul moyen de rendre la philosophie vraiment recommandable aux yeux du vulgaire ; c'est de la lui montrer accompagnée de l'utilité. Le vulgaire demande toujours, à quoi cela sert-il ? & il ne faut jamais se trouver dans le cas de lui répondre, à rien : il ne fait pas ce qui éclaire le Philosophe, & ce qui sert au vulgaire, sont deux choses fort différentes, puisque

18 DE L'INTERPRÉTATION
l'entendement du Philosophe est souvent éclairé
par ce qui nuit, & obscurci par ce qui sert.

XX.

LES faits, de quelque nature qu'ils soient, sont la véritable richesse du Philosophe. Mais un des préjugés de la philosophie rationnelle, c'est que celui qui ne saura pas compter ses écus, ne sera guère plus riche que celui qui n'aura qu'un écu. La philosophie rationnelle s'occupe malheureusement beaucoup plus à rapprocher & à lier les faits qu'elle possède, qu'à en recueillir de nouveaux.

XXI.

RECUEILLIR & lier les faits, ce sont deux occupations bien pénibles; aussi les Philosophes les ont-ils partagées entr'eux. Les uns, manœuvres utiles & laborieux, passent leur vie à rassembler des matériaux; les autres, orgueilleux architectes, s'empresse à les mettre en œuvre. Mais le tems a renversé jusqu'aujourd'hui presque tous les édifices de la philosophie rationnelle. Le manœuvre poudreux apporte tôt ou tard des souterrains, où il creuse en aveugle, le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête; elle s'écroule, & il ne reste que des matériaux confondus pêle-mêle, jusqu'à ce qu'un autre génie téméraire en entreprenne une combinaison nouvelle. Heureux le Philosophe systématique à qui la Nature aura donné, comme autrefois à Epicure, à Lucrece, à Aristote, à Platon, une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes & sublimes! L'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour; mais sa statue restera debout au

DE LA NATURE. 19
milieu des ruines; & la pierre qui se détachera de la montagne ne la brisera point, parce que les pieds n'en font pas d'argille.

XXII.

L'ENTENDEMENT a ses préjugés; le sens, son incertitude; la mémoire, ses limites; l'imagination, ses lueurs; les instrumens, leur imperfection. Les phénomènes sont infinis; les causes cachées; les formes peut-être transitoires. Nous n'avons, contre tant d'obstacles que nous trouvons en nous, & que la Nature nous oppose au dehors, qu'une expérience lente, qu'une réflexion bornée. Voilà les leviers avec lesquels la philosophie s'est proposée de remuer le Monde.

XXIII.

NOUS avons distingué deux sortes de philosophie, l'expérimentale & la rationnelle. L'une a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, saisit tout ce qui lui tombe sous les mains, & rencontre à la fin des choses précieuses. L'autre recueille ces matières précieuses, & tâche de s'en former un flambeau; mais ce flambeau prétendu lui a, jusqu'à présent, moins servi que le tâtonnement à sa rivale; & cela devoit être. L'expérience multiplie ses mouvemens à l'infini; elle est sans cesse en action; elle met à chercher des phénomènes, tout le tems que la raison emploie à chercher des analogies. La philosophie expérimentale ne fait ni ce qui lui viendra, ni ce qui ne lui viendra pas de son travail; mais elle travaille sans relâche. Au contraire, la philosophie rationnelle pèse les possibilités, prononce & s'arrête tout court; elle dit hardiment: *On ne peut décomposer la lumière*: la philosophie expé-

rimentale l'écoute, & se tait devant elle pendant des siècles entiers; puis tout-à-coup elle montre le prisme, & dit: *La lumière se décompose.*

XXIV.

ESQUISSE de la physique expérimentale.

La physique expérimentale s'occupe en général de l'*Existence*, des *Qualités* & de l'*Emploi*.

L'*EXISTENCE* embrasse l'*histoire*, la *description*, la *génération*, la *conservation* & la *destruction*.

L'*histoire* est des lieux, de l'importation, de l'exportation, du prix, des préjugés, &c.

La *description*, de l'intérieur & de l'extérieur, par toutes les qualités sensibles.

La *génération*, prise depuis la première origine jusqu'à l'état de perfection.

La *conservation*, de tous les moyens de fixer dans cet état.

La *destruction*, prise depuis l'état de perfection jusqu'au dernier degré connu de *décomposition* ou de *dépérissement*, de *dissolution* ou de *résolution*.

Les *QUALITÉS* sont générales ou particulières.

L'appelle *générales*, celles qui sont communes à tous les êtres, & qui n'y varient que par la quantité.

L'appelle *particulières*, celles qui constituent l'être tel; ces dernières sont, ou de la substance *en masse*, ou de la substance *divisée* ou *décomposée*.

L'*EMPLOI* s'étend à la *comparaison*, à l'*application* & à la *combinaison*.

La *comparaison* se fait, ou par les ressemblances, ou par les différences.

L'*application* doit être la plus étendue & la plus variée qu'il est possible.

La *combinaison* est analogue ou bizarre.

XXV.

Je dis *analogue* ou *bizarre*, parce que tout a son résultat dans la Nature; l'expérience la plus extravagante, ainsi que la plus raisonnée. La philosophie expérimentale, qui ne se propose rien, est toujours contente de ce qui lui vient; la philosophie rationnelle est toujours instruite, lors même que ce qu'elle s'est proposé ne lui vient pas.

XXVI.

La philosophie expérimentale est une étude innocente, qui ne demande presque aucune préparation de l'âme. On n'en peut pas dire autant des autres parties de la philosophie. La plupart augmentent en nous la fureur des conjectures. La philosophie expérimentale la réprime à la longue. On s'ennuie tôt ou tard de deviner maladroitement.

XXVII.

Le goût de l'observation peut être inspiré à tous les hommes; il semble que celui de l'expérience ne doive être inspiré qu'aux hommes riches.

L'observation ne demande qu'un usage habituel des sens; l'expérience exige des dépenses continuelles. Il seroit à souhaiter que les Grands ajoutassent ce moyen de se ruiner à tant d'autres moins honorables qu'ils ont imaginés. Tout bien considéré, il vaudroit mieux qu'ils fussent appauvris par un Chymiste, que dépouillés par des gens d'affaires, entêtés de la physique expérimentale, qui les amuseroit quelquefois, qu'agités par l'ombre du plaisir qu'ils poursuivent sans cesse, & qui leur échappe toujours. Je dirois volontiers aux Philosophes dont la fortune est bornée, &

22 DE L'INTERPRÉTATION

qui se sentent portés à la physique expérimentale, ce que je conseillerois à mon ami; s'il étoit tenté de la jouissance d'une belle Courtisane: *Laidem habeto, dummodo te Lais non habeat.* C'est un conseil que je donneroie encore à ceux qui ont l'esprit assez étendu pour imaginer des systêmes, & qui sont assez opulens pour les vérifier par l'expérience. Ayez un systême, j'y consens; mais ne vous en laissez pas dominer: *Laidem habeto.*

XXVIII.

LA physique expérimentale peut être comparée, dans ses bons effets, au conseil de ce pere, qui dit à ses enfans en mourant, qu'il y avoit un trésor caché dans son champ, mais qu'il ne favoit point en quel endroit. Ses enfans se mirent à bêcher le champ: ils ne trouverent pas le trésor qu'ils cherchoient; mais ils firent, dans la saison, une récolte abondante à laquelle ils ne s'attendoient pas.

XXIX.

L'ANNÉE suivante, un des enfans dit à ses freres: J'ai soigneusement examiné le terrain que notre pere nous a laissé, & je pense avoir découvert l'endroit du trésor. Ecoutez, voici comment j'ai raisonné: Si le trésor est caché dans le champ, il doit y avoir dans son enceinte quelques signes qui marquent l'endroit; or, j'ai apperçu des traces singulieres vers l'angle qui regarde l'orient; le sol y paroît avoir été remué. Nous nous sommes assurés, par notre travail de l'année passée, que le trésor n'est point à la surface de la terre; il faut donc qu'il soit caché dans ses entrailles: prenons incessamment la bêche, & creuifons jusqu'à ce que nous soyons parvenus au souterrain de

DE LA NATURE.

23

l'avarice. Tous les freres, entraînés, moins par la force de la raison que par le desir de la richesse, se mirent à l'ouvrage. Ils avoient déjà creusé profondément sans rien trouver; l'espérance commençoit à les abandonner, & le murmure à se faire entendre, lorsqu'un d'entr'eux s'imagina reconnoître la présence d'une mine, à quelques particules brillantes. C'en étoit, en effet, un de plomb qu'on avoit anciennement exploitée, qu'ils travaillèrent, & qui leur produisit beaucoup. Tel est quelquefois la suite des expériences suggérées par les observations & les idées systématiques de la philosophie rationnelle. C'est ainsi que les Chymistes & les Géometres, en s'opiniâtrant à la solution des ploblêmes, peut-être impossibles, sont parvenus à des découvertes plus importantes que cette solution.

XXX.

LA grande habitude de faire des expériences, donne aux manouvriers d'opérations les plus grossiers, un pressentiment qui a le caractère de l'inspiration. Il ne tiendroit qu'à eux de s'y tromper comme Socrate, & de l'appeller un démon familier. Socrate avoit une si prodigieuse habitude de considérer les hommes, & de peser les circonstances, que dans les occasions les plus délicates, il s'exécutoit secrètement en lui une combinaison prompte & juste, suivie d'un pronostic, dont l'événement ne s'écartoit guere. Il jugeoit les hommes comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit par sentiment. Il en est de même, en physique expérimentale, de l'instinct de nos grands manouvriers. Ils ont vu si souvent, & de si près, la Nature dans ses opérations, qu'ils deviennent, avec assez de précision, le cours qu'elle

pourra suivre, dans les cas où il leur prend envie de la provoquer par les essais les plus bizarres. Ainsi le service le plus important qu'ils aient à rendre à ceux qu'ils initièrent à la philosophie expérimentale, c'est bien moins de les instruire du procédé & du résultat, que de faire passer en eux cet esprit de divination, par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés.

XXXI.

COMMENT cet esprit se communique-t-il ? Il faudroit que celui qui en est possédé, descendît en lui-même pour reconnoître distinctement ce que c'est, substituer au démon familier des notions intelligibles & claires, & les développer aux autres. S'il trouvoit, par exemple, que c'est *une facilité de supposer ou d'appercevoir des oppositions ou des analogies, qui a sa source dans une connoissance pratique des qualités physiques des êtres considérés solitairement, ou de leurs effets réciproques, quand on les considère en combinaison*; il étendrait cette idée, il l'appuieroit d'une infinité de faits qui se présenteroient à sa mémoire; ce seroit une histoire fidelle de toutes les extravagances apparentes qui lui ont passé par la tête. Je dis *extravagances*; car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures, fondées sur des oppositions ou des ressemblances si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paroissent, ni plus bizarres, ni plus découfus ? Il n'y a quelquefois pas une proposition qui ne puisse être contredite, soit en elle-même, soit dans sa liaison avec celle qui la précède ou qui la suit. C'est un tout si précaire, & dans les suppositions, & dans les conséquences, qu'on a souvent dédaigné de faire,

ou les observations, ou les expériences qu'on en concluoit.

EXEMPLES.

XXXII.

I. *Premieres Conjectures.* Il est un corps que l'on appelle *Môle*. Ce corps singulier s'engendre dans la femme, &, selon quelques-uns, sans le concours de l'homme. De quelque manière que le mystère de la génération s'accomplisse, il est certain que les deux sexes y cooperent. La môle ne seroit-elle point un assemblage, ou de tous les élémens qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans ses différentes approches de la femme ? Ces élémens qui sont tranquilles dans l'homme, répandus & retenus dans certaines femmes d'un tempérament ardent, d'une imagination forte, ne pourroient-ils pas s'y échauffer, s'y exalter, & y prendre de l'activité ? Ces élémens qui sont tranquilles dans la femme, ne pourroient-ils pas y être mis en action, soit par une présence sèche & stérile, & des mouvemens inféconds & purement voluptueux de l'homme, soit par la violence & la contrainte des desirs provoqués de la femme, sortir de leurs réservoirs, se porter dans la matrice, s'y arrêter, & s'y combiner d'eux-mêmes ? La môle ne seroit-elle point le résultat de cette combinaison solitaire, ou des élémens émanés de la femme, ou des élémens fournis par l'homme ? Mais si la môle est le résultat d'une combinaison telle que je la suppose, cette combinaison aura ses loix aussi invariables que celles de la génération. La môle aura donc une organisation constante. Prenons le scalpel, ouvrons des môles & voyons; peut-être

même découvririons-nous des môles distinguées par quelques vestiges relatifs à la différence des sexes. Voilà ce que l'on peut appeller l'art de procéder de ce qu'on ne connoît point à ce qu'on connoît moins encore. C'est cette habitude de déraison que possèdent, dans un degré surprenant, ceux qui ont acquis, ou qui tiennent de la Nature le génie de la physique expérimentale; c'est à ces sortes de rêves qu'on doit plusieurs découvertes. Voilà l'espece de divination qu'il faut apprendre aux élèves, si toutefois cela s'apprend.

2. Mais si l'on vient à découvrir, avec le tems, que la môle ne s'engendre jamais dans la femme sans la coopération de l'homme, voici quelques conjectures nouvelles, beaucoup plus vraisemblables que les précédentes, qu'on pourra former sur ce corps extraordinaire. Ce tissu de vaisseaux sanguins qu'on appelle le Placenta, est, comme on fait, une calotte sphérique, une espece de champignon qui adhère, par sa partie convexe, à la matrice, pendant tout le tems de la grossesse, auquel le cordon ombilical sert comme de tige, qui se détache de la matrice dans les douleurs de l'enfantement, & dont la surface est égale, quand une femme est saine, & que son accouchement est heureux. Les êtres n'étant jamais ni dans leur génération, ni dans leur conformation, ni dans leur usage, que ce que les résistances, les loix du mouvement & l'ordre universel les déterminent à être, s'il arrivoit que cette calotte sphérique, qui ne paroît tenir à la matrice que par application & contact, s'en détachât peu à peu par ses bords, dès le commencement de la grossesse, enforte que les progrès de la séparation suivissent exactement ceux de l'accroissement du volume; j'ai pensé que ses bords libres de toute

attache, iroient toujours en s'approchant & en affectant la forme sphérique; que le cordon ombilical tiré par deux forces contraires, l'une des bords séparés & convexes de la calotte qui tendroit à le raccourcir, & l'autre du poids du fœtus qui tendroit à l'allonger, seroit beaucoup plus court que dans les cas ordinaires; qu'il viendroit un moment où ces bords coïncideroient, s'uniroient entièrement, & formeroient une espece d'œuf, au centre duquel on trouveroit un fœtus bizarre dans son organisation, comme il l'a été dans sa production, oblitéré, contraint, étouffé; & que cet œuf se nourriroit, jusqu'à ce que sa pesanteur achevât de détacher la petite partie de sa surface qui resteroit adhérente, qu'il tombât isolé dans la matrice, & qu'il en fût expulsé par une sorte de ponte, comme l'œuf de la poule, avec lequel il a quelque analogie, du moins par sa forme. Si ces conjectures se vérifioient dans une môle, & qu'il fût cependant démontré que cette môle s'est engendrée dans la femme sans aucune approche de l'homme, il s'enfuivroit évidemment que le fœtus est tout formé dans la femme, & que l'action de l'homme ne concourt qu'au développement.

XXXIII.

Secondes Conjectures. Supposé que la Terre ait un noyau solide de verre, ainsi qu'un de nos plus grands Philosophes le prétend, & que ce noyau soit revêtu de poussière; on peut assurer qu'en conséquence des loix de la force centrifuge, qui tend à approcher les corps libres de l'Équateur, & à donner à la Terre la forme d'un sphéroïde aplati, les couches de cette poussière doivent être moins épaisses aux Poles que sous aucun

autre parallèle ; que peut-être le noyau est à nud aux deux extrémités de l'axe, & que c'est à cette particularité qu'il faut attribuer la direction de l'aiguille aimantée, & les aurores boréales qui ne sont probablement que des courans de matiere électrique.

Il y a grande apparence que le magnétisme & l'électricité dépendent des mêmes causes. Pourquoi ne seroient-ce pas des mouvemens de rotation du globe, & de l'énergie des matieres dont il est composé, combinée avec l'action de la Lune ? Le flux & reflux, les courans, les vents, la lumiere, le mouvement des particules libres du globe, peut-être même celui de toute sa croûte entiere sur son noyau, &c. operent d'une infinité de manieres un frottement continuel ; l'effet des causes qui agissent sensiblement, & sans cesse, forme à la suite des siecles un produit considérable ; le noyau du globe est une masse de verre, sa surface n'est couverte que de détrimens de verre, de sables & de matieres vitrifiables ; le verre est, de toutes les substances, celle qui donne le plus d'électricité par le frottement : pourquoi la masse totale de l'électricité terrestre ne seroit-elle pas le résultat de tous les frottemens opérés, soit à la surface de la Terre, soit à celle de son noyau ? Mais de cette cause générale, il est à présumer qu'on déduira, par quelques tentatives, une cause particulière qui constituera entre deux grands phénomènes, je veux dire, la position de l'aurore boréale & la direction de l'aiguille aimantée, une liaison semblable à celle dont on a constaté l'existence entre le magnétisme & l'électricité, en aimantant des aiguilles sans aimant, & par le moyen seul, de l'électricité. On peut avouer ou contredire ces notions, parce qu'elles

n'ont encore de réalité que dans mon entendement. C'est aux expériences à leur donner plus de solidité, & c'est au Physicien à en imaginer qui séparent les phénomènes, ou qui achevent de les identifier.

XXXIV.

Troisiemes Conjectures. La matiere électrique répand dans les lieux où l'on électrise une odeur sulfureuse sensible ; sur cette qualité, les Chymistes n'étoient-ils pas autorisés à s'en emparer ? Pourquoi n'ont-ils pas essayé, par tous les moyens qu'ils ont en main, des fluides chargés de la plus grande quantité possible de matiere électrique ? On ne fait seulement pas encore si l'eau électrisée dissout plus ou moins promptement le sucre que l'eau simple. Le feu de nos fourneaux augmente considérablement le poids de certaines matieres, telles que le plomb calciné ; si le feu de l'électricité constamment appliqué sur ce métal en calcination, augmentoit encore cet effet, n'en résulteroit-il pas une nouvelle analogie entre le feu électrique & le feu commun ? On a essayé si ce feu extraordinaire ne porteroit point quelque vertu dans les remèdes, & ne rendroit point une substance plus efficace, un topique plus actif ; mais n'a-t-on pas abandonné trop tôt ces essais ? Pourquoi l'électricité ne modifieroit-elle pas la formation des cristaux & leurs propriétés ? Combien de conjectures à former d'imagination, & à confirmer ou détruire par l'expérience. *Voyez l'article suivant.*

XXXV.

Quatriemes Conjectures. La plupart des météores, les feux folets, les exhalaisons, les étoiles tombantes, les phosphores naturels & artificiels, les bois pourris & lumineux, ont-ils d'autres

d'autres causes que l'électricité ? Pourquoi ne fait-on pas sur ces phosphores les expériences nécessaires pour s'en assurer ? Pourquoi ne pense-t-on pas à reconnoître si l'air, comme le verre, n'est pas un corps électrique par lui-même, c'est-à-dire, un corps qui n'a besoin que d'être frotté & battu pour s'électriser ? Qui fait si l'air chargé de matière sulfureuse ne se trouveroit pas plus ou moins électrique que l'air pur ? Si l'on fait tourner avec une grande rapidité, dans l'air, une verge de métal, qui lui oppose beaucoup de surface, on découvrira si l'air est électrique, & ce que la verge en aura reçu d'électricité. Si pendant l'expérience on brûle du soufre & d'autres matières, on reconnoitra celles qui augmenteront & celles qui diminueront la qualité électrique de l'air. Peut-être l'air froid des Poles est-il plus susceptible d'électricité que l'air chaud de l'Équateur ; & comme la glace est électrique & que l'eau ne l'est point, qui fait si ce n'est pas à l'énorme quantité de ces glaces éternelles, amassées vers les Poles, & peut-être mues sur le noyau de verre plus découvert aux Poles qu'ailleurs, qu'il faut attribuer les phénomènes de la direction de l'aiguille, & de l'apparition des aurores boréales, qui semblent dépendre également de l'électricité, comme nous l'avons insinué dans nos conjectures secondes. L'observation a rencontré un des ressorts les plus généraux & les plus puissans de la Nature ; c'est à l'expérience à en découvrir les effets.

XXXVI.

Cinquièmes Conjectures. Si une corde d'instrument est tendue, & qu'un obstacle léger la divise en deux parties inégales, de manière qu'il n'em-

pêche point la communication des vibrations de l'une des parties à l'autre ; on fait que cet obstacle détermine la plus grande à se diviser en portions vibrantes, telles que les deux parties de la corde rendent un unisson, & que les portions vibrantes de la plus grande sont comprises chacune entre deux points immobiles. La résonance du corps n'étant point la cause de la division de la plus grande, mais l'unisson des deux parties étant seulement un effet de cette division ; j'ai pensé que, si on substituoit à la corde d'instrument une verge de métal, & qu'on la frappât violemment, il se formeroit sur sa longueur des ventres & des nœuds ; qu'il en seroit de même de tout corps élastique sonore ou non ; que ce phénomène, qu'on croit particulier aux cordes vibrantes, a lieu d'une manière plus ou moins forte dans toute percussion ; qu'il tient aux loix générales de la communication du mouvement ; qu'il y a dans les corps choqués des parties oscillantes infiniment petites, & des nœuds ou points immobiles infiniment proches ; que ces parties oscillantes & ces nœuds sont les causes du frémissement que nous éprouvons par la sensation du toucher dans les corps, après le choc, tantôt sans qu'il y ait de translation locale, tantôt après que la translation locale a cessé ; que cette supposition est conforme à la nature du frémissement, qui n'est pas de toute la surface touchée, à toute la surface de la partie sensible qui touche, mais d'une infinité de points répandus sur la surface du corps touché, vibrans confusément entre une infinité de points immobiles ; qu'apparemment dans les corps connus élastiques, la force d'inertie distribuée uniformément dans la masse, fait en un point quelconque la fonction

d'un petit obstacle relativement à un autre point; qu'en supposant la partie frappée d'une corde vibrante infiniment petite, & conséquemment les ventres infiniment petits, & les noeuds infiniment près, on a, selon une direction, &c, pour ainsi dire, sur une seule ligne, une image de ce qui s'exécute en tout sens dans un solide choqué par un autre; que, puisque la longueur de la partie interceptée de la corde vibrante étant donnée, il n'y a aucune cause qui puisse multiplier sur l'autre partie le nombre des points immobiles; que, puisque ce nombre est le même, quelle que soit la force du coup; & que, puisqu'il n'y a que la vitesse des oscillations qui varie, dans le choc des corps, le frémissent sera plus ou moins violent; mais que le rapport en nombre des points vibrans aux points immobiles sera le même; & que la quantité des matières en repos dans ces corps sera constante, quelles que soient la force du choc, la densité du corps, la cohésion des parties. Le Géometre n'a donc plus qu'à étendre le calcul de la corde vibrante au prisme, à la sphere, au cylindre, pour trouver la loi générale de la distribution du mouvement dans un corps choqué; loi qu'on étoit bien éloigné de rechercher jusqu'à présent, puisqu'on ne pensoit pas même à l'existence du phénomène, & qu'on supposoit, au contraire, la distribution du mouvement uniforme dans toute la masse, quoique, dans le choc, le frémissent indiquât, par la voie de la sensation, la réalité des points vibrans répandus entre des points immobiles; je dis *dans le choc*, car il est vraisemblable que, dans les communications du mouvement où le choc n'a aucun lieu, un corps est lancé comme le seroit la molécule la plus petite, & que le mouvement

mouvement est uniformément de toute la masse à la fois. Aussi le frémissent est-il nul dans tous ces cas, ce qui acheve d'en distinguer le cas du choc.

2. Par le principe de la décomposition des forces, on peut toujours réduire à une seule force toutes celles qui agissent sur un corps: si la quantité & la direction de la force qui agit sur le corps sont données, & qu'on cherche à déterminer le mouvement qui en résulte, on trouve que le corps va en avant; comme si la force passoit par le centre de gravité, & qu'il tournât de plus autour du centre de gravité, comme si ce centre étoit fixe, & que la force agit autour de ce centre, comme autour d'un point d'appui: donc, si deux molécules s'attirent réciproquement, elles se disposeront l'une par rapport à l'autre, selon les loix de leurs attractions, leurs figures, &c. Si ce système de deux molécules en attire une troisième, dont il soit réciproquement attiré, ces trois molécules se disposeront les unes par rapport aux autres, selon les loix de leurs attractions, leurs figures, &c. & ainsi de suite des autres systèmes & des autres molécules. Elles formeront toutes un système A, dans lequel, soit qu'elles se touchent ou non, soit qu'elles se meuvent ou qu'elles soient en repos, elles résisteront à une force qui tendroit à troubler leur coordination, & tendront toujours, soit à se restituer dans leur premier ordre, si la force perturbatrice vient à cesser; soit à se coordonner relativement aux loix de leurs attractions, à leurs figures, &c. & à l'action de la force perturbatrice, si elle continue d'agir. Ce système A est ce que j'appelle un corps élastique. En ce sens général & abstrait, le système planétaire, l'Univers n'est qu'un corps

élastique : le chaos est une impossibilité ; car il est un ordre essentiellement conséquent aux qualités primitives de la matière.

3. Si l'on considère le système A dans le vuide, il sera indestructible, imperturbable, éternel : si l'on en suppose les parties dispersées dans l'immenité de l'espace ; comme les qualités, telles que l'attraction, se propagent à l'infini, lorsque rien ne resserre la sphère de leur action, ces parties, dont les figures n'auront point varié, & qui seront animées des mêmes forces, se coordonneront derechef comme elles étoient coordonnées, & reformeront dans quelque point de l'espace, & dans quelque instant de la durée, un corps élastique.

4. Il n'en fera pas ainsi, si l'on suppose le système A dans l'Univers : les effets n'y sont pas moins nécessaires ; mais une action des causes déterminément telle y est quelquefois impossible ; & le nombre de celles qui se combinent est toujours si grand dans le système général ou corps élastique universel, qu'on ne fait ce qu'étoient originellement les systèmes ou corps élastiques particuliers, ni ce qu'ils deviendront. Sans prétendre donc que l'attraction constitue dans le plein la dureté & l'élasticité, telles que nous les y remarquons, n'est-il pas évident que cette propriété de la matière suffit seule pour les constituer dans le vuide, & donner lieu à la raréfaction, à la condensation, & à tous les phénomènes qui en dépendent ? Pourquoi donc ne seroit-elle pas la cause première de ces phénomènes dans notre système général, où une infinité de causes qui la modifieroient, feroient varier à l'infini la quantité de ces phénomènes dans les systèmes ou corps élastiques particuliers ? Ainsi un corps élastique plié ne se rompra que quand

la cause qui en rapproche les parties en un sens, les aura tellement écartées dans le sens contraire, qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques : un corps élastique choqué ne s'éclatera que quand plusieurs de ses molécules vibrantes auront été portées dans leur première oscillation, à une distance des molécules immobiles entre lesquelles elles sont répandues, telle qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques. Si la violence du choc étoit assez grande pour que les molécules vibrantes fussent toutes portées au delà de la sphère de leur attraction sensible, le corps seroit réduit dans ses élémens. Mais entre cette collision la plus forte qu'un corps puisse éprouver, & la collision qui n'occasionneroit que le frémissement le plus foible, il y en a une, ou réelle ou intelligible, par laquelle tous les élémens du corps séparés cesseroient de se toucher, sans que leur système fût détruit, & sans que leur coordination cessât. Nous abandonnerons au Lecteur l'application des mêmes principes à la condensation, à la raréfaction, &c. Nous ferons encore observer ici la différence de la communication du mouvement sans le choc. La translation d'un corps sans le choc étant uniformément de toutes ses parties à la fois, quelle que soit la quantité de mouvement communiquée par cette voie, fut-elle infinie, le corps ne sera point détruit ; il restera entier, jusqu'à ce qu'un choc faisant osciller quelques-unes de ses parties entre d'autres qui demeurent immobiles, le ventre des premières oscillations ait une telle amplitude, que les parties oscillantes ne puissent plus revenir à leur place, ni rentrer dans la coordination systématique.

5. Tout ce qui précède ne concerne proprement que les corps élastiques simples, ou les systèmes de particules de même matière, de même figure, animées d'une même quantité, & mues selon une même loi d'attraction. Mais si toutes ces qualités sont variables, il en résultera une infinité de corps élastiques mixtes. J'entends par un corps élastique mixte, un système composé de deux ou plusieurs systèmes de matières différentes, de différentes figures, animées de différentes quantités, & peut-être même mues selon des lois différentes d'attraction, dont les particules sont coordonnées les unes entre les autres, par une loi qui est commune à toutes, & qu'on peut regarder comme le produit de leurs actions réciproques. Si l'on parvient, par quelques opérations, à simplifier le système composé, en en chassant toutes les particules d'une espèce de matière coordonnée, ou à le composer davantage, en y introduisant une matière nouvelle dont les particules se coordonnent entre celles du système, & changent la loi commune à toutes; la dureté, l'élasticité, la compressibilité, la rareté, & les autres affections qui dépendent dans le système composé, de la différente coordination des particules, augmenteront, ou diminueront, &c. Le plomb, qui n'a presque point de dureté ni d'élasticité, diminue encore en dureté, & augmente en élasticité, si on le met en fusion, c'est-à-dire, si on coordonne entre le système composé des molécules qui le constituent plomb, un autre système composé de molécules d'air, de feu, &c. qui le constituent plomb fondu.

6. Il seroit très-aisé d'appliquer ces idées à une infinité d'autres phénomènes semblables, & d'en composer un Traité fort étendu. Le point le plus

difficile à découvrir, ce seroit quel mécanisme les parties d'un système, quand elles se coordonnent entre les parties d'un autre système, le simplifient quelquefois, en en chassant un système d'autres parties coordonnées, comme il arrive dans certaines opérations chimiques. Des attractions selon des lois différentes, ne paroissent pas suffire pour ce phénomène; & il est dur d'admettre des qualités répulsives. Voici comment on pourroit s'en passer. Soit un système A composé des systèmes B & C, dont les molécules sont coordonnées les unes entre les autres, selon quelque loi commune à toutes. Si l'on introduit dans le système composé A, un autre système D, il arrivera de deux choses l'une; ou que les particules du système D se coordonneront entre les parties du système A, sans qu'il y ait de choc, & dans ce cas le système A sera composé des systèmes B, C, D; ou que la coordination des particules du système D entre les particules du système A, sera accompagnée de choc. Si le choc est tel que les particules choquées ne soient point portées dans leur première oscillation au delà de la sphère infiniment petite de leur attraction, il y aura, dans le premier moment, trouble ou multitude infinie de petites oscillations. Mais ce trouble cessera bientôt, les particules se coordonneront, & il résultera de leur coordination un système A, composé des systèmes B, C, D. Si les parties du système B, ou celles du système C, ou les unes & les autres sont choquées dans le premier instant de la coordination, & portées au delà de la sphère de leur attraction par les parties du système D; elles seront séparées de la coordination systématique, pour n'y plus revenir; & le système A sera un système composé des systèmes B & D, ou des

syftèmes C & D; ou ce sera un fyftème fimple des feules particules coordonnées du fyftème D; & ces phénomènes s'exécuteront avec des circonftances qui ajouteront beaucoup à la vraifemblance de ces idées, ou qui peut-être la détruiront entièrement. Au refte, j'y fuis arrivé en partant du frémiffement d'un corps élaftique choqué. La féparation ne fera jamais spontanée où il y aura coordination; elle pourra l'être où il n'y aura que compofition. La coordination eft encore un principe d'uniformité, même dans un Tout hétérogène.

XXXVII.

Sixiemes Conjectures. Les productions de l'Art feront communes, imparfaites & foibles, tant qu'on ne fe propofera pas une imitation plus rigoureuſe de la Nature. La Nature eft opiniâtre & lente dans ſes opérations. S'agit-il d'éloigner, de rapprocher, d'unir, de diviſer, d'amollir, de condénſer, de durcir, de liquéfier, de diſſoudre, d'affimiler, elle s'avance à ſon but par les degrés les plus infenſibles. L'Art, au contraire, ſe hâte, ſe fatigue & ſe relâche. La Nature emploie des ſiècles à préparer groſſièrement les métaux; l'Art ſe propoſe de les perfectionner en un jour. La Nature emploie des ſiècles à former les pierres précieufes; l'Art prétend les contrefaire en un moment. Quand on poſſéderoit le véritable moyen, ce ne ſeroit pas aſſez, il faudroit encore ſavoir l'appliquer. On eſt dans l'erreur, ſi l'on s'imagine que le produit de l'intenſité de l'action, multipliée par le tems de l'application, étant le même, le réſultat ſera le même. Il n'y a qu'une application graduée, lente & continue, qui tranſforme. Toute autre application n'eſt que destructive. Que ne tirerions-nous pas du mélange de certaines

ſubſtances dont nous n'obtenons que des compoſés très-imparfaits, ſi nous procédions d'une manière analogue à celle de la Nature? Mais on eſt toujours preſſé de jouir; on veut voir la fin de ce qu'on a commencé. De-là tant de tentatives infructueuſes; tant de dépenſes & de peines perdues; tant de travaux que la Nature fuggere, & que l'Art n'entreprendra jamais, parce que le ſuccès en paroît éloigné. Qui eſt-ce qui eſt forti des Grottes d'Arcy, ſans être convaincu, par la viſteſſe avec laquelle les ſtalactites s'y forment & ſ'y réparent, que ces Grottes ſe rempliroient un jour, & ne formeront plus qu'un ſolide immenſe? Où eſt le Naturaliſte qui, réfléchiffant ſur ce phénomène, n'ait pas conjecturé, qu'en déterminant des eaux à ſe filtrer peu à peu à travers des terres & des rochers, dont les ſtillations ſeroient reçues dans des cavernes ſpacieuſes, on ne parvint, avec le tems, à en former des carrières artificielles d'albâtre, de marbre & d'autres pierres, dont les qualités varieroient ſelon la nature des terres, des eaux & des rochers? Mais à quoi ſervent ces vues ſans le courage, la patience, le travail, les dépenſes, le tems, & ſur-tout ce goût antique pour les grandes entrepriſes, dont il ſubſiſte encore tant de monimens, qui n'obtiennent de nous qu'une admiration froide & ſtérile?

XXXVIII.

Septiemes Conjectures. On a tenté tant de fois, ſans ſuccès, de convertir nos fers en un acier qui égalât celui d'Angleterre & d'Allemagne, & qu'on pût employer à la fabrication des ouvrages délicats! J'ignore quels procédés on a ſuivis; mais il m'a ſemblé qu'on eût été conduit à cette

découverte importante, par l'imitation & la perfection d'une manœuvre très-commune dans les ateliers des Ouvriers en fer. On l'appelle *trempe en paquet*. Pour tremper en paquet, on prend de la suie la plus dure; on la pile; on la délaie avec de l'urine; on y ajoute de l'ail broyé, de la favate déchiquetée & du sel commun; on a une boîte de fer; on en couvre le fond d'un lit de ce mélange; on place sur ce lit un lit de différentes pièces d'ouvrages en fer; sur ce lit, un lit de mélange, & ainsi de suite, jusqu'à ce que la boîte soit pleine; on la ferme de son couvercle; on l'enduit exactement à l'extérieur d'un mélange de terre grasse bien battue, de bourre & de fiente de cheval; on la place au centre d'un tas de charbon proportionné à son volume; on allume le charbon; on laisse aller le feu, on l'entretient seulement: on a un vaisseau plein d'eau fraîche; trois ou quatre heures après qu'on a mis la boîte au feu, on l'en tire; on l'ouvre; on fait tomber les pièces qu'elle renferme dans l'eau fraîche, qu'on remue à mesure que les pièces tombent. Ces pièces sont trempées en paquet; & si l'on en casse quelques-unes, on en trouvera la surface convertie en un acier très-dur, & d'un grain très-fin, à une petite profondeur. Cette surface en prend un poli plus éclatant, & en garde mieux les formes qu'on lui a données à la lime. N'est-il pas à présumer que, si l'on exposoit, *stratum super stratum*, à l'action du feu & des matières employées dans la trempe en paquet, du fer bien choisi, bien travaillé, réduit en feuilles minces, telles que celles de la taule, ou en verges très-ménues, & précipité au sortir du fourneau d'aciérage, dans un courant d'eaux propres à cette opération, il se convertirait en acier; si sur-tout on confioit le soin des

premières expériences à des hommes qui, accoutumés depuis long-tems à employer le fer, à connoître ses qualités, & à remédier à ses défauts, ne manqueroient pas de simplifier les manœuvres, & de trouver des matières plus propres à l'opération.

XXXIX.

Ce qu'on montre de physique expérimentale dans des leçons publiques, suffit-il pour procurer cette espèce de délire philosophique? je n'en crois rien. Nos faiseurs de cours d'expériences ressemblent un peu à celui qui penseroit avoir donné un grand repas, parce qu'il auroit eu beaucoup de monde à sa table. Il faudroit donc s'attacher principalement à irriter l'appétit, afin que plusieurs, emportés par le désir de le satisfaire, passassent de la condition de disciples à celle d'amateurs, & de celle-ci à la profession de Philosophes. Loin de tout homme public ces réserves si opposées aux progrès des sciences. Il faut révéler & la chose & le moyen. Que je trouve les premiers hommes qui découvrirent les nouveaux calculs, grands dans leur invention! que je les trouve petits dans le mystère qu'ils en firent. Si Newton se fut hâté de parler, comme l'intérêt de sa gloire & de la vérité le demandoit, Leibnitz ne partageroit pas avec lui le nom d'inventeur. L'Allemand imaginoit l'instrument, tandis que l'Anglois se complaisoit à étonner les Savans par les applications surprenantes qu'il en faisoit. En mathématique, en physique, le plus sûr est d'entrer d'abord en possession, en produisant ses titres au public. Au reste, quand je demande la révélation du moyen, j'entends de celui par lequel on a réussi: on ne

42 DE L'INTERPRÉTATION
peut être trop succinct sur ceux qui n'ont point
eu de succès.

XI.

Ce n'est pas assez de révéler, il faut encore que la révélation soit entière & claire. Il est une sorte d'obscurité que l'on pourroit définir, *l'affectation des grands Maîtres*. C'est un voile qu'ils se plaisent à tirer entre le peuple & la Nature. Sans le respect qu'on doit aux noms célèbres, je dirois que telle est l'obscurité qui regne dans quelques ouvrages de Sihal (*), & dans les *Principes Mathématiques* de Newton. Ces livres ne demandoient qu'à être entendus pour être estimés ce qu'ils valent, & il n'en eût pas coûté plus d'un mois à leurs Auteurs pour les rendre clairs; ce mois eût épargné trois ans de travail & d'épuisement à mille bons esprits. Voilà donc à peu près trois mille ans de perdus pour autre chose. Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire. Si nous voulons que les Philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les Philosophes. Diront-ils qu'il est des ouvrages qu'on ne mettra jamais à la portée du commun des esprits? S'ils le disent, ils montreront seulement qu'ils ignorent ce que peuvent la bonne méthode & la longue habitude.

S'il étoit permis à quelques Auteurs d'être obscurs, dût-on m'accuser de faire ici mon apologie, j'oserois dire que c'est aux seuls Métaphysiciens proprement dits. Les grandes abstractions ne comportent qu'une lueur sombre. L'acte de la généralisation tend à dépouiller les concepts de tout ce qu'ils ont de sensible. A mesure que

(*) Le *Specimen Bœcherianum*, la *Zimotheciæ*, les *Trecenta*. Voy. l'Art. Chymie, vol. 4 de l'Encyclopédie.

DE LA NATURE. 43
cet acte s'avance, les spectres corporels s'évanouissent; les notions se retirent peu à peu de l'imagination vers l'entendement, & les idées deviennent purement intellectuelles. Alors le Philosophe spéculatif ressemble à celui qui regarde du haut de ces montagnes, dont les sommets se perdent dans les nues: les objets de la plaine ont disparu devant lui; il ne lui reste plus que le spectacle de ses pensées, & que la conscience de la hauteur à laquelle il s'est élevé, & où il n'est peut-être pas donné à tous de le suivre & de respirer.

XII.

LA Nature n'a-t-elle pas assez de son voile, sans le doubler encore de celui du mystère? N'est-ce pas assez des difficultés de l'art? Ouvrez l'ouvrage de Franklin; feuillotez les livres des Chymistes, & vous verrez combien l'art expérimental exige de vues, d'imagination, de sagacité, de ressources: lisez-les attentivement, parce que s'il est possible d'apprendre en combien de manières une expérience se retourne, c'est là que vous l'apprendrez. Si, au défaut de génie, vous avez besoin d'un moyen technique qui vous dirige, ayez sous les yeux une table des qualités qu'on a reconnues jusqu'à présent dans la matière; voyez, entre ces qualités, celles qui peuvent convenir à la substance que vous voulez mettre en expérience; assurez-vous qu'elles y sont, tâchez ensuite d'en connoître la quantité; cette quantité se mesurera presque toujours par un instrument, où l'application uniforme d'une partie analogue à la substance pourra se faire, sans interruption & sans reste, jusqu'à l'entière exhaustion de la qualité. Quant à l'existence, elle ne

se constatera que par des moyens qui ne se suggèrent pas. Mais si l'on n'apprend point comment il faut chercher, c'est quelque chose du moins que de savoir ce qu'on cherche. Au reste, ceux qui seront forcés de s'avouer à eux-mêmes leur stérilité, soit par une impossibilité bien éprouvée de rien découvrir, soit par une envie secrète qu'ils porteront aux découvertes des autres, le chagrin involontaire qu'ils en ressentiront, & les petites manœuvres qu'ils mettroient volontiers en usage pour en partager l'honneur; ceux-là feront bien d'abandonner une science qu'ils cultivent sans avantage pour elle, & sans gloire pour eux.

XLII.

QUAND on a formé dans la tête un de ces systèmes qui demandent à être vérifiés par l'expérience, il ne faut ni s'y attacher opiniâtrément, ni l'abandonner avec légèreté. On pense quelquefois de ses conjectures qu'elles sont fausses, quand on n'a pas pris les mesures convenables pour les trouver vraies. L'opiniâtreté a même ici moins d'inconvénient que l'excès opposé. A force de multiplier les essais, si l'on ne rencontre pas ce que l'on cherche, il peut arriver qu'on rencontre mieux. Jamais le tems qu'on emploie à interroger la Nature, n'est entièrement perdu. Il faut mesurer sa confiance sur le degré de l'analogie. Les idées absolument bizarres ne méritent qu'un premier essai. Il faut accorder quelque chose de plus à celles qui ont de la vraisemblance, & ne renoncer, que quand on est épuisé, à celles qui promettent une découverte importante. Il semble qu'on n'ait guère besoin de préceptes là-dessus.

On s'attache naturellement aux recherches, à proportion de l'intérêt qu'on y prend.

XLIII.

COMME les systèmes dont il s'agit ne sont appuyés que sur des idées vagues, des soupçons légers, des analogies trompeuses, & même, puisqu'il le faut dire, sur des chimères que l'esprit échauffé prend facilement pour des vues, il n'en faut abandonner aucun sans auparavant l'avoir fait passer par l'épreuve de l'*Inversion*. En philosophie purement rationnelle, la vérité est assez souvent l'extrême opposé de l'erreur; de même en philosophie expérimentale, ce ne sera pas l'expérience qu'on aura tentée, ce sera son contraire qui produira le phénomène qu'on attendoit. Il faut regarder principalement aux deux points diamétralement opposés. Ainsi, dans la seconde de nos rêveries, après avoir couvert l'équateur du globe électrique, & découvert les poles, il faudra couvrir les poles, & laisser l'équateur à découvert; & comme il importe de mettre le plus de ressemblance qu'il est possible entre le globe expérimental & le globe naturel qu'il représente, le choix de la matière dont on couvrira les poles ne sera pas indifférent. Peut-être faudroit-il y pratiquer des amas d'un fluide, ce qui n'a rien d'impossible dans l'exécution, & ce qui pourroit donner dans l'expérience quelque nouveau phénomène extraordinaire, & différent de celui qu'on se propose d'imiter.

XLIV.

LES expériences doivent être répétées pour le détail des circonstances & pour la connoissance des limites. Il faut les transporter à des objets dif-

férens, les compliquer, les combiner de toutes les manières possibles. Tant que les expériences sont éparfées, isolées, sans liaison, irréductibles, il est démontré, par l'irréduction même, qu'il en reste encore à faire. Alors il faut s'attacher uniquement à son objet, & le tourmenter, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'on ait tellement enchaîné les phénomènes, qu'un d'eux étant donné, tous les autres le soient : travaillons d'abord à la réduction des effets, nous songerons après à la réduction des causes. Or, les effets ne se réduiront jamais qu'à force de les multiplier. Le grand art dans les moyens qu'on emploie pour exprimer d'une cause tout ce qu'elle peut donner, c'est de bien discerner ceux dont on est en droit d'attendre un phénomène nouveau, de ceux qui ne produiront qu'un phénomène traversé. S'occuper sans fin de ces métamorphoses, c'est se fatiguer beaucoup, & ne point avancer. Toute expérience qui n'étend pas la loi à quelque cas nouveau, ou qui ne la restreint pas par quelque exception, ne signifie rien. Le moyen le plus court de connaître la valeur de son essai, c'est d'en faire l'antécédent d'un enthymème, & d'examiner le conséquent. La conséquence est-elle exactement la même que celle que l'on a déjà tirée d'un autre essai ? on n'a rien découvert, on a tout au plus confirmé une découverte. Il y a peu de gros livres de physique expérimentale que cette règle si simple ne réduisit à un petit nombre de pages ; & il est un grand nombre de petits livres qu'elle réduiroit à rien.

XLV.

DE même qu'en mathématiques, en examinant toutes les propriétés d'une courbe, on trouve que

ce n'est que la même propriété présentée sous des faces différentes ; dans la nature, on reconnoitra, lorsque la physique expérimentale sera plus avancée, que tous les phénomènes ; ou de la pesanteur, ou de l'élasticité, ou de l'attraction, ou du magnétisme, ou de l'électricité, ne sont que des faces différentes de la même affection. Mais entre les phénomènes connus que l'on rapporte à l'une de ces causes, combien y a-t-il de phénomènes intermédiaires à trouver, pour former les liaisons, remplir les vuides, & démontrer l'identité ? c'est ce qui ne peut se déterminer. Il y a peut-être un phénomène central qui jetteroit des rayons non seulement à ceux qu'on a, mais encore à tous ceux que le tems feroit découvrir, qui les uniroit & qui en formeroit un système. Mais au défaut de ce centre de correspondance commune, ils demeureront isolés ; toutes les découvertes de la physique expérimentale ne feront que les rapprocher en s'interposant, sans jamais les réunir ; & quand elles parviendroient à les réunir, elles en formeroient un cercle continu de phénomènes où l'on ne pourroit discerner quel feroit le premier & quel feroit le dernier. Ce cas singulier où la physique expérimentale, à force de travail, auroit formé un labyrinthe dans lequel la physique rationnelle, égarée & perdue, tourneroit sans cesse, n'est pas impossible dans la Nature, comme il l'est en mathématiques. On trouve toujours en mathématiques, ou par la synthèse, ou par l'analyse, les propositions intermédiaires qui séparent la propriété fondamentale d'une courbe de sa propriété la plus éloignée.

XLVI.

IL y a des phénomènes trompeurs qui semblent ;

au premier coup d'œil, renverser un système, & qui mieux connus acheveroient de le confirmer. Ces phénomènes deviennent le supplice du Philosophe, sur-tout lorsqu'il a le pressentiment que la Nature lui en impose, & qu'elle se dérobe à ses conjectures par quelque mécanisme extraordinaire & secret. Ce cas embarrassant aura lieu toutes les fois qu'un phénomène sera le résultat de plusieurs causes conspirantes; on trouvera la quantité du phénomène trop grande pour l'hypothèse qu'on aura faite: si elles sont opposées, cette quantité sera trop petite. Quelquefois même elle deviendra nulle, & le phénomène disparaîtra, sans qu'on sache à quoi attribuer ce silence capricieux de la Nature. Vient-on à en soupçonner la raison? on n'en est guère plus avancé. Il faut travailler à la séparation des causes, décomposer le résultat de leurs actions, & réduire un phénomène très-complicqué à un phénomène simple; ou du moins manifester la complication des causes, leur concours ou leur opposition, par quelque expérience nouvelle; opération souvent délicate, quelquefois impossible. Alors le système chancelle; les Philosophes se partagent; les uns lui demeurent attachés; les autres sont entraînés par l'expérience qui paroît le contredire; & l'on dispute, jusqu'à ce que la sagacité leve la contradiction, & remette en honneur des idées qu'on avoit presque abandonnées.

XLVII.

Il faut laisser l'expérience à sa liberté; c'est la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve, & que d'en voiler le côté qui contredit. C'est l'inconvénient qu'il y a, non pas à avoir des idées, mais à s'en laisser aveugler, lorsqu'on

tente

tente une expérience. On n'est sévère dans son examen, que quand le résultat est contraire au système. Alors on n'oublie rien de ce qui peut faire changer de face au phénomène, ou de langage à la Nature. Dans le cas opposé, l'observateur est indulgent; il glisse sur les circonstances; il ne songe guère à proposer des objections à la Nature; il l'en croit sur son premier mot; il n'y soupçonne point d'équivoque, & il mériteroit qu'on lui dit: » Ton métier est d'interroger la » Nature, & tu la fais mentir, ou tu crains de la » faire expliquer.

XLVIII.

QUAND on suit une mauvaise route, plus on marche vite, plus on s'égaré; & le moyen de revenir sur ses pas, quand on a parcouru un espace immense? L'épuisement des forces ne le permet pas; la vanité s'y oppose sans qu'on s'en apperçoive; l'entêtement des principes répand, sur tout ce qui environne, un prestige qui défigure les objets. On ne les voit plus comme ils sont, mais comme il conviendrait qu'ils fussent. Au lieu de réformer ses notions sur les êtres, il semble qu'on prenne à tâche de modeler les êtres sur ses notions. Entre tous les Philosophes, il n'y en a point en qui cette fureur domine plus évidemment que dans les Méthodistes. Aussi-tôt qu'un Méthodiste a mis dans son système l'homme à la tête des quadrupèdes, il ne l'apperçoit plus dans la Nature que comme un animal à quatre pieds. C'est en vain que la raison sublime, dont il est doué, se récrie contre la dénomination d'*Animal*, & que son organisation contredit celle de *Quadrupède*; c'est en vain que la Nature a tourné ses regards vers le Ciel, la prévention

D

syffématique lui courbe le corps vers la terre. La raison n'est, fuivant elle, qu'un instinct plus parfait; elle croit sérieusement que ce n'est que par défaut d'habitude que l'homme perd l'usage de ses jambes, quand il s'avise de transformer ses mains en deux pieds.

XLIX.

MAIS c'est une chose trop singulière que la dialectique de quelques Méthodistes, pour n'en pas donner un échantillon. » L'homme, dit Linnæus, » *Fauna Suecica*, *pref.*, n'est, ni une pierre, ni une » plante; c'est donc un animal. Il n'a pas un seul » pied, ce n'est donc pas un ver; ce n'est pas » un insecte, puisqu'il n'a point d'antennes. Il n'a » point de nageoires, ce n'est donc pas un poisson. Ce n'est pas un oiseau, puisqu'il n'a point » de plumes. Qu'est-ce donc que l'homme? Il a la » bouche du quadrupède; il a quatre pieds; » les deux de devant lui servent à l'attouchement, les deux de derrière à marcher. C'est » donc un quadrupède. Il est vrai, continue le » Méthodiste, qu'en conséquence de mes principes d'Histoire naturelle, je n'ai jamais su » distinguer l'homme du singe; car il y a certains singes qui ont moins de poils que certains hommes; ces singes marchent sur deux » pieds, & ils se servent de leurs pieds & de leurs mains comme les hommes. D'ailleurs, » la parole n'est point pour moi un caractère distinctif; je n'admets, selon ma méthode, que des caractères qui dépendent du nombre, de la figure, de la proportion & de la situation. » Donc votre méthode est mauvaise, dit la Logique. » Donc l'homme est un animal à quatre » pieds, dit le Naturaliste.

L.

POUR ébranler une hypothèse, il ne faut quelquefois que la pousser aussi loin qu'elle peut aller. Nous allons faire l'essai de ce moyen sur celle du Docteur d'Erlang, dont l'ouvrage, rempli d'idées singulières & neuves, donnera bien de la torture à nos Philosophes. Son objet est le plus grand que l'intelligence humaine puisse se proposer; c'est le système universel de la Nature. L'Auteur commence par exposer rapidement les sentimens de ceux qui l'ont précédé, & l'insuffisance de leurs principes pour le développement général des phénomènes. Les uns n'ont demandé que l'étendue & le mouvement. D'autres ont cru devoir ajouter à l'étendue l'impenétrabilité, la mobilité & l'inertie. L'observation des corps célestes, ou plus généralement la physique des grands corps, a démontré la nécessité d'une force par laquelle toutes les parties tendissent ou pesaient les unes vers les autres selon une certaine loi; & l'on a admis l'attraction en raison simple de la masse, & en raison réciproque du carré de la distance. Les opérations les plus simples de la chymie, ou la physique élémentaire des petits corps, a fait recourir à des attractions qui suivent d'autres loix; & l'impossibilité d'expliquer la formation d'une plante ou d'un animal, avec les attractions, l'inertie, la mobilité, l'impenétrabilité, le mouvement, la matière ou l'étendue, a conduit le Philosophe Baumann à supposer encore d'autres propriétés dans la Nature. Mécontent des *Natures plastiques*, à qui l'on fait exécuter toutes les merveilles de la Nature sans matière & sans intelligence; des *substances intelligentes subalternes* qui agissent sur la matière d'une manière inintel-

52 DE L'INTERPRÉTATION

ligible; de la *simultanéité de la création & de la formation des substances*, qui, contenues les unes dans les autres, se développent dans les tems, par la continuation d'un premier miracle, & de de *l'extemporantéité de leur production*, qui n'est qu'un enchaînement de miracles réitérés à chaque instant de la durée; il a pensé que tous ces systèmes peu philosophiques n'auroient point eu lieu, sans la crainte mal fondée d'attribuer des modifications très-connuës à un être, dont l'essence nous étant inconnue, peut être, par cette raison même, & malgré notre préjugé, très-compatible avec ces modifications. Mais quel est cet être? Quelles sont ces modifications? Le dirai-je? Sans doute, répond le Docteur Baumann, l'être corporel est cet être; ces modifications sont le *désir, l'aversion, la mémoire & l'intelligence*; en un mot, toutes les qualités que nous reconnoissons dans les animaux que les Anciens comprenoient sous le nom d'*ame sensitive*, & que le Docteur Baumann admet, proportion gardée des formes & des masses, dans la particule la plus petite de matiere, comme dans le plus gros animal. S'il y avoit, dit-il, du péril à accorder aux molécules de la matiere quelques degrés d'intelligence, ce péril seroit aussi grand à les supposer dans un éléphant ou dans un singe, qu'à les reconnoître dans un grain de sable. Ici le Philosophe de l'Académie d'Erlang emploie les derniers efforts pour écarter de lui tout soupçon d'Athéisme; & il est évident qu'il ne soutient son hypothèse avec quelque chaleur, que parce qu'elle lui paroît satisfaisante aux phénomènes les plus difficiles, sans que le Matérialisme en soit une conséquence. Il faut lire son Ouvrage, pour apprendre à concilier les idées philosophiques les plus hardies, avec

DE LA NATURE. 53

le plus profond respect pour la Religion. Dieu a créé le Monde, dit le Docteur Baumann, & c'est à nous à trouver, s'il est possible, les loix par lesquelles il a voulu qu'il se conservât, & les moyens qu'il a destinés à la reproduction des individus. Nous avons le champ libre de ce côté; nous pouvons proposer nos idées; & voici les principales idées du Docteur.

L'élément féminal, extrait d'une partie semblable à celle qu'il doit former dans l'animal, sentant & pensant, aura quelque mémoire de sa situation première: delà la conservation des especes, & la ressemblance des parens.

Il peut arriver que le fluide féminal surabonde ou manqué de certains élémens; que ces élémens ne puissent s'unir par oubli, ou qu'il se fasse des réunions bizarres d'élémens surnuméraires: delà, ou l'impossibilité de la génération, ou toutes les générations monstrueuses possibles.

Certains élémens auront pris nécessairement une facilité prodigieuse à s'unir constamment de la même maniere: delà, s'ils sont différens, une formation d'animaux microscopiques variée à l'infini: delà, s'ils sont semblables, les polypes, qu'on peut comparer à une grappe d'abeilles infiniment petites, qui, n'ayant la mémoire vive que d'une seule situation, s'accrocheroient, & demeureroient accrochées selon cette situation qui leur seroit la plus familiere.

Quand l'impression d'une situation présente, balancera ou éteindra la mémoire d'une situation passée, en sorte qu'il y ait indifférence à toute situation, il y aura stérilité: delà la stérilité des mulets.

Qui empêchera des parties élémentaires intelligentes & sensibles de s'écarter à l'infini de l'or-

dre qui constitue l'espece? delà, une infinité d'especes d'animaux fortis d'un premier animal; une infinité d'êtres émanés d'un premier être; un seul acte dans la Nature.

Mais chaque élément perdra-t-il, en s'accumulant & en se combinant, son petit degré de sentiment & de perception? Nullement, dit le Docteur Baumann, ces qualités lui sont essentielles. Qu'arrivera-t-il donc? le voici: De ces perceptions d'éléments, rassemblés & combinés, il en résultera une perception unique, proportionnée à la masse & à la disposition; & ce système de perceptions, dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire du *soi*, & concourra à former la conscience du *tout*, sera l'ame de l'animal. *Omnes elementorum perceptiones conspirare, & in unam fortiores & magis perfectam perceptionem coalescere videntur. Hæc forte ad unamquamque ex aliis perceptionibus se habet in eadem ratione quâ corpus organatum ad elementum. Elementum quodvis, post suam cum aliis copulationem, cum suam perceptionem illarum perceptionibus confudit, & SUI CONSCIEN-TIAM perdidit, primi elementorum status memoria nulla superest, & nostra nobis origo omnino abdita manet.*

C'est ici que nous sommes surpris que l'Auteur, ou n'ait pas aperçu les terribles conséquences de son hypothese, ou que, s'il a aperçu les conséquences, il n'ait pas abandonné l'hypothese. C'est maintenant qu'il faut appliquer notre méthode à l'examen de ses principes. Je lui demanderai donc si l'Univers ou la collection générale de toutes les molécules sensibles & pensantes, forme un tout ou non. S'il me répond qu'elle ne forme point un tout, il ébranlera, d'un seul mot, l'existence de Dieu, en introduisant le désordre

dans la Nature, & il détruira la base de la philosophie, en rompant la chaîne qui lie tous les êtres. S'il convient que c'est un tout où les éléments ne sont pas moins ordonnés que les portions, ou réellement distinctes, ou seulement intelligibles, le sont dans un élément; & les éléments dans un animal, il faudra qu'il avoue qu'en conséquence de cette copulation universelle, le Monde, semblable à un grand Animal, a une ame; que le Monde pouvant être infini, cette ame du Monde, je ne dis pas est, mais peut être un système infini de perceptions, & que le Monde peut être Dieu: qu'il proteste, tant qu'il voudra, contre ces conséquences, elles n'en seront pas moins vraies; & quelque lumière que ses sublimes idées puissent jeter dans les profondeurs de la Nature, ces idées n'en seront pas moins effrayantes. Il ne s'agissoit que de les généraliser pour s'en appercevoir. L'acte de la généralisation est pour les hypothèses du Métaphysicien, ce que les observations & les expériences répétées sont pour les conjectures du Physicien. Les conjectures sont-elles justes? Plus on fait d'expériences, plus les conjectures se vérifient. Les hypothèses sont-elles vraies? Plus on étend les conséquences, plus elles embrassent de vérités, plus elles acquièrent d'évidence & de force. Au contraire, si les conjectures & les hypothèses sont faibles & mal fondées, ou l'on découvre un fait, ou l'on aboutit à une vérité contre laquelle elles échouent. L'hypothese du Docteur Baumann développera, si l'on veut, le mystere le plus incompréhensible de la Nature, la formation des animaux, ou plus généralement celle de tous les corps organisés; la collection universelle des phénomènes & l'existence de Dieu seront ses écueils. Mais

quoique nous rejétions les idées du Docteur d'Er-lang, nous aurions bien mal conçu l'obscurité des phénomènes qu'il s'étoit proposé d'expliquer, la fécondité de son hypothèse, les conséquences surprenantes qu'on en peut tirer, le mérite des conjectures nouvelles sur un sujet dont se sont occupés les premiers hommes dans tous les siècles, & la difficulté de combattre les siennes avec succès, si nous ne les regardions pas comme le fruit d'une méditation profonde, une entreprise hardie sur le système universel de la Nature, & la tentative d'un grand Philosophe.

L I.

De l'impulsion d'une sensation. Si le Docteur Baumann eût renfermé son système dans de justes bornes, & n'eût appliqué ses idées qu'à la formation des animaux, sans les étendre à la nature de l'ame, d'où je crois avoir démontré contre lui qu'on pouvoit les porter jusqu'à l'existence de Dieu, il ne se seroit point précipité dans l'espece de matérialisme la plus séduisante, en attribuant aux molécules organiques, le desir, l'aversion, le sentiment & la pensée. Il falloit se contenter d'y supposer une sensibilité mille fois moindre que celle que le Tout-puissant a accordée aux animaux les plus stupides & les plus voisins de la matiere morte. En conséquence de cette sensibilité sourde, & de la différence des configurations, il n'y auroit eu, pour une molécule organique quelconque, qu'une situation la plus commode de toutes, qu'elle auroit sans cesse cherchée par une inquiétude automate, comme il arrive aux animaux de s'agiter dans le sommeil, lorsque l'usage de presque toutes leurs facultés est suspendu, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la disposition la plus convenable au repos.

Ce seul principe eût satisfait, d'une maniere assez simple, & sans aucune conséquence dangereuse, aux phénomènes qu'il se propoisoit d'expliquer, & à ces merveilles sans nombre, qui tiennent si stupéfaits tous nos Observateurs d'insectes; & il eût défini l'animal en général, *un système de différentes molécules organiques, qui, par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus & sourd, que celui qui a créé la matiere en général leur a donné, se sont combinées, jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure & à son repos.*

L II.

DES instrumens & des mesures Nous avons observé ailleurs que, puisque les sens étoient la source de toutes nos connoissances, il importoit beaucoup de savoir jusqu'où nous pouvions compter sur leur témoignage: ajoutons ici que l'examen des supplémens de nos sens, ou des instrumens, n'est pas moins nécessaire. Nouvelle application de l'expérience; autre source d'observations longues, pénibles & difficiles. Il y auroit un moyen d'abrégé le travail; ce seroit de fermer l'oreille à une sorte de scrupules de la philosophie rationnelle, [car la philosophie rationnelle a ses scrupules] & de bien connoître dans toutes les quantités jusqu'où la précision des mesures est nécessaire. Combien d'industrie, de travail & de tems perdus à mesurer, qu'on eût bien employés à découvrir!

L III.

Il est, soit dans l'invention, soit dans la perfection des instrumens, une circonspection qu'on ne peut trop recommander au Physicien; c'est de

se méfier des analogies ; de ne jamais conclure ni du plus au moins, ni du moins au plus ; de porter son examen sur toutes les qualités physiques des substances qu'il emploie. Il ne réussira jamais, s'il se néglige là-dessus ; & quand il aura bien pris toutes ses mesures, combien de fois n'arrivera-t-il pas encore qu'un petit obstacle qu'il n'aura point prévu, ou qu'il aura méprisé, fera la limite de la Nature, & le forcera d'abandonner son ouvrage, lorsqu'il le croyoit achevé ?

LIV.

DE la distinction des objets. Puisque l'esprit ne peut tout comprendre, l'imagination tout prévoir, le sens tout observer, & la mémoire tout retenir ; puisque les grands hommes naissent à des intervalles de tems si éloignés, & que les progrès des sciences sont tellement suspendus par les révolutions, que des siècles d'étude se passent à recouvrer les connoissances des siècles écoulés ; c'est manquer au genre-humain que de tout observer indistinctement. Les hommes extraordinaires par leurs talens, se doivent respecter eux-mêmes, & la postérité, dans l'emploi de leur tems. Que penseroit-elle de nous, si nous n'avions à lui transmettre qu'une insectologie complete, qu'une histoire immense d'animaux microscopiques ? Aux grands génies, les grands objets ; les petits objets aux petits génies. Il vaut autant que ceux-ci s'en occupent, que de ne rien faire.

LV.

DES obstacles. Et puisqu'il ne suffit pas de vouloir une chose, qu'il faut en même tems acquiescer à tout ce qui est presque inséparablement attaché à la chose qu'on veut ; celui qui aura résolu

ne s'appliquer à l'étude de la philosophie, s'attendra non-seulement aux obstacles physiques qui sont de la Nature de son objet ; mais encore à la multitude des obstacles moraux qui doivent se présenter à lui, comme ils se sont offerts à tous les Philosophes qui l'ont précédé. Lors donc qu'il lui arrivera d'être traversé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré, qu'il sache se dire à lui-même : » N'est-ce que dans mon siècle, n'est-ce que pour moi qu'il y a eu des hommes remplis » d'ignorance & de fiel, des âmes rongées par » l'envie, des têtes troublées par la superstition « ? S'il croit quelquefois avoir à se plaindre de ses concitoyens, qu'il sache se parler ainsi : » Je me » plains de mes concitoyens : mais s'il étoit possible de les interroger tous, & de demander à » chacun d'eux lequel il voudroit être, de l'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques, ou de Montesquieu ; de l'Auteur des Lettres Américaines, » ou de Buffon ; en est-il un seul qui eût un peu » de discernement, & qui pût balancer sur le » choix ? Je suis donc certain d'obtenir un jour » les seuls applaudissemens dont je fasse quelque » cas, si j'ai été assez heureux pour les mériter «.

Et vous qui prenez le titre de Philosophes ou de Beaux-Esprits, & qui ne rougissez point de ressembler à ces insectes importuns qui passent les instans de leur existence éphémère à troubler l'homme dans ses travaux & dans son repos, quel est votre but ? qu'espérez-vous de votre acharnement ? Quand vous aurez découragé ce qui reste à la nation d'Auteurs célèbres, & d'excellens génies, que ferez-vous en revanche pour elle ? Quelles sont les productions merveilleuses par lesquelles vous dédommageriez le genre humain de celles qu'il en auroit obtenues ? ... Malgré vous,

60 DE L'INTERPRÉTATION

les noms des Duclos, des d'Alembert & des Rousseau; des de Voltaire, des Maupertuis & des Montesquieu; des de Buffon & des d'Aubenton, seront en honneur parmi nous & chez nos neveux: & si quelqu'un se souvient un jour des vôtres: » Ils ont été, dira-t-il, les persécuteurs » des premiers hommes de leur tems; & si nous » possédons la préface de l'Encyclopédie, l'Histoire du siècle de Louis XIV, l'Esprit des Loix, » & l'Histoire de la Nature, c'est qu'heureusement il n'étoit pas au pouvoir de ces gens-là » de nous en priver «.

LVI.

DES Causes. 1. A ne consulter que les vaines conjectures de la philosophie & la foible lumière de notre raison, on croiroit que la chaîne des causes n'a point eu de commencement, & que celle des effets n'aura point de fin. Supposez une molécule déplacée, elle ne s'est point déplacée d'elle-même; la cause de son déplacement a une autre cause; celle-ci, une autre, & ainsi de suite, sans qu'on puisse trouver de limites *naturelles* aux causes dans la durée qui a précédé. Supposez une molécule déplacée, ce déplacement aura un effet, cet effet un autre effet, & ainsi de suite, sans qu'on puisse trouver de limites *naturelles* aux effets dans la durée qui suivra. L'esprit épouventé de ces progrès à l'infini des causes les plus foibles, & des effets les plus légers, ne se refuse à cette supposition, & à quelques autres especes de la même espece, que par le préjugé, qu'il ne se passe rien au delà de la portée de nos sens, & que tout cesse où nous ne voyons plus. Mais une des principales différences de l'Observateur de la Nature & de son Interprete, c'est que celui-ci part du

DE LA NATURE.

61

point où les sens & les instrumens abandonnent l'autre; il conjecture, par ce qui est, ce qui doit être encore; il tire de l'ordre des choses des conclusions abstraites & générales, qui ont pour lui toute l'évidence des vérités sensibles & particulières; il s'élève à l'essence même de l'ordre; il voit que la coexistence *pure & simple* d'un être sensible & pensant, avec un enchaînement quelconque de causes & d'effets, ne lui suffit pas pour en porter un jugement absolu, il s'arrête là; s'il faisoit un pas de plus, il sortiroit de la Nature.

2. *Des causes finales.* Qui sommes-nous pour expliquer les fins de la Nature? Ne nous apercevrons-nous point que c'est presque toujours aux dépens de sa puissance que nous préconisons sa sagesse, & que nous ôtons à ses ressources plus que nous ne pouvons jamais accorder à ses vues? Cette manière de l'interpréter est mauvaise, même en théologie naturelle. C'est substituer la conjecture de l'homme à l'ouvrage de Dieu; c'est attacher la plus importante des vérités au sort d'une hypothèse. Mais le phénomène le plus commun suffira pour montrer combien la recherche de ces causes est contraire à la véritable science. Je suppose qu'un Physicien, interrogé sur la nature du lait, réponde que c'est un aliment qui commence à se préparer dans la femelle quand elle a conçu, & que la Nature destine à la nourriture de l'animal qui doit naître; que cette définition m'apprendra-t-elle sur la formation du lait? que puis-je penser de la destination prétendue de ce fluide, & des autres idées physiologiques qui l'accompagnent; lorsque je fais qu'il y a eu des hommes qui ont fait jaillir le lait de leurs mammelles, que l'anastomose

des artères épigastriques & mammaires [*] me démontre que, c'est le lait qui cause le gonflement de la gorge, dont les filles sont quelquefois incommodées à l'approche de l'évacuation périodique; qu'il n'y a presque aucune fille qui ne devînt nourrice, si elle se faisoit tetter, & que j'ai sous les yeux une femelle d'une espèce si petite, qu'il ne s'est point trouvé de mâle qui lui convînt, qui n'a point été couverte, qui n'a jamais porté, & dont les tettes se sont gonflées de lait au point qu'il a fallu recourir aux moyens ordinaires pour la soulager? Combien n'est-il pas ridicule d'entendre des Anatomistes attribuer sérieusement à la pudeur de la Nature une ombre qu'elle a également répandue sur des endroits de notre corps, où il n'y a rien de déshonnête à couvrir? L'usage que lui supposent d'autres Anatomistes fait un peu moins d'honneur à la pudeur de la Nature, mais n'en fait pas davantage à leur sagesse. Le Physicien, dont la profession est d'instruire & non d'édifier, abandonnera donc le *pourquoi*, & ne s'occupera que du *comment*. Le comment se tire des êtres; le *pourquoi*, de notre entendement; il tient à nos systèmes; il dépend du progrès de nos connoissances. Combien d'idées absurdes, de suppositions fausses, de notions chimériques dans ces Hymnes que quelques défenseurs téméraires des causes finales ont osé composer à l'honneur du Créateur? Au lieu de partager les transports de l'admiration du Prophète, & de s'écrier pendant la nuit, à la vue des étoiles sans nombre dont les Cieux sont éclairés: *Celi enarrant gloriam Dei*, ils se sont abandonnés à la

[*] Cette découverte anatomique est de M. Bertin, & c'est une des plus belles qui se soit faite de nos jours,

superstition de leurs conjectures. Au lieu d'adorer le Tout-Puissant dans les êtres mêmes de la Nature, ils se sont prosternés devant les fantômes de leur imagination. Si quelqu'un, retenu par le préjugé, doute de la solidité de mon reproche, je l'invite à comparer le *Traité* que Galien a écrit de l'usage des parties du corps humain, avec la physiologie de Boerhaave, & la physiologie de Boerhaave avec celle d'Haller; j'invite la postérité à comparer ce que ce dernier ouvrage contient de vues systématiques & passagères, avec ce que la physiologie deviendra dans les siècles suivans. L'homme fait un mérite à l'Eternel de ses petites vues; & l'Eternel qui l'entend du haut de son trône, & qui connoît son intention, accepte sa louange imbécille, & sourit de sa vanité.

LVII.

DE quelques préjugés. Il n'y a rien ni dans les faits de la Nature, ni dans les circonstances de la vie, qui ne soit un piège tendu à notre précipitation. J'en atteste la plupart de ces axiomes généraux qu'on regarde comme le bon-sens des Nations. On dit, *il ne se passe rien de nouveau sous le Ciel*; & cela est vrai pour celui qui s'en tient aux apparences grossières. Mais qu'est-ce que cette sentence pour le Philosophe dont l'occupation journalière est de saisir les différences les plus insensibles? Qu'en devoit penser celui qui assura que sur tout un arbre il n'y auroit pas deux feuilles *sensiblement* du même verd? Qu'en penseroit celui qui, réfléchissant sur le grand nombre des causes, même connues, qui doivent concourir à la production d'une nuance de couleur précisément telle, prétendroit, sans croire outrer l'opinion de Leibnitz, qu'il est démontré par la dif-

férence des points de l'espace où les corps sont placés, combinée avec ce nombre prodigieux de causes, qu'il n'y a peut-être jamais eu, & qu'il n'y aura peut-être jamais dans la nature deux brins d'herbe *absolument* du même verd ? Si les êtres s'alterent successivement en passant par les nuances les plus imperceptibles, le tems, qui ne s'arrête point, doit mettre à la longue entre les formes qui ont existé très-anciennement, celles qui existent aujourd'hui, celles qui existeront dans les siècles reculés, la différence la plus grande ; & le *nil sub Sole novum*, n'est qu'un préjugé fondé sur la foiblesse de nos organes, l'imperfection de nos instrumens, & la brièveté de notre vie. On dit en morale, *tot capita, tot sensus* ; c'est le contraire qui est vrai ; rien n'est si commun que des têtes, & si rare que des avis. On dit en Littérature, *il ne faut point disputer des goûts* : si l'on entend qu'il ne faut point disputer à un homme que tel est son goût, c'est une puérité. Si l'on entend qu'il n'y a ni bon ni mauvais dans le goût, c'est une fausseté. Le Philosophe examinera sévèrement tous ces axiomes de la sagesse populaire.

LVIII.

QUESTIONS.

LL n'y a qu'une manière possible d'être homogène. Il y a une infinité de manières différentes possibles d'être hétérogène. Il me paroît aussi impossible que tous les êtres de la nature aient été produits avec une matière parfaitement homogène, qu'il le seroit de les représenter avec une seule & même couleur. Je crois même entrevoir que la diversité des phénomènes ne peut être le résultat d'une hétérogénéité quelconque. J'appellerai

pelleraï donc *Elémens* les différentes matières hétérogènes, nécessaires pour la production générale des phénomènes de la Nature ; & j'appellerai la *Nature* le résultat général actuel, ou les résultats généraux successifs de la combinaison des élémens. Les élémens doivent avoir des différences essentielles ; sans quoi, tout auroit pu naître de l'homogénéité, puisque tout y pourroit retourner. Il est, il a été, ou il sera une combinaison naturelle, ou une combinaison artificielle, dans laquelle un élément est, a été, ou sera porté à sa plus grande division possible. La molécule d'un élément, dans cet état de division dernière, est indivisible d'une indivisibilité absolue, puisqu'une division ultérieure de cette molécule étant hors des loix de la Nature, & au delà des forces de l'Art, n'est plus qu'intelligible. L'état de division dernière possible dans la Nature, ou par l'Art, n'étant pas le même, selon toute apparence, pour des matières essentiellement hétérogènes ; il s'ensuit qu'il y a des molécules essentiellement différentes en masse, & toutefois absolument indivisibles en elles-mêmes. Combien y a-t-il de matières essentiellement hétérogènes, ou élémentaires ? nous l'ignorons. Quelles sont les différences essentielles des matières que nous regardons comme absolument hétérogènes, ou élémentaires ? nous l'ignorons. Jusqu'où la division d'une matière élémentaire est-elle portée, soit dans les productions de l'Art, soit dans les ouvrages de la Nature ? nous l'ignorons, &c. &c. &c. J'ai joint les combinaisons de l'Art à celles de la Nature, parce qu'entre une infinité de faits que nous ignorons, & que nous ne saurons jamais, il en est un qui nous est encore caché ; savoir, si la division d'une matière élémentaire n'a point été,

n'est point, ou ne sera pas portée plus loin dans quelque opération de l'Art, qu'elle ne l'a été, ne l'est, & ne le sera dans aucune combinaison de la Nature abandonnée à elle-même. Et l'on va voir, par la première des Questions suivantes, pourquoi j'ai fait entrer dans quelques-unes de mes propositions les notions du passé, du présent & de l'avenir; & pourquoi j'ai inféré l'idée de succession dans la définition que j'ai donnée de la Nature.

I.

Si les phénomènes ne sont pas enchaînés les uns aux autres, il n'y a point de philosophie. Les phénomènes seroient tous enchaînés, que l'état de chacun d'eux pourroit être sans permanence. Mais si l'état des êtres est dans une vicissitude perpétuelle; si la Nature est encore à l'ouvrage, malgré la chaîne qui lie les phénomènes, il n'y a point de philosophie. Toute notre science naturelle devient aussi transitoire que les mots. Ce que nous prenons pour l'histoire de la Nature, n'est que l'histoire très-incomplète d'un instant. Je demande donc si les métaux ont toujours été, & seront toujours tels qu'ils sont; si les plantes ont toujours été, & seront toujours telles qu'elles sont; si les animaux ont toujours été, & seront toujours tels qu'ils sont, &c. ? Après avoir médité profondément sur certains phénomènes, un doute qu'on vous pardonneroit peut-être, ô Sceptiques ! ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été & qu'il sera.



2.

DE même que dans les regnes animal & végétal un individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit, & passe; n'en seroit-il pas de même des espèces entières ? Si la Foi ne nous apprenoit que les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons, & s'il étoit permis d'avoir la moindre incertitude sur leur commencement & sur leur fin, le Philosophe abandonné à ses conjectures ne pourroit-il pas soupçonner que l'animalité avoit, de toute éternité, ses élémens particuliers, épars & confondus dans la masse de la matière; qu'il est arrivé à ces élémens de se réunir, parce qu'il étoit possible que cela se fit; que l'embryon formé de ces élémens, a passé par une infinité d'organisations & de développemens; qu'il a eu par succession, du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des sentimens, des passions, des signes, des gestes, des sons, des sons articulés, une langue, des loix, des sciences & des arts; qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développemens; qu'il a peut-être encore d'autres développemens à subir, & d'autres accroissemens à prendre, qui nous sont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état stationnaire; qu'il s'éloigne, ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étoient entrées; qu'il disparaîtra pour jamais de la Nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme & avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée ? La Religion nous épargne bien des écarts & bien des travaux.

Si elle ne nous eût point éclairés sur l'origine du Monde, & sur le système universel des êtres, combien d'hypothèses différentes que nous aurions été tentés de prendre pour le secret de la Nature ! Ces hypothèses étant toutes également fausses, nous auroient paru toutes à peu près également vraisemblables. La question : *Pourquoi il existe quelque chose*, est la plus embarrassante que la philosophie pût se proposer, & il n'y a que la révélation qui y réponde.

3.

Si l'on jette les yeux sur les animaux & sur la terre brute qu'ils foulent aux pieds ; sur les molécules organiques & sur le fluide dans lequel elles se meuvent ; sur les insectes microscopiques, & sur la matière qui les produit & qui les environne ; il est évident que la matière en général est divisée en matière morte & en matière vivante. Mais comment se peut-il faire que la matière ne soit pas une, ou toute vivante, ou toute morte ? La matière vivante est-elle toujours vivante ? Et la matière morte est-elle toujours réellement morte ? La matière vivante ne meurt-elle point ? La matière morte ne commence-t-elle jamais à vivre ?

4.

Y a-t-il quelque autre différence assignable entre la matière morte & la matière vivante, que l'organisation, & que la spontanéité réelle ou apparente du mouvement ?

5.

CE qu'on appelle matière vivante, ne seroit-ce pas seulement une matière qui se meut par elle-

même ? Et ce qu'on appelle une matière morte, ne seroit-ce pas une matière mobile par une autre matière ?

6.

Si la matière vivante est une matière qui se meut par elle-même, comment peut-elle cesser de se mouvoir sans mourir ?

7.

S'IL y a une matière vivante & une matière morte par elles-mêmes, ces deux principes suffisent-ils pour la production générale de toutes les formes & de tous les phénomènes ?

8.

EN Géométrie, une quantité réelle jointe à une quantité imaginaire donne un tout imaginaire : dans la Nature, si une molécule de matière vivante s'applique à une molécule de matière morte, le tout sera-t-il vivant, ou sera-t-il mort ?

9.

Si l'agrégat peut être ou vivant ou mort, quand & pourquoi sera-t-il vivant ? quand & pourquoi sera-t-il mort ?

10.

MORT ou vivant, il existe sous une forme. Sous quelque forme qu'il existe, quel en est le principe ?

11.

LES moules sont-ils principes des formes ? Qu'est-ce qu'un moule ? Est-ce un être réel & préexistant ? ou n'est-ce que les limites intelligibles de l'éner-

70 DE L'INTERPRÉTATION

gie d'une molécule vivante unie à de la matière morte ou vivante; limites déterminées par le rapport de l'énergie en tout sens, aux résistances en tout sens? Si c'est un être réel & préexistant, comment s'est-il formé?

12.

L'ÉNERGIE d'une molécule vivante varie-t-elle par elle-même? ou ne varie-t-elle que selon la quantité, la qualité, les formes de la matière morte ou vivante à laquelle elle s'unit?

13.

Y A-T-IL des matières vivantes spécifiquement différentes de matières vivantes? ou toute matière vivante est-elle essentiellement une & propre à tout? J'en demande autant des matières mortes.

14.

LA matière vivante se combine-t-elle avec de la matière vivante? Comment se fait cette combinaison? quel en est le résultat? J'en demande autant de la matière morte.

15.

Si l'on pouvoit supposer toute la matière vivante, ou toute la matière morte, y auroit-il jamais autre chose que de la matière morte, ou que de la matière vivante? ou les molécules vivantes ne pourroient-elles pas reprendre la vie, après l'avoir perdue, pour la reprendre encore, & ainsi de suite à l'infini?

Quand je tourne mes regards sur les travaux des hommes, & que je vois des villes bâties de toutes parts

DE LA NATURE. 71

tous les éléments employés, des langues fixées, des peuples policés, des Ports construits, les Mers traversées, la Terre & les Cieux mesurés, le Monde me paroît bien vieux. Lorsque je trouve les hommes incertains sur les premiers principes de la Médecine & de l'Agriculture, sur les propriétés des substances les plus communes, sur la connoissance des maladies dont ils sont affligés, sur la taille des arbres, sur la forme de la charrue, la Terre ne me paroît habitée que d'hier. Et si les hommes étoient sages, ils se livreroient enfin à des recherches relatives à leur bien-être, & ne répondroient à mes Questions futiles que dans mille ans au plutôt: ou peut-être même, considérant sans cesse le peu d'étendue qu'ils occupent dans l'espace & dans la durée, ils ne daigneroient jamais y répondre.

Observation essentielle.

*J*E t'ai dit, Jeune-homme, que les qualités telles que l'attraction, se propageoient à l'infini, lorsque rien ne limitoit la sphere de leur action. On t'objectera que j'aurois même pu dire qu'elles se propageoient uniformément. On ajoutera peut-être qu'on ne conçoit guere comment une qualité s'exerce à distance, sans aucun intermede; mais qu'il n'y a point d'absurdités, & qu'il n'y en eut jamais, ou que c'en est une de prétendre qu'elle s'exerce dans le vuide diversément, à différentes distances; qu'alors on n'apperçoit rien, soit au dedans, soit au dehors d'une portion de matière, qui soit capable de faire varier son action; que Descartes, Newton, les Philosophes anciens & modernes ont tous supposé qu'un corps animé dans le vuide de la quantité de mouvement la plus petite, iroit à l'infini, uniformément, en ligne droite; que la distance n'est donc par elle-même ni un obstacle ni un véhicule; que toute qualité dont l'action varie selon une raison quelconque inverse ou directe de la distance, ramene

E. 4

72 DE L'INTERPRÉTATION, &c.

» nécessairement au plein & à la philosophie corpusculaire ; & que la supposition du vuide & celle de la variabilité de l'action d'une cause, sont deux suppositions contradictoires ». Si l'on te propose ces difficultés, je te conseille d'en aller chercher la réponse chez quelque Newtonien ; car je t'avoue que j'ignore comment on les résout.

F I N.

P E N S É E S
P H I L O S O P H I Q U E S .

Piscis hic non est omnium.

—————

P R I E R E.

J'Ai commencé par la Nature, qu'ils ont appelée ton ouvrage, & je finirai par toi, dont le nom sur la terre est Dieu.

O Dieu ! je ne fais si tu es ; mais je penserai comme si tu voyois dans mon ame, j'agirai comme si j'étois devant toi.

Si j'ai péché quelquefois contre ma raison, ou ta Loi, j'en serai moins satisfait de ma vie passée ; mais je n'en serai pas moins tranquille sur mon fort à venir, parce que tu as oublié ma faute aussitôt que je l'ai reconnue.

Je ne te demande rien dans ce monde ; car le cours des choses est nécessaire par lui-même, si tu n'es pas ; ou par ton décret, si tu es.

J'espère à tes récompenses dans l'autre Monde, s'il y en a un ; quoique tout ce que je fais dans celui-ci je le fais pour moi.

Si je suis le bien, c'est sans effort ; si je laisse le mal, c'est sans penser à toi.

Je ne pourrais m'empêcher d'aimer la vérité & la vertu, & de haïr le mensonge & le vice, quand je saurois que tu n'es pas, ou quand je croirois que tu es, & que tu t'en offenses.

Me voilà tel que je suis ; portion nécessairement organisée d'une matière éternelle & nécessaire, ou, peut-être, ta créature.

Mais si je suis bienfaisant & bon, qu'il importe à mes semblables que ce soit par un bonheur d'organisation, par des actes libres de ma volonté, ou par le secours de ta grace.

Et toutes les fois que tu réciteras ce Symbole

de notre Philosophie, tu liras aussi ce qui suit.

Puisque Dieu a permis, ou que le mécanisme universel qu'on appelle Destin, a voulu que nous fussions exposés, pendant la vie, à toutes sortes d'événemens; si tu es homme sage, & meilleur pere que moi, tu persuaderas de bonne-heure à ton fils qu'il est le Maître de son existence, afin qu'il ne se plaigne pas de toi qui la lui as donnée.

Le Relieur aura soin de placer cette Priere, immédiatement après les *Pensées sur l'Interpretation de la Nature*, page 72.

MESSIEURS

LES

ESPRITS-FORTS.

MESSIEURS,

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être Membre de votre illustre Corps, permettez-moi de vous offrir aujourd'hui des Etrennes dignes de vous. Elles consistent dans deux petits Ecrits. Le premier, quoique déjà imprimé plusieurs fois, commençoit à devenir si rare & si difficile à trouver, qu'il sembloit demander une nouvelle Edition; le second est sorti du Portefeuille d'un fameux (1) Lettré mort depuis quelque

(1) On a trouvé dans le même Portefeuille plusieurs fragmens épars d'une espece de Poëme didactique, dans lequel il paroît que le but de l'Auteur anonyme étoit d'établir je ne sais quel systéme extravagant sous le nom de *Substantialisme*: systéme nouveau, selon lui, & bâti, pour me servir de ses expressions emphatiques, sur les débris du *Matérialisme* & de l'*Immatérialisme*. Pour y réussir, il met, en regard l'Hypothese de *Berkley*, qui nie l'existence de la Matière, & le systéme des *Matérialistes* qui nient celle de l'Esprit. Pour faire connoître la manière de l'Auteur, nous donnons ici quelques-uns de ces fragmens.

*La Nature est ce Tout dont l'ordre universel
D'un Etre nécessaire, est le mode éternel.
Portion du grand Tout, dont cet Etre est la masse.*

tems. Soyez bien persuadés, Messieurs, que mon intention, en vous faisant ce présent, n'a pas été de vous obliger; j'ai voulu seulement vous prouver combien je suis éloigné de croire ces sortes d'ouvrages dangereux pour les mœurs & pour la Foi. Eh! de quelle conséquence, en effet, peuvent-ils être dans un siècle, où les vérités de la Religion ont été si lumineusement éclaircies, où ses défenseurs prodiguent, avec tant de succès, tous les trésors de leur savoir & de leur éloquence pour la faire triompher, & pour rendre de plus en plus inexcusable l'opiniâtre incréduité de vos semblables? Au moins vous ne vous plaindrez point des Chrétiens modernes, & vous ne les accuserez point de mauvaise foi, ainsi que les premiers Fidéles auxquels vous attribuez si méchamment la suppression des ouvrages de Porphyre, de Celse, de Jamblique, & des autres ennemis du Christianisme naissant. A vous dire vrai, je ne vois pas trop pourquoi vous regrettez si fort ces anciens Ecrits, tandis que vous possédez tant de Brochures nouvelles, composées par des Auteurs impies qui se font gloire d'attaquer, avec fureur, les dogmes les plus respectables: Brochures sans doute.

Comme les autres Corps, l'homme occupe sa place,
Et du même mobile, en tous ses mouvemens,
Il suit, comme eux, les loix & les balancemens.
Ainsi nous entrons tous dans l'immense système
De causes & d'effets dont l'essence est la même.
Par des nœuds continus, & que rien ne dissout,
Ainsi tout tient à l'Homme, & l'Homme tient à tout..
De tous ces changemens qui frappent le vulgaire,
Le flux & le reflux ont un cours nécessaire
Par qui, dans l'Univers, tout Corps, tout Élément
Est entraîné sans cesse irrésistiblement....
Il n'est qu'une Substance; au moins s'il en est deux,
Leurs Modes différens doivent s'exclure entr'eux....

méprisables, malgré les éloges suspects dont vous les comblez à l'envi, mais dignes cependant, en quelque sorte, d'être conservées pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain, & destinées à faire connoître à la postérité les excès monstrueux auxquels il est capable de se porter, dès qu'il se livre sans frein à la fougue de ses idées.

Avéugles Mortels! n'ouvrirez-vous jamais les yeux à la lumière qui vous environne de toutes parts? Ne rougirez-vous jamais de suivre servilement les traces de ces guides infidèles qui ne cherchent qu'à vous égayer? Croyez-moi, revenez sincèrement de vos erreurs. Reconnoissez enfin, les soins continuels d'une Providence active qui s'intéresse à votre bonheur, & qui multiplie, sans cesse, les secours dont votre foi chancelante peut avoir besoin. Admirez le zèle infatigable du saint Vicaire de Jesus-Christ, & de ses vénérables Freres les Prélats de l'Eglise Gallicane, qui par une foule de Bulles, de Brefs, de Mandemens & d'Instructions Pastorales, fournissent, chaque jour, à la Religion de nouvelles armes offensives & défensives contre les attaques redoublées des Héretiques & des Incrédules. Réfléchissez enfin sérieusement sur la foiblesse réelle de ces vains Sophistes si hardis devant les simples, & si lâches devant les athlètes intrépides qui les défient courageusement au combat (1). Si vous persistez dans votre coupable endurcissement, malheur à vous; le Dieu des vengeances vous attend; de bonne foi, je vous plains: car, en vérité, tous vos misérables paralogismes ne vous garantiront pas de la damnation.

(1) Toute la France a été témoin du défi solennel fait par le R. P. Gautier, Chanoine Régulier à Nancy, dans le Mercure du mois de Juin 1753, à tous les Esprits-Forts généralement quelconques; il ne paroît pas qu'aucun de ces Messieurs ait osé jusqu'ici accepter le cartel.

(4)

éternelle. » Comment [direz-vous] ce Dieu que vous
» nous représentez comme un Etre souverainement
» bon, pourra-t il se résoudre à une pareille barba-
» rie ? Eh ! que feroit-il de pis , s'il étoit souveraine-
» ment méchant ? « Chétives Créatures ! il vous ap-
partient bien d'interroger votre Créateur , & de sonder
la profondeur de ses décrets.

Peut-être, Messieurs ; ce ton vous paroitra-t-il sin-
gulier & peu conforme au style ordinaire des Epîtres
dédicatoires consacrées aux fadeurs du panegyrique.
Apprenez le motif d'une telle conduite : il est, sans
doute, respectable, puisqu'il m'a été suggéré par une
conscience intimement persuadée ; loi suprême, par
qui tout est permis, selon un célèbre Prélat de nos
jours, le plus ferme appui de la Religion, à qui tout
est soumis sur la terre. Oui, je crois très-fermement
qu'il ne faut garder aucun ménagement avec des hom-
mes pervers, coupables au premier chef du crime de
Leze-Majesté Divine.

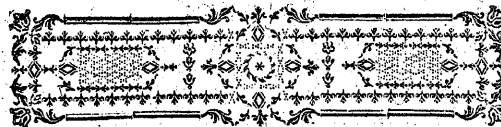
C'est avec ces sentimens que je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

PHILOPISTE.

Le Relieur aura soin de placer cette Epître dédicatoire à la suite
de la fausse Page des Pensées philosophiques, Tome II, Page 75.



P E N S É E S PHILOSOPHIQUES.

Quis leget hæc. PERS. Sat. I.

*J'écris de Dieu, je compte sur peu de Lec-
teurs, & n'aspire qu'à quelques suffrages.
Si ces pensées ne plaisent à personne, elles
pourront n'être que mauvaises ; mais je les
tiens pour détestables, si elles plaisent à
tout le monde.*

I.

ON déclame sans fin contre les passions ;
on leur impute toutes les peines de
l'homme, & l'on oublie qu'elles sont
aussi la source de tous ses plaisirs. C'est
dans sa constitution un élément dont
on ne peut dire ni trop de bien, ni trop de mal.
Mais ce qui me donne de l'humeur, c'est qu'on
ne les regarde jamais que du mauvais côté. On
croiroit faire injure à la raison, si l'on disoit un
mot en faveur de ses rivales. Cependant il n'y a
que les passions & les grandes passions qui puis-

sent élever l'ame aux grandes choses. Sans elles, plus de sublime, soit dans les mœurs, soit dans les ouvrages, les beaux arts retournent en enfance, & la vertu devient minutieuse.

I I.

LES passions sobres font les hommes communs. Si j'attends l'ennemi, quand il s'agit du salut de ma patrie, je ne suis qu'un citoyen ordinaire. Mon amitié n'est que circonspecte, si le péril d'un ami me laisse les yeux ouverts sur le mien. La vie m'est-elle plus chère que ma maîtresse ? Je ne suis qu'un amant comme un autre.

I I I.

LES passions amorties dégradent les hommes extraordinaires. La contrainte anéantit la grandeur & l'énergie de la nature. Voyez cet arbre ; c'est au luxe de ses branches que vous devez la fraîcheur & l'étendue de ses ombres : vous en jouirez jusqu'à ce que l'hiver vienne le dépouiller de sa chevelure. Plus d'excellence en poésie, en peinture, en musique, lorsque la superstition aura fait sur le tempérament l'ouvrage de la vieillesse.

I V.

CE seroit donc un bonheur, me dira-t-on, d'avoir les passions fortes. Oui, sans doute, si toutes sont à l'unisson. Établissez entre elles une juste harmonie, & n'en appréhendez point de désordres. Si l'espérance est balancée par la crainte, le point d'honneur par l'amour de la vie, le penchant au plaisir par l'intérêt de la santé ; vous ne verrez ni libertins, ni téméraires, ni lâches.

V.

C'est le comble de la folie que de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, & qui finiroit par devenir un vrai monstre, s'il réussissoit !

V I.

Ce qui fait l'objet de mon estime dans un homme, pourroit-il être l'objet de mes mépris dans un autre ? Non, sans doute. Le vrai indépendant de mes caprices doit être la règle de mes jugemens ; & je ne ferai point un crime à celui-ci de ce que j'admèrerai dans celui-là comme une vertu. Croirai-je qu'il étoit réservé à quelques-uns, de pratiquer des actes de perfection, que la nature & la religion doivent ordonner indifféremment à tous ? Encore moins. Car d'où leur viendroit ce privilège exclusif ? Si Pacôme a bien fait de rompre avec le genre-humain pour s'enterrer dans une solitude, il ne m'est pas défendu de l'imiter : en l'imitant, je ferai tout aussi vertueux que lui, & je ne devine pas pourquoi cent autres n'auroient pas le même droit que moi. Cependant, il seroit beau voir une province entière effrayée des dangers de la société, se disperser dans les forêts ; ses habitans vivre en bêtes farouches pour se sanctifier ; mille colonnes élevées sur les ruines de toutes affections sociales ; un nouveau peuple de Stylites se dépouiller, par religion, des sentimens de la Nature, cesser d'être hommes, & faire les statues pour être vrais chrétiens.

VII.

QUELLES voix ! quels cris ! quels gémissemens ! Qui a renfermé dans ces cachots tous ces cadavres plaintifs ? Quels crimes ont commis tous ces malheureux ? les uns se frappent la poitrine avec des cailloux ; d'autres se déchirent le corps avec des ongles de fer ; tous ont les regrets, la douleur & la mort dans les yeux. Qui les condamne à ces tourmens ? . . . *Le Dieu qu'ils ont offensé . . .* Quel est donc ce Dieu ? . . . *Un Dieu plein de bonté . . .* Un Dieu plein de bonté trouveroit-il du plaisir à se baigner dans les larmes ? Les frayeurs ne feroient-elles pas injure à sa clémence ? Si des criminels avoient à calmer les fureurs d'un tyran, que feroient-ils de plus ?

VIII.

Il y a des gens dont il ne faut pas dire qu'ils craignent Dieu ; mais bien qu'ils en ont peur.

IX.

SUR le portrait qu'on me fait de l'Être suprême, sur son penchant à la colere, sur la rigueur de ses vengeances, sur certaines comparaisons qui nous expriment en nombres le rapport de ceux qu'il laisse périr, à ceux à qui il daigne tendre la main, l'ame la plus droite seroit tentée de souhaiter qu'il n'existât pas. L'on seroit assez tranquille en ce monde, si l'on étoit bien assuré que l'on n'a rien à craindre dans l'autre : la pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne ; mais bien celle qu'il y en a un, tel que celui qu'on me peint.

X.

IL ne faut imaginer Dieu ni trop bon, ni méchant. La justice est entre l'excès de la clémence & la cruauté ; ainsi que les peines finies sont entre l'impunité & les peines éternelles.

XI.

JE fais que les idées sombres de la superstition sont plus généralement approuvées que saines ; qu'il est des dévots qui n'estiment pas qu'il faille se hair cruellement pour bien aimer Dieu, & vivre en désespérés pour être religieux : leur dévotion est enjouée ; leur sagesse est fort humaine : mais d'où naît cette différence de sentimens, entre des gens qui se prosternent aux pieds des mêmes autels ? La piété suivroit-elle aussi la loi de ce maudit tempérament ? Hélas ! comment en disconvenir ? Son influence ne se remarque que trop sensiblement dans le même dévot ; il voit, selon qu'il est affecté, un Dieu vengeur ou miséricordieux ; les enfers, ou les cieus ouverts : il tremble de frayer, ou il brûle d'amour : c'est une fièvre qui a ses accès froids & chauds.

XII.

OUI, je le soutiens ; la superstition est plus injurieuse à Dieu que l'Athéisme. J'aurois mieux, dit Plutarque, qu'on pensât qu'il n'y eut jamais de Plutarque au monde, que de croire que Plutarque est injuste, colere, inconstant, jaloux, vindicatif, & tel qu'il seroit bien fâché d'être.

XIII.

LE Désar seul peut faire tête à l'Athée. Le superstitieux n'est pas de sa force. Son Dieu n'est

qu'un être d'imagination. Outre les difficultés de la matière, il est exposé à toutes celles qui résultent de la fausseté de ses notions. Un C. . . . un S. . . . auroient été mille fois plus embarrassans pour un Vanini; que tous les Nicoles & les Pascals [*] du monde.

XIV.

PASCAL avoit de la droiture; mais il étoit peureux & crédule. Éléphant Ecrivain & Raisonneur profond, il eût sans doute éclairé l'Univers, si la Providence ne l'eût abandonné à des gens qui sacrifient ses talens à leurs haines. Qu'il seroit à souhaiter qu'il eût laissé aux Théologiens de son tems le soin de vider leurs querelles; qu'il se fût livré à la recherche de la vérité, sans réserve & sans crainte d'offenser Dieu, en se servant de tout l'esprit qu'il en avoit reçu, & surtout, qu'il eût refusé pour maîtres des hommes qui n'étoient pas dignes d'être ses disciples. On pourroit bien lui appliquer ce que l'ingénieur la Mothe disoit de la Fontaine; qu'il fut assez bête pour croire qu'Arnaud, de Sacy & Nicole valoient mieux que lui.

XV.

» Je vous dis qu'il n'y a point de Dieu; que la
» création est une chimère; que l'éternité du
» monde n'est pas plus incommode que l'éternité
» d'un esprit; que, parce que je ne conçois pas
» comment le mouvement a pu engendrer cet
» Univers qu'il a si bien la vertu de conserver,
» il est ridicule de lever cette difficulté par l'exis-
» tence supposée d'un être que je ne conçois pas
» davantage; que, si les merveilles qui brillent

[*] Jansénistes célèbres.

» dans

» dans l'ordre physique décelent quelque intelli-
» gence, les désordres qui regnent dans l'ordre
» moral, anéantissent toute providence. Je vous
» dis que, si tout est l'ouvrage d'un Dieu, tout
» doit être le mieux qu'il est possible: car si
» tout n'est pas le mieux qu'il est possible, c'est
» en Dieu impuissance ou mauvaise volonté.
» C'est donc pour le mieux que je ne suis pas plus
» éclairé sur son existence? cela posé, qu'ai-je à
» faire de vos lumières? Quand il seroit aussi dé-
» montré qu'il l'est peu, que tout mal est la
» source d'un bien; qu'il étoit bon qu'un Britan-
» nicus, que le meilleur des Princes périt; qu'un
» Néron, que le plus méchant des hommes regnât;
» comment prouveroit-on qu'il étoit impossible
» d'atteindre au même but, sans user des mêmes
» moyens? Permettre des vices, pour relever
» l'éclat des vertus, c'est un bien frivole avan-
» tage pour un inconvénient si réel. » Voilà, dit
» l'Athée, ce que je vous objecte? qu'avez-vous à
» répondre? » *Que je suis un scélérat; &*
» *que si je n'avois rien à craindre de Dieu, je n'en*
» *combattrois pas l'existence* ». Laissons cette phrase
aux déclamateurs: elle peut choquer la vérité; l'urbanité la défend, & elle marque peu de charité. Parce qu'un homme a tort de ne pas croire en Dieu, avons-nous raison de l'injurier? On n'a recours aux invectives que quand on manque de preuves. Entre deux Controversistes, il y a cent à parier contre un, que celui qui aura tort se fâchera. » Tu prends ton tonnerre, au lieu de répondre, dit Ménippe à Jupiter; tu as donc tort ».



XVI.

ON demandoit un jour à quelqu'un, s'il y avoit de vrais Athées. Croyez-vous, répondit-il, qu'il y ait de vrais Chrétiens ?

XVII.

TOUTES les billevesées de la métaphysique ne valent pas un argument *ad hominem*. Pour convaincre, il ne faut quelquefois que réveiller le sentiment, ou physique ou moral. C'est avec un bâton qu'on a prouvé au Pyrrhonien qu'il avoit tort de nier son existence. Cartouche, le pistolet à la main, auroit pu faire à Hobbes une pareille leçon. » La bourse ou la vie : nous sommes » feuls : je suis le plus fort ; & il n'est pas question entre nous d'équité «.

XVIII.

CE n'est pas de la main du Métaphysicien que sont partis les grands coups que l'Athéisme a reçus. Les méditations sublimes de Mallebranche & de Descartes étoient moins propres à ébranler le matérialisme, qu'une observation de Malpighi. Si cette dangereuse hypothèse chancelé de nos jours, c'est à la physique expérimentale que l'honneur en est dû. Ce n'est que dans les ouvrages de Newton, de Muschenbroek, d'Hartzoeker, & de Nieuwentyt qu'on a trouvé ces preuves satisfaisantes de l'existence d'un être souverainement intelligent. Graces aux travaux de ces grands hommes, le monde n'est plus un Dieu : c'est une machine qui a ses roues, ses cordes, ses poulies, ses ressorts & ses poids.

XIX.

LES subtilités de l'ontologie ont fait tout au plus des Sceptiques : c'est à la connoissance de la Nature qu'il étoit réservé de faire de vrais Déistes. La seule découverte des germes a dissipé une des plus puissantes objections de l'Athéisme. Que le mouvement soit essentiel ou accidentel à la matière, je suis maintenant convaincu que ses effets se terminent à des développemens : toutes les observations concourent à me démontrer que la putréfaction seule ne produit rien d'organisé : je puis admettre que le mécanisme de l'insecte le plus vil n'est pas moins merveilleux que celui de l'homme, & je ne crains pas qu'on en infère qu'une agitation intestine des molécules étant capable de donner l'un, il est vraisemblable qu'elle a donné l'autre. Si un Athée avoit avancé, il y a deux cens ans, qu'on verrait peut-être un jour des hommes sortir tout formés des entrailles de la terre, comme on voit éclore une foule d'insectes d'une masse de chair échauffée ; je voudrais bien savoir ce qu'un Métaphysicien auroit eu à lui répondre.

XX.

C'ÉTOIT en vain que j'avois essayé contre un Athée les subtilités de l'école : il avoit même tiré de la faiblesse de ces raisonnemens une objection assez forte. » Une multitude de vérités inutiles » me sont démontrées sans réplique, disoit-il, & » l'existence de Dieu, la réalité du bien & du mal » moral, l'immortalité de l'ame sont encore des » problèmes pour moi. Quoi donc ! me seroit-il » moins important d'être éclairé sur ces sujets, » que d'être convaincu que les trois angles d'un » triangle sont égaux à deux droits « ? Tandis

qu'en habile Déclamateur, il me faisoit avaler à longs traits toute l'amertume de cette réflexion, je m'engageai le combat par une question qui dut paroître singulière à un homme ensé de ses premiers succès . . . Etes-vous un Etre pensant, lui demandai-je ? . . . » En pourriez-vous douter, » me répondit-il d'un air satisfait . . . pourquoi » non ? Qu'ai-je aperçu qui m'en convainque ? . . . des sons & des mouvemens ? . . . Mais le Philosophe en voit autant dans l'animal qu'il dépouille de la faculté de penser. Pourquoi vous accorderois-je ce que Descartes refuse à la fourmi ? Vous produisez à l'extérieur des actes assez propres à m'en imposer ; je serois tenté d'affurer que vous pensez en effet ; mais la raison suspend mon jugement. » Entre les actes extérieurs & la pensée, il » n'y a point de liaison essentielle, me dit-elle : il » est possible que ton Antagoniste ne pense non » plus que sa montre : falloit-il prendre pour un » être pensant le premier animal à qui l'on apprit » à parler ? Qui t'a révélé que tous les hommes » ne sont pas autant de perroquets instruits à ton » insçu ? . . . Cette comparaison est tout au plus » ingénieuse, me répliqua-t-il ; ce n'est pas sur le » mouvement & les sons ; c'est sur le fil des idées, » la conséquence qui regne entre les propositions » & la liaison des raisonnemens, qu'il faut juger » qu'un Etre pense : s'il se trouvoit un perroquet » qui répondit à tout, je prononcerois sans ba- » lancer, que c'est un Etre pensant . . . Mais qu'a » de commun cette question avec l'existence de » Dieu ? Quand vous m'aurez démontré que l'homme, en qui j'aperçois le plus d'esprit, n'est peut- » être qu'un automate, en serai-je mieux disposé à » reconnoître une intelligence dans la Nature ? . . . « C'est mon affaire, repris-je : convenez cepen-

dant qu'il y auroit de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser. » Sans doate, mais » que s'enfuit-il de-là ? . . . ? » Il s'enfuit que si l'Univers, que dis-je l'Univers, que si l'aîle d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence, que vous n'avez d'indices que votre semblable est doué de la faculté de penser, il seroit mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu, que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi ; c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle : avez-vous jamais remarqué dans les raisonnemens les actions & la conduite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence que dans le mécanisme d'un insecte ? La Divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron, que la faculté de penser dans les ouvrages du grand Newton ? Quoi ! le monde formé prouve moins une intelligence que le monde expliqué ? Quelle assertion ! . . . » Mais, répliquez-vous, » j'admets la faculté de penser dans un autre, » d'autant plus volontiers que je pense moi-même . . . « Voilà, j'en tombe d'accord, une présomption que je n'ai point : mais n'en suis-je pas dédommagé par la supériorité de mes preuves sur les vôtres ? L'intelligence d'un premier Etre ne m'est-elle pas mieux démontrée dans la Nature, par ses ouvrages, que la faculté de penser dans un Philosophe, par ses écrits : songez donc que je ne vous objectois qu'une aîle de papillon, qu'un œil de ciron, quand je pouvois vous écraser du poids de l'Univers. Ou je me trompe lourdement, ou cette preuve vaut bien la meilleure qu'on ait encore dictée dans les écoles. C'est sur ce raisonnement, & quelques autres de la même

simplicité que j'admets l'existence d'un Dieu, & non sur ces tissus d'idées seches & métaphysiques, moins propres à dévoiler la vérité, qu'à lui donner l'air du mensonge.

XXI.

J'ouvre les cahiers d'un Professeur célèbre, & je lis : » Athées, je vous accorde que le mouvement est essentiel à la matière ; qu'en concluez-vous ? . . . que le monde résulte du jet fortuit des atomes. J'aimerois autant que vous me disiez que l'Iliade d'Homere, ou la Henriade de Voltaire est un résultat de jets fortuits de caracteres ». Je me garderai bien de faire ce raisonnement à un Athée. Cette comparaison lui donneroit beau jeu. Selon les loix de l'Analyse des Sorts, me diroit-il, je ne dois point être surpris qu'une chose arrive, lorsqu'elle est possible, & que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets. Il y a tel nombre de coups dans lesquels je gagerois, avec avantage, d'amener cent mille six à la fois, avec cent mille déz. Quelle que fût la somme finie des caracteres avec laquelle on me proposeroit d'engendrer fortuitement l'Iliade, il y a telle somme finie de jets qui me rendroit la proposition avantageuse : mon avantage seroit même infini, si la quantité de jets accordée étoit infinie. Vous voulez bien convenir avec moi, continueroit-il, que la matière existe de toute éternité, & que le mouvement lui est essentiel. Pour répondre à cette faveur, je vais supposer avec vous, que le monde n'a point de bornes, que la multitude des atomes étoit infinie, & que cet ordre qui vous étonne, ne se dément nulle part : or, de ces aveux réciproques, il ne s'ensuit autre chose, sinon que la possibilité d'en-

engendrer fortuitement l'Univers est très-petite, mais que la quantité des jets est infinie ; c'est-à-dire, que la difficulté de l'événement est plus que suffisamment compensée par la multitude des jets. Donc si quelque chose doit répugner à la raison, c'est la supposition que la matière s'étant mue de toute éternité, & qu'y ayant peut-être dans la somme infinie des combinaisons possibles un nombre infini d'arrangemens admirables, il ne se soit rencontré aucun de ces arrangemens admirables dans la multitude infinie de ceux qu'elle a pris successivement. Donc l'esprit doit être plus étonné de la durée hypothétique du chaos, que de la naissance réelle de l'Univers.

XXII.

Je distingue les Athées en trois classes. Il y en a quelques-uns qui vous disent nettement qu'il n'y a point de Dieu, & qui le pensent, *ce sont les vrais Athées* ; un assez grand nombre qui ne savent qu'en penser, & qui décideroient volontiers la question à croix ou pile, *ce sont les Athées Sceptiques* ; beaucoup plus qui voudroient qu'il n'y en eût point, qui font semblant d'en être persuadés, qui vivent comme s'ils l'étoient, *ce sont les fanfarons du parti*. Je déteste les fanfarons, ils sont faux : je plains les vrais Athées, toute consolation me semble morte pour eux ; & je prie Dieu pour les Sceptiques, ils manquent de lumieres.

XXIII.

Le Déiste assure l'existence d'un Dieu, l'immortalité de l'ame & les suites ; le Sceptique n'est point décidé sur ces articles : l'Athée les nie. Le Sceptique a donc, pour être vertueux, un motif de plus que l'Athée, & quelque raison de moins que le

Déiste. Sans la crainte du Législateur, la pente du tempérament, & la connoissance des avantages actuels de la vertu, la probité de l'Athée manqueroit de fondement, & celle du Sceptique seroit fondée sur un *peut-être*.

XXIV.

Le Scepticisme ne convient pas à tout le monde. Il suppose un examen profond & désintéressé : celui qui doute, parce qu'il ne connoit pas les raisons de crédibilité, n'est qu'un ignorant. Le vrai Sceptique a compté & pesé les raisons ; mais ce n'est pas une petite affaire que de peser les raisonnemens. Qui de nous en connoit exactement la valeur ? Qu'on apporte cent preuves de la même vérité, aucune ne manquera de partisans. Chaque esprit a son télescope. C'est un colosse à mes yeux que cette objection qui dispaeroit aux vôtres : vous trouvez légère une raison qui m'écrase. Si nous sommes divisés sur la valeur intrinsèque, comment nous accorderons-nous sur le poids relatif ? Dites-moi, combien faut-il de preuves morales pour contrebalancer une conclusion métaphysique ? Sont-ce mes lunettes qui pèchent ou les vôtres ? Si donc il est si difficile de peser des raisons, & s'il n'est point de questions qui n'en aient pour & contre, & presque toujours à égale mesure, pourquoi tranchons-nous si vite. D'où nous vient ce ton si décidé ? N'avons-nous pas éprouvé cent fois que la suffisance dogmatique révolte ? » On me fait haïr les choses vraisemblables, dit l'Auteur des Essais, quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui amolissent & modèrent la témérité de nos propositions, à l'aventure, aucunement, quelquefois, *on dit, je pense*, & autres semblables ; & si j'eusse

» eu à dresser des enfans, je leur eusse tant mis en la bouche cette façon de répondre enquetante & non résolutive, *qu'est-ce à dire, je ne l'entends pas, il pourroit être, est-il vrai*, qu'ils eussent plutôt gardé la forme d'apprentifs à soixante ans, que de représenter les Docteurs à l'âge de quinze.

XXV.

QU'EST-CE que Dieu ? Question qu'on fait aux enfans, & à laquelle les Philosophes ont bien de la peine à répondre.

On fait à quel âge un enfant doit apprendre à lire, à chanter, à danser, le latin, la géométrie. Ce n'est qu'en matière de Religion qu'on ne consulte point sa portée : à peine entend-il qu'on lui demande, qu'est-ce que Dieu ? C'est dans le même instant, c'est de la même bouche qu'il apprend qu'il y a des Esprits-follets, des Revenans, des Loups-garoux & un Dieu. On lui inculque une des plus importantes vérités, d'une manière capable de la décrier un jour au tribunal de sa raison. En effet, qu'y aura-t-il de surprenant, si trouvant, à l'âge de vingt ans, l'existence de Dieu confondue dans sa tête, avec une foule de préjugés ridicules, il vient à la méconnoître, & à la traiter ainsi que nos Juges traitent un honnête homme, qui se trouve engagé, par accident, dans une troupe de coquins.

XXVI.

On nous parle trop tôt de Dieu : autre défaut ; on n'insiste pas assez sur sa présence. Les hommes ont banni la Divinité d'entr'eux ; ils l'ont reléguée dans un sanctuaire ; les murs d'un temple bornent sa vue ; elle n'existe point au delà. Insen-

sés que vous êtes, détruisez ces enceintes qui rétreussent vos idées, élargissez Dieu : voyez-le partout où il est, ou dites qu'il n'est point. Si j'avois un enfant à dresser, moi, je lui ferois de la Divinité une compagnie si réelle, qu'il lui en coûteroit peut-être moins pour devenir Athée que pour s'en distraire. Au lieu de lui citer l'exemple d'un autre homme, qu'il connoît quelquefois pour plus méchant que lui, je lui dirois brusquement, *Dieu l'entend, & tu mens!* Les jeunes gens veulent être pris par les sens : je multiplierois donc autour de lui les signes indicatifs de la présence divine. S'il se faisoit, par exemple, un cercle chez moi, j'y marquerois une place à Dieu, & j'accoutumerois mon élève à dire : « Nous étions quatre ; Dieu, » mon ami, mon Gouverneur & moi «.

XXVII.

L'ignorance & l'incuriosité sont deux oreillers fort doux ; mais pour les trouver tels, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montagne.

XXVIII.

Les esprits bouillants, les imaginations ardentes ne s'accoutument pas de l'indolence du Sceptique. Ils aiment mieux hasarder un choix que de n'en faire aucun ; se tromper que de vivre incertains : soit qu'ils se méfient de leurs bras, soit qu'ils craignent la profondeur des eaux, on les voit toujours suspendus à des branches, dont ils sentent toute la faiblesse ; & auxquelles ils aiment mieux demeurer accrochés que de s'abandonner au torrent. Ils assurent tout, bien qu'ils n'aient rien soigneusement examiné : ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'en ont, ni la patience, ni le courage. Sujets à des lueurs, qui les décident, si, par

hasard, ils rencontrent la vérité, ce n'est point à tâtons, c'est brusquement, & comme par révélation. Ils sont entre les Dogmatiques, ce qu'on appelle les Illuminés chez le peuple dévot. J'ai vu des individus de cette espèce inquiète, qui ne concevoient pas comment on pouvoit allier la tranquillité d'esprit avec l'indécision. « Le moyen » de vivre heureux, sans savoir qui l'on est, d'où l'on vient, où l'on va, pourquoi l'on est venu «. Je me pique d'ignorer tout cela, sans en être plus malheureux, répondoit froidement le Sceptique : ce n'est point ma faute, si j'ai trouvé ma raison muette, quand je l'ai questionnée sur mon état. Toute ma vie j'ignoreraï, sans chagrin, ce qu'il m'est impossible de savoir. Pourquoi regretterois-je des connoissances que je n'ai pu me procurer, & qui, sans doute, ne me sont pas fort nécessaires, puisque j'en suis privé. J'aimerois autant, a dit un des premiers génies de notre siècle, m'affliger sérieusement de n'avoir pas quatre yeux, quatre pieds & deux ailes.

XXIX.

ON doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve. Un sophisme ne peut-il pas m'affecter plus vivement qu'une preuve solide ? Je suis nécessaire de consentir au faux que je prends pour le vrai, & de rejeter le vrai que je prends pour le faux ; mais qu'ai-je à craindre, si c'est innocemment que je me trompe ? L'on n'est point récompensé dans l'autre monde pour avoir eu de l'esprit dans celui-ci ; y seroit-on puni pour en avoir manqué ? Damner un homme pour de mauvais raisonnemens, c'est oublier qu'il est un sot, pour le traiter comme un méchant.

XXX.

QU'EST-ce qu'un Sceptique ? C'est un Philosophe qui a douté de tout ce qu'il croit, & qui croit ce qu'un usage légitime de sa raison & de ses sens lui a démontré vrai. Voulez-vous quelque chose de plus précis ? rendez sincère le Pyrrhonien, & vous aurez le Sceptique.

XXXI.

CE qu'on n'a jamais mis en question, n'a point été prouvé ; ce qu'on n'a point examiné sans prévention, n'a jamais été bien examiné. Le Scepticisme est donc le premier pas vers la vérité. Il doit être général, car il en est la pierre de touche. Si, pour s'affurer de l'existence de Dieu, le Philosophe commence par en douter, y a-t-il quelque proposition qui puisse se soustraire à cette épreuve ?

XXXII.

L'INCRÉDULITÉ est quelquefois le vice d'un sot, & la crédulité le défaut d'un homme d'esprit. L'homme d'esprit voit loin dans l'immensité des possibles ; le sot ne voit guère de possible que ce qui est. C'est-là peut-être ce qui rend l'un pusillanime, & l'autre téméraire.

XXXIII.

ON risque autant à croire trop, qu'à croire trop peu. Il n'y a ni plus ni moins de danger à être Polythéiste qu'Athée : or, le Scepticisme peut seul garantir également, en tout tems & en tout lieu, de ces deux excès opposés.

XXXIV.

UN sémi-Scepticisme est la marque d'un esprit

foible : il décele un raisonneur pusillanime, qui se laisse effrayer par les conséquences ; un superstitieux, qui croit honorer son Dieu par les entraves où il met sa raison ; une espèce d'incrédule, qui craint de se démasquer à lui-même : car si la vérité n'a rien à perdre à l'examen, comme en est convaincu le sémi-Sceptique, que pense-t-il, au fond de son ame, de ces notions privilégiées qu'il appréhende de sonder, & qui sont placées dans un recoin de sa cervelle, comme dans un sanctuaire dont il n'ose approcher ?

XXXV.

J'ENTENDS crier de toute part à l'impiété. Le Chrétien est impie en Asie, le Musulman en Europe, le Papiste à Londres, le Calviniste à Paris, le Janséniste au haut de la rue St. Jacques, le Moliniste au fond du fauxbourg S. Médard ? Qu'est-ce donc qu'un impie ? Tout le monde l'est-il, ou personne.

XXXVI.

QUAND les Dévots se déchainent contre le Scepticisme, il me semble qu'ils entendent mal leur intérêt, ou qu'ils se contredisent. S'il est certain qu'un culte vrai, pour être embrassé, & qu'un faux culte, pour être abandonné, n'ont besoin que d'être bien connus, il seroit à souhaiter qu'un doute universel se répandît sur la surface de la terre, & que tous les peuples voulussent bien mettre en question la vérité de leurs Religions : nos Missionnaires trouveroient la bonne moitié de leur besogne faite.

XXXVII.

Celui qui ne conserve pas par choix, le culte

qu'il a reçu par éducation, ne peut non plus se glorifier d'être Chrétien ou Musulman, que de n'être point né aveugle ou boiteux. C'est un bonheur, & non pas un mérite.

XXXVIII.

Celui qui mourroit pour un culte, dont il connoitroit la fausseté, seroit un enragé.

Celui qui meurt pour un culte faux, mais qu'il croit vrai, ou pour un culte vrai, mais dont il n'a point de preuves, est un fanatique.

Le vrai martyr est celui qui meurt pour un culte vrai, & dont la vérité lui est démontrée.

XXXIX.

Le vrai martyr attend la mort.
L'enthousiaste y court.

XL.

CELUI qui se trouvant à la Mecque, iroit insulter aux cendres de Mahomet, renverser ses autels, & troubler toute une mosquée, se seroit empaler à coup sûr, & ne seroit peut-être pas canonisé. Ce zèle n'est plus à la mode. Polieuète ne seroit de nos jours qu'un insensé.

XLI.

LE TEMS des révélations, des prodiges & des missions extraordinaires est passé. Le Christianisme n'a plus besoin de cet échafaudage. Un homme qui s'aviserait de jouer parmi nous le rôle de Jonas, de courir les rues, en criant : » Encore trois jours, & Paris ne sera plus ; Parisiens, » faites pénitence, couvrez-vous de sacs & de » cendres, ou dans trois jours vous périrez, seroit incontinent saisi & traîné devant un Juge,

qui ne manqueroit pas de l'envoyer aux Petites-Maisons : il auroit beau dire : » Peuple, Dieu » vous aime-t-il moins que le Ninivite ! êtes- » vous moins coupable que lui ? On ne s'amuseroit point à lui répondre ; & pour le traiter en visionnaire, on n'attendroit pas le terme de sa prédiction.

Elie peut revenir de l'autre monde quand il voudra ; les hommes sont tels, qu'il fera de grands miracles, s'il est bien accueilli dans celui-ci.

XLII.

LORSQU'ON annonce au peuple un dogme qui contredit la Religion dominante, ou quelque fait contraire à la tranquillité publique, justifiât-on sa mission par des miracles, le Gouvernement a droit de sévir, & le peuple de crier, *crucifige*. Quel danger n'y auroit-il pas à abandonner les esprits aux séductions d'un imposteur, ou aux rêveries d'un visionnaire ? Si le sang de Jésus-Christ a crié vengeance contre les Juifs, c'est qu'en le répandant, ils fermoient l'oreille à la voix de Moïse & des Prophetes qui le déclaroient le Messie. Un Ange vint-il à descendre des Cieux, appuyât-il ses raisonnemens par des miracles ; s'il prêche contre la loi de Jésus-Christ, Paul veut qu'on lui dise anathème. Ce n'est donc pas par les miracles qu'il faut juger de la mission d'un homme ; mais c'est par la conformité de sa doctrine avec celle du peuple auquel il se dit envoyé, *sur-tout lorsque la doctrine de ce peuple est démontrée vraie.*

XLIII.

TOUTE innovation est à craindre dans un Gouvernement. La plus sainte & la plus douce des Religions, le Christianisme même ne s'est pas affermi

sans causer quelques troubles. Les premiers enfans de l'Eglise sont sortis plus d'une fois de la modération & de la patience qui leur étoient prescrites. Qu'il me soit permis de rapporter ici quelques fragmens d'un Edit de l'Empereur Julien, ils caractériseront à merveille le génie de ce Prince Philosophe, & l'humeur des zélés de son tems.

J'avois imaginé, dit Julien, que les chefs des Galiléens sentiroient combien mes procédés sont différens de ceux de mon prédécesseur, & qu'ils m'en scauroient quelque gré: ils ont souffert sous son regne l'exil & les prisons; & l'on a passé au fil de l'épée une multitude de ceux qu'ils appellent entr'eux Hérétiques. . . Sous le mien, on a rappelé les exilés, élargi les prisonniers, & rétabli les pros crits dans la possession de leurs biens. Mais telle est l'inquiétude & la fureur de cette espece d'hommes, que depuis qu'ils ont perdu le privilege de se dévorer les uns les autres, de tourmenter & ceux qui sont attachés à leurs dogmes, & ceux qui suivent la Religion autorisée par les loix, ils n'épargnent aucun moyen, ne laissent échapper aucune occasion d'exciter des révoltes; gens sans égard pour la vraie piété, & sans respect pour nos constitutions. . . Toutefois nous n'entendons pas qu'on les traîne aux pieds de nos autels, & qu'on leur fasse violence. . . . Quant au menu peuple, il paroît que ce sont ses chefs qui fomentent en lui l'esprit de sédition, furieux qu'ils sont des bornes que nous avons mises à leurs pouvoirs: car nous les avons bannis de nos tribunaux, & ils n'ont plus la commodité de disposer des testamens, de supplanter les héritiers légitimes, & de s'emparer des successions. . . . C'est pourquoi nous défendons à ce peuple de s'assembler en tumulte, & de cabaler chez ses Prêtres séditieux. . .

Que

Que cet édit fasse la sûreté de nos Magistrats, que les mutins ont insulté plus d'une fois, & mis en danger d'être lapidés. . . . Qu'ils se rendent paisiblement chez leurs chefs, qu'ils y prient, qu'ils s'y instruisent, & qu'ils y satisfassent au culte qu'ils en ont reçu; nous le leur permettons; mais qu'ils renoncent à tout dessein factieux. Si ces assemblées sont pour eux une occasion de révolte, ce sera à leurs risques & fortunes; je les en avertis. . . Peuples incrédules, vivez en paix. . . . Et vous qui êtes demeurés fideles à la Religion de votre pays & aux Dieux de vos peres, ne persécutez point des voisins, des concitoyens, dont l'ignorance est encore plus à plaindre que la méchanceté n'est à blâmer. . . C'est par la raison, & non par la violence, qu'il faut ramener les hommes à la vérité. Nous vous enjoignons donc à vous tous nos fideles Sujets de laisser en repos les Galiléens.

Tels étoient les sentimens de ce Prince, à qui l'on peut reprocher le paganisme, mais non l'apostasie: il passa les premières années de sa vie, sous différens maîtres & dans différentes écoles, & fit, dans un âge plus avancé, un choix infortuné: il se décida malheureusement pour le culte de ses aïeux & les Dieux de son pays.

XLIV.

UNE chose qui m'étonne, c'est que les ouvrages de ce savant Empereur soient parvenus jusqu'à nous. Ils contiennent des traits qui ne nuisent point à la vérité du christianisme; mais qui sont assez défavantageux à quelques Chrétiens de son tems, pour qu'ils se sentissent de l'attention singulière que les Peres de l'Eglise ont eue de supprimer les ouvrages de leurs ennemis. C'est ap-

Tomé II.

G

paremment de ses prédécesseurs que Saint Grégoire-le-Grand avoit hérité du zèle barbare qui l'anima contre les lettres & les arts. S'il n'eût tenu qu'à ce Pontife, nous serions dans le cas des Mahométans, qui en sont réduits pour toute lecture à celle de leur Alcoran. Car quel eût été le sort des anciens Ecrivains, entre les mains d'un homme qui solécisoit par principe de Religion; qui s'imaginait qu'observer les règles de la grammaire, c'étoit soumettre Jésus-Christ à Donat, & qui se crut obligé en conscience de combler les ruines de l'antiquité.

XLV.

CEPENDANT la divinité des écritures n'est pas un caractère si clairement empreint en elles, que l'autorité des historiens sacrés soit absolument indépendante du témoignage des auteurs profanes. Où en serions-nous, s'il falloit reconnoître le doigt de Dieu dans la forme de notre Bible? Combien la version latine n'est-elle pas misérable? Les originaux mêmes ne sont pas des chefs-d'œuvres de composition. Les Prophetes, les Apôtres & les Evangélistes ont écrit, comme ils y entendoient. S'il nous étoit permis de regarder l'histoire du peuple hébreu, comme une simple production de l'esprit humain, Moïse & ses continuateurs ne l'emporteroient pas sur Tite-Live, Saluste, César & Joseph, tous gens qu'on ne soupçonne point d'avoir écrit par inspiration. Ne préfère-t-on pas même le Jésuite Berruyer à Moïse? On conserve dans nos églises, des tableaux qu'on nous assure avoir été peints par des Anges & par la Divinité même: si ces morceaux étoient sortis de la main de le Sueur ou de le Brun, que pourrois-je opposer à

cette tradition immémoriale? Rien du tout, peut-être. Mais quand j'observe ces célestes ouvrages, & que je vois, à chaque pas, les règles de la peinture violées dans le dessein & dans l'exécution, le vrai de l'art abandonné par-tout; ne pouvant supposer que l'ouvrier étoit un ignorant, il faut bien que j'accuse la tradition d'être fautive. Quelle application ne ferois-je point de ces tableaux aux saintes Ecritures, si je ne savois combien il importe peu que ce qu'elles contiennent soit bien ou mal dit? Les Prophetes se sont piqués de dire vrai, & non pas de bien dire. Les Apôtres sont-ils morts pour autre chose que pour la vérité de ce qu'ils ont dit ou écrit? Or, pour en revenir au point que je traite, de quelle conséquence n'étoit-il pas de conserver des auteurs profanes qui ne pouvoient manquer de s'accorder avec les auteurs sacrés; au moins sur l'existence & les miracles de Jésus-Christ; sur les qualités & le caractère de Ponce-Pilate; & sur les actions & le martyre des premiers Chrétiens.

XLVI.

UN peuple entier, me direz-vous, est témoin de ce fait; oseriez-vous le nier? oui, j'oserai, tant qu'il ne me sera pas confirmé par l'autorité de quelqu'un qui ne soit pas de votre parti, & que j'ignorerais que ce quelqu'un étoit incapable de fanatisme & de séduction. Il y a plus. Qu'un auteur d'une impartialité avouée, me raconte qu'un gouffre s'est ouvert au milieu d'une ville; que les Dieux consultés sur cet événement, ont répondu qu'il se refermera, si l'on y jette ce que l'on possède de plus précieux; qu'un brave Chevalier s'y est précipité, & que l'oracle s'est accompli; je le croirai beaucoup moins que s'il

eût dit simplement qu'un gouffre s'étant ouvert ; on employa un tems & des travaux considérables pour le combler. Moins un fait a de vraisemblance, plus le témoignage de l'histoire perd de son poids. Je croirois sans peine un seul honnête homme qui m'annoncerait que *Sa Majesté vient de remporter une victoire complète* sur les Alliés ; mais tout Paris m'assureroit qu'un mort vient de ressusciter à Passy, que je n'en croirois rien. Qu'un historien nous en impose, ou que tout un peuple se trompe ; ce ne sont pas des prodiges.

XLVII

TARQUIN projette d'ajouter de nouveaux corps de cavalerie à ceux que Romulus avoit formés. Un Augure lui soutient que toute innovation dans cette milice est sacrilège, si les Dieux ne l'ont autorisée. Choqué de la liberté de ce Prêtre, & résolu de le confondre & de décrier en sa personne un art qui croisoit son autorité, Tarquin le fait appeler sur la place publique, & lui dit : » Devin, ce que je pense est-il possible ? Si ta science est telle que tu la vantes, elle te met en état de répondre. » L'Augure ne se déconcerte point, consulte les oiseaux, & répond. » Oui, » Prince, ce que tu penses, se peut faire. » Lors Tarquin tirant un rasoir de dessous sa robe, & prenant à la main un caillou : » Approche, dit-il, au Devin, coupe moi ce caillou avec ce rasoir ; car j'ai pensé que cela se pouvoit. » Navius, c'est le nom de l'Augure, se tourne vers le peuple, & dit avec assurance : » Qu'on applique le rasoir au caillou, & qu'on me traîne au supplice, s'il n'est divisé sur le champ. » L'on vit, en effet, contre toute attente, la dureté du

caillou céder au tranchant du rasoir : ses parties se séparent si promptement, que le rasoir porte sur la main de Tarquin, & en tire du sang. Le peuple étonné fait des acclamations ; Tarquin renonce à ses projets, & se déclare protecteur des Augures ; on enferme, sous un autel, le rasoir & les fragmens du caillou. On élève une statue au Devin : cette statue subsistoit encore sous le regne d'Auguste, & l'antiquité profane & sacrée nous atteste la vérité de ce fait dans les écrits de Lactance, de Denis d'Halicarnasse, & de Saint Augustin.

Vous avez entendu l'histoire ; écoutez la superstitution. » Que répondez-vous à cela ? il faut, » dit le superstitieux Quintus à Ciceron son frere, » il faut se précipiter dans un monstrueux pyrrhonisme, traiter les peuples & les historiens de stupides, & brûler les annales, ou convenir de ce fait. Nieriez-vous tout, plutôt que d'avouer que les Dieux se mêlent de nos affaires.

Hoc ego Philosophi non arbitror testibus uti, qui aut casu viri, aut malitia falsi, fictique esse possunt. Argumentis & rationibus oportet, quare quidque ita sit, docere, non eventis, iis præsertim quibus mihi non liceat credere. . . . Omitte igitur lituum Romuli, quem in maximo incendio negas potuisse comburi ? Contemne cotem Accii Navii. Nihil debet esse in Philosophia commentitius fabellis loci. Illud erat Philosophi, totius auguris primam naturam ipsam videre, deinde Inventionem, deinde Constantiam. . . Habent Etrusci exaratum puerum autorem disciplinae suae. Nos quem ? Accium ne Navium ? Placet igitur humanitatis expertes habere Divinitatis autores. Mais c'est la croyance des Rois, des Peuples, des Nations & du Monde. Quasi vera

quidquam sit tam valde, quam nihil sapere vulgare : aut quasi tibi ipsi in judicando placeat multitudo.
Voilà la réponse du Philosophe. Qu'on me cite un seul prodige auquel elle ne soit pas applicable ? Les Peres de l'Eglise, qui voyoient sans doute de grands inconveniens à se servir des principes de Ciceron, ont mieux aimé convenir de l'aventure de Tarquin, & attribuer l'art de Navius au diable. C'est une belle machine que le diable !

XLVIII.

Tous les peuples ont de ces faits, à qui, pour être merveilleux, il ne manque que d'être vrais ; avec lesquels on démontre tout ; mais qu'on ne prouve point ; qu'on n'ose nier sans être impie, & qu'on ne peut croire sans être imbécille.

XLIX.

ROMULUS frappé de la foudre, ou massacré par les Sénateurs, dispaçoit d'entre les Romains. Le peuple & le soldat en murmurent. Les ordres de l'état se soulevent les uns contre les autres, & Rome naissante, divisée au dedans, & environnée d'ennemis au dehors, étoit au bord du précipice ; lorsqu'un certain Proculéius s'avance gravement & dit, « Romains, ce Prince que vous regrettez n'est point mort : il est monté aux Cieux, où il est assis à la droite de Jupiter. Va, m'a-t-il dit, calme tes concitoyens, annonce-leur que Romulus est entre les Dieux : assure-les de ma protection : qu'ils sachent que les forces de leurs ennemis ne prévaudront jamais contre eux : le destin veut qu'ils soient un jour les maîtres du monde : qu'ils en fassent seulement passer la prédiction

» d'âge en âge à leur postérité la plus reculée. Il est des conjonctures favorables à l'imposture, & si l'on examine quel étoit alors l'état des affaires de Rome, on conviendra que Proculéius étoit homme de tête, & qu'il avoit su prendre son tems. Il introduisit dans les esprits un préjugé qui ne fut pas inutile à la grandeur future de sa patrie. . . *Mirum est quantum illi viro, hac nuntianti, fidei fuerit ; quamque desiderium Romuli apud plebem, facta fide immortalitatis, lenitum sit. Famam hanc admiratio viri & pavor presens nobilitavit ; factoque à paucis initio ; Deum, Deo nazum, salvare universi Romulum jubent.* C'est-à-dire, que le peuple crut à cette apparition ; que les Sénateurs firent semblant d'y croire, & que Romulus eut des autels. Mais les choses n'en demeurèrent pas là. Bientôt ce ne fut point un simple particulier à qui Romulus s'étoit apparu. Il s'étoit montré à plus de mille personnes en un jour. Il n'avoit point été frappé de la foudre ; les Sénateurs ne s'en étoient point défaits à la faveur d'un tems orageux ; mais il s'étoit élevé dans les airs au milieu des éclairs, & au bruit du tonnerre, à la vue de tout un peuple ; & cette aventure se *calfeura* avec le tems d'un si grand nombre de pieces, que les esprits forts du siècle suivant devoient en être fort embarrassés.

L.

UNE seule démonstration me frappe plus que cinquante faits. Grace à l'extrême confiance que j'ai en ma raison, ma foi n'est point à la merci du premier saltimbanque. Pontife de Mahomet redresse les boiteux ; fais parler des muets ; rends la vue aux aveugles ; guéris des paralytiques ; res-

suicite des morts ; restitue même aux estropiés les membres qui leur manquent , miracle qu'on n'a point encore tenté ; & à ton grand étonnement , ma foi n'en sera point ébranlée. Veux-tu que je devienne ton prosélyte ; laisse tous ces prestiges , & raisonnons. Je suis plus sûr de mon jugement que de mes yeux.

Si la Religion que tu m'annonces est vraie , sa vérité peut être mise en évidence & se démontrer par des raisons invincibles. Trouve-les ces raisons. Pourquoi me harceler par des prodiges , quand tu n'as besoin , pour me terrasser , que d'un syllogisme. Quoi donc , te seroit-il plus facile de redresser un boiteux que de m'éclairer.

L I.

UN homme est étendu sur la terre sans sentiment , sans voix , sans chaleur , sans mouvement. On le tourne , on le retourne , on l'agite , le feu lui est appliqué , rien ne l'émue : le fer chaud n'en peut arracher un symptôme de vie ; on le croit mort : Pest-il ? non. C'est le pendant du Prêtre de Calame. *« Qui quando ei placebat , ad imitatas lamentatis hominis voces , isà se auferrebat à sensibus , & jacebat simillimus mortuo , ut non solum vellicantes àique pugentes minime sentiret , sed ali- quando etiam igne uretur admodum , sine ullo doloris sensu , nisi postmodum ex vulnere S. Aug. Cit. de Dieu. Liv. 14 ch. , 24. Si certaines gens avoient rencontré de nos jours un pareil sujet , ils en auroient tiré bon parti. On nous auroit fait voir un cadavre se ramper sur la cendre d'un prédestiné ; le recueil du Magistrat Janséniste se seroit ensé d'une résurrection ; & le Constitutionnaire se tiendroit peut-être pour confondu.*

L I I.

IL faut avouer , dit le Logicien de Port-Royal , que Saint Augustin a eu raison de soutenir , avec Platon , que le jugement de la vérité & la règle pour discerner n'appartiennent pas aux sens ; mais à l'esprit : *non est veritatis judicium in sensibus*. Et même que cette certitude que l'on peut tirer des sens ne s'étend pas bien loin , & qu'il y a plusieurs choses que l'on croit savoir par leur entremise , & dont on n'a point une pleine assurance. Lors donc que le témoignage des sens contredit , ou ne contrebalance point l'autorité de la raison ; il n'y a pas à opter : en bonne logique , c'est à la raison qu'il faut s'en tenir.

L I I I.

UN Fauxbourg retentit d'acclamations : la cendre d'un prédestiné y fait en un jour plus de prodiges que Jésus-Christ n'en fit en toute sa vie. On y court , on s'y porte ; j'y suis la foule. J'arrive à peine que j'entends crier , miracle ! miracle ! j'approche , je regarde , & je vois un petit boiteux qui se promène , à l'aide de trois ou quatre personnes charitables qui le soutiennent , & le peuple qui s'en émerveille , de répéter , miracle ! miracle ! où est donc le miracle , peuple imbécille ? Ne vois-tu pas que ce fourbe n'a fait que changer de béquilles. Il en étoit dans cette occasion des miracles , comme il en est toujours des esprits. Je jurerois bien que tous ceux qui ont vu des esprits les craignoient d'avance , & que tous ceux qui voyoient là des miracles , étoient bien résolus d'en voir.

L I V.

NOUS avons toutefois de ces miracles prétendus un vaste recueil qui peut braver l'incrédulité

la plus déterminée. L'Auteur est un Sénateur, un homme grave, qui faisoit profession d'un matérialisme assez mal entendu à la vérité; mais qui n'atendoit pas sa fortune de sa conversion: témoin oculaire des faits qu'il raconte, & dont il a pu juger sans prévention & sans intérêt, son témoignage est accompagné de mille autres. Tous disent qu'ils ont vu, & leur déposition a toute l'authenticité possible: les actes originaux en sont conservés dans les archives publiques. Que répondre à cela? Que répondre? que ces miracles ne prouvent rien, tant que la question de ses sentimens ne sera point décidée.

L V.

TOUT raisonnement qui prouve pour deux partis, ne prouve ni pour l'un ni pour l'autre. Si le Fanatisme à ses Martyrs, ainsi que la vraie Religion, & si entre ceux qui sont morts pour la vraie Religion, il y a eu des Fanatiques: où comptons, si nous le pouvons, le nombre des morts, & croyons, où cherchons d'autres motifs de crédibilité.

L V I.

RIEN n'est plus capable d'affermir dans l'irréligion, que de faux motifs de conversion. On dit tous les jours à des incrédules: Qui êtes-vous pour attaquer une Religion que les Pauls, les Tertulhiens, les Athanases, les Chrysostomes, les Augustins, les Cypriens, & tant d'autres illustres personnages ont si courageusement défendue? Vous avez sans doute aperçu quelque difficulté qui avoit échappé à ces génies supérieurs: montrez-nous donc que vous savez plus qu'eux, ou sacrifiez vos doutes à leurs décisions, si vous con-

venez qu'ils en favoient plus que vous. Raisonnement frivole. Les lumières des Ministres ne sont point une preuve de la vérité d'une Religion. Quel culte plus absurde que celui des Egyptiens, & quels Ministres plus éclairés?... Non, je ne peux adorer cet oignon. Quel privilège a-t-il sur les autres légumes? Je serois bien fou de profiter mon hommage à des êtres destinés à ma nourriture! La plaisante divinité qu'une plante que j'arrose, qui croît & meurt dans mon potager!... Tais-toi, misérable: tes blasphèmes me font » frémir: c'est bien à toi à raisonner? en fais-tu » là-dessus plus que le Sacré College? Qui es-tu » pour attaquer tes Dieux, & donner des leçons » de sagesse à leurs Ministres? Es-tu plus éclairé » que ces Oracles que l'Univers entier vient inter- » roger? Quelle que soit ta réponse, j'admirerai » ton orgueil ou ta témérité... Les Chrétiens ne sentiront-ils jamais toute leur force, & n'abandonneront-ils point ce malheureux sophisme à ceux dont ils sont l'unique ressource? *Omittamus ista communia quæ utraque parte dici possunt, quam verè ex utraque parte dici non possunt.* S. Aug. L'exemple, les prodiges & l'autorité peuvent faire des dupes ou des hypocrites. La raison seule fait des Croyans.

L V II.

ON convient qu'il est de la dernière importance de n'employer à la défense d'un culte que des raisons solides; cependant on persécuteroit volontiers ceux qui travaillent à décrier les mauvaises. Quoi donc? n'est-ce pas assez que l'on soit Chrétien? faut-il encore l'être par de mauvaises raisons? Dévots, je vous en avertis, je ne suis pas Chré-

rien, parce que saint Augustin l'étoit; mais je le suis, parce qu'il est raisonnable de l'être.

LVIII.

JE connois les Dévots : ils sont prompts à prendre l'alarme. S'ils jugent une fois que cet écrit contient quelque chose contraire à leurs idées, je m'attends à toutes les calomnies qu'ils ont répandues sur le compte de mille gens qui valent mieux que moi. Si je ne suis qu'un Doute & qu'un Scélerat, j'en ferai quitte à bon marché. Il y a long-tems qu'ils ont damné Descartes, Montagne, Locke & Bayle, & j'espère qu'ils en damneront bien d'autres. Je leur déclare cependant que je ne me pique d'être ni plus honnête homme, ni meilleur Chrétien que la plupart de ces Philosophes. Je suis né dans l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & je me soumets de toute ma force à ses décisions. Je veux mourir dans la Religion de mes Peres, & je la crois bonne, autant qu'il est possible, à quiconque n'a jamais eu aucun commerce immédiat avec la Divinité, & qui n'a jamais été témoin d'aucun miracle. Voilà ma profession de foi : je suis presque sûr qu'ils en seront mécontents, bien qu'il n'y en ait peut-être pas un entr'eux qui soit en état d'en faire une meilleure.

LIX.

J'AI lu quelquefois Abadie, Huet & les autres. Je connois suffisamment les preuves de ma Religion, & je conviens qu'elles sont grandes; mais le seroient-elles cent fois davantage, le Christianisme ne me seroit point encore démontré. Pourquoi donc exiger de moi que je croie qu'il y a trois Personnes en Dieu, aussi fermement que je crois que les trois angles d'un triangle sont égaux

à deux droits. Toute preuve doit produire en moi une certitude proportionnée à son degré de force; & l'action des démonstrations géométriques, morales & physiques sur mon esprit, doit être différente, ou cette distinction est frivole.

LX.

VOUS présentez à un Incrédule un volume d'écrits, dont vous prétendez lui démontrer la divinité. Mais avant que d'entrer dans l'examen de vos preuves, il ne manquera pas de vous questionner sur cette collection. A-t-elle toujours été la même, vous demandera-t-il? Pourquoi est-elle à présent moins ample qu'elle ne l'étoit il y a quelques siècles? De quel droit en a-t-on banni tel & tel ouvrage qu'une autre Secte révere, & conservé tel & tel autre qu'on a rejeté? Sur quel fondement avez-vous donné la préférence à ce manuscrit? Qui vous a dirigé dans le choix que vous avez fait entre tant de copies différentes, qui sont des preuves évidentes que ces sacrés Auteurs ne vous ont pas été transmis dans leur pureté originale & première. Mais si l'ignorance des Copistes ou la malice des Hérétiques les a corrompus, comme il faut que vous en conveniez, vous voilà forcés de les restituer dans leur état naturel, avant que d'en prouver la divinité; car ce n'est pas sur un recueil d'écrits mutilés, que tomberont vos preuves, & que j'établirai ma croyance. Or, qui chargerez-vous de cette réforme? l'Eglise. Mais je ne peux convenir de l'infaillibilité de l'Eglise, que la divinité des Ecritures ne me soit prouvée. Me voilà donc dans un Scepticisme nécessité.

On ne répond à cette difficulté, qu'en avouant que les premiers fondemens de la foi sont pure-

ment humains; que le choix entre les manuscrits; que la restitution des passages; enfin, que la collection s'est faite par des regles de critique; & je ne refuse point d'ajouter à la divinité des livres sacrés, un degré de foi proportionné à la certitude de ces regles.

LXI.

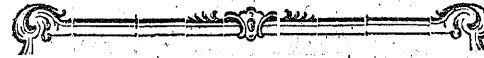
C'EST en cherchant des preuves, que j'ai trouvé des difficultés. Les livres qui contiennent les motifs de ma croyance, m'offrent en même-tems les raisons de l'incrédulité. Ce sont des arsenaux communs. Là, j'ai vu le Déiste s'armer contre l'Athée; le Déiste & l'Athée lutter contre le Juif; l'Athée, le Déiste & le Juif se liguier contre le Chrétien; le Chrétien, le Juif, le Déiste & l'Athée se mettre aux prises avec le Musulman; l'Athée, le Déiste, le Juif, le Musulman & la multitude des Sectes du Christianisme, fondre sur le Chrétien; & le Sceptique seul contre tous. J'étois juge des coups. Je tenois la balance entre les combattans; les bras s'élevoient, ou s'abaissoient en raison des poids dont ils étoient chargés. Après de longues oscillations, elle pencha du côté du Chrétien; mais avec le seul excès de sa pesanteur, sur la résistance du côté opposé. Je me suis témoin à moi-même de mon équité. Il n'a pas tenu à moi que cet excès ne m'ait paru fort grand; j'atteste Dieu de ma sincérité.

LXII.

CETTE diversité d'opinions a fait imaginer aux Déistes un raisonnement plus singulier peut-être que solide. Cicéron ayant à prouver que les Romains étoient les peuples les plus belliqueux de la terre, tire adroitement cet aveu de la bouche

de leurs rivaux: » Gaulois, à qui le cédez-vous » en courage, si vous le cédez à quelqu'un? aux » Romains. Parthes, après vous, quels sont les » hommes les plus courageux? les Romains. Afri- » cains, qui redouteriez-vous, si vous aviez à re- » douter quelqu'un? les Romains«. Interrogeons, à son exemple, le reste des Religionnaires, vous disent les Déistes: Chinois, quelle Religion seroit la meilleure, si ce n'étoit la vôtre? la Religion naturelle. Musulmans, quel culte embrasseriez-vous, si vous abjuriez Mahomèt? le Naturalisme. Chrétiens, quelle est la vraie Religion, si ce n'est la Chrétienne? la Religion des Juifs. Mais, vous Juifs, quelle est la vraie Religion, si le Judaïsme est faux? le Naturalisme. » Or ceux, continue » Cicéron, à qui l'on accorde la seconde place » d'un consentement unanime, & qui ne cedent » la premiere à personne, méritent incontestable- » ment celle-ci «.

F I N.



ÉPITRE

PHILOSOPHIQUE

A

UN PHILOSOPHE.

D U fonds de cette solitude,
Où, loin du monde & des revers,
Je jouis, sans inquiétude,
De cent plaisirs toujours divers,
Et me ris de l'incertitude
Des choses de cet Univers;
Sans apprêt, sans art, sans étude,
N**** je t'écris ces vers,
Vers du moment, rimes faciles;
Trop heureux ces futiles riens,
Enfans de mes loirs stériles,
S'ils pouvoient amuser les tiens!
Apprends-nous, ô Vieillard aimable,
Par quel don rare, inestimable,
Aux agrémens d'*Anacréon*,
Tu joins, dans un âge semblable,
La raison ferme, inébranlable,
Et la sagesse de *Straton*;
Comment, dans ta douce manie,
Affranchi de tout préjugé,
Et des terreurs de l'autre Vie
Le cœur net, l'esprit dégagé,
On te voit toujours partagé
Entre ta bouteille & ta Mie.

LETTRE

(2)

Tandis que les illusions,
Les erreurs superstitieuses,
Et les absurdes fictions,
Mille fois plus pernicieuses
Que les plus folles passions,
Aux regards du foible Vulgaire ;
Incessamment de la Lumiere
Déroberent les plus purs rayons :
Ton Ame vigoureuse & fiere,
A l'aide des reflexions,
S'élevant, d'une aile légère,
Vers les plus hautes régions,
S'occupe, loin de la matiere,
D'utiles méditations ;
Et par une analyse entiere
Des plus fines abstractions,
(Méthode lumineuse & claire)
Assignant la cause premiere
Et l'ordre des conceptions,
Explique le savant mystere
Des plus sublimes Notions.
Philosophe heureux, qui des choses
Voulus connoître à fonds les causes,
Pour mieux jouir de leurs effets !
Jeune encore, à la fleur de l'âge,
Où, pour le cœur même du Sage,
Les voluptés ont tant d'attraits,
Au milieu d'un Peuple volage,
J'appréciai tous les objets
Pour en faire un plus sûr usage ;
Comme Toi, bientôt je te vis
A découvert & sans nuage :
Comme Toi, bientôt j'en jouis,
Et mes jours furent sans orage.
Dans l'âge où règne le desir,
Tout nous invite à la tendresse.

(3)

On aime, on cherche le Plaisir :
Lui-même vers nous il s'empresse ;
Mais, hélas ! en fait-on jour ?
On l'entrevoit, on le devine ;
Tandis qu'avec lui l'on badine,
Le Printemps se hâte de fuir :
Doux Printemps, qu'avec un soupir,
Au déclin de notre machine,
Nous regrettons tout à loisir !
Je laissai librement mon cœur s'épanouir ;
Et fidele à sa voix secrette,
Je trouvai le Plaisir, sans l'aller chercher loin.
Sans doute, pour être complete,
Ah ! ma félicité, je le sens, a besoin
D'un Sage tel que Toi pour juge & pour témoin.
Viens donc, cher N****, viens dans cette re-
traite,
Où je puis entre T****
Les Lettres, les Arts, les Talens,
Mes amis & ma S****
Au gré de mes desirs, partager tout mon tems,
Et combler tour-à-tour d'une douceur parfaite
Mon esprit, mon cœur & mes sens.
Etat divin ! Douce Existence !
Symbole unique & précieux
De l'Eternelle jouissance ?
Puisse-je, loin de l'opulence,
Sans envier le sort des Dieux,
Satisfait d'une honnête aisance,
Et sagement voluptueux,
A vous bien favoriser borner toujours mes vœux !
Appliquer sans cesse notre ame
A mille objets toujours nouveaux,
Pleins du beau feu qui nous enflamme,
L'occuper de nobles travaux ;
Des doctes leçons d'Uranie

(4)

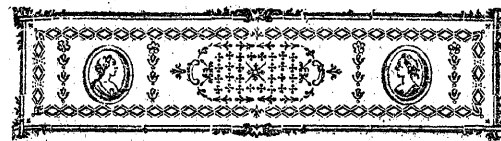
Enrichir notre Entendement,
Etendre au loin soigneusement
La sphere de notre génie,
Et tâcher efficacement
D'augmenter en nous l'énergie
Des organes du sentiment;
C'est l'art de vivre pour nous-mêmes,
L'art d'exister utilement;
C'est, en un mot, le vrai système
Pour jouir de chaque moment
Sans manège & sans jalousie,
Rassembler, par délassement,
Sous les drapeaux de la Folie,
De Bacchus & du Sentiment,
D'Amis une troupe choisie,
Tous gens de bonne compagnie,
Vertueux avec agrément,
Qui sentent le prix du Génie;
C'est-là savoir assurément
Se procurer, quoiqu'on en die,
Des autres plaisirs de la vie,
Le plus doux assaisonnement.
Faire tout pour ce qui nous aime,
Prévenir ses moindres desirs,
S'intéresser à ses plaisirs,
Et le chérir plus que nous-même;
N'est-ce point le bonheur suprême,
Le seul digne de nos soupirs?
Toi, dans qui le bon sens abonde,
Convien, cher N**** qu'avec ces passe-tems,
Grace aux principes sûrs où son esprit se fonde,
Ton ami, sans remords, peut goûter dans ce
Monde
Les plus parfaits contentemens.

Le Relieur aura soin de placer cette Epître immédiatement après
les *Pensées philosophiques*, Tome II, page III.

LETTRE
SUR
LES AVEUGLES,
A L'USAGE
DE CEUX QUI VOIENT.

Possunt, nec posse videntur.

VIRG.



LETTRE
SUR
LES AVEUGLES,
A L'USAGE
DE CEUX QUI VOIENT.

J E me doutois bien, Madame, que l'Aveugle-née, à qui M. de Reaumur vient de faire abattre la cataracte, ne vous apprendroit pas ce que vous vouliez favoir; mais je n'avois garde de deviner que ce ne seroit, ni sa faute, ni la vôtre. J'ai sollicité son bienfaiteur par moi-même, par ses meilleurs amis, par les complimens que je lui ai faits; nous n'en avons rien obtenu, & le premier appareil se levera sans vous. Des personnes de la première distinction ont eu l'honneur de partager son refus avec les Philosophes; en un mot, il n'a voulu laisser tomber le voile que devant quelques yeux sans conséquence. Si vous êtes curieuse de favoir pourquoi cet habile Académicien fait si secrètement des expériences, qui ne peuvent avoir, selon vous, un trop grand nombre de témoins éclairés, je vous répondrai que les observations d'un homme aussi célèbre, ont moins

besoin de spectateurs, quand elles se font, que d'auditeurs, quand elles sont faites. Je suis donc revenu, Madame, à mon premier dessein; & forcé de me passer d'une expérience, où je ne voyois guere à gagner pour mon instruction ni pour la vôtre, mais dont M. de Reaumur tirera, sans doute, un bien meilleur parti, je me suis mis à philosopher avec mes amis, sur la matiere importante qu'elle a pour objet. Que je serois heureux, si le récit d'un de nos entretiens pouvoit me tenir lieu auprès de vous du spectacle que je vous avois trop légèrement promis!

Le jour même que le Prussien faisoit l'opération de la cataracte à la fille de Simoneau, nous allâmes interroger l'Aveugle-né de Puisieux (1): c'est un homme qui ne manque pas de bon sens, que beaucoup de personnes connoissent; qui fait un peu de chymie, & qui a suivi, avec quelques succès, les cours de botanique au Jardin du Roi. Il est né d'un pere qui a professé, avec applaudissement, la philosophie dans l'Université de Paris. Il jouissoit d'une fortune honnête, avec laquelle il eût aisément satisfait les sens qui lui restent; mais le goût du plaisir l'entraîna dans sa jeunesse; on abusa de ses penchans; ses affaires domestiques se dérangerent, & il s'est retiré dans une petite ville de Province, d'où il fait tous les ans un voyage à Paris. Il y apporte des liqueurs qu'il distille, & dont on est très-content. Voilà, Madame, des circonstances assez peu philosophiques, mais, par cette raison même, plus propres à vous faire juger que le personnage dont je vous entretiens n'est point imaginaire.

Nous arrivâmes chez notre Aveugle sur les cinq

(1) Petite ville du Gâtinois.

heures du soir, & nous le trouvâmes occupé à faire lire son fils avec des caracteres en relief: il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il étoit levé; car vous saurez que la journée commence pour lui, quand elle finit pour nous. Sa coutume est de vaquer à ses affaires domestiques & de travailler, pendant que les autres reposent. A minuit, rien ne le gêne, il n'est incommode à personne. Son premier soin est de mettre en place tout ce qu'on a déplacé pendant le jour; & quand sa femme s'éveille, elle trouve ordinairement la maison rangée. La difficulté qu'ont les Aveugles à recouvrer les choses égarées, les rend amis de l'ordre; & je me suis aperçu que ceux qui les approchoient familièrement, partageoient cette qualité, soit par un effet du bon exemple qu'ils donnent, soit par un sentiment d'humanité qu'on a pour eux. Que les Aveugles seroient malheureux, sans les petites attentions de ceux qui les environnent! Nous-mêmes que nous serions à plaindre sans elles! Les grands services sont comme de grosses pieces d'or & d'argent, qu'on a rarement occasion d'employer; mais les petites attentions sont une monnoie courante qu'on a toujours à la main.

Notre Aveugle juge fort bien des symmétries. La symmétrie, qui est peut-être une affaire de pure convention entre nous, est certainement telle, à beaucoup d'égards, entre un Aveugle & ceux qui voient. A force d'étudier, par le tact, la disposition que nous exigeons entre les parties qui composent un tout, pour l'appeller beau, un Aveugle parvient à faire une juste application de ce terme; mais quand il dit, *cela est beau*, il ne juge pas, il rapporte seulement le jugement de ceux qui voient; & que font autre chose les trois

quarts de ceux qui décident d'une pièce de théâtre, après l'avoir entendue, ou d'un livre, après l'avoir lu? La beauté, pour un Aveugle, n'est qu'un mot, quand elle est séparée de l'utilité; & avec un organe de moins, combien de choses dont l'utilité lui échappe? Les Aveugles ne sont-ils pas bien à plaindre de n'estimer beau que ce qui est bon? Combien de choses admirables perdues pour eux! Le seul bien qui les dédommage de cette perte, c'est d'avoir des idées du beau, à la vérité moins étendues, mais plus nettes que des Philosophes clair-voyans qui en ont traité fort au long.

Le nôtre parle de miroir à tout moment. Vous croyez bien qu'il ne fait ce que veut dire le mot miroir; cependant il ne mettra jamais une glace à contre-jour. Il s'exprime aussi sensément que nous, sur les qualités & les défauts de l'organe qui lui manque: s'il n'attache aucune idée aux termes qu'il emploie, il a du moins, sur la plupart des autres hommes, l'avantage de ne les prononcer jamais mal-à-propos. Il discours si bien & si juste de tant de choses qui lui sont absolument inconnues, que son commerce ôteroit beaucoup de force à cette induction que nous faisons tous, sans savoir pourquoi, de ce qui se passe en nous, à ce qui se passe au dedans des autres.

Je lui demandai ce qu'il entendoit par un miroir: « Une machine, me répondit-il, qui met les choses en relief, loin d'elles-mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elle. C'est comme ma main qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir ». Descartes aveugle-né auroit dû, ce me semble, s'applaudir d'une pareille définition. En effet, considérez, je vous prie, la finesse avec laquelle

il a fallu combiner certaines idées pour y parvenir. Notre Aveugle n'a de connoissance des objets que par le toucher. Il fait sur le rapport des autres hommes, que par le moyen de la vue on connoît les objets, comme ils lui sont connus par le toucher; du moins, c'est la seule notion qu'il s'en puisse former. Il fait de plus, qu'on ne peut voir son propre visage, quoiqu'on puisse le toucher. La vue, doit-il conclure, est donc une espece de toucher, qui ne s'étend que sur des objets différens de notre visage & éloignés de nous. D'ailleurs, le toucher ne lui donne idée que du relief. Donc, ajoute-t-il, un miroir est une machine qui nous met en relief hors de nous-mêmes. Combien de Philosophes renommés ont employé moins de subtilité pour arriver à des notions aussi fausses! Mais combien un miroir doit-il être surprenant pour notre Aveugle! Combien son étonnement dut-il augmenter, quand nous lui apprîmes qu'il y a de ces sortes de machines qui agrandissent les objets; qu'il y en a d'autres qui, sans les doubler, les déplacent, les rapprochent, les éloignent, les font appercevoir, en dévoilent les plus petites parties aux yeux des Naturalistes; qu'il y en a qui les multiplient par milliers; qu'il y en a enfin, qui paroissent les défigurer totalement. Il nous fit cent questions bizarres sur ces phénomènes. Il nous demanda, par exemple, s'il n'y avoit que ceux qu'on appelle Naturalistes qui vissent avec le microscope, & si les Astronomes étoient les seuls qui vissent avec le télescope; si la machine qui grossit les objets étoit plus grosse que celle qui les rapetisse; si celle qui les rapproche étoit plus courte que celle qui les éloigne; & ne comprenant point comment cet autre nous-mêmes que, selon lui, le miroir répète en relief, échappe au sens du tou-

cher : » Voilà, disoit-il, deux-fens qu'une petite
 » machine met en contradicton : une machine plus
 » parfaite les mettroit peut-être d'accord, sans que
 » pour cela les objets en fussent plus réels : peut-
 » être une troisieme, plus parfaite encore & moins
 » perfide, les feroit disparoitre, & nous avertiroit
 » de l'erreur. «

Et qu'est-ce, à votre avis, que des yeux, lui
 dit Monsieur de . . . ? » C'est, lui répondit l'A-
 » veugle, un organe sur lequel l'air fait l'effet de
 » mon bâton sur ma main. « Cette réponse nous
 fit tomber des nuës, & tandis que nous nous en-
 tre-regardions avec admiration : » Cela est si vrai,
 » continua-t-il, que quand je place ma main entre
 » vos yeux & un objet, ma main vous est pré-
 » sente; mais l'objet vous est absent. La même
 » chose m'arrive, quand je cherche une chose avec
 » mon bâton, & que j'en rencontre une autre. «

Madame, ouvrez la Dioptrique de Descartes,
 & vous y verrez les phénomènes de la vue rap-
 portés à ceux du toucher, & des planches d'optique
 pleines de figures d'hommes occupés à voir avec
 des bâtons. Descartes & tous ceux qui sont ve-
 nus depuis, n'ont pu nous donner d'idées plus
 nettes de la vision; & ce grand Philosophe n'a
 point eu à cet égard plus d'avantage sur notre
 Aveugle, que le peuple qui a des yeux.

Aucun de nous ne s'avisa de l'interroger sur la
 peinture & sur l'écriture : mais il est évident qu'il
 n'y a point de questions auxquelles sa comparai-
 son n'eût pu satisfaire; & je ne doute nullement
 qu'il ne nous eût dit, que tenter de lire ou de
 voir, sans avoir des yeux, c'étoit chercher une
 épingle avec un gros bâton. Nous lui parlâmes
 seulement de ces sortes de perspectives qui don-
 nent du relief aux objets, & qui ont avec nos





SUR LES AVEUGLES. 121

miroirs tant d'analogie & tant de différence à la fois ; & nous nous aperçûmes qu'elles nuisoient, autant qu'elles concouroient, à l'idée qu'il s'est formée d'une glace, & qu'il étoit tenté de croire que la glace peignant les objets, le Peintre, pour les représenter, peignoit peut-être une glace.

Nous lui vîmes enfiler des aiguilles fort menues. Pourroit-on, Madame, vous prier de suspendre ici votre lecture, & de chercher comment vous vous y prendriez à sa place. En cas que vous ne rencontriez aucun expédient, je vais vous dire celui de notre aveugle. Il dispose l'ouverture de l'aiguille transversalement entre ses lèvres, & dans la même direction que celle de sa bouche ; puis à l'aide de sa langue & de la succion, il attire le fil qui suit son haleine, à moins qu'il ne soit beaucoup trop gros pour l'ouverture ; mais dans ce cas, celui qui voit n'est guere moins embarrassé que celui qui est privé de la vue.

Il a la mémoire des sons à un degré surprenant, & les visages ne nous offrent pas une diversité plus grande que celle qu'il observe dans les voix. Elles ont pour lui une infinité de nuances délicates qui nous échappent, parce que nous n'avons pas à les observer, le même intérêt que l'Aveugle. Il en est pour nous de ces nuances comme de notre propre visage. De tous les hommes que nous avons vus, celui que nous nous rappellerions le moins, c'est nous-mêmes. Nous n'étudions les visages que pour reconnoître les personnes ; & si nous ne retenons pas la nôtre, c'est que nous ne ferons jamais exposés à nous prendre pour un autre, ni un autre pour nous. D'ailleurs les secours que nos sens se prêtent mutuellement, les empêchent de se perfectionner. Cette occasion ne fera pas la seule que j'aurai d'en faire la remarque.

Notre Aveugle nous dit à ce sujet, qu'il se trouveroit fort à plaindre d'être privé des mêmes avantages que nous, & qu'il auroit été tenté de nous regarder comme des intelligences supérieures, s'il n'avoit éprouvé cent fois combien nous lui céditions à d'autres égards. Cette réflexion nous en fit faire une autre. Cet Aveugle, dites-nous, s'estime autant, & plus peut-être que nous qui voyons ; pourquoi donc si l'animal raisonné, comme on n'en peut guere douter, balançant ses avantages sur l'homme, qui lui sont mieux connus que ceux de l'homme sur lui, ne porteroit-il pas un semblable jugement ? Il a des bras, dit peut-être le Moucheron ; mais j'ai des ailes. S'il a des armes, dit le Lion, n'avons-nous pas des ongles ? L'Eléphant nous verra comme des insectes ; & tous les animaux, nous accordant volontiers une raison avec laquelle nous aurions grand besoin de leur instinct, se prétendront doués d'un instinct avec lequel ils se passent fort bien de notre raison. Nous avons un si violent penchant à surfaire nos qualités, & à diminuer nos défauts, qu'il sembleroit presque que c'est à l'homme à faire le traité de la force, & à l'animal celui de la raison.

Quelqu'un s'avisa de demander à notre Aveugle, s'il seroit bien content d'avoir des yeux. » Si la curiosité ne me dominoit pas, dit-il, j'aurois bien autant avoir de longs bras : il me semble que mes mains m'instruiraient mieux de ce qui se passe dans la Lune, que vos yeux ou vos télescopes ; & puis les yeux cessent plutôt de voir, que les mains de toucher. Il vaut donc bien autant qu'on perfectionnât en moi l'organe que j'ai, que de m'accorder ce qui lui me manque ».

Notre Aveugle adresse au bruit ou à la voix sûrement, que je ne doute pas qu'un tel exercice ne rendit les Aveugles très-adroits & très-dangereux. Je vais vous en raconter un trait qui vous persuadera combien on auroit tort d'attendre un coup de pierre, ou de s'exposer à un coup de pistolet de sa main, pour peu qu'il eût l'habitude de se servir de cette arme. Il eut dans sa jeunesse une querelle avec un de ses frères, qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos désagréables qu'il en effuyoit, il fit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, & l'étendit par terre.

Cette aventure, & quelques autres, le firent appeler à la Police. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement, n'en imposent point aux Aveugles. Le notre comparut devant le Magistrat, comme devant son semblable. Les menaces ne l'intimidèrent point. » Que me ferez-vous, dit-il à M. Hérault ? je vous jetterai dans un cul-de-basse-fosse, lui répondit le Magistrat. » Eh, Monsieur, lui répliqua l'Aveugle : il y a vingt-cinq ans que j'y suis. Quelle réponse, Madame, & quel texte pour un homme qui aime autant à moraliser que moi ! Nous sortons de la vie, comme d'un spectacle enchanteur ; l'Aveugle en sort ainsi que d'un cachot : si nous avons à vivre plus de plaisir que lui, convenez qu'il a bien moins de regret à mourir.

L'Aveugle du Puiseaux estime la proximité du feu, aux degrés de la chaleur ; la plénitude des vaisseaux, au bruit que font en tombant les liqueurs qu'il transvase ; & le voisinage des corps, à l'action de l'air sur son visage. Il est si sensible aux moindres vicissitudes qui arrivent dans l'atmosphère, qu'il peut distinguer une rue d'un cul-

de-fac. Il apprécie à merveille les poids des corps & les capacités des vaisseaux ; & il s'est fait de ses bras des balances si justes, & de ses doigts des compas si expérimentés, que dans les occasions où cette espèce de statique a lieu, je gagerai toujours pour notre Aveugle, contre vingt personnes qui voient. Le poli des corps n'a guere moins de nuances pour lui, que le son de la voix ; & il n'y auroit pas à craindre qu'il prit sa femme pour une autre, à moins qu'il ne gagnât au change. Il y a cependant bien de l'apparence que les femmes seroient communes chez un peuple d'Aveugles, ou que leurs loix contre l'adultere seroient bien rigoureuses. Il seroit si facile aux femmes de tromper leurs maris, en convenant d'un signe avec leurs amans.

Il juge de la beauté par le toucher, cela se comprend ; mais ce qui n'est pas si facile à saisir, c'est qu'il fait entrer dans ce jugement la prononciation & le son de la voix. C'est aux anatomistes à nous apprendre, s'il y a quelque rapport entre les parties de la bouche & du palais, & la forme extérieure du visage. Il fait de petits ouvrages au tour & à l'aiguille ; il nivelle à l'équerre ; il monte & démonte les machines ordinaires ; il fait assez de musique pour exécuter un morceau dont on lui dit les notes & leurs valeurs. Il estime, avec beaucoup plus de précision que nous, la durée du tems, par la succession des actions & des pensées. La beauté de la peau, l'embonpoint, la fermeté des chairs, les avantages de la conformation, la douceur de l'haleine, les charmes de la voix, ceux de la prononciation, sont des qualités dont il fait grand cas dans les autres.

Il s'est marié pour avoir des yeux qui lui appartinssent. Auparavant il avoit eu dessein de s'af-

focier un fourd qui lui prêteroit des yeux, & à qui il apporteroit en échange des oreilles. Rien ne m'a tant étonné que son aptitude singulière à un grand nombre de choses ; & lorsque nous lui en témoignâmes notre surprise : » Je m'apperçois » bien, Messieurs, nous dit-il, que vous n'êtes » pas aveugles : vous êtes surpris de ce que je fais ; » & pourquoi ne vous étonnez-vous pas aussi de » ce que je parle" ? Il y a, je crois, plus de philosophie dans cette réponse qu'il ne prétendoit y en mettre lui-même. C'est une chose assez surprenante que la facilité avec laquelle on apprend à parler. Nous ne parvenons à attacher une idée à quantité de termes qui ne peuvent être représentés par des objets sensibles, & qui, pour ainsi dire, n'ont point de corps, que par une suite de combinaisons fines & profondes des analogies que nous remarquons entre ces objets non sensibles ; & les idées qu'ils excitent ; & il faut avouer conséquemment qu'un Aveugle-né doit apprendre à parler plus difficilement qu'un autre, puisqu'il faut que le nombre des objets non-sensibles étant beaucoup plus grand pour lui, il a bien moins de champ que nous pour comparer & bien combiner. Comment veut-on, par exemple, que le mot physionomie se fixe dans sa mémoire ? C'est une espèce d'agrément, qui consiste en des objets si peu sensibles pour un Aveugle, que faute de l'être assez pour nous-mêmes qui voyons, nous serions fort embarrassés de dire bien précisément ce que c'est que d'avoir de la physionomie. Si c'est principalement dans les yeux qu'elle réside, le toucher n'y peut rien ; & puis, qu'est-ce pour un Aveugle que des yeux morts, des yeux vifs, des yeux d'esprit, &c. ?

Je conclus de là que nous tirons sans doute du

concours de nos sens & de nos organes de grands services. Mais ce seroit tout autre chose encore, si nous les exercions séparément, & si nous n'en employions jamais deux dans les occasions où le secours d'un seul nous suffiroit. Ajouter le toucher à la vue, quand on a assez de ses yeux, c'est à deux chevaux, qui sont déjà fort vifs, en atteler un troisième en arbalette, qui tire d'un côté, tandis que les autres tirent de l'autre.

Comme je n'ai jamais douté que l'état de nos organes & de nos sens n'ait beaucoup d'influence sur notre métaphysique & sur notre morale, & que nos idées les plus purement intellectuelles, si je puis parler ainsi, ne tiennent de fort près à la conformation de notre corps, je me mis à questionner notre Aveugle sur les vices & sur les vertus. Je m'aperçus d'abord qu'il avoit une aversion prodigieuse pour le vol : elle naissoit en lui de deux causes ; de la facilité qu'on avoit de le voler, sans qu'il s'en aperçût ; & plus encore, peut-être, de celle qu'on avoit de l'apercevoir, quand il voloit. Ce n'est pas qu'il ne sache très-bien se mettre en garde contre le sens qu'il nous connoît de plus qu'à lui, & qu'il ignore la manière de bien cacher un vol. Il ne fait pas grand cas de la pudeur ; sans les injures de l'air, dont les vêtements le garantissent, il n'en comprendroit guère l'usage, & il avoue franchement qu'il ne devine pas pourquoi l'on couvre plutôt une partie du corps qu'une autre, & moins encore par quelle bizarrerie, on donne entre ces parties la préférence à certaines, que les usages & les indispositions auxquelles elles sont sujettes demanderoient que l'on tint libres. Quoique nous soyons dans un siècle où l'esprit philosophique nous a débarrassés d'un grand nombre de préjugés, je ne crois pas

que nous en venions jamais jusqu'à méconnoître les prérogatives de la pudeur aussi parfaitement que mon Aveugle. Diogene n'auroit point été pour lui un Philosophe.

Comme, de toutes les démonstrations extérieures qui réveillent en nous la commisération & les idées de la douleur, les Aveugles ne sont affectés que par la plainte ; je les soupçonne en général d'inhumanité. Qu'elle différence y a-t-il pour un Aveugle entre un homme qui urine & un homme qui, sans se plaindre, verse son sang ? Nous-mêmes, ne cessons-nous pas de compâtrer, lorsque la distance ou la petitesse des objets produit le même effet sur nous, que la privation de la vue sur les Aveugles ? Tant nos vertus dépendent de notre manière de sentir, & du degré auquel les choses extérieures nous affectent ! Aussi je ne doute point que, sans la crainte du châtement, bien des gens n'eussent moins de peine à tuer un homme à une distance où ils ne le verroient gros que comme une hirondelle, qu'à égorger un bœuf de leurs mains. Si nous avons de la compassion pour un cheval qui souffre, & si nous écrasons une fourmi sans aucun scrupule, n'est-ce pas le même principe qui nous détermine ? Ah ! Madame, que la morale des Aveugles est différente de la nôtre ? Que celle d'un Sourd différeroit encore de celle d'un Aveugle ! & qu'un être qui auroit un sens de plus que nous, trouveroit notre morale imparfaite, pour ne rien dire de pis !

Notre métaphysique ne s'accorde pas mieux avec la leur. Combien de principes pour eux qui ne sont que des absurdités pour nous, & réciproquement ! Je pourrais entrer là-dessus dans un détail qui vous amuseroit sans doute ; mais que de certaines gens qui voient du crime à tout, ne

manqueroient pas d'accuser d'irréligion ; comme s'il dépendoit de moi de faire appercevoir aux Aveugles, les choses autrement qu'ils ne les apperçoivent. Je me contenterai d'observer une chose dont je crois qu'il faut que tout le monde convienne ; c'est que ce grand raisonnement qu'on tire des merveilles de la Nature, est bien foible pour des Aveugles. La facilité que nous avons de créer, pour ainsi dire, de nouveaux objets, par le moyen d'une petite glace, est quelque chose de plus incompréhensible pour eux, que des Astres qu'ils ont été condamnés à ne voir jamais. Ce globe lumineux qui s'avance d'Orient en Occident, les étonne moins qu'un petit feu qu'ils ont la commodité d'augmenter ou de diminuer : comme ils voient la matière d'une manière beaucoup plus abstraite que nous, ils sont moins éloignés de croire qu'elle pense.

Si un homme qui n'a vu que pendant un jour ou deux, se trouvoit confondu chez un peuple d'Aveugles, il faudroit qu'il prit le parti de se faire, ou celui de passer pour un fou. Il leur annonceroit tous les jours quelque nouveau mystère qui n'en seroit un que pour eux, & que les Esprits forts se fauroient bon gré de ne pas croire. Les Défenseurs de la Religion ne pourroient-ils pas tirer un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre, si juste même à certains égards, & cependant si peu fondée ? Si vous vous prêtez pour un instant à cette supposition, elle vous rappellera, sous des traits empruntés, l'histoire & les persécutions de ceux qui ont eu le malheur de rencontrer la vérité dans des siècles de ténèbres, & l'imprudence de la déceler à leurs Aveugles contemporains, entre lesquels ils n'ont point eu d'ennemis plus cruels que ceux qui, par leur état & leur éducation,

ation sembloient devoir être les moins éloignés de leurs sentimens.

Je laisse donc la morale & la métaphysique des Aveugles, & je passe à des choses qui sont moins importantes, mais qui tiennent de plus près au but des observations qu'on fait ici de toutes parts, depuis l'arrivée du Prussien. Première question. Comment un Aveuglé-né se forme-t-il des idées des figures ? Je crois que les mouvemens de son corps, l'existence successive de sa main en plusieurs lieux, la sensation non interrompue d'un corps qui passe entre ses doigts, lui donnent la notion de direction. S'il les glisse le long d'un fil bien étendu, il prend l'idée d'une ligne droite ; s'il suit la courbure d'un fil lâche, il prend celle d'une ligne courbe. Plus généralement, il a, par des expériences répétées du toucher, la mémoire des sensations, éprouvées en différens points : il est maître de combiner ces sensations ou point, & d'en former des figures. Une ligne droite pour un Aveugle qui n'est point Géometre, n'est autre chose que la mémoire d'une suite de sensations du toucher, placées dans la direction d'un fil tendu ; une ligne courbe, la mémoire d'une suite de sensations du toucher, rapportées à la surface de quelque corps solide, concave ou convexe. L'étude rectifie dans le Géometre la notion de ces lignes, par les propriétés qu'il leur découvre. Mais, Géometre ou non, l'Aveuglé-né rapporte tout à l'extrémité de ses doigts. Nous combinons des points colorés ; il ne combine lui que des points palpables, ou, pour parler plus exactement, que des sensations du toucher dont il a mémoire. Il ne se passe rien dans sa tête d'analogue à ce qui se passe dans la nôtre : il n'imagine point ; car pour imaginer, il faut colorer un fond, & détacher de ce

fond des points, en leur supposant une couleur différente de celle du fond. Restituez à ces points la même couleur qu'au fond; à l'instant ils se confondent avec lui, & la figure disparaît: du moins, c'est ainsi que les choses s'exécutent dans mon imagination, & je présume que les autres n'imaginent pas autrement que moi. Lors donc que je me propose d'apercevoir dans ma tête une ligne droite, autrement que par ses propriétés, je commence par la tapisser en dedans d'une toile blanche dont je détache une suite de points noirs, placés dans la même direction. Plus les couleurs du fond & des points sont tranchantes, plus j'aperçois les points distinctement; & une figure d'une couleur fort voisine de celle du fond, ne me fatigue pas moins à considérer dans mon imagination, que hors de moi & sur une toile.

Vous voyez donc, Madame, qu'on pourroit donner des loix pour imaginer facilement à la fois plusieurs objets diversement colorés; mais que ces loix ne seroient certainement pas à l'usage d'un Aveugle-né. L'Aveugle-né ne pouvant colorer, ni par conséquent figurer comme nous l'entendons, n'a mémoire que des sensations prises par le toucher, qu'il rapporte à différens points, lieux ou distances, & dont il compose des figures. Il est si constant que l'on ne figure point dans l'imagination, sans colorer, que si l'on nous donne à toucher dans les ténèbres de petits globules dont nous ne connoissons ni la matière ni la couleur, nous les supposerons aussi-tôt blancs ou noirs, ou de quelqu'autre couleur; ou que, si nous ne leur en attachons aucune, nous n'aurons, ainsi que l'Aveugle-né, que la mémoire des petites sensations, excitées à l'extrémité des doigts, & telles que de petits corps ronds peuvent les

occasionner. Si cette mémoire est très-fugitive en nous; si nous n'avons guere d'idée de la manière dont un Aveugle-né fixe, rappelle & combine les sensations du toucher, c'est une suite de l'habitude que nous avons prise par les yeux, de tout exécuter dans notre imagination avec des couleurs. Il m'est cependant arrivé à moi-même, dans les agitations d'une passion violente, d'éprouver un frissonnement dans toute une main; de sentir l'impression des corps que j'avois touchés il y avoit long-tems, s'y réveiller aussi vivement que s'ils eussent encore été présens à mon attouchement, & de m'apercevoir très-distinctement que les limites de la sensation coïncidoient précisément avec celles de ces corps absens. Quoique la sensation soit indivisible par elle-même, elle occupe, si on peut se servir de ce terme, un espace étendu, auquel l'Aveugle-né a la faculté d'ajouter, ou de retrancher par la pensée, en grossissant, ou diminuant la partie affectée. Il compose, par ce moyen, des points, des surfaces, des solides: il aura même un solide gros comme le globe terrestre, s'il se suppose le bout du doigt gros comme le globe, & occupé par la sensation en longueur, largeur & profondeur.

Je ne connois rien qui démontre mieux la réalité du sens interne, que cette faculté, foible en nous, mais forte dans les Aveugles-nés, de sentir, ou de se rappeler la sensation des corps, lors même qu'ils sont absens, & qu'ils n'agissent plus sur eux. Nous ne pouvons faire entendre à un Aveugle-né, comment l'imagination nous peint les objets absens, comme s'ils étoient présens; mais nous pouvons très-bien reconnoître en nous la faculté de sentir à l'extrémité d'un doigt, un corps qui n'y est plus, telle qu'elle est dans l'A-

veugle-né. Pour cet effet, ferrez l'index contre le pouce; fermez les yeux; séparez vos doigts; examinez immédiatement, après cette séparation, ce qui se passe en vous, & dites-moi si la sensation ne dure pas long-tems après que la compression a cessé; si pendant que la compression dure, votre ame vous paroît plus dans votre tête qu'à l'extrémité de vos doigts; & si cette compression ne vous donne pas la notion de la surface, par l'espace qu'occupe la sensation. Nous ne distinguons la présence des êtres hors de nous, de leur représentation dans notre imagination, que par la force & la foiblesse de l'impression: pareillement, l'Aveugle-né ne discerne la sensation d'avec la présence réelle d'un objet à l'extrémité de son doigt, que par la force ou la foiblesse de la sensation même.

Si jamais un Philosophe, aveugle & sourd de naissance, fait un homme à l'imitation de celui de Descartes, j'ose vous assurer, Madame, qu'il placera l'ame au bout des doigts; car c'est de là que lui viennent ses principales sensations & toutes ses connoissances. Et qui l'avertiroit que sa tête est le siege de ses pensées? Si les travaux de l'imagination épuisent la nôtre, c'est que l'effort que nous faisons pour imaginer, est assez semblable à celui que nous faisons pour appercevoir des objets très-proches ou très-petits. Mais il n'en sera pas de même de l'Aveugle & Sourd de naissance: les sensations qu'il aura prises par le toucher, feront, pour ainsi dire, le moule de toutes ses idées, & je ne serois pas surpris qu'après une profonde méditation, il eût les doigts aussi fatigués que nous avons la tête. Je ne craindrois point qu'un Philosophe lui objectât que les nerfs sont les causes de nos sensations, & qu'ils par-

tent tous du cerveau: quand ces deux propositions seroient aussi démontrées qu'elles le sont peu, sur-tout la première, il lui suffiroit de se faire expliquer tout ce que les Physiciens ont révé là-dessus, pour persister dans son sentiment.

Mais si l'imagination d'un Aveugle n'est autre chose que la faculté de se rappeler & de combiner des sensations de points palpables; & celle d'un homme qui voit, la faculté de se rappeler & de combiner des points visibles ou colorés; il s'ensuit que l'Aveugle-né apperçoit les choses d'une manière plus abstraite que nous, & que dans les questions de pure spéculation, il est peut-être moins sujet à se tromper. Car l'abstraction ne consiste qu'à séparer, par la pensée, les qualités sensibles des corps, ou les unes des autres, ou du corps même qui leur sert de base; & l'erreur naît de cette séparation mal faite, ou faite mal-à-propos; mal faite dans les questions métaphysiques, & faite mal-à-propos dans les questions physico-mathématiques. Un moyen presque sûr de se tromper en métaphysique, c'est de ne pas simplifier assez les objets dont on s'occupe; & un secret infailible pour arriver en physico-mathématique, à des résultats defectueux, c'est de les supposer moins composés qu'ils ne le sont.

Il y a une espece d'abstraction dont si peu d'hommes sont capables, qu'elle semble réservée aux intelligences pures; c'est celle par laquelle tout se réduiroit à des unités numériques. Il faut convenir que les résultats de cette géométrie seroient bien exacts, & ses formules bien générales; car il n'y a point d'objets, soit dans la nature, soit dans le possible, que ces unités simples ne pussent représenter par des points, des

lignes, des surfaces, des solides, des pensées, des idées, des sensations; & si, par hasard, c'étoit-là le fondement de la doctrine de Pythagore, on pourroit dire de lui, qu'il échoua dans son projet, parce que cette maniere de philosopher est trop au dessus de nous, & trop approchante de celle de l'Être suprême, qui, selon l'expression ingénieuse d'un Géometre Anglois, *géométrise* perpétuellement dans l'Univers.

L'unité pure & simple est un symbole trop vague & trop général pour nous. Nos sens nous ramènent à des signes plus analogues à l'étendue de notre esprit & à la conformation de nos organes. Nous avons même fait en sorte que ces signes pussent être communs entre nous, & qu'ils servissent, pour ainsi dire, d'entrepôt au commerce mutuel de nos idées. Nous en avons institué pour les yeux, ce sont les caractères; pour l'oreille, ce sont les sons articulés; mais nous n'en avons aucun pour le toucher, quoiqu'il y ait une maniere propre de parler à ce sens, & d'en obtenir des réponses. Faut de cette langue, la communication est entièrement rompue entre nous & ceux qui naissent Sourds, Aveugles & Muets. Ils croissent; mais ils restent dans un état d'imbecillité. Peut-être acquerroient-ils des idées, si l'on se faisoit entendre à eux, dès l'enfance, d'une maniere fixe, déterminée, constante & uniforme; en un mot, si on leur traçoit sur la main, les mêmes caractères que nous traçons sur le papier, & que la même signification leur demeurât invariablement attachée.

Ce langage, Madame, ne vous paroît-il pas aussi commode qu'un autre? n'est-il pas même tout inventé? & oseriez-vous nous assurer qu'on ne vous a jamais rien fait entendre de cette ma-

niere? Il ne s'agit donc que de le fixer & d'en faire une Grammaire & des Dictionnaires, si l'on trouve que l'expression par les caractères ordinaires de l'écriture soit trop lente pour ce sens.

Les connoissances ont trois portes pour entrer dans notre ame; & nous en tenons une barricadée, par le défaut de signes. Si l'on eût négligé les deux autres, nous en serions réduits à la condition des animaux. De même que nous n'avons que le ferré pour nous faire entendre au sens du toucher, nous n'aurions que le cri pour parler à l'oreille. Madame, il faut manquer d'un sens pour connoître les avantages des symboles destinés à ceux qui restent; & des gens qui auroient le malheur d'être Sourds, Aveugles & Muets, ou qui viendroient à perdre ces trois sens par quelque accident, seroient bien charmés qu'il y eût une langue nette & précise pour le toucher.

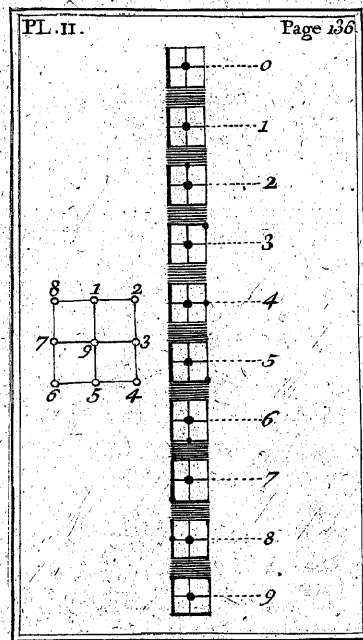
Il est bien plus court d'user de symboles tout inventés, que d'en être inventeur, comme on y est forcé, lorsqu'on est pris au dépourvu. Quel avantage n'eût-ce pas été pour Saounderfon, de trouver une arithmétique palpable toute préparée à l'âge de cinq ans, au lieu d'avoir à l'imaginer à l'âge de vingt-cinq? Ce Saounderfon, Madame, est un autre Aveugle, dont il ne sera pas hors de propos de vous entretenir. On en raconte des prodiges; & il n'y en a aucun que ses progrès dans les belles-lettres, & son habileté dans les sciences mathématiques ne puissent rendre croyable.

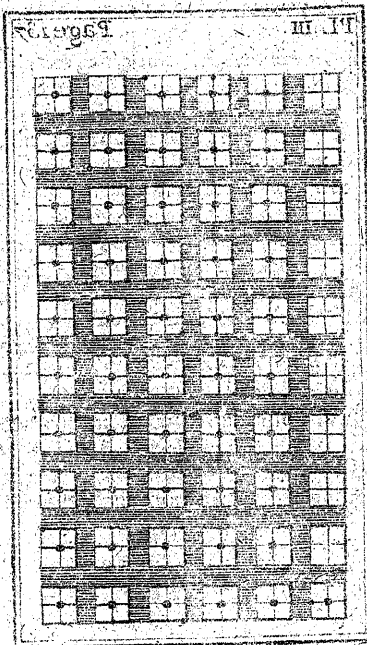
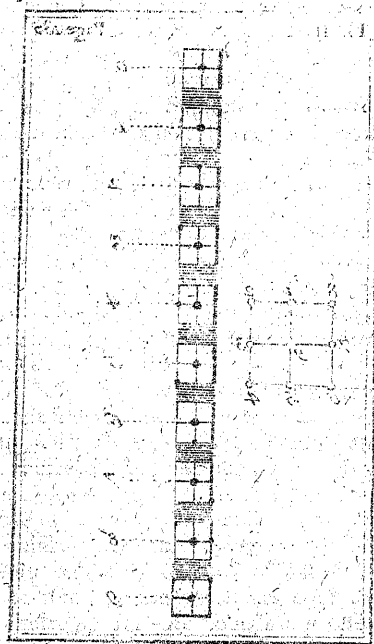
La même machine lui seroit pour les calculs algébriques, & pour la description des figures rectilignes. Vous ne seriez pas fâchée qu'on vous en fit l'explication, pourvu que vous fussiez en état de l'entendre; & vous allez voir qu'elle ne

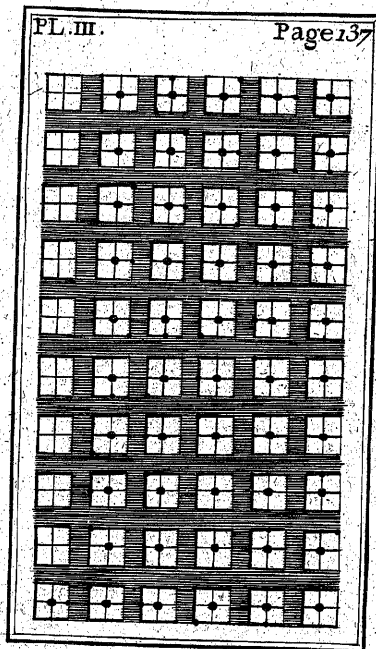
suppose aucune connoissance que vous n'avez ; & qu'elle vous seroit très-utile, s'il vous prenoit jamais envie de faire de longs calculs à tâtons.

Imaginez un quarré, tel que vous le voyez, *Planché II*, divisé en quatre parties égales, par des lignes perpendiculaires aux côtés, enforte qu'il vous offrît les neuf points 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Supposez ce quarré percé de neuf trous, capables de recevoir des épingles de deux especes, toutes de même longueur & de même grosseur, mais les unes à tête un peu plus grosse que les autres.

Les épingles à grosse tête ne se plaçoient jamais qu'au centre du quarré; celles à petite tête, jamais que sur les côtés, excepté, dans un seul cas, celui du zero. Le zero se marquoit par une épingle à grosse tête, placée au centre du petit quarré, sans qu'il y eût aucune autre épingle sur les côtés. Le chiffre 1 étoit représenté par une épingle à petite tête, placée au centre du quarré, sans qu'il y eût aucune autre épingle sur les côtés. Le chiffre 2, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés, au point 1. Le chiffre 3, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés, au point 2. Le chiffre 4, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés, au point 3. Le chiffre 5, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés, au point 4. Le chiffre 6, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite







SUR LES AVEUGLES. 137

tête, placée sur un des côtés, au point 5. Le chiffre 7, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés, au point 6. Le chiffre 8, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés, au point 7. Le chiffre 9, par une épingle à grosse tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée sur un des côtés du quarré, au point 8.

Voilà bien des expressions différentes pour le tact, dont chacune répond à un de nos dix caracteres arithmétiques. Imaginez maintenant une table si grande que vous voudrez, partagée en petits quarrés, rangés horizontalement, & séparés les uns des autres de la même distance, ainsi que vous le voyez, *Planche III*, & vous aurez la machine de Saunderlon.

Vous concevez facilement qu'il n'y a point de nombres qu'on ne puisse écrire sur cette table, & par conséquent aucune opération arithmétique qu'on n'y puisse exécuter.

Soit proposé, par exemple, de trouver la somme, ou de faire l'addition des neuf nombres suivans.

1	2	3	4	5
2	3	4	5	6
3	4	5	6	7
4	5	6	7	8
5	6	7	8	9
6	7	8	9	0
7	8	9	0	1
8	9	0	1	2
9	0	1	2	3

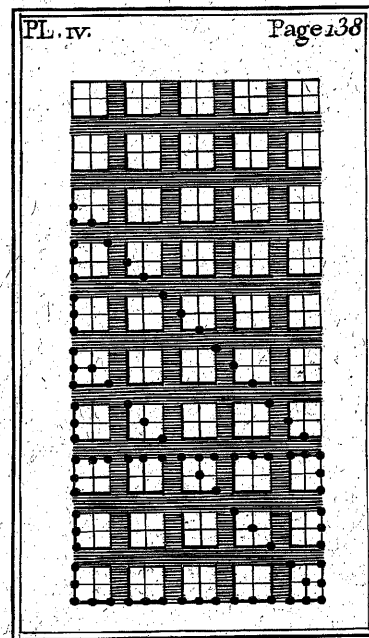
Je les écris sur la table à mesure qu'on me les nomme, le premier chiffre à gauche du premier nombre, sur le premier carré à gauche de la première ligne; le second chiffre à gauche du premier nombre, sur le second carré à gauche de la même ligne, & ainsi de suite.

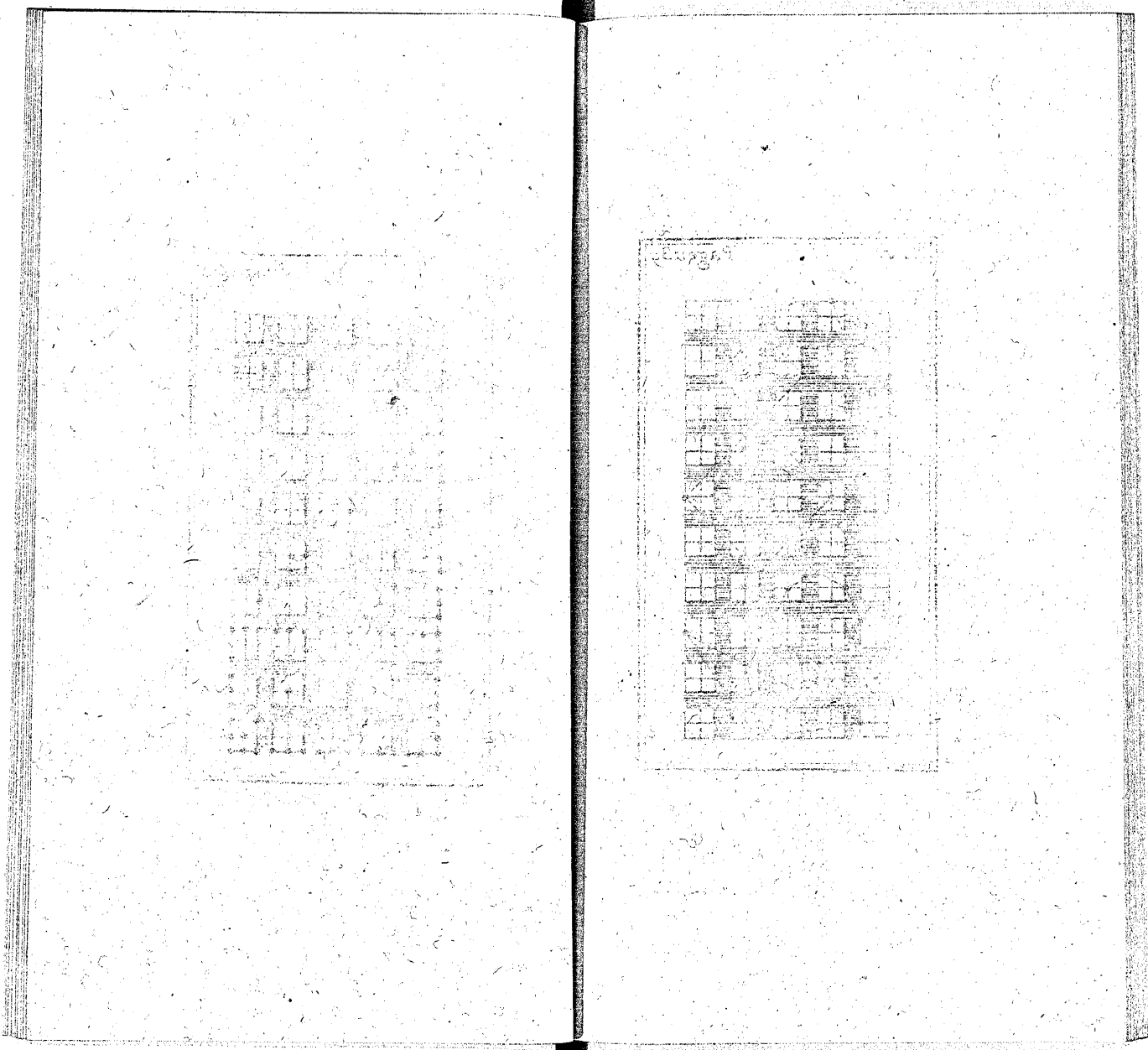
Je place le second nombre sur la seconde rangée de carrés, les unités sous les unités, les dizaines sous les dizaines.

Je place le troisième nombre sur la troisième rangée de carrés, & ainsi de suite, comme vous voyez, *Planche III*. Puis parcourant, avec les doigts, chaque rangée verticale de bas en haut, en commençant par celle qui est plus à ma gauche, je fais l'addition des nombres qui y sont exprimés, & j'écris le surplus des dizaines au bas de cette colonne. Je passe à la seconde colonne, en avançant vers la gauche, sur laquelle j'opère de la même manière; de celle-là, à la troisième, & j'acheve ainsi de suite mon addition.

Voici comment la même Table lui servoit à démontrer les propriétés des figures rectilignes. Supposons qu'il eût à démontrer que les parallélogrammes qui ont même base & même hauteur sont égaux en surface; il plaçoit ses épingles, comme vous le voyez, *Planche IV*. Il attachoit des noms aux points angulaires, & il achevoit la démonstration avec les doigts.

En supposant que Saunderfon n'employât que des épingles à grosse tête, pour désigner les limites de ses figures, il pouvoit disposer autour d'elles des épingles à petite tête de neuf façons différentes, qui toutes lui étoient familières. Ainsi il n'étoit guère embarrassé que dans le cas où le grand nombre de points angulaires qu'il étoit obligé de nommer dans sa démonstration, le forçoit de





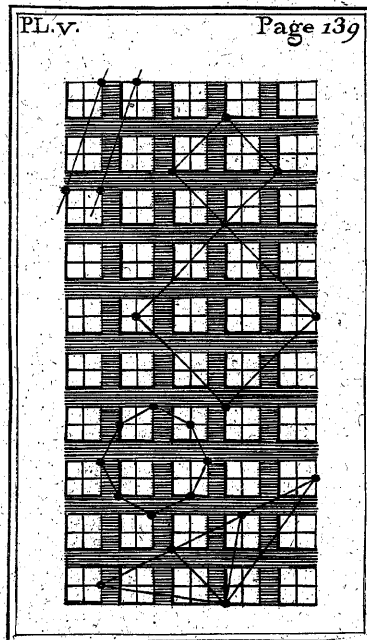
recourir aux lettres de l'alphabet. On ne nous apprend point comment il les employoit.

Nous savons seulement qu'il parcouroit sa table avec une agilité de doigts surprenante ; qu'il s'engageoit avec succès dans les calculs les plus longs ; qu'il pouvoit les interrompre & reconnoître quand il se trompoit ; qu'il les vérifioit avec facilité, & que ce travail ne lui demandoit pas, à beaucoup près, autant de tems qu'on pourroit se l'imaginer, par la commodité qu'il avoit de préparer sa table.

Cette préparation consistoit à placer des épingles à grosse tête au centre de tous les quarrés. Cela fait, il ne lui restoit plus qu'à en déterminer la valeur par les épingles à petite tête, excepté dans le cas où il falloit écrire une unité. Alors, il mettoit au centre du quarré, une épingle à petite tête, à la place de l'épingle à grosse tête, qui l'occupoit.

Quelquesfois, au lieu de former une ligne entiere avec ses épingles, il se contentoit d'en placer à tous les points angulaires ou d'interfection, autour desquels il fixoit des fils de soie qui achevoient de former les limites de ses figures. Voyez la *Planche V.*

Il a laissé quelques autres machines qui lui facilitoient l'étude de la géométrie : on ignore le véritable usage qu'il en faisoit ; & il y auroit peut-être plus de sagacité à le retrouver, qu'à résoudre un problème de calcul intégral. Que quelque Géometre tâche de nous apprendre à quoi lui servoient quatre morceaux de bois, solides de la forme de parallépipède rectangulaire, chacun de onze pouces de long, sur cinq & demi de large, & sur un peu plus d'un demi-pouce d'épais, dont les deux grandes surfaces opposées

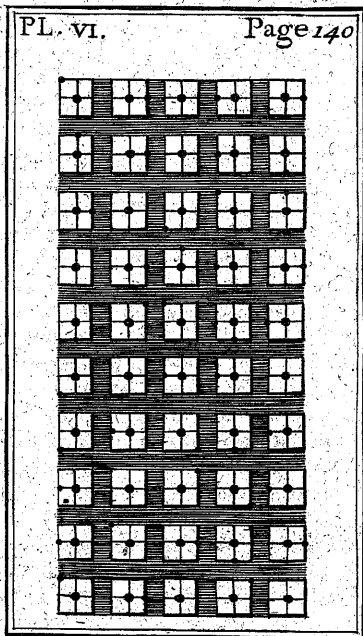


étoient divisées en petits quarrés , semblables à celui de l'abaque que je viens de décrire ; avec cette différence , qu'ils n'étoient percés qu'en quelques endroits où des épingles étoient enfoncées jusqu'à la tête. Chaque surface représentoit neuf petites tables arithmétiques , de dix nombres chacune , & chacun de ces dix nombres étoit composé de dix chiffres. La *Planche VI* représente une de ces petites tables , & voici les nombres qu'elle contenoit.

9	4	0	8	4
2	4	1	8	6
4	1	7	9	2
5	4	2	8	4
6	3	9	6	8
7	1	8	8	0
7	8	5	6	8
8	4	3	4	8
8	9	4	6	4
9	4	0	3	0

Il est auteur d'un ouvrage très-parfait dans son genre. Ce sont des élémens d'algebre , où l'on n'apperçoit qu'il étoit Aveugle qu'à la singularité de certaines démonstrations qu'un homme qui voit, n'eût peut-être pas rencontrées : c'est à lui qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, qui ont leurs sommets au centre du cube, & pour bases, chacune une de ces faces. On s'en sert pour démontrer d'une manière très-simple, que toute pyramide est le tiers d'un prisme de même base & de même hauteur.

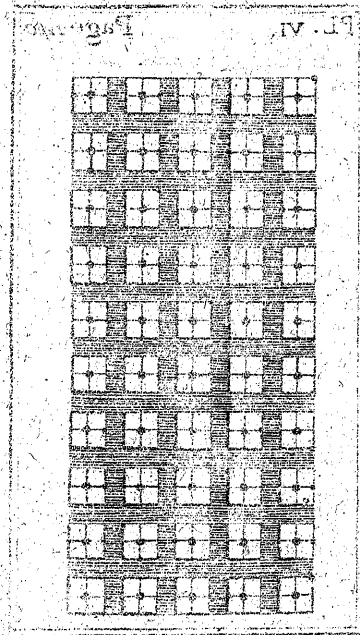
Il fut entraîné par son goût à l'étude des ma-



thématiques, & déterminé par la médiocrité de sa fortune, & les conseils de ses amis, à en faire des leçons publiques. Ils ne doutèrent point qu'il ne réussît au delà de ses espérances, par la facilité prodigieuse qu'il avoit à se faire entendre. En effet, Saouderfon parloit à ses élèves, comme s'ils eussent été privés de la vue; mais un Aveugle qui s'exprime clairement pour des Aveugles, doit gagner beaucoup avec des gens qui voient; ils ont un télescope de plus.

Ceux qui ont écrit sa vie, disent qu'il étoit fécond en expressions heureuses, & cela est fort vraisemblable. Mais qu'entendez-vous par des expressions heureuses, me demanderez-vous peut-être? Je vous répondrai, Madame, que ce sont celles qui sont propres à un sens, au toucher, par exemple, & qui sont métaphoriques en même tems à un autre sens, comme aux yeux, d'où il résulte une double lumière pour celui à qui l'on parle; la lumière vraie & directe de l'expression, & la lumière réfléchie de la métaphore. Il est évident que dans ces occasions Saouderfon, avec tout l'esprit qu'il avoit, ne s'entendoit qu'à moitié; puisqu'il n'apercevoit que la moitié des idées attachées aux termes qu'il employoit. Mais qui est-ce qui n'est pas de tems en tems dans le même cas? Cet accident est commun aux idiots, qui sont quelquefois d'excellentes plaisanteries, & aux personnes qui ont de l'esprit, à qui il échappe une sottise, sans que ni les uns ni les autres s'en aperçoivent.

J'ai remarqué que la difette de mots produisoit aussi le même effet sur les Etrangers, à qui la langue n'est pas encore familière: ils sont forcés de tout dire avec une très-petite quantité de termes; ce qui les contraint d'en placer quelques-uns très-



heureusement. Mais toute langue en général étant pauvre de mots propres pour les Ecrivains qui ont l'imagination vive, ils sont dans le même cas que des Etrangers qui ont beaucoup d'esprit; les situations qu'ils inventent, les nuances délicates qu'ils apperçoivent dans les caracteres, la naïveté des peintures qu'ils ont à faire, les écartent à tout moment des façons de parler ordinaires, & leur font adopter des tours de phrase, qui sont admirables toutes les fois qu'ils ne sont ni précieux ni obscurs; défauts qu'on leur pardonne plus ou moins difficilement, selon qu'on a plus d'esprit soi-même, & moins de connoissance de la langue. Voilà pourquoi M. de M... est, de tous les Auteurs François, celui qui plaît le plus aux Anglois, & Tacite celui de tous les Auteurs Latins que les *Penseurs* estiment davantage. Les licences de la langue nous échappent, & la vérité des termes nous frappe seule.

Saunderson professa les mathématiques dans l'Université de Cambridge, avec un succès étonnant. Il donna des leçons d'optique, il prononça des discours sur la nature de la lumière & des couleurs; il expliqua la théorie de la vision; il traita des effets des verres, des phénomènes de l'arc-en-ciel, & de plusieurs autres matières relatives à la vue & à son organe.

Ces choses perdront beaucoup de leur merveilleux, si vous considérez, Madame, qu'il y a trois choses à distinguer dans toute question mêlée de physique & de géométrie; le phénomène à expliquer, les suppositions du Géometre, & le calcul qui résulte des suppositions. Or, il est évident que, quelle que soit la pénétration d'un Aveugle, les phénomènes de la lumière & des couleurs lui sont inconnus. Il entendra les suppositions, parce

qu'elles sont toutes relatives à des causes palpables; mais nullement la raison que le Géometre avoit de les préférer à d'autres; car il faudroit qu'il pût comparer les suppositions mêmes avec les phénomènes. L'Aveugle prend donc les suppositions pour ce qu'on les lui donne; un rayon de lumière, pour un fil élastique & mince, ou pour une suite de petits corps qui viennent frapper nos yeux avec une vitesse incroyable; & il calcule en conséquence. Le passage de la physique à la géométrie est franchi, & la question devient purement mathématique.

Mais que devons-nous penser des résultats du calcul? 1°. Qu'il est quelquefois de la dernière difficulté de les obtenir; & qu'en vain un Physicien seroit très-heureux à imaginer les hypothèses les plus conformes à la nature, s'il ne savoit les faire valoir par la géométrie: aussi les plus grands Physiciens, Galilée, Descartes, Newton, ont-ils été grands Géometres. 2°. Que ces résultats sont plus ou moins certains, selon que les hypothèses dont on est parti, sont plus ou moins compliquées. Lorsque le calcul est fondé sur une hypothèse simple, alors les conclusions acquièrent la force des démonstrations géométriques. Lorsqu'il y a un grand nombre de suppositions, l'apparence que chaque hypothèse soit vraie, diminue en raison du nombre des hypothèses, mais augmente d'un autre côté, par le peu de vraisemblance que tant d'hypothèses fausses se puissent corriger exactement l'une l'autre, & qu'on obtienne un résultat confirmé par les phénomènes. Il en seroit en ce cas, comme d'une addition dont le résultat seroit exact, quoique les sommes partielles des nombres ajoutés eussent toutes été prises fausement. On ne peut disconvenir qu'une telle opération ne soit

possible ; mais vous voyez en même tems qu'elle doit être fort rare. Plus il y aura de nombres à ajouter , plus il y aura d'apparence que l'on se fera trompé dans l'addition de chacun ; mais aussi moins cette apparence fera grande , si le résultat de l'opération est juste. Il y a donc un nombre d'hypothèses , tel que la certitude qui en résulteroit , seroit la plus petite qu'il est possible. Si je fais A , plus B , plus C , égaux à 50 , conclurai-je de ce que 50 est , en effet , la quantité du phénomène , que les suppositions représentées par les lettres A , B , C , sont vraies ? Nullement , car il y a une infinité de manières d'ôter à l'une de ces lettres , & d'ajouter aux deux autres , d'après lesquelles je trouverai toujours 50 pour résultat : mais le cas de trois hypothèses combinées , est peut-être un des plus défavorables.

Un avantage du calcul que je ne dois pas omettre , c'est d'exclure les hypothèses fausses , par la contrariété qui se trouve entre le résultat & le phénomène. Si un Physicien se propose de trouver la courbe que suit un rayon de lumière en traversant l'atmosphère , il est obligé de prendre son parti sur la densité des couches de l'air , sur la loi de la réfraction , sur la nature & la figure des corpuscules lumineux , & peut-être sur d'autres élémens essentiels qu'il ne fait point entrer en compte , soit parce qu'il les néglige volontairement , soit parce qu'ils lui sont inconnus : il détermine ensuite la courbe du rayon. Est-elle autre dans la nature que son calcul ne la donne ? Ses suppositions sont incomplètes , ou fausses. Le rayon prend-il la courbe déterminée ? Il s'en suit de deux choses l'une , ou que les suppositions se sont redressées , ou qu'elles sont exactes ; mais lequel des deux ? il l'ignore : cependant voilà toute la certitude à laquelle il peut arriver. J'ai

J'ai parcouru les élémens d'algebre de Saunderson , dans l'espérance d'y rencontrer ce que je desirois d'apprendre de ceux qui l'ont vu familièrement , & qui nous ont instruits de quelques particularités de sa vie ; mais ma curiosité a été trompée , & j'ai conçu que des élémens de géométrie de sa façon auroient été un ouvrage plus singulier en lui-même , & beaucoup plus utile pour nous. Nous y aurions trouvé les définitions du point , de la ligne , de la surface , du solide , de l'angle , des intersections , des lignes & des plans , où je ne doute point qu'il n'eût employé des principes d'une métaphysique très-abstraite & fort voisine de celle de Idéalistes. On appelle Idéalistes ces Philosophes , qui n'ayant conscience que de leur existence & des sensations qui se succèdent au dedans d'eux-mêmes , n'admettent pas autre chose. Système extravagant , qui ne pouvoit , ce me semble , devoir sa naissance qu'à des Aveugles ; système qui , à la honte de l'esprit humain & de la philosophie , est le plus difficile à combattre , quoique le plus absurde de tous. Il est exposé avec autant de franchise que de clarté dans trois dialogues du Docteur Berkeley , Evêque de Cloyne : il faudroit inviter l'auteur de cet Essai sur nos connoissances , à examiner cet ouvrage. Il y trouveroit matière à des observations utiles , agréables , fines , & telles , en un mot , qu'il les fait faire. L'idéalisme mérite bien de lui être dénoncé , & cette hypothèse a de quoi le piquer moins encore par sa singularité , que par la difficulté de la résister dans ses principes ; car ce sont précisément les mêmes que ceux de Berkeley. Selon l'un & l'autre , & selon la raison , les termes essence , matière , substance , supôt , &c. ne portent guere par eux-mêmes de lumières dans

notre esprit ; d'ailleurs , remarque judicieusement l'auteur de l'Essai sur l'origine des connoissances humaines , soit que nous nous élevions jusqu'aux Cieux , soit que nous descendions jusques dans les abymes , nous ne sortons jamais de nous-mêmes , & ce n'est que notre propre pensée que nous appercevons : or , c'est-là le résultat du premier dialogue de Berkeley , & le fondement de tout son systême. Ne seriez-vous pas curieuse de voir aux prises deux ennemis , dont les armes se ressembloit si fort ? Si la victoire restoit à l'un des deux , ce ne pourroit être qu'à celui qui s'en serviroit le mieux ; mais l'auteur de l'Essai sur l'origine des connoissances humaines , vient de donner , dans un Traité sur les systêmes , de nouvelles preuves de l'adresse avec laquelle il fait manier les fiennes , & montrer combien il est redoutable.

Nous voilà bien loin de nos Aveugles , direz-vous ; mais il faut que vous ayez la bonté , Madame , de me passer toutes ces digressions : je vous ai promis un entretien , & je ne puis vous tenir parole sans cette indulgence.

J'ai lu avec toute l'attention dont je suis capable , ce que Saunderson a dit de l'infini : je puis vous assurer qu'il avoit sur ce sujet des idées très-justes & très-nettes , & que la plupart de nos infinitaires n'auroient été pour lui que des Aveugles. Il ne tiendra qu'à vous d'en juger par vous-même : quoique cette matiere soit assez difficile , & s'étende un peu au-delà de vos connoissances mathématiques ; je ne désespérerois pas , en me préparant , de la mettre à votre portée , & de vous initier dans cette logique infinitésimale.

L'exemple de cet illustre Aveugle prouve que le tact peut devenir plus délicat que la vue , lorsqu'il est perfectionné par l'exercice ; car en parcourant des mains une suite de médailles , il discernoit les vraies d'avec les fausses , quoique celles-ci fussent assez bien contrefaites pour tromper un connoisseur qui auroit eu de bons yeux ; & il jugeoit de l'exactitude d'un instrument de mathématique , en faisant passer l'extrémité de ses doigts sur ses divisions. Voilà certainement des choses plus difficiles à faire que d'estimer par le tact la ressemblance d'un buste , avec la personne représentée. D'où l'on voit qu'un peuple d'Aveugles pourroit avoir des Statuaires , & tirer des statues le même avantage que nous , celui de perpétuer la mémoire des belles actions , & des personnes qui leur seroient cheres. Je ne doute pas même que le sentiment qu'ils éprouveroient à toucher les statues , ne fût beaucoup plus vif que celui que nous avons à les voir. Quelle douceur pour un Amant qui auroit bien tendrement aimé , de promener ses mains sur des charmes qu'il reconnoitroit , lorsque l'illusion qui doit agir plus fortement dans les Aveugles qu'en ceux qui voient , viendrait à les ranimer ; mais peut-être aussi que plus il auroit de plaisir dans ce souvenir , moins il auroit de regrets.

SUR LES AVEUGLES. 147

Saunderson avoit de commun avec l'Aveugle de Puiseaux , d'être affecté de la moindre vicissitude qui survenoit dans l'atmosphère , & de s'appercevoir , sur-tout dans les tems calmes , de la présence des objets dont il n'étoit éloigné que de quelque pas. On raconte qu'un jour qu'il assistoit à des observations astronomiques qui se faisoient dans un jardin , les nuages qui déroboient de tems en tems aux observateurs le disque du Soleil , occasionnoient une altération assez sensible dans l'action des rayons sur son visage , pour lui mar-

quer les momens favorables ou contraires aux observations. Vous croirez peut-être qu'il se faisoit dans ses yeux quelque ébranlement capable de l'avertir de la présence de la lumière, mais non de celle des objets, & je l'aurois cru comme vous, s'il n'étoit certain que Saounderfon étoit privé non-seulement de la vue, mais de l'organe.

Saounderfon voyoit donc par la peau; cette enveloppe étoit donc en lui d'une sensibilité si exquise, qu'on peut assurer qu'avec un peu d'habitude il seroit parvenu à reconnoître un de ses amis, dont un Dessinateur lui auroit tracé le portrait sur la main, & qu'il auroit prononcé, sur la succession des sensations excitées par le crayon, c'est Monsieur un tel. Il y a donc aussi une peinture pour les Aveugles; celle à qui leur propre peau serviroit de toile. Ces idées sont si peu chimériques, que je ne doute point que si quelqu'un vous traçoit sur la main la petite bouche de Monsieur... vous ne la reconnussiez sur le champ: convenez, cependant, que cela seroit plus facile encore à un Aveugle-né, qu'à vous, malgré l'habitude que vous avez de la voir, & de la trouver charmante; car il entre dans votre jugement deux ou trois choses, la comparaison de la peinture qui s'en seroit sur votre main, avec celle qui s'en est faite dans le fond de votre œil; la mémoire de la manière dont on est affecté des choses que l'on sent, & de celle dont on est affecté par les choses qu'on s'est contenté de voir & d'admirer; enfin, l'application de ces données, à la question qui vous est proposée par un Dessinateur qui vous demande sur la peau de votre main, avec la pointe de son crayon, à qui appartient la bouche que je dessine? au lieu que la somme des sensations excitées par une bouche sur la main d'un Aveugle,

est la même que la somme des sensations successives, réveillée par le crayon du Dessinateur qui la lui représente.

Je pourrois ajouter à l'Histoire de l'Aveugle du Puifeaux & de Saounderfon, celle de Didyme d'Alexandrie, d'Eusebe l'Asiatique, de Nicaise de Mechlin, & de quelques autres qui ont paru si fort élevés au dessus du reste des hommes, avec un sens de moins, que les Poètes auroient pu feindre sans exagération, que les Dieux jaloux les en priverent, de peur d'avoir des égaux parmi les mortels; car qu'étoit-ce que ce Tirésie qui avoit lu dans les secrets des Dieux, & qui possédoit le don de prédire l'avenir, qu'un Philosophe Aveugle dont la Fable nous a conservé la mémoire? Mais ne nous éloignons plus de Saounderfon, & suivons cet homme extraordinaire jusqu'au tombeau.

Lorsqu'il fut sur le point de mourir, on appella auprès de lui un Ministre fort habile, M. Gervaise Holmes: ils eurent ensemble un entretien sur l'existence de Dieu dont il nous reste quelques fragmens, que je vous traduirai de mon mieux; car ils en valent bien la peine. Le Ministre commença par lui objecter les merveilles de la Nature: » Eh, Monsieur, lui disoit le Philosophe » Aveugle, laissez là tout ce beau spectacle qui n'a jamais été fait pour moi! J'ai été condamné à passer ma vie dans les ténèbres, & vous me citez des prodiges que je n'entends point, & qui ne prouvent que pour vous & que pour ceux qui voient comme vous. Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher «.

Monsieur, reprit habilement le Ministre, portez les mains sur vous-même, & vous rencontre-

rez la divinité dans le mécanisme admirable de vos organes.

» M. Holmes, reprit Saunderfon, je vous le
 » répète; tout cela n'est pas aussi beau pour moi
 » que pour vous. Mais le mécanisme animal fut-
 » il aussi parfait que vous le prétendez, & que je
 » veux bien le croire; (car vous êtes un honnête
 » homme, très-incapable de m'en imposer;) qu'a-
 » t-il de commun avec un Etre souverainement
 » intelligent? S'il vous étonne, c'est peut-être
 » parce que vous êtes dans l'habitude de traiter
 » de prodige tout ce qui vous paroît au dessus de
 » vos forces. J'ai été si souvent un objet d'admi-
 » ration pour vous, que j'ai bien mauvaise opi-
 » nion de ce qui vous surprend. J'ai attiré du fond
 » de l'Angleterre des gens qui ne pouvoient conce-
 » voir comment je faisois de la géométrie: il faut
 » que vous conveniez que ces gens-là n'avoient
 » pas des notions bien exactes de la possibilité des
 » choses. Un phénomène est-il, à notre avis, au
 » dessus de l'homme, nous disons aussi-tôt, c'est
 » l'ouvrage d'un Dieu; notre vanité ne se con-
 » tente pas à moins: ne pourrions-nous pas met-
 » tre dans nos discours un peu moins d'orgueil &
 » un peu plus de philosophie? Si la Nature nous
 » offre un nœud difficile à délier, laissons-le pour
 » ce qu'il est, & n'employons pas à le couper la
 » main d'un Etre qui devient ensuite pour nous
 » un nouveau nœud, plus indissoluble que le pre-
 » mier. Demandez à un Indien, pourquoi le mon-
 » de reste suspendu dans les airs, il vous répondra
 » qu'il est porté sur le dos d'un Eléphant; & l'E-
 » léphant, sur quoi l'appuiera-t-il? Sur une Tor-
 » tue? Et la Tortue, qui la soutiendra...? Cet In-
 » dien vous fait pitié; & l'on pourroit vous dire,
 » comme à lui; M. Holmes, mon ami, confessez

» d'abord votre ignorance, & faites-moi grace
 » de l'Eléphant & de la Tortue.

Saunderfon s'arrêta un moment: il attendoit apparemment que le Ministre lui répondît; mais par où attaquer un Aveugle? M. Holmes se prévalut de la bonne opinion que Saunderfon avoit conçue de sa probité & des lumières de Newton, de Leibnitz, de Clark, & de quelques-uns de ses compatriotes, les premiers génies du monde, qui tous avoient été frappés des merveilles de la Nature, & reconnoissoient un Etre intelligent pour son Auteur. C'étoit, sans contredit, ce que le Ministre pouvoit objecter de plus fort à Saunderfon. Aussi le bon Aveugle convint-il qu'il y auroit de la témérité à nier ce qu'un homme, tel que Newton, n'avoit pas dédaigné d'admettre: il représenta toutefois au Ministre que le témoignage de Newton n'étoit pas aussi fort pour lui, que celui de la Nature entière pour Newton; & que Newton croyoit sur la parole de Dieu, au lieu que lui, il en étoit réduit à croire sur la parole de Newton.

» Confidérez, M. Holmes, ajouta-t-il, com-
 » bien il faut que j'aie de confiance en votre
 » parole & dans celle de Newton. Je ne vois rien;
 » cependant j'admets en tout un ordre admira-
 » ble; mais je compte que vous n'en exigerez pas
 » davantage. Je vous le cede sur l'état actuel de
 » l'Univers, pour obtenir de vous, en revanche,
 » la liberté de penser ce qu'il me plaira de son an-
 » cien & premier état, sur lequel vous n'êtes pas
 » moins aveugle que moi. Vous n'avez point ici
 » de témoins à m'opposer, & vos yeux ne vous
 » font d'aucune ressource. Imaginez donc, si vous
 » voulez, que l'ordre qui vous frappe a toujours
 » subsisté; mais laissez-moi croire qu'il n'en est

» rien ; & que , si nous remontions à la naissance
 » des choses & des tems , & que nous sentissions
 » la matiere se mouvoir & le chaos se débrouil-
 » ler , nous rencontrerions une multitude d'êtres
 » informes pour quelques êtres bien organisés. Si
 » je n'ai rien à vous objecter sur la condition pré-
 » sente des choses , je puis du moins vous inter-
 » roger sur leur condition passée. Je puis vous
 » demander , par exemple , qui vous a dit à vous ,
 » à Leibnitz , à Clark & à Newton , que dans les
 » premiers instans de la formation des animaux ,
 » les uns n'étoient pas sans tête & les autres sans
 » pieds. Je puis vous soutenir que ceux-ci n'a-
 » voient point d'estomac , & ceux-là point d'in-
 » testins ; que tels à qui un estomac , un palais &
 » des dents sembloient promettre de la durée ,
 » ont cessé par quelque vice du cœur ou des poul-
 » mons ; que les monstres se font anéantis succeffi-
 » vement ; que toutes les combinaisons vicieuses
 » de la matiere ont disparu , & qu'il n'est resté
 » que celles où le mécanisme n'impliquoit aucune
 » contradiction importante , & qui pouvoient sub-
 » sister par elles-mêmes ; & se perpétuer.

» Cela supposé , si le premier homme eût eu
 » le larinx formé , eût manqué d'alimens conve-
 » nables , eût péché par les parties de la géné-
 » ration , n'eût point rencontré sa compagne , ou
 » se fût répandu dans une autre espece , M. Hol-
 » mes , que devenoit le genre humain ? il eût été
 » enveloppé dans la dépuracion générale de l'U-
 » nivers ; & cet être orgueilleux , qui s'appelle
 » homme , dissous & dispersé entre les molécu-
 » les de la matiere , seroit resté , peut-être pour
 » toujours , au nombre des possibles.

» S'il n'y avoit jamais eu d'êtres informes ,
 » vous ne manquerez pas de prétendre qu'il

» n'y en aura jamais , & que je me jette dans
 » des hypothèses chimériques ; mais l'ordre n'est
 » pas si parfait , continua Saounderfon , qu'il ne
 » paroisse encore de tems en tems des produc-
 » tions monstrueuses". Puis se tournant en face
 du Ministre , il ajouta : » Voyez - moi bien , M.
 » Holmes , je n'ai point d'yeux. Qu'avions-nous
 » fait à Dieu , vous & moi , l'un , pour avoir
 » cet organe , l'autre pour en être privé" ?

Saounderfon avoit l'air si vrai & si pénétré en
 prononçant ces mots , que le Ministre & le reste
 de l'assemblée ne purent s'empêcher de partager
 sa douleur , & se mirent à pleurer amèrement sur
 lui. L'aveugle s'en aperçut : » Monsieur Hol-
 » mes , dit-il au Ministre ; la bonté de votre cœur
 » m'étoit bien connue , & je suis très-sensible à
 » la preuve que vous m'en donnez dans ces der-
 » niers momens ; mais , si je vous suis cher , ne
 » m'enviez pas , en mourant , la consolation de
 » n'avoir jamais affligé personne".

Puis reprenant un ton plus ferme , il ajouta :
 » Je conjecture donc que , dans le commence-
 » ment où la matiere en fermentation faisoit
 » éclore l'Univers , mes semblables étoient fort
 » communs. Mais pourquoi n'assurerois-je pas
 » des mondes ce que je crois des animaux ? com-
 » bien de mondes estropiés ; manqués , se sont
 » dissipés , se réforment & se dissipent peut-être à
 » chaque instant , dans des espaces éloignés , où
 » je ne touche point , & où vous ne voyez pas ;
 » mais où le mouvement continue & continuera
 » de combiner des amas de matiere , jusqu'à ce
 » qu'ils aient obtenu quelqu'arrangement , dans
 » lequel ils puissent persévérer ! O Philosophes ,
 » transportez-vous donc avec moi , sur les con-
 » fins de cet Univers , au delà du point où je

» touche, & où vous voyez des êtres organisés ;
 » promenez-vous sur ce nouvel océan, & cher-
 » chez à travers ses agitations irrégulières, quel-
 » ques vestiges de cet être intelligent, dont vous
 » admirez ici la sagesse !

» Mais à quoi bon vous tirer de votre élé-
 » ment ? Qu'est-ce que ce monde, M. Holmes ?
 » un composé, sujet à des révolutions, qui tou-
 » tes indiquent une tendance continuelle à la des-
 » truction ; une succession rapide d'êtres qui s'en-
 » tresuivent, se poussent & disparaissent ; une syn-
 » métérie passagère ; un ordre momentané. Je vous
 » reprochois tout à l'heure d'estimer la perfec-
 » tion des choses par votre capacité ; & je pour-
 » rois vous accuser ici d'en mesurer la durée sur
 » celle de vos jours. Vous jugez de l'existence
 » successive du monde, comme la mouche éphé-
 » mère de la vôtre. Le monde est éternel pour
 » vous, comme vous êtes éternel pour l'être
 » qui ne vit qu'un instant. Encore l'insecte est-il
 » plus raisonnable que vous. Quelle suite pro-
 » digieuse de générations d'éphémères atteste vo-
 » tre éternité ! quelle tradition immense ! Cepen-
 » dant nous passerons tous, sans qu'on puisse af-
 » figner ni l'étendue réelle que nous occupions ;
 » ni le tems précis que nous aurons duré. Le tems,
 » la matière & l'espace ne font qu'un point".

Saunderson s'agita dans cet entretien un peu plus fort que son état ne le permettoit ; il lui survint un accès de délire qui dura quelques heures, & dont il ne sortit que pour s'écrier : » O Dieu de Clark & de Newton, prends pitié de moi ! » & mourut.

Ainsi finit Saunderson. Vous voyez, Madame, que tous les raisonnemens qu'il venoit d'objecter au Ministre, n'étoient pas même capables de raf-

firer un Aveugle. Quelle honte pour des gens qui n'ont pas de meilleures raisons que lui, qui voient, & à qui le spectacle étonnant de la Nature annonce, depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher des moindres étoiles, l'existence & la gloire de son auteur ! Ils ont des yeux dont Saunderson étoit privé ; mais Saunderson avoit une pureté de mœurs & une ingénuité de caractère qui leur manquent. Aussi ils vivent en Aveugles, & Saunderson meurt, comme s'il eût vu. La voix de la Nature se fait entendre suffisamment à lui, à travers les organes qui lui restent, & son témoignage n'en fera que plus fort contre ceux qui se ferment opiniâtrément les oreilles & les yeux. Je demanderois volontiers, si le vrai Dieu n'étoit pas encore mieux voilé pour Socrate, par les ténèbres du paganisme, que pour Saunderson, par la privation de la vue & du spectacle de la Nature.

Je suis bien fâché, Madame, que pour votre satisfaction & la mienne, on ne nous ait pas transmis de cet illustre Aveugle d'autres particularités intéressantes. Il y avoit peut-être plus de lumières à tirer de ses réponses, que de toutes les expériences qu'on se propose. Il falloit que ceux qui vivoient avec lui fussent bien peu philosophes ! J'en excepte cependant son Disciple, M. William Inchlif, qui ne vit Saunderson que dans ses derniers momens, & qui nous a recueilli ses dernières paroles, que je conseillerois à tous ceux qui entendent un peu l'Anglois, de lire en original dans un ouvrage imprimé à Dublin en 1747, & qui a pour titre : *The Life and Character of Dr. Nicholas Saunderson nlate lucasian Professor of the Mathematics in the University of Cambridge. By his Disciple and Friend William Inchlif Esq.* Ils y remarqueront

un agrément, une force, une vérité, une douceur qu'on ne rencontre dans aucun autre écrit, & que je ne me flatte pas de vous avoir rendus, malgré tous les efforts que j'ai faits pour les conserver dans ma traduction.

Il épousa, en 1713, la fille de Mr. Dickons, Recteur de Boxworth, dans la contrée de Cambridge : il en eut un fils & une fille qui vivent encore. Les derniers adieux qu'il fit à sa famille sont fort touchans. » Je vais, leur dit-il, où nous irons tous : épargnez-moi des plaintes qui m'attendent. Les témoignages de douleur que vous me donnez, me rendent plus sensible à ceux qui m'échappent. Je renonce sans peine à une vie qui n'a été pour moi qu'un long desir, & qu'une privation continuelle. Vivez aussi vertueux & plus heureux ; & apprenez à mourir aussi tranquilles ». Il prit ensuite la main de sa femme, qu'il tint un moment serrée entre les siennes : il se tourna le visage de son côté, comme s'il eût cherché à la voir : il bénit ses enfans, les embrassa tous, & les pria de se retirer, parce qu'ils portoient à son ame des atteintes plus cruelles que les approches de la mort.

L'Angleterre est le pays des Philosophes, des Curieux, des Systématiques ; cependant, sans Mr. Inchlif, nous ne sçaurions de Saounderfon que ce que les hommes les plus ordinaires nous en auroient appris ; par exemple, qu'il reconnoissoit les lieux où il avoit été introduit une fois, au bruit des murs & du pavé, lorsqu'ils en faisoient, & cent autres choses de la même nature, qui lui étoient communes avec presque tous les Aveugles. Quoi donc, rencontre-t-on si fréquemment en Angleterre des Aveugles, du mérite de Saounderfon ? & y trouve-t-on tous les jours des gens

qui n'aient jamais vu, & qui fassent des leçons d'optique ?

On cherche à restituer la vue à des Aveugles-nés ; mais si l'on y regardoit de plus près, on trouveroit, je crois, qu'il y a bien autant à profiter pour la philosophie, en questionnant un Aveugle de bon sens. On en apprendroit comment les choses se passent en lui ; on les compareroit avec la manière dont elles se passent en nous, & l'on tireroit peut-être de cette comparaison la solution des difficultés qui rendent la théorie de la vision & des sens, si embarrassée & si incertaine. Mais je ne conçois pas, je l'avoue, ce que l'on espere d'un homme à qui l'on vient de faire une opération douloureuse, sur un organe très-délicat que le plus léger accident déränge, & qui trompe souvent ceux en qui il est sain, & qui jouissent depuis longtemps de ses avantages. Pour moi, j'écouterois avec plus de satisfaction sur la théorie des sens un Métaphysicien à qui les principes de la physique, les élémens des mathématiques & la conformation des parties seroient familiers, qu'un homme sans éducation & sans connoissances, à qui l'on a restitué la vue par l'opération de la cataracte. J'aurois moins de confiance dans les réponses d'une personne qui voit pour la première fois, que dans les découvertes d'un Philosophe qui auroit bien médité son sujet dans l'obscurité : ou, pour vous parler le langage des Poètes, qui se seroit crevé les yeux pour connoître plus aisément comment se fait la vision.

Si l'on vouloit donner quelque certitude à des expériences, il faudroit du moins que le sujet fût préparé de longue main, qu'on l'élevât, & peut-être qu'on le rendit Philosophe ; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment que de faire un Philoso-

phe; même quand on l'est : que fera-ce, quand on ne l'est pas ? c'est bien pis, quand on croit l'être. Il seroit très-à-propos de ne commencer les observations que long-tems après l'opération. Pour cet effet, il faudroit traiter le malade dans l'obscurité, & s'assurer bien que sa blessure est guérie, & que ses yeux sont sains. Je ne voudrois pas qu'on l'exposât d'abord au grand jour : l'éclat d'une lumière vive nous empêche de voir; que ne produira-t-il point sur un organe qui doit être de la dernière sensibilité, n'ayant encore éprouvé aucune impression qui l'ait émouffé !

Mais ce n'est pas tout : ce seroit encore un point fort délicat, que de tirer parti d'un sujet ainsi préparé, & que de l'interroger avec assez de finesse, pour qu'il ne dit précisément que ce qui se passe en lui. Il faudroit que cet interrogatoire se fit en pleine Académie; ou plutôt, afin de n'avoir point de spectateurs superflus, n'inviter à cette assemblée que ceux qui le mériteroient par leurs connoissances philosophiques, anatomiques, &c... Les plus habiles gens & les meilleurs esprits ne seroient pas trop bons pour cela. Préparer & interroger un Aveugle-né, n'eût point été une occupation indigne des talens réunis de Newton, Descartes, Locke & Leibnitz.

Je finirai cette Lettre, qui n'est déjà que trop longue, par une question qu'on a proposée il y a long-tems. Quelques réflexions sur l'état singulier de Saunderfon, m'ont fait voir qu'elle n'avoit jamais été entièrement résolue. On suppose un Aveugle de naissance, qui soit devenu homme fait, & à qui on ait appris à distinguer, par l'attouchement, un cube & un globe de même métal, & à peu près de même grandeur, enforte que quand il touche l'un & l'autre, il puisse dire

quel est le cube & quel est le globe. On suppose que le cube & le globe, étant posés sur une table, cet Aveugle vienne à jouir de la vue, & l'on demande si, en les voyant sans les toucher, il pourra les discerner, & dire quel est le cube & quel est le globe.

Ce fut M. Molineux qui proposa le premier cette question, & qui tenta de la résoudre. Il prononça que l'Aveugle ne distingueroit point le globe du cube. » Car, dit-il, quoiqu'il ait appris, par expérience, de quelle manière le globe & le cube affectent son attouchement, il ne fait pourtant pas encore que ce qui affecte son attouchement de telle ou de telle manière, doit frapper ses yeux de telle ou telle façon, ni que l'angle avancé du cube qui presse sa main d'une manière inégale, doive paroître à ses yeux tel qu'il paroît dans le cube «.

Locke, consulté sur cette question, dit : » Je suis tout-à-fait du sentiment de M. . . . Molineux. Je crois que l'Aveugle ne seroit pas capable, à la première vue, d'affirmer, avec quelque confiance, quel seroit le cube & quel seroit le globe, s'il se contentoit de les regarder, quoiqu'en les touchant, il pût les nommer, & les distinguer sûrement par la différence de leurs figures, que l'attouchement lui seroit reconnoître «.

Monsieur l'Abbé de Condillac, dont vous avez lu l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines*, avec tant de plaisir & d'utilité, & dont je vous envoie, avec cette Lettre, l'excellent *Traité des Systèmes*, a là-dessus un sentiment particulier. Il est inutile de vous rapporter les raisons sur lesquelles il s'appuie; ce seroit vous envier le plaisir de relire un ouvrage où elles sont exposées d'une

maniere si agréable & si philosophique, que, de mon côté, je risquerois trop à les déplacer. Je me contenterai d'observer qu'elles tendent toutes à démontrer que l'Aveugle-né ne voit rien, ou qu'il voit la sphere & le cube différens ; & que les conditions, que ces deux corps soient de même métal, & à peu près de même grosseur, qu'on a jugé à propos d'inférer dans l'énoncé de la question, y sont superflues, ce qui ne peut être contesté ; car, auroit-il pu dire, s'il n'y a aucune liaison essentielle entre la sensation de la vue & celle du toucher, comme Mrs. Locke & Molineux le prétendent ; ils doivent convenir qu'on pourroit voir deux pieds de diametre à un corps qui disparaîtroit sous la main. M. de Condillac ajoute cependant, que si l'Aveugle-né voit les corps, en distingue les figures, & qu'il hésite sur le jugement qu'il en doit porter, ce ne peut être que par des raisons métaphysiques assez subtiles, que je vous expliquerai tout à l'heure.

Voilà donc deux sentimens différens sur la même question, & entre des Philosophes de la première force. Il sembleroit qu'après avoir été maniée par des gens tels que Mrs. Molineux, Locke & l'Abbé de Condillac, elle ne doit plus rien laisser à dire ; mais il y a tant de faces sous lesquelles la même chose peut être considérée, qu'il ne seroit pas étonnant qu'ils ne les eussent pas toutes épuisées.

Ceux qui ont prononcé que l'Aveugle-né distingueroit le cube de la sphere, ont commencé par supposer un fait qu'il importoit peut-être d'examiner ; savoir, si un Aveugle-né, à qui on abattroit les cataractes, seroit en état de se servir de ses yeux dans les premiers momens qui succèdent à l'opération. Ils ont dit seulement : » L'Aveugle-né, comparant les idées de sphere & de cube, » qu'il

» qu'il a reçues par le toucher, avec celles qu'il » en prend par la vue, connoitra nécessairement » que ce sont les mêmes ; & il y auroit en lui » bien de la bizarrerie de prononcer que c'est le » cube qui lui donne à la vue, l'idée de sphere, » & que c'est de la sphere que lui vient l'idée de » cube. Il appellera donc sphere & cube à la vue, » ce qu'il appelloit sphere & cube au toucher ». Mais quelle a été la réponse & le raisonnement de leurs Antagonistes ? Ils ont supposé pareillement que l'Aveugle-né verroit aussi-tôt qu'il auroit l'organe sain ; ils ont imaginé qu'il en étoit d'un œil à qui l'on abaisse la cataracte, comme d'un bras qui cesse d'être paralytique : il ne faut point d'exercice à celui-ci pour sentir, ont-ils dit, ni par conséquent à l'autre pour voir ; & ils ont ajouté : » Accordons à l'Aveugle-né un peu plus de philosophie que vous ne lui en donnez ; & après » avoir poussé le raisonnement jusqu'où vous » l'avez laissé, il continuera ; mais cependant, » qui m'a assuré, qu'en approchant de ces corps, » & en appliquant mes mains sur eux, ils ne » tromperont pas subitement mon attente, & que » le cube ne me renverra pas la sensation de la » sphere, & la sphere celle du cube ? Il n'y a que » l'expérience qui puisse m'apprendre s'il y a con- » formité de relation entre la vue & le toucher : » ces deux sens pourroient être en contradiction » dans leurs rapports, sans que j'en fusse rien ; » peut-être même croirois-je que ce qui se présente actuellement à ma vue, n'est qu'une pure » apparence, si l'on ne m'avoit informé que ce » sont-là les mêmes corps que j'ai touchés : Celui-ci me semble, à la vérité, devoir être le corps » que j'appellois cube, & celui-là le corps que » j'appellois sphere ; mais on ne me demande pas

» ce qu'il m'en semble, mais ce qu'il en est; & je
 » ne suis nullement en état de satisfaire à cette
 » dernière question «.

Ce raisonnement, dit l'Auteur sur l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines*, seroit très-embarrassant pour l'Aveugle-né, & je ne vois que l'expérience qui puisse y fournir une réponse. Il y a toute apparence que M. l'Abbé de Condillac ne veut parler ici que de l'expérience que l'Aveugle-né réitéreroit lui-même sur les corps par un second atouchement. Vous sentirez tout à l'heure pourquoi je fais cette remarque. Au reste, cet habile Métaphysicien auroit pu ajouter, qu'un Aveugle-né devoit trouver d'autant moins d'absurdité à supposer que deux sens pussent être en contradiction, qu'il imagine qu'un miroir les y met en effet, comme je l'ai remarqué plus haut.

M. de Condillac observe ensuite que M. Molineux a embarrassé la question de plusieurs conditions qui ne peuvent, ni prévenir, ni lever les difficultés que la métaphysique formeroit à l'Aveugle-né. Cette observation est d'autant plus juste, que la métaphysique, que l'on suppose à l'Aveugle-né, n'est point déplacée, puisque dans ces questions philosophiques, l'expérience doit toujours être censée se faire sur un Philosophe; c'est-à-dire, sur une personne qui saisisse, dans les questions qu'on lui propose, tout ce que le raisonnement & la condition de ses organes lui permettent d'y appercevoir.

Voilà, Madame, en abrégé, ce qu'on a dit pour & contre, sur cette question; & vous allez voir, par l'examen que j'en ferai, combien ceux qui ont prononcé que l'Aveugle-né verroit les figures, & discerneroit les corps, étoient loin de s'appercevoir qu'ils avoient raison, & combien ceux

qui le moient, avoient de raisons de penser qu'ils n'avoient point tort.

La question de l'Aveugle-né, prise un peu plus généralement que M. Molineux ne l'a proposée, en embrasse deux autres que nous allons considérer séparément. On peut demander : 1°. Si l'Aveugle-né verra aussi-tôt que l'opération de la cataracte sera faite. 2°. Dans le cas qu'il voie, s'il verra suffisamment pour discerner les figures; s'il sera en état de leur appliquer sûrement, en les voyant, les mêmes noms qu'il leur donnoit au toucher, & s'il aura démonstration que ces noms leur conviennent.

L'Aveugle-né verra-t-il immédiatement après la guérison de l'organe ? Ceux qui prétendent qu'il ne verra point, disent. » Aussi-tôt que l'Aveugle-né jouit de la faculté de se servir de ses yeux, toute la scène qu'il a en perspective, vient se peindre dans le fond de son oeil. Cette image, composée d'une infinité d'objets, rassemblés dans un fort petit espace, n'est qu'un amas confus de figures, qu'il ne sera pas en état de distinguer les unes des autres. On est presque d'accord qu'il n'y a que l'expérience qui puisse lui apprendre à juger de la distance des objets, & qu'il est même dans la nécessité de s'en approcher, de s'en éloigner, de s'en rapprocher, & de les toucher encore, pour s'assurer qu'ils ne sont point partie de lui-même; qu'ils sont étrangers à son être, & qu'il en est tantôt voisin, & tantôt éloigné: pour quoi l'expérience ne lui seroit-elle pas encore nécessaire pour les appercevoir ? Sans l'expérience, celui qui apperçoit des objets pour la première fois, devoit s'imaginer, lorsqu'ils s'éloignent de lui, ou lui d'eux, au delà de la

» portée de sa vue , qu'ils ont cessé d'exister ;
 » car il n'y a que l'expérience que nous faisons
 » sur les objets permanens , & que nous retrouvons
 » à la même place où nous les avons laissés ,
 » qui nous constate leur existence , continuée
 » dans l'éloignement. C'est peut-être par
 » cette raison , que les enfans se consolent si promptement
 » des jouets dont on les prive : on ne peut pas dire
 » qu'ils les oublient promptement ; car si l'on considère
 » qu'il y a des enfans de deux ans & demi qui savent
 » une partie considérable des mots d'une langue ,
 » & qu'il leur en coûte plus pour les prononcer
 » que pour les retenir , on sera convaincu que le tems
 » de l'enfance est celui de la mémoire. Ne seroit-il pas
 » plus naturel de supposer qu'alors les enfans s'imaginent
 » que ce qu'ils cessent de voir , a cessé d'exister ;
 » d'autant plus que leur joie paroît mêlée d'admiration ,
 » lorsque les objets qu'ils ont perdus de vue ,
 » viennent à reparoître. Les nourrices les aident
 » à acquérir la notion de la durée des êtres absens ,
 » en les exerçant à un petit jeu , qui consiste à se
 » couvrir , & à se montrer subitement le visage.
 » Ils ont de cette manière , cent fois , en un quart d'heure , l'expérience
 » que ce qui cesse de paroître , ne cesse pas d'exister.
 » D'où il s'ensuit que c'est à l'expérience que nous
 » devons la notion de l'existence continuée des objets ;
 » que c'est par le toucher , que nous acquérons celle de
 » leur distance ; qu'il faut peut-être que l'œil apprenne
 » à voir , comme la langue à parler ; qu'il ne seroit pas
 » étonnant que le secours d'un des sens fut nécessaire à
 » l'autre , & que le toucher , qui nous assure de l'existence
 » des objets hors de nous , lorsqu'ils sont présens à nos
 » yeux , est peut-être encore le sens à qui il est réservé de

» nous constater , je ne dis pas leurs figures & autres
 » modifications , mais même leur présence".

On ajoute à ces raisonnemens les fameuses expériences
 de Chéselden. (1) Le jeune homme à qui cet habile
 Chirurgien abaissa les cataractes , ne distingua de long-tems
 ni grandeurs , ni distances , ni situations , ni mêmes figures.
 Un objet d'un pouce mis devant son œil , & qui lui cachoit
 une maison , lui paroissoit aussi grand que la maison.
 Il avoit tous les objets sur les yeux , & ils lui sembloient
 appliqués à cet organe ; comme les objets du tact le sont
 à la peau. Il ne pouvoit distinguer ce qu'il avoit jugé
 rond à l'aide de ses mains , d'avec ce qu'il avoit jugé
 angulaire , ni discerner avec les yeux , si ce qu'il avoit
 senti être en haut ou en bas , étoit en effet en haut ou en
 bas. Il parvint , mais ce ne fut pas sans peine , à
 appercevoir que sa maison étoit plus grande que sa chambre ;
 mais nullement à concevoir comment l'œil pouvoit lui
 donner cette idée. Il lui fallut un grand nombre d'expériences
 réitérées , pour s'assurer que la peinture représentoit des
 corps solides ; & quand il se fut bien convaincu , à force
 de regarder les tableaux , que ce n'étoient point des
 surfaces seulement qu'il y voyoit , il y porta la main , &
 fut bien étonné de ne rencontrer qu'un plan uni & sans
 aucune saillie ; il demanda alors quel étoit le trompeur ,
 du sens du toucher ou du sens de la vue. Au reste , la
 peinture fit le même effet sur les Sauvages ; la première
 fois qu'ils en virent , ils prirent des figures peintes ,
 pour des hommes vivans , les inter-

(1) Voyez les Elémens de la Philosophie de Newton , par M. de Voltaire.

rogerent, & furent tout surpris de n'en recevoir aucune réponse : cette erreur ne venoit certainement pas en eux du peur d'habitude de voir.

Mais que répondre aux autres difficultés ? Qu'en effet, l'œil expérimenté d'un homme fait voir mieux les objets, que l'organe imbécille & tout neuf d'un Enfant ou d'un Aveugle de naissance, à qui l'on vient d'abaïsser les cataractes. Voyez, Madame, toutes les preuves qu'en donne Mr. l'Abbé de Condillac, à la fin de son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, où il se propose en objection les expériences faites par Chésfelden, & rapportées par Mr. de Voltaire. Les effets de la lumière sur un œil qui en est affecté pour la première fois, & les conditions requises dans les humeurs de cet organe, la cornée, le crysfallin, &c. . . . y sont exposés avec beaucoup de netteté & de force, & ne permettent guere de douter que la vision ne se fasse très imparfaitement dans un enfant qui ouvre les yeux pour la première fois, ou dans un Aveugle à qui l'on vient de faire l'opération.

Il faut donc convenir que nous devons appercevoir dans les objets une infinité de choses, que l'Enfant ni l'Aveugle ne n'y apperçoivent point, quoiqu'elles se peignent également au fond de leurs yeux ; que ce n'est pas assez que les objets nous frappent, qu'il faut encore que nous soyons attentifs à leurs impressions ; que par conséquent on ne voit rien la première fois qu'on se sert de ses yeux, qu'on n'est affecté, dans les premiers instans de la vision, que d'une multitude de sensations confuses qui ne se débrouillent qu'avec le tems & par la réflexion habituelle sur ce qui se passe en nous ; que c'est l'expérience seule qui nous apprend à comparer les sensations avec ce qui les

occasionne ; que les sensations n'ayant rien qui ressemble essentiellement aux objets, c'est à l'expérience à nous instruire sur des analogies qui semblent être de pure institution : en un mot, on ne peut douter que le toucher ne serve beaucoup à donner à l'œil une connoissance précise de la conformité de l'objet, avec la représentation qu'il en reçoit ; & je pense que si tout ne s'exécutoit pas dans la Nature, par des loix infiniment générales ; si, par exemple, la piquure de certains corps durs étoit douloureuse, & celle d'autres corps accompagnée de plaisir, nous mourrions, sans avoir recueilli la cent millionième partie des expériences nécessaires à la conservation de notre corps & à notre bien-être.

Pendant je ne pense nullement que l'œil ne puisse instruire, ou, s'il est permis de parler ainsi, s'expérimenter de lui-même. Pour s'assurer par le toucher, de l'existence & de la figure des objets, il n'est pas nécessaire de voir ; pourquoi faudroit-il toucher pour s'assurer des mêmes choses par la vue ? Je connois tous les avantages du tact, & je ne les ai pas déguisés, quand il a été question de Saouderfon ou de l'Aveugle du Puiseaux ; mais je ne lui ai point reconnu celui-là. On conçoit sans peine que l'usage d'un des sens peut-être perfectionné & accéléré par les observations de l'autre ; mais nullement qu'il y ait entre leurs fonctions une dépendance essentielle. Il y a assurément dans les corps des qualités que nous n'y appercevons jamais sans l'attouchement : c'est le tact qui nous instruit de la présence de certaines modifications insensibles aux yeux, qui ne les apperçoivent que quand ils ont été avertis par ce sens ; mais ces services sont réciproques ; & dans ceux qui ont la vue plus fine que le toucher, c'est le

premier de ces sens qui instruit l'autre de l'existence d'objets & de modifications qui lui échapperoient par leur petitesse. Si l'on vous plaçoit à votre insçu, entre le pouce & l'index, un papier ou quelque autre substance unie, mince & flexible, il n'y auroit que votre œil qui pût vous informer que le contact de ces doigts ne se feroit pas immédiatement. J'observerai en passant, qu'il seroit infiniment plus difficile de tromper là-dessus un Aveugle, qu'une personne qui a l'habitude de voir.

Un œil vivant & animé auroit sans doute de la peine à s'affurer que les objets extérieurs ne sont pas partie de lui-même; qu'il en est tantôt voisin, tantôt éloigné; qu'ils sont figurés; qu'ils sont plus grands les uns que les autres; qu'ils ont de la profondeur; &c. : mais je ne doute nullement qu'il ne les vît à la longue, & qu'il ne les vît assez distinctement pour en discerner au moins les limites grossières. Le nier, ce seroit perdre de vue la destination des organes; ce seroit oublier les principaux phénomènes de la vision; ce seroit se dissimuler qu'il n'y a point de Peintre assez habile pour approcher de la beauté & de l'exactitude des mignatures qui se peignent dans le fond de nos yeux; qu'il n'y a rien de plus précis que la ressemblance de la représentation à l'objet représenté; que la toile de ce tableau n'est pas si petite; qu'il n'y a nulle confusion entre les figures; qu'elles occupent à peu près un demi-pouce en quarré, & que rien n'est plus difficile d'ailleurs que d'expliquer comment le toucher s'y prendroit pour enseigner à l'œil à appercevoir, si l'usage de ce dernier organe étoit absolument impossible sans le secours du premier.

Mais je ne m'en tiendrai pas à de simples pré-

somptions, & je demanderai si c'est le toucher qui apprend à l'œil à distinguer les couleurs? Je ne pense pas qu'on accorde au tact un privilege aussi extraordinaire. Cela supposé, il s'en suit que, si l'on présente à un Aveugle à qui l'on vient de restituer la vue, un cube noir, avec une sphere rouge, sur un grand fond blanc, il ne tardera pas à discerner les limites de ces figures.

Il tardera, pourroit-on me répondre, tout le tems nécessaire aux humeurs de l'œil pour se disposer convenablement à la cornée, pour prendre la convexité requise à la vision; à la prunelle, pour être susceptible de la dilation & du rétrécissement qui lui sont propres; aux filets de la rétine, pour n'être ni trop, ni trop peu sensibles à l'action de la lumière; au cristallin, pour s'exercer aux mouvemens en avant & en arrière qu'on lui soupçonne; ou aux muscles, pour bien remplir leurs fonctions; aux nerfs optiques, pour s'accoutumer à transmettre la sensation; au globe entier de l'œil, pour se prêter à toutes les dispositions nécessaires, & à toutes les parties qui le composent, pour concourir à l'exécution de cette mignature dont on tire si bon parti, quand il s'agit de démontrer que l'œil s'expérimentera de lui-même.

J'avoue que, quelque simple que soit le tableau que je viens de présenter à l'œil d'un Aveugle-né, il n'en distinguera bien les parties que quand l'organe réunira toutes les conditions précédentes; mais c'est peut-être l'ouvrage d'un moment; & il ne seroit pas difficile, en appliquant le raisonnement, qu'on vient de m'objecter, à une machine un peu composée, à une montre, par exemple, de démontrer, par le détail de tous les mouvemens qui se passent dans le tambour, la fusée, les roues, les palettes, le balancier, &c.

qu'il faudroit quinze jours à l'aiguille pour parcourir l'espace d'une seconde. Si on répond que ces mouvemens sont simultanés, je répliquerai qu'il en est peut-être de même de ceux qui se passent dans l'œil, quand il s'ouvre pour la première fois, & de la plupart des jugemens qui se font en conséquence. Quoi qu'il en soit de ces conditions qu'on exige dans l'œil, pour être propre à la vision, il faut convenir que ce n'est point le toucher qui les lui donne; que cet organe les acquiert de lui-même, & que par conséquent, il parviendra à distinguer les figures qui s'en peindront, sans le secours d'un autre sens.

Mais, encore une fois, dira-t-on, quand en sera-t-il là? Peut-être beaucoup plus promptement qu'on ne pense. Lorsque nous allâmes visiter ensemble le cabinet du Jardin-Royal, vous souvenez-vous, Madame, de l'expérience du miroir concave, & de la frayeur que vous eûtes, lorsque vous vîtes venir à vous la pointe d'une épée, avec la même vitesse que la pointe de celle que vous aviez à la main, s'avançoit vers la surface du miroir. Cependant vous aviez l'habitude de rapporter au delà des miroirs tous les objets qui s'y peignent. L'expérience n'est donc pas si nécessaire, ni même si infallible qu'on le pense, pour appercevoir les objets ou leurs images où elles sont. Il n'y a pas jusqu'à votre perroquet qui ne m'en fournisse une preuve: la première fois qu'il se vit dans une glace, il en approcha son bec, & ne se rencontrant pas lui-même, qu'il prenoit pour son semblable, il fit le tour de la glace. Je ne veux point donner au témoignage du perroquet plus de force qu'il n'en a; mais c'est une expérience animale où le préjugé ne peut avoir de part.

Cependant m'assurât-on qu'un Aveugle-né n'a

rien distingué pendant deux mois, je n'en ferai point étonné. J'en conclurai seulement la nécessité de l'expérience de l'organe; mais nullement la nécessité de l'attouchement pour l'expérimenter. Je n'en comprendrai que mieux combien il importe de laisser séjourner quelque tems un Aveugle-né dans l'obscurité, quand on le destine à des observations; de donner à ses yeux la liberté de s'exercer, ce qu'il fera plus commodément dans les ténèbres qu'au grand jour, & de ne lui accorder dans les expériences, qu'une espèce de crépuscule, ou de se ménager du moins dans le lieu où elles se feront, l'avantage d'augmenter ou de diminuer à discrétion la clarté. On ne me trouvera que plus disposé à convenir que ces sortes d'expériences seront toujours très-difficiles & très-incertaines; & que le plus court, en effet, quoiqu'en apparence le plus long, c'est de pré-munir le sujet de connoissances philosophiques, qui le rendent capable de comparer les deux conditions par lesquelles il a passé, & de nous informer de la différence de l'état d'un Aveugle & de celui d'un homme qui voit; encore une fois, que peut-on attendre de précis de celui qui n'a aucune habitude de réfléchir, & de revenir sur lui-même, & qui, comme l'Aveugle de Chéselden, ignore les avantages de la vue; au point d'être insensible à sa disgrâce, & de ne point imaginer que la perte de ce sens nuise beaucoup à ses plaisirs? Saunderfon, à qui l'on ne refusera pas le titre de Philosophe, n'avoit certainement pas la même indifférence; & je doute fort qu'il eût été de l'avis de l'Auteur de l'excellent *Traité sur les Systèmes*. Je soupçonnerois volontiers le dernier de ces Philosophes, d'avoir donné lui-même dans un petit système, lorsqu'il a prétendu; » Que si la vie de

» l'homme n'avoit été qu'une sensation non in-
 » terrompue de plaisir ou de douleur, heureux
 » dans un cas, sans aucune idée de malheur,
 » malheureux dans l'autre, sans aucune idée de
 » bonheur, il eût joui ou souffert; & que, com-
 » me si telle eût été sa nature, il n'eût point re-
 » gardé autour de lui, pour découvrir si quelque
 » être veilloit à sa conservation, ou travailloit
 » à lui nuire; que c'est le passage alternatif de l'un
 » à l'autre de ces états qui l'a fait réfléchir, &c....
 Croyez-vous, Madame, qu'en descendant de
 perceptions claires en perceptions claires, (car
 c'est la maniere de philosopher de l'Auteur, &
 la bonne,) il fût jamais parvenu à cette conclu-
 sion? Il n'en est pas du bonheur & du malheur,
 ainsi que des ténèbres & de la lumière: l'un ne
 consiste pas dans une privation pure & simple de
 l'autre. Peut-être eussions-nous assuré que le
 bonheur ne nous étoit pas moins essentiel que
 l'existence & la pensée, si nous en eussions joui
 sans aucune altération; mais je n'en peux pas
 dire autant du malheur. Il eût été très-naturel de
 le regarder comme un état forcé, de se sentir in-
 nocent; de se croire pourtant coupable, & d'ac-
 cuser ou d'excuser la nature, tout comme on fait.
 M. l'Abbé de Condillac pense-t-il qu'un enfant
 ne se plaigne, quand il souffre, que parce qu'il
 n'a pas souffert, sans relâche, depuis qu'il est au
 monde? S'il me répond, » Qu'exister & souffrir,
 » ce seroit la même chose pour celui qui auroit
 » toujours souffert; & qu'il n'imagineroit pas
 » qu'on pût suspendre sa douleur, sans détruire
 » son existence; « peut-être lui répliquerai-je:
 L'homme malheureux sans interruption n'eût pas
 dit, qu'ai-je fait pour exister? Cependant je ne
 vois pas pourquoi il n'eût point eu les deux verbes

synonymes, *j'existe, & je souffre*; l'un pour la
 prose, & l'autre pour la poésie; comme nous
 avons les deux expressions, *je vis, & je respire*.
 Au reste, vous remarquerez mieux que moi, Ma-
 dame, que cet endroit de M. l'Abbé de Condillac
 est très-parfaitement écrit; & je crains bien que
 vous ne disiez, en comparant ma critique avec sa
 réflexion, que vous aimez mieux encore une
 erreur de Montagne, qu'une vérité de Charron.

Et toujours des écarts, me direz-vous; oui,
 Madame, c'est la condition de notre traité. Voici
 maintenant mon opinion sur les deux questions
 précédentes: Je pense que la première fois que les
 yeux de l'Aveugle-né s'ouvriront à la lumière, il
 n'apercevra rien du tout; qu'il faudra quelque
 tems à son œil pour s'expérimenter; mais qu'il
 s'expérimentera de lui-même, & sans le secours
 du toucher, & qu'il parviendra non-seulement
 à distinguer les couleurs, mais à discerner au moins
 les limites grossières des objets. Voyons à présent
 si, dans la supposition qu'il acquit cette aptitude
 dans un tems fort court, ou qu'il l'obtint, en agi-
 tant ses yeux dans les ténèbres, où l'on auroit eu
 l'attention de l'enfermer, & de l'exhorter à cet
 exercice, pendant quelque tems après l'opération,
 & avant les expériences; voyons, dis-je; s'il re-
 connoitroit, à la vue, les corps qu'il auroit touchés,
 & s'il seroit en état de leur donner les noms qui
 leur conviennent. C'est la dernière question qui
 me reste à résoudre.

Pour m'en acquitter d'une maniere qui vous
 plaise, puisque vous aimez la méthode, je distin-
 guerai plusieurs sortes de personnes sur lesquelles
 les expériences peuvent se tenter. Si ce sont des
 personnes grossières, sans éducation, sans con-
 noissances, & non préparées, je pense que, quand

l'opération de la cataracte aura parfaitement détruit le vice de l'organe, & que l'œil sera sain, les objets s'y peindront très-distinctement; mais que ces personnes n'étant habituées à aucune sorte de raisonnement, ne sachant ce que c'est que sensation, idée; n'étant point en état de comparer les représentations qu'elles ont reçues par le toucher, avec celles qui leur viennent par les yeux, elles prononceroient, voilà un rond, voilà un carré, sans qu'il y ait de fond à faire sur leur jugement; ou même, elles conviendront ingénument qu'elles n'apperçoivent rien dans les objets qui se présentent à leur vue, qui ressemble à ce qu'elles ont touché.

Il y a d'autres personnes qui, comparant les figures qu'elles appercevront au corps, avec celles qui faisoient impression sur leurs mains, & appliquant, par la pensée, leur attouchement sur ces corps qui sont à distance, diront de l'un que c'est un carré, & de l'autre que c'est un cercle, mais sans trop savoir pourquoi; la comparaison des idées qu'elles ont prises par le toucher, avec celles qu'elles reçoivent par la vue, ne se faisant pas en elles assez distinctement pour les convaincre de la vérité de leur jugement.

Je passerai, Madame, sans digression, à un Métaphysicien sur lequel on tenteroit l'expérience. Je ne doute nullement que celui-ci ne raisonnât, dès l'instant où il commenceroit à appercevoir distinctement les objets, comme s'il les avoit vus toute sa vie; & qu'après avoir comparé les idées qui lui viennent par les yeux, avec celles qu'il a prises par le toucher, il ne dit, avec la même assurance que vous & moi: » Je serois fort tenté de croire que c'est ce corps que j'ai toujours nommé cercle, & que c'est celui-ci que j'ai

» toujours appelé carré; mais je me garderai bien de prononcer que cela est ainsi. Qui m'a révéle que, si j'en approchois, ils ne disparaissent pas sous mes mains? Que fais-je si les objets de ma vue sont destinés à être aussi les objets de mon attouchement? J'ignore si ce qui m'est visible est palpable; mais quand je serois point dans cette incertitude, & que je croirois sur la parole des personnes qui m'environnent, que ce que je vois est réellement ce que j'ai touché, je n'en serois guere plus avancé. Ces objets pourroient fort bien se transformer dans mes mains, & me renvoyer par le tact des sensations toutes contraires à celles que j'en éprouve par la vue. Messieurs, ajouteroit-il, ce corps me semble le carré, celui-ci le cercle; mais je n'ai aucune science qu'ils soient tels au toucher qu'à la vue.

Si nous substituons un Géometre au Métaphysicien, Saunderson à Locke, il dira comme lui que, s'il en croit ses yeux, des deux figures qu'il voit c'est celle-là qu'il appelloit carrée, & celle-ci qu'il appelloit cercle: » Car je m'apperçois, ajouteroit-il, qu'il n'y a que la première où je puisse arranger les fils, & placer les épingles à grosse tête, qui marquoient les points angulaires du carré; & qu'il n'y a que la seconde à laquelle je puisse inscrire, ou circonscrire les fils qui m'étoient nécessaires pour démontrer les propriétés du cercle. Voilà donc un cercle; voilà donc un carré. Mais, auroit-il continué avec Locke, peut-être que, quand j'appliquerai mes mains sur ces figures, elles se transformeront l'une en l'autre; de manière que la même figure pourroit me servir à démontrer aux Aveugles les propriétés du cercle, & à ceux qui

» voient, les propriétés du quarré. Peut-être que
 » je verrois un quarré, & qu'en même tems je
 » sentirois un cercle. Non, auroit-il repris, je
 » me trompe. Ceux à qui je démontrerois les pro-
 » priétés du cercle & du quarré, n'avoient pas
 » les mains sur mon abaque, & ne touchoient pas
 » les fils que j'avois tendus, & qui limoient mes
 » figures; cependant ils me comprenoient. Ils ne
 » voyoient donc pas un quarré, quand je sento-
 » un cercle; sans quoi, nous ne nous fussions
 » jamais entendus: je leur eusse tracé une figure,
 » & démontré les propriétés d'une autre; je leur
 » eusse donné une ligne droite pour un arc de
 » cercle, & un arc de cercle pour une ligne droite.
 » Mais, puisqu'ils m'entendoient tous, tous les
 » hommes voient donc les uns comme les autres:
 » je vois donc quarré ce qu'ils voyoient quarré,
 » & circulaire ce qu'ils voyoient circulaire. Ainsi
 » voilà ce que j'ai toujours nommé quarré, &
 » voilà ce que j'ai toujours nommé cercle.

J'ai substitué le cercle à la sphere & le quarré
 au cube, parce qu'ils y a toute apparence que
 nous ne jugeons des distances que par l'expérience,
 & conséquemment que celui qui se sert de ses
 yeux pour la première fois, ne voit que des sur-
 faces, & qu'il ne fait ce que c'est que faillie; la
 faillie d'un corps à la vue consistant en ce que
 quelques-uns de ses points paroissent plus voisins
 de nous que les autres.

Mais quand l'Aveugle-né jugeroit, dès la pre-
 mière fois qu'il voit, de la faillie & de la solidité
 des corps, & qu'il seroit en état de discerner
 non-seulement le cercle du quarré, mais aussi la
 sphere du cube; je ne crois pas pour cela qu'il en
 fut de même de tout autre objet plus composé. Il
 y a bien de l'apparence que l'Aveugle-née de M.

de

de Réaumur a discerné les couleurs les unes des
 autres; mais il y a trente à parier contre un, qu'elle
 a prononcé au hasard sur la sphere & sur le cube;
 & je tiens pour certain, qu'à moins d'une révé-
 lation, il ne lui a pas été possible de reconnoître
 ses gants, sa robe de chambre & son foulier. Ces
 objets sont chargés d'un si grand nombre de mo-
 difications; il y a si peu de rapport entre leur for-
 me totale & celle des membres, qu'ils sont desti-
 nés à orner, ou à couvrir, que c'eût été un pro-
 blème cent fois plus embarrassant pour Saound-
 erson, de déterminer l'usage de son bonnet quar-
 ré, que pour M. d'Alembert ou Clairaut, celui
 de retrouver l'usage de ses Tables.

Saounderson n'eût pas manqué de supposer qu'il
 regne un rapport géométrique entre les choses &
 leur usage, & conséquemment il eût aperçu en
 deux ou trois analogies, que sa calotte étoit faite
 pour sa tête: il n'y a là aucune forme arbitraire
 qui tendit à l'égarer. Mais qu'eût-il pensé des an-
 gles & de la houpe de son bonnet quarré? A quoi
 bon cette touffe? Pourquoi plutôt quatre angles,
 que six, se fût-il demandé? Et ces deux modifi-
 cations, qui sont pour nous une affaire d'orne-
 ment, auroient été pour lui la source d'une foule
 de raisonnemens absurdes, ou plutôt l'occasion
 d'une excellente satire de ce que nous appellons
 le bon goût.

En pesant mûrement les choses, on avouera
 que la différence qu'il y a entre une personne qui
 a toujours vu, mais à qui l'usage d'un objet est in-
 connu, & celle qui connoît l'usage d'un objet,
 mais qui n'a jamais vu, n'est pas à l'avantage de
 celle-ci: cependant croyez-vous, Madame, que si
 l'on vous montrait aujourd'hui pour la première
 fois une garniture, vous parvinssiez jamais à de-

Tome II.

M

viner que c'est un ajustement, & que c'est un ajustement de tête ? Mais, s'il est d'autant plus difficile à un Aveugle-né qui voit pour la première fois, de bien juger des objets, selon qu'ils ont un plus grand nombre de formes, qui l'empêcheroient de prendre un Observateur tout habillé & immobile dans un fauteuil, placé devant lui, pour un meuble ou pour une machine; & un arbre dont l'air agiteroit les feuilles & les branches, pour un être se mouvant, animé & pensant; Madame, combien nos sens nous suggerent de choses, & que nous aurions de peine, sans nos yeux, à supposer qu'un bloc de marbre ne pense ni ne sent!

Il reste donc pour démontré que Saunderson auroit été assuré qu'il ne se trompoit pas dans le jugement qu'il venoit de porter du cercle & du carré seulement; & qu'il y a des cas où le raisonnement & l'expérience des autres peuvent éclairer la vue sur la relation du toucher, & l'instruire que ce qui est tel pour l'œil, est tel aussi pour le tact.

Il n'en seroit cependant pas moins essentiel, lorsqu'on se proposeroit la démonstration de quelque proposition d'éternelle vérité, comme on les appelle, d'éprouver sa démonstration, en la privant du témoignage des sens; car vous apercevez bien, Madame, que, si quelqu'un prétendoit vous prouver que la projection de deux lignes parallèles sur un tombeau doit se faire par deux lignes convergentes, parce que deux allées paroissent telles, il oublieroit que la proposition est vraie pour un Aveugle, comme pour lui.

Mais la supposition précédente de l'Aveugle-né en suggère deux autres. L'une, d'un homme qui auroit vu dès sa naissance, & qui n'auroit point eu le sens du toucher; & l'autre, d'un hom-

me en qui le sens de la vue & du toucher seroient perpétuellement en contradiction. On pourroit demander du premier, si, lui restituant le sens qui lui manqué, & lui ôtant le sens de la vue par un bandeau, il reconnoitroit les corps au toucher. Il est évident que la géométrie, en cas qu'il en fût instruit, lui fourniroit un moyen infallible de s'assurer si les témoignages des deux sens sont contradictoires ou non. Il n'auroit qu'à prendre le cube ou la sphere entre ses mains, en démontrer à quelqu'un les propriétés, & prononcer, si on le comprend, qu'on voit cube, ce qu'il sent cube; & que c'est par conséquent le cube qu'il tient. Quant à celui qui ignoroit cette science, je pense qu'il ne lui seroit pas plus facile de discerner par le toucher le cube de la sphere, qu'à l'Aveugle de M. Molineux, de les distinguer par la vue.

A l'égard de celui en qui les sensations de la vue & du toucher seroient perpétuellement contradictoires, je ne fais ce qu'il penseroit des formes, de l'ordre, de la symétrie, de la beauté, de la laideur, &c. . . Selon toute apparence, il seroit; par rapport à ces choses, ce que nous sommes relativement à l'étendue & à la durée réelles des êtres. Il prononceroit en général qu'un corps a une forme; mais il devroit avoir du penchant à croire que ce n'est ni celle qu'il voit, ni celle qu'il sent. Un tel homme pourroit bien être mécontent de ses sens; mais ses sens ne seroient ni contens, ni mécontents des objets. S'il étoit tenté d'en accuser un de fausseté; je crois que ce seroit au toucher qu'il s'en prendroit. Cent circonstances l'inclineroient à penser que la figure des objets change plutôt par l'action de ses mains sur eux, que par celle des objets sur ses yeux. Mais

en conséquence de ses préjugés, la différence de dureté & de mollesse qu'il observeroit dans les corps, seroit fort embarrassante pour lui.

Mais de ce que nos sens ne font pas en contradiction sur les formes, s'ensuit-il qu'elles nous soient mieux connues ? Qui nous a dit que nous n'avons point à faire à de faux témoins ? Nous jugeons pourtant. Hélas ! Madame, quand on a mis les connoissances humaines dans la balance de Montagne, on n'est pas éloigné de prendre sa devise. Car savons-nous ce que c'est que la manière ? nullement. Ce que c'est que l'esprit & la pensée ? encore moins. Ce que c'est que le mouvement, l'espace & la durée ? point du tout. Des vérités géométriques ? Interrogez des Mathématiciens de bonne foi, & ils vous avoueront que leurs propositions sont toutes identiques, & que tant de volumes, sur le cercle, par exemple, se réduisent à nous répéter ; en cent mille façons différentes, que c'est une figure où toutes les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales. Nous ne savons donc presque rien : cependant, combien d'écrits, dont les auteurs ont tous prétendu savoir quelque chose ! Je ne devine pas pourquoi le monde ne s'ennuie point de lire, & de ne rien apprendre, à moins que ce ne soit par la même raison qu'il y a deux heures que j'ai l'honneur de vous entretenir, sans m'ennuyer, & sans rien vous dire. Je suis avec un profond respect,

M A D A M E ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur. ***

F I N.

L E T T R E

SUR LES

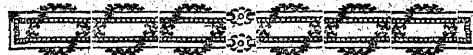
SOURDS ET MUETS,

A l'Usage de ceux qui entendent & qui parlent.

AVEC DES ADDITIONS.

*... .. Versusque viarum
Indiciis raptos ; pedibus vestigia rectis
Ne qua forent ...*

ÆNEID. Lib. VIII.



De V * * * ce 20 Janvier 1751.

*J*E vous envoie, MONSIEUR, la Lettre à l'Auteur des Beaux-Arts réduits en un même principe, revue, corrigée & augmentée sur les conseils de mes amis, mais toujours avec son même titre.

Je conviens que ce titre est applicable indistinctement au grand nombre de ceux qui parlent sans entendre; au petit nombre de ceux qui entendent sans parler; & au très-petit nombre de ceux qui savent parler & entendre, quoique ma Lettre ne soit guere qu'à l'usage de ces derniers.

Je conviens encore qu'il est fait à l'imitation d'un autre qui n'est pas trop bon (1); mais je suis las d'en chercher un meilleur. Ainsi, de quelque importance que vous paroisse le choix d'un titre, celui de ma Lettre restera tel qu'il est.

Je n'aime guere les citations; celles du Grec moins que les autres. Elles donnent à un Ouvrage l'air scientifique, qui n'est plus chez nous à la mode. La plupart des Lecteurs en sont effrayés; & j'ôtérois d'ici ces épouvantails, si je pensois en Libraire. Mais il n'en est rien. Laissez donc le Grec par-tout où j'en ai mis. Si vous vous souciez fort peu qu'un Ouvrage soit bon, pourvu qu'il se lise; ce dont je me soucie moi, c'est de bien faire le mien, au hasard d'être un peu moins lu.

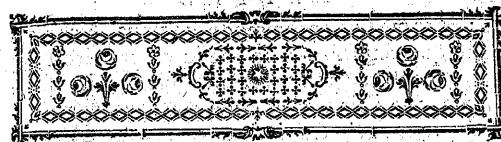
Quant à la multitude des objets sur lesquels je me plais à voltiger, sachez & apprenez à ceux qui vous

(1) Lettre sur les Ayeugles, à l'usage de ceux qui voient

conseillent, que ce n'est point un défaut dans une Lettre, où l'on est censé converser librement, & où le dernier mot d'une phrase est une transition suffisante.

Vous pouvez donc m'imprimer, si c'est là tout ce qui vous arrête. Mais que ce soit sans nom d'Auteur, s'il vous plaît. J'aurai toujours le tems de me faire connoître. Je fais d'avance à qui l'on n'attribuera pas mon Ouvrage; & je sais bien encore à qui l'on ne manquera pas de l'attribuer, s'il y avoit de la singularité dans les idées, une certaine imagination, du style, je ne sais quelle hardiesse de penser, que je serois bien fâché d'avoir, un éalage de Mathématiques, de Métaphysique, d'Italien, d'Anglois, & sur-tout moins de Latin & de Grec; & plus de Musique.

Veillez, je vous prie, à ce qu'il ne se glisse point de fautes dans les Exemplaires. Il n'en faudroit qu'une pour tout gâter. Vous trouverez dans la planche du dernier Livre de Lucrece, de la belle Edition d'Avencamp, la figure qui me convient. Il faut seulement en écarter un enfant qui la cache à moitié, lui supposer une blessure au dessous du sein, & en faire pendre le trait. M. de S... mon ami, s'est chargé de revoir les épreuves. Il demeure rue Neuve des...
Je suis, &c.



L E T T R E

SUR LES

SOURDS ET MUETS,

A l'usage de ceux qui entendent & qui parlent.

Où l'on traite de l'origine des inversions; de l'harmonie du style; du sublime de situation; de quelques avantages de la Langue Françoisse sur la plupart des Langues anciennes & modernes, & par occasion, de l'expression particulière aux beaux Arts.

E n'ai point eu deffein, Monsieur, de me faire honneur de vos recherches, & vous pouvez revendiquer dans cette Lettre tout ce qui vous conviendra. S'il est arrivé à mes idées d'êtres voisines des vôtres, c'est comme au lierre, à qui il arrive quelquefois de mêler sa feuille à celle du chêne. J'aurois pu m'adresser à Monsieur l'Abbé de Condillac, ou à Monsieur du Marfais; car ils ont aussi traité la matiere des inversions; mais vous vous êtes offert le premier à ma pen-

lée ; & je me suis accommodé de vous , bien persuadé que cette fois-ci le public ne prendroit pas une rencontre pour une préférence. La seule crainte que j'aie , c'est celle de vous distraire , & de vous ravir des instans que vous donnez , sans doute , à l'étude de la Philosophie , & que vous lui devez.

Pour bien traiter la matière des inversions , je crois qu'il est à propos d'examiner comment les langues se sont formées. Les objets sensibles ont les premiers frappé les sens ; & ceux qui réunissent plusieurs qualités sensibles à la fois , ont été les premiers nommés ; ce sont les différens individus qui composent cet univers. On a ensuite distingué les qualités sensibles les unes des autres ; on leur a donné des noms ; ce sont la plupart des adjectifs. Enfin , abstraction faite de ces qualités sensibles , on a trouvé ou cru trouver quelque chose de commun dans tous ces individus , comme l'impenétrabilité , l'étendue , la couleur , la figure , &c. & l'on a formé les noms métaphysiques & généraux , & presque tous les substantifs. Peu à peu on s'est accoutumé à croire que ces noms représentoient des êtres réels : on a regardé les qualités sensibles comme de simples accidens ; & l'on s'est imaginé que l'adjectif étoit réellement subordonné au substantif , quoique le substantif ne soit proprement rien , & que *l'adjectif soit tout*. Qu'on vous demande ce que c'est qu'un corps , vous répondrez que c'est *une substance étendue , impénétrable , figurée , colorée & mobile*. Mais ôtez de cette définition tous les adjectifs , que restera-t-il pour cet être imaginaire que vous appelez *substance* ? Si on vouloit ranger dans la même définition les termes , suivant l'ordre naturel , on diroit , *colorée , figurée , étendue , impénétrable , mo-*

bile , substance. C'est dans cet ordre que les différentes qualités des portions de la matière affecteroient , ce me semble , un homme qui verroit un corps pour la première fois. L'œil seroit frappé d'abord de la figure , de la couleur & de l'étendue ; le toucher s'approchant ensuite du corps , en découvreroit l'impenétrabilité ; & la vue & le toucher s'assureroient de la mobilité. Il n'y auroit donc point d'inversion dans cette définition ; & il y en a une dans celle que nous avons donnée d'abord. De là il résulte , que si on veut soutenir qu'il n'y a point d'inversion en françois , ou du moins qu'elle y est beaucoup plus rare que dans les langues savantes , on peut le soutenir tout au plus dans ce sens , que nos constructions sont , pour la plupart , uniformes ; que le substantif y est toujours , ou presque toujours , placé avant l'adjectif , & le verbe entre deux. Car , si on examine cette question en elle-même , savoir si l'adjectif doit être placé devant ou après le substantif , on trouvera que nous renversons souvent l'ordre naturel des idées : l'exemple que je viens d'apporter en est une preuve.

Je dis *l'ordre naturel* des idées ; car il faut distinguer ici *l'ordre naturel* d'avec *l'ordre d'institution* , & pour ainsi dire , *l'ordre scientifique* ; celui des vues de l'esprit , lorsque la langue fut tout-à-fait formée.

Les adjectifs représentant , pour l'ordinaire , les qualités sensibles , sont les premiers dans l'ordre naturel des idées ; mais pour un Philosophe , ou plutôt pour bien des Philosophes qui se sont accoutumés à regarder les substantifs abstraits comme des êtres réels , ces substantifs marchent les premiers dans l'ordre scientifique , étant , selon leur façon de parler , le support ou le sou-

rien des adjectifs. Ainsi, des deux définitions du corps que nous avons données, la première suit l'ordre scientifique ou d'institution; la seconde l'ordre naturel.

De là on pourroit tirer une conséquence, c'est que nous sommes peut-être redevables à la Philosophie Péripatéticienne, qui a réalisé tous les Etres généraux & métaphysiques, de n'avoir presque plus dans notre langue de ce que nous appelons des inversions dans les langues anciennes. En effet, nos Auteurs Gaulois en ont beaucoup plus que nous, & cette philosophie a régné tandis que notre langue se perfectionnoit sous Louis XIII & sous Louis XIV. Les Anciens qui généralisoient moins, & qui étudioient plus la Nature en détail & par individus, avoient dans leur langue une marche moins monotone, & peut-être le mot d'inversion eût-il été fort étrange pour eux. Vous ne m'objecterez point ici, Monsieur, que la Philosophie Péripatéticienne est celle d'Aristote, & par conséquent d'une partie des Anciens; car vous apprendrez sans doute à vos Disciples que notre Péripatéticisme étoit bien différent de celui d'Aristote.

Mais il n'est peut-être pas nécessaire de remonter à la naissance du monde, & à l'origine du langage, pour expliquer comment les inversions se sont introduites & conservées dans les langues. Il suffiroit, je crois, de se transporter en idée chez un Peuple étranger dont on ignoreroit la langue; ou, ce qui revient presque au même, on pourroit employer un homme qui, s'interdisant l'usage des sons articulés, tâcheroit de s'exprimer par gestes.

Cet homme n'ayant aucune difficulté sur les questions qu'on lui proposeroit, n'en feroit que plus propre aux expériences; & l'on n'en infereroit que plus sûrement de la succession de ses ges-

tes, quel est l'ordre d'idées qui auroit paru le meilleur aux premiers hommes pour se communiquer leurs pensées par gestes, & quel est celui dans lequel ils auroient pu inventer les signes oratoires.

Au reste, j'observerois de donner à mon *Muet de convention* tout le tems de composer sa réponse; & quant aux questions, je ne manquerois pas d'y insérer les idées dont je serois le plus curieux de connoître l'expression par geste, & le fort dans une pareille langue. Ne seroit-ce pas une chose, sinon utile, du moins amusante, que de multiplier les essais sur les mêmes idées, & que de proposer les mêmes questions à plusieurs personnes en même tems; pour moi, il me semble qu'un Philosophe qui s'exerceroit de cette manière avec quelques-uns de ses amis, bons esprits & bons Logiciens, ne perdrait pas entièrement son tems. Quelqu'Aristophane en seroit sans doute une scène excellente; mais qu'importe? on se diroit à soi-même ce que Zénon disoit à son Proféite *ει φιλοσοφίας επιθυμεις, παρασχευαζε αυτον, ως καταλαγαθησόμενος, ως, &c.* Si tu veux être Philosophe, attends-toi à être tourné en ridicule. La belle maxime, Monsieur, & qu'elle seroit bien capable de mettre au dessus des discours des hommes & de toutes considérations frivoles, des ames moins courageuses encore que les nôtres!

Il ne faut pas que vous confondiez l'exercice que je vous propose ici avec la Pantomime ordinaire. Rendre une action, ou rendre un discours par des gestes, ce sont deux versions fort différentes. Je ne doute guere qu'il n'y eût des inversions dans celles de nos Muets; que chacun d'eux n'eût son style, & que les inversions n'y missent des différences aussi marquées que celles qu'on ren-

contre dans les anciens Auteurs Grecs & Latins; Mais comme le style qu'on a est toujours celui qu'on juge le meilleur, la conversation qui suivroit les expériences ne pourroit qu'être très-philosophique & très-vive : car tous nos Muets de convention seroient obligés, quand on leur restitueroit l'usage de la parole, de justifier non-seulement leur expression, mais encore la préférence qu'ils auroient donnée dans l'ordre de leurs gestes, à telle ou telle idée.

Cette réflexion, Monsieur, me conduit à une autre. Elle est un peu éloignée de la matière que je traite; mais dans une Lettre les écarts sont permis, sur-tout lorsqu'ils peuvent conduire à des vues utiles.

Mon idée seroit donc de décomposer, pour ainsi dire, un homme, & de considérer ce qu'il tient de chacun des sens qu'il possède. Je me souviens d'avoir été quelquefois occupé de cette espece d'anatomie métaphysique, & je trouvois que de tous les sens l'oeil étoit le plus superficiel, l'oreille le plus orgueilleux, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus superficiel & le plus inconstant, le toucher le plus profond & le plus philosophe. Ce seroit, à mon avis, une société plaisante que celle de cinq personnes dont chacune n'auroit qu'un sens; il n'y a pas de doute que ces gens-là ne se traitassent tous d'insensés, & je vous laisse à penser avec quel fondement. C'est là pourtant une image de ce qui arrive à tout moment dans le monde; on n'a qu'un sens, & l'on juge de tout. Au reste, il y a une observation singulière à faire sur cette société de cinq personnes dont chacune ne jouiroit que d'un sens; c'est que par la faculté qu'elles auroient d'abstraire, elles pourroient toutes être géomé-

tres, s'entendre à merveille, & ne s'entendre qu'en géométrie. Mais je reviens à nos Muets de convention, & aux questions dont on leur demanderoit la réponse.

Si ces questions étoient de nature à en permettre plus d'une, il arriveroit presque nécessairement qu'un des Muets en feroit une; un autre Muet une autre; & que la comparaison de leurs discours seroit, sinon impossible, du moins difficile. Cet inconvénient m'a fait imaginer qu'au lieu de proposer une question, peut-être vaudroit-il mieux proposer un discours à traduire du François en gestes. Il ne faudroit pas manquer d'indiquer l'ellipse aux Traducteurs. La langue des gestes n'est déjà pas trop claire, sans augmenter encore son laconisme par l'usage de cette figure. On conçoit, aux efforts que font les Sourds & Muets de naissance pour se rendre intelligibles, qu'ils expriment tout ce qu'ils peuvent exprimer. Je recommanderois donc à nos Muets de convention de les imiter, & de ne former, autant qu'ils le pourroient, aucune phrase où le sujet & l'attribut avec toutes leurs dépendances ne fussent énoncés. En un mot, ils ne seroient libres que sur l'ordre qu'ils jugeroient à propos de donner aux idées, ou plutôt aux gestes qu'ils emploieroient pour les représenter.

Mais il me vient un scrupule. C'est que les pensées s'offrant à notre esprit, je ne fais par quel mécanisme, à peu près sous la forme qu'elles auront dans le discours, & pour ainsi dire, tout habillées il y auroit à craindre que ce phénomène particulier ne gênât le geste de nos Muets de convention; qu'ils ne succombassent à une tentation qui entraîne presque tous ceux qui écrivent dans une autre langue que la leur, la tenta-

tion de modérer l'arrangement de leurs signes sur l'arrangement des signes de la langue qui leur est habituelle; & que, de même que nos meilleurs Latinistes modernes, sans nous en excepter ni l'un ni l'autre, tombent dans des tours François, la construction de nos Muets ne fût pas la vraie construction d'un homme qui n'auroit jamais eu aucune notion de langue. Qu'en pensez-vous, Monsieur? Cet inconvénient seroit peut-être moins fréquent que je ne l'imagine, si nos Muets de convention étoient plus Philosophes que Rhéteurs; mais en tout cas, on pourroit s'adresser à un Sourd & Muet de naissance.

Il vous paroitra singulier, sans doute, qu'on vous renvoie à celui que la nature a privé de la faculté d'entendre & de parler, pour en obtenir les véritables notions de la formation du langage. Mais considérez, je vous prie, que l'ignorance est moins éloignée de la vérité que le préjugé, & qu'un Sourd & Muet de naissance est sans préjugé sur la maniere de communiquer la pensée; que les inventions n'ont point passé d'une autre langue dans la sienne; que s'il en emploie, c'est la nature seule qui les lui suggere, & qu'il est une image très-approchée de ces hommes fictifs, qui, n'ayant aucun signe d'institution, peu de perceptions, presque point de mémoire, pourroient passer aisément pour des animaux à deux pieds ou à quatre.

Je peux vous assurer, Monsieur, qu'une pareille traduction seroit beaucoup d'honneur, quand elle ne seroit guere meilleure que la plupart de celles qu'on nous a données depuis quelque tems. Il ne s'agiroit pas seulement ici d'avoir bien saisi le sens & la pensée; il faudroit encore que l'ordre des signes de la traduction correspondit fidèlement à l'ordre des gestes de l'original. Cet essai deman-

deroit

deroit un Philosophe qui sût interroger son auteur, entendre sa réponse, & la rendre avec exactitude; mais la Philosophie ne s'acquiert pas en un jour.

Il faut avouer cependant que l'une de ces choses faciliteroit beaucoup les autres, & que la question étant donnée avec une exposition précise des gestes qui composeroient la réponse, on parviendroit à substituer aux gestes à peu près leur équivalent en mots; je dis à peu près, parce qu'il y a des gestes sublimes que toute l'éloquence oratoire ne rendra jamais. Tel est celui de Mackbett dans la Tragédie de Shakespear. La somnambule Mackbett s'avance en silence, & les yeux fermés, sur la scene, imitant l'action d'une personne qui se lave les mains, comme si les siennes eussent encore été teintes du sang de son Roi qu'elle avoit égorgé il y avoit plus de vingt ans. Je ne fais rien de si pathétique en discours que le silence & le mouvement des mains de cette femme. Quelle image du remords!

La maniere dont une autre femme annonça la mort de son époux, incertain de son sort, est encore une de ces représentations, dont l'énergie du langage oral n'approche pas. Elle se transporta, avec son fils entre ses bras, dans un endroit de la campagne, où son mari pouvoit l'apercevoir de la tour où il étoit enfermé; & après s'être fixé le visage pendant quelque tems du côté de la tour, elle prit une poignée de terre qu'elle répandit en croix sur le corps de son fils, qu'elle avoit étendu à ses pieds. Son mari comprit le signe, & se laissa mourir de faim. On oublie la pensée la plus sublime; mais ces traits ne s'effacent point. Que de réflexions ne pourrois-je pas faire ici, Monsieur, sur le sublime de situation, si elles ne me jettoient pas trop hors de mon sujet!

T o m e II.

N

On a fort admiré, & avec justice, un grand nombre de beaux vers dans la magnifique scène d'Héraclius, où Phocas ignore lequel des deux Princes est son fils. Pour moi, l'endroit de cette scène que je préfère à tout le reste, est celui où le Tyran se tourne successivement vers les deux Princes, en les appelant du nom de son fils, & où les deux Princes restent froids & immobiles.

Martian! A ce mot aucun ne veut répondre.

Voilà ce que le papier ne peut jamais rendre; voilà où le geste triomphe du discours!

Epaminondas, à la bataille de Mantinée, est percé d'un trait mortel; les Médecins déclarent qu'il expirera dès qu'on arrachera le trait de son corps; il demande où est son bouclier; c'étoit un déshonneur de le perdre dans le combat: on le lui apporte, il arrache le trait lui-même. Dans la sublime scène qui termine la Tragedie de Rodogune, le moment le plus théâtral est, sans contredit, celui où Antiochus porte la coupe à ses lèvres, & où Timagene entre sur la scène, en criant: *Ah! Seigneur*. Quelle foule d'idées & de sentimens ce geste & ce mot ne font-ils pas éprouver à la fois! Mais je m'écarte toujours. Je reviens donc au Sourd & Muet de naissance. J'en connois un dont on pourroit se servir d'autant plus utilement, qu'il ne manque point d'esprit, & qu'il a le geste expressif, comme vous allez voir.

Je jouois un jour aux échecs, & le Muet me regardoit jouer: mon adversaire me réduisit dans une position embarrassante; le Muet s'en aperçut à merveille; & croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, & laissa tomber ses bras, signes par lesquels il m'annonçoit qu'il me tenoit pour mat ou mort. Remarquez, en passant, com-

bien la langue des gestes est métaphorique. Je crus d'abord qu'il avoit raison; cependant, comme le coup étoit composé, & que je n'avois pas épuisé les combinaisons, je ne me pressai pas de céder, & je me mis à chercher une ressource. L'avis du Muet étoit toujours qu'il n'y en avoit point; ce qu'il disoit très-clairement en secouant la tête, & en remettant les piéces perdues sur l'échiquier. Son exemple invita les autres spectateurs à parler sur le coup; on l'examina; & à force d'essayer de mauvais expédiens, on en découvrit un bon. Je ne manquai pas de m'en servir, & de faire entendre au Muet qu'il s'étoit trompé, & que je fortirois d'embarras, malgré son avis. Mais lui, me montrant du doigt tous les spectateurs les uns après les autres, & faisant en même-tems un petit mouvement des lèvres, qu'il accompagna d'un grand mouvement de ses deux bras, qui alloient & venoient dans la direction de la porte & des tables, me répondit qu'il y avoit peu de mérite à être sorti du mauvais pas où j'étois, avec les conseils du tiers, du quart & des passans; ce que ses gestes signifioient si clairement, que personne ne s'y trompa, & que l'expression populaire, consulter le tiers, le quart & les passans, vint à plusieurs en même-tems; ainsi, bonne ou mauvaise, notre Muet rencontra cette expression en gestes.

Vous connoissez, au moins de réputation, une machine singulière sur laquelle l'inventeur se proposoit d'exécuter des sonates de couleurs. J'imaginai que, s'il y avoit un être au monde qui dût prendre quelque plaisir à de la musique oculaire, & qui pût en juger sans prévention, c'étoit un Sourd & Muet de naissance. Je conduisis donc le mien, rue Saint-Jacques, dans la maison où l'on voyoit la machine aux couleurs. Ah! Monsieur,

vous ne devinez jamais l'impression que cette machine fit sur lui, & moins encore les pensées qui lui vinrent.

Vous concevez d'abord qu'il n'étoit pas possible de lui rien communiquer sur la nature & les propriétés merveilleuses du clavecin; que n'ayant aucune idée du son, celles qu'il prenoit de l'instrument oculaire, n'étoient assurément pas relatives à la musique, & que la destination de cette machine lui étoit tout aussi incompréhensible que l'usage que nous faisons des organes de la parole. Que pensoit-il donc, & quel étoit le fondement de l'admiration dans laquelle il tomba, à l'aspect des éventails du Pere Castel? Cherchez, Monsieur; devinez ce qu'il conjectura de cette machine ingénieuse, que peu de gens ont vue, dont plusieurs ont parlé, & dont l'invention seroit bien de l'honneur à la plupart de ceux qui en ont parlé avec dédain: ou plutôt, écoutez. Le voici.

Mon Sourd s'imagina que ce génie inventeur étoit Sourd & Muet aussi; que son clavecin lui seroit à converser avec les autres hommes; que chaque nuance avoit sur le clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet; & qu'à l'aide des touches, & de l'agilité des doigts, il combinait ces lettres, en formait des mots, des phrases, enfin tout un discours en couleurs.

Après cet effort de pénétration, convenez qu'un Sourd & Muet pouvoit être assez content de lui-même. Mais le mien ne s'en tint pas là: il crut tout d'un coup qu'il avoit saisi ce que c'étoit que la musique & tous les instrumens de musique: il crut que la musique étoit une façon particulière de communiquer la pensée; & que les instrumens, les vielles, les violons, les trompettes étoient, entre nos mains, d'autres organes de la parole.

C'étoit bien là, direz-vous, le système d'un homme qui n'avoit jamais entendu, ni instrument, ni musique; mais considérez, je vous prie, que ce système, qui est évidemment faux pour vous, est presque démontré pour un Sourd & Muet. Lorsque ce Sourd se rappelle l'attention que nous donnons à la musique, & à ceux qui jouent d'un instrument; les signes de joie ou de tristesse qui se peignent sur nos visages & dans nos gestes, quand nous sommes frappés d'une belle harmonie; & qu'il compare ces effets avec ceux du discours & des autres objets extérieurs, comment peut-il imaginer qu'il n'y a pas de bon sens dans les sons, quelque chose que ce puisse être, & que, ni les voix, ni les instrumens ne réveillent en nous aucune perception distincte?

N'est-ce pas-là, Monsieur, une fidelle image de nos pensées, de nos raisonnemens, de nos systèmes, en un mot, de ces concepts, qui ont fait de la réputation à tant de Philosophes? Toutes les fois qu'ils ont jugé de choses, qui, pour être bien comprises, sembloient demander un organe qui leur manquoit, ce qui leur est souvent arrivé, ils ont montré moins de sagacité, & se sont trouvés plus loin de la vérité que le Sourd & Muet dont je vous entretiens: car, après tout, si on ne parle pas aussi distinctement avec un instrument qu'avec la bouche, & si les sons ne peignent pas aussi nettement la pensée que le discours, encore disent-ils quelque chose.

L'Avengle, dont il est question dans la *Lettre de l'usage de ceux qui voient*, marqua assurément de la pénétration, dans le jugement qu'il porta du télescope & des lunettes; sa définition du miroir est surprenante. Mais je trouve plus de profondeur & de vérité dans ce que mon Sourd imagina du cla-

vecin oculaire du Père Castel, de nos instrumens & de notre musique. S'il ne rencontra pas exactement ce que c'étoit, il rencontra presque ce que ce devroit être.

Cette sagacité vous surprendra moins peut-être, si vous considérez que celui qui se promène dans une galerie de peintures, fait, sans y penser, le rôle d'un Sourd qui s'amuseroit à examiner des Muets qui s'entretiennent sur des sujets qui lui sont connus. Ce point de vue est un de ceux sous lesquels j'ai toujours regardé les tableaux qui m'ont été présentés, & j'ai trouvé que c'étoit un moyen sûr d'en connoître les actions amphibologiques & les mouvemens équivoques, d'être promptement affecté de la froideur, ou du tumulte d'un fait mal ordonné, ou d'une conversation mal instituée, & de saisir, dans une scène mise en couleurs, tous les vices d'un jeu languissant ou forcé.

Le terme de jeu, qui est propre au théâtre, & que je viens d'employer ici, parce qu'il rend bien mon idée, me rappelle une expérience que j'ai faite quelquefois, & dont j'ai tiré plus de lumières sur les mouvemens & les gestes que de toutes les lectures du monde. Je fréquentois jadis beaucoup les spectacles, & je savois par cœur la plupart de nos bonnes pièces. Les jours que je me propoisois un examen des mouvemens & du geste, j'allois aux troisièmes loges; car plus j'étois éloigné des Acteurs, mieux j'étois placé. Aussi-tôt que la toile étoit levée, & le moment venu où tous les autres spectateurs se dispoient à écouter, moi, je mettois mes doigts dans mes oreilles, non sans quelque étonnement de la part de ceux qui m'entournoient, & qui ne me comprenant pas, me regardoient presque comme un insensé qui ne venoit à la Comédie que pour ne la pas entendre. Je m'em-

barrassois fort peu des jugemens, & je me tenois opiniâtrément les oreilles bouchées, tant que l'action & le jeu de l'Acteur me paroissent d'accord avec le discours que je me rappellois. Je n'écoutois que quand j'étois déroute par les gestes, ou que je croyois l'être. Ah! Monsieur, qu'il y a peu de Comédiens en état de soutenir une pareille épreuve, & que les détails dans lesquels je pourrois entrer, seroient humilians pour la plupart d'entr'eux! Mais j'aime mieux vous parler de la nouvelle surprise où l'on ne manquoit pas de tomber autour de moi, lorsqu'on me voyoit répandre des larmes dans les endroits pathétiques, & toujours les oreilles bouchées. Alors on n'y tenoit plus, & les moins curieux hasardoient des questions auxquelles je répondois froidement: » Que » chacun avoit sa façon d'écouter, & que la » mienne étoit de me boucher les oreilles pour » mieux entendre ». Riant en moi-même des propos que ma bizarrerie apparente ou réelle occasionnoit, & bien plus encore de la simplicité de quelques jeunes gens qui se mettoient aussi les doigts dans les oreilles pour entendre à ma façon, & qui étoient tout étonnés que cela ne leur réussit point.

Quoi que vous pensiez de mon expédient, je vous prie de considérer que, si pour juger sainement de l'intonation, il faut écouter le discours sans voir l'Acteur; il est tout naturel de croire que pour juger sainement du geste & des mouvemens, il faut considérer l'Acteur, sans entendre le discours. Au reste, cet Ecrivain, célèbre par le Diable Boiteux, le Bachelier de Salamanque, Gilblas de Santillanne, Turcaret, un grand nombre de pièces de théâtre & d'opéra comiques; par son Fils l'imitable Mont-meni; M. le Sage étoit devenu si

sourd dans sa vieillesse, qu'il falloit, pour s'en faire entendre, mettre la bouche sur son cornet, & crier de toute sa force. Cependant il alloit à la représentation de ses pieces; il n'en perdoit presque pas un mot; il disoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ni du jeu ni de ses pieces, que depuis qu'il n'entendoit plus les Acteurs; & je me suis assuré par l'expérience qu'il disoit vrai.

Sur quelque étude du langage par gestes, il m'a donc paru que la bonne construction exigeoit qu'on présentât d'abord l'idée principale, parce que cette idée manifestée répandoit du jour sur les autres, en indiquant à quoi les gestes devoient être rapportés. Quand le sujet d'une proposition oratoire ou gesticulée n'est pas annoncé, l'application des autres signes reste suspendue. C'est ce qui arrive à tout moment dans les phrases grecques & latines; & jamais dans les phrases gesticulées, lorsqu'elles sont bien construites.

Je suis à table avec un Sourd & Muet de naissance. Il veut commander à son laquais de me verser à boire. Il avertit d'abord son laquais. Il me regarde ensuite. Puis il imite, du bras & de la main droite, les mouvemens d'un homme qui verse à boire. Il est presque indifférent dans cette phrase lequel des deux derniers signes suit ou précède l'autre. Le Muet peut, après avoir averti le laquais, ou placer le signe qui désigne la chose ordonnée, ou celui qui denote la personne à qui le message s'adresse; mais le lieu du premier geste est fixé. Il n'y a qu'un Muet sans logique qui puisse le déplacer. Cette transposition seroit presque aussi ridicule que l'inadvertance d'un homme qui parleroit sans qu'on fût bien à qui son discours s'adresse. Quant à l'arrangement des deux autres gestes, c'est peut-être moins une affaire de justesse

que de goût, de fantaisie, de convenance, d'harmonie, d'agrément & de style. En général, plus une phrase renfermera d'idées, & plus il y aura d'arrangemens possibles de gestes ou d'autres signes; plus il y aura de danger de tomber dans des contresens, dans des amphibologies, & dans les autres vices de construction. Je ne sais si l'on peut juger sainement des sentimens & des mœurs d'un homme par ses écrits; mais je crois qu'on ne risqueroit pas à se tromper sur la justesse de son esprit, si l'on en jugeoit par son style, ou plutôt par sa construction. Je puis du moins vous assurer que je ne m'y suis jamais trompé. J'ai vu que tout homme dont on ne pouvoit corriger les phrases qu'en les refaisant tout-à-fait, étoit un homme dont on n'auroit pu réformer la tête qu'en lui en donnant une autre.

Mais entre tant d'arrangemens possibles, comment, lorsqu'une langue est morte, distinguer les constructions que l'usage autorisoit? la simplicité & l'uniformité des nôtres m'enhardissent à dire que, si jamais la langue Françoisse meurt, on aura plus de facilité à l'écrire & à la parler correctement que les langues Grecques ou Latines. Combien d'inversions n'employons-nous pas aujourd'hui en Latin & en Grec, que l'usage du tems de Cicéron & de Démosthène, où l'oreille sévère de ces Orateurs profcriroit.

Mais, me dira-t-on, n'avons-nous pas dans notre langue des adjectifs qui ne se placent qu'avant le substantif? N'en avons-nous pas d'autres qui ne se placent jamais qu'après? Comment nos neveux s'instruiront-ils de ces finesse? La lecture des bons Auteurs n'y suffit pas. J'en conviens avec vous, & j'avoue que si la langue Françoisse meurt, les Scayans à venir, qui feront assez de cas de nos

Auteurs pour l'apprendre & pour s'en fervir, ne manqueront pas d'écrire indistinctement *blanc bonnet ou bonnet blanc, méchant Auteur, ou Auteur méchant, homme galant ou galant homme*, & une infinité d'autres qui donneroient à leurs Ouvrages un air tout-à-fait ridicule, si nous ressuscitions pour les lire, mais qui n'empêcheront pas leurs contemporains ignorans de s'écrier à la lecture de quelque piece François: *Racine n'a pas écrit plus correctement, c'est Despréaux tout pur; Bossuet n'auroit pas mieux dit: cette Prose a le nombre, la force, l'élegance, la facilité de celle de Voltaire*. Mais si un petit nombre de cas embarrassans font dire tant de sottises à ceux qui viendront après nous; que devons-nous penser aujourd'hui de nos écrits en Grec & en Latin, & des applaudissemens qu'ils obtiennent?

On éprouve, en s'entretenant avec un Sourd & Muet de naissance, une difficulté presque insurmontable à lui désigner les parties indéterminées de la quantité, soit en nombre, soit en étendue, soit en durée, & à lui transmettre toute abstraction en général. On n'est jamais sûr de lui avoir fait entendre la différence des tems, *je fis, j'ai fait, je faisais, j'aurais fait*. Il en est de même des propositions conditionnelles. Donc si j'avois raison de dire qu'à l'origine du langage, les hommes ont commencé par donner des noms aux principaux objets des sens, *aux fruits, à l'eau, aux arbres, aux animaux, aux serpens, &c. aux passions, aux lieux, aux personnes, &c. aux qualités, aux quantités, aux tems, &c.* je peux encore ajouter que les signes des tems ou des portions de la durée ont été les derniers inventés. J'ai pensé que pendant des siècles entiers, les hommes n'ont eu d'autres tems que le présent de l'indicatif ou de

l'infinitif, que les circonstances déterminoient à être tantôt un futur, tantôt un parfait.

Je me suis cru autorisé dans cette conjecture par l'état présent de la langue Franque. Cette langue est celle que parlent les diverses nations chrétiennes qui commercent en Turquie & dans les échelles du Levant. Je la crois telle aujourd'hui qu'elle a toujours été, & il n'y a pas d'apparence qu'elle se perfectionne jamais. La base en est un Italien corrompu. Ses verbes n'ont pour tout tems que le présent de l'infinitif, dont les autres tems de la phrase ou les conjonctures modifient la signification; ainsi *je t'aime, je t'aimeis, je t'aimerai*, c'est en langue Franque *mi amarti. Tous ont chanté, que chacun chante, vous chanteront*; *tutti cantara. Je veux, je voulois, j'ai voulu, je voudrois épouser, mi voleri sposarti*.

J'ai pensé que les inversions s'étoient introduites & conservées dans le langage, parce que les signes oratoires avoient été institues selon l'ordre des gestes, & qu'il étoit naturel qu'ils gardassent dans la phrase le rang que le droit d'aïnesse leur avoit assigné. J'ai pensé que par la même raison, l'abus des tems des verbes ayant dû subsister, même après la formation complète des conjugaisons, les uns s'étoient absolument passés de certains tems, comme les Hébreux, qui n'ont ni présent ni imparfait, & qui disent fort bien: *Credidi propter quod locutus sum*, au lieu de *Credo & ideo loquor*; *j'ai cru*, & c'est par cette raison que *j'ai parlé*, ou *je crois*, & c'est par cette raison que *je parle*. Et que les autres avoient fait un double emploi du même tems, comme les Grecs, chez qui les Aoristes s'interprètent tantôt au présent, tantôt au passé. Entre une infinité d'exemples, je me contenterai de vous en citer un seul,

qui vous est peut-être moins connu que les autres. Epictète dit *θέλωσι καὶ αἱ φιλοσοφῆν, ἀνθρώποι, πρῶτον ἐπιτελεῖν ἃ ποιοῦν ἐστὶ τὸ πρῶτον. εἶτα ἢ τὴν στανίαν φύσιν καὶ αἰμάθε, εἰ δύναται βασάσαι. πένταθλος εἶναι βύλει, ἢ παλαιστής; ἰδέ σκαυσεαῖς τὰς βραχίονας, τὰς μῆρας, τὴν ὄσφιν καὶ αἰμάθε.*

Epicteti Enchiridion. Pag. 42.

Ce qui signifie proprement : » Ces gens veulent aussi être Philosophes. Homme, aie d'abord appris ce que c'est que la chose que tu veux être. Aie étudié tes forces & le fardeau. Aie vu, si tu peux l'avoir porté. Aie considéré tes bras & tes cuisses. Aie éprouvé tes reins, si tu veux être Quinquertion ou Lutteur. » Mais ce qui se rend beaucoup mieux en donnant aux Aoristes premiers *ἐπιτελεῖν*, *βασάσαι* & aux Aoristes seconds *καὶ αἰμάθε*, ἰδέ, la valeur du présent. » Ces gens veulent aussi être Philosophes. Homme, » apprends d'abord ce que c'est que la chose. » Connois tes forces & le fardeau que tu veux porter. Considère tes bras & tes cuisses. Éprouve tes reins, si tu prétends être Quinquertion ou Lutteur. » Vous n'ignorez pas que ces Quinquertions étoient des gens qui avoient la vanité de se signaler dans tous les exercices de la gymnastique.

Je regarde ces bizarreries des *temps* comme des restes de l'imperfection originelle des langues, des traces de leur enfance, contre lesquelles le bon sens, qui ne permet pas à la même expression de rendre des idées différentes, eût vainement réclamé ses droits dans la suite. Le pli étoit pris ; & l'usage auroit fait taire le bon sens. Mais il n'y a peut-être pas un seul écrivain Grec ou Latin, qui se soit aperçu de ce défaut. Je dis plus : Pas un, peut-être, qui n'ait imaginé que son dis-

cours ou l'ordre d'institution de ses signes suivoit exactement celui des vues de son esprit. Cependant, il est évident qu'il n'en étoit rien. Quand Cicéron commence l'oraison pour Marcellus, par *Diuturni silentii, Patres conscripti, quo eram his temporibus usus*, &c. on voit qu'il avoit eu dans l'esprit, antérieurement à son long silence, une idée qui devoit suivre, qui commandoit la terminaison de son long silence ; & qui le contraignoit à dire *Diuturni silentii*, & non pas *Diuturnum silentium*.

Ce que je viens de dire de l'inversion du commencement de l'Oraison pour Marcellus, est applicable à toute autre inversion. En général, dans une période grecque ou latine, quelque longue qu'elle soit, on s'aperçoit, dès le commencement, que l'auteur ayant eu une raison d'employer telle ou telle terminaison, plutôt que toute autre, il n'y avoit point dans ses idées l'inversion qui regne dans ses termes. En effet, dans la période précédente, qu'est-ce qui déterminoit Cicéron à écrire *Diuturni silentii* au génitif, *quo* à l'ablatif, *eram* à l'imparfait, & ainsi du reste, qu'un ordre d'idées préexistant dans son esprit, tout contraire à celui des expressions ; ordre auquel il se conformoit sans s'en apercevoir, subjugué par la longue habitude de transposer ? Et pourquoi Cicéron n'auroit-il pas transposé sans s'en apercevoir, puisque la chose nous arrive à nous-mêmes, à nous qui croyons avoir formé notre langue sur la suite naturelle des idées. J'ai donc eu raison de distinguer l'ordre naturel des idées & des signes, de l'ordre scientifique & d'institution.

Vous avez pourtant cru, Monsieur, devoir soutenir que dans la période de Cicéron, dont

il s'agit entre nous, il n'y avoit point d'inversion, & je ne disconviens pas, qu'à certains égards, vous ne puissiez avoir raison; mais il faut, pour s'en convaincre, faire deux réflexions, qui, ce me semble, vous ont échappé. La première, c'est que l'inversion, proprement dite, ou l'ordre d'institution, l'ordre scientifique & grammatical n'étant autre chose qu'un ordre dans les mots, contraire à celui des idées; ce qui sera inversion pour l'un, souvent ne le sera pas pour l'autre. Car dans une suite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde soit également affecté par la même. Par exemple, si de ces deux idées contenues dans la phrase *serpentem fuge*, je vous demande quelle est la principale, vous me direz, vous, que c'est le serpent; mais un autre prétendra que c'est la fuite, & vous aurez tous deux raison. L'homme peureux ne songe qu'au serpent; mais celui qui craint moins le serpent que sa perte, ne songe qu'à sa fuite. L'un s'effraie, & l'autre m'avertit. La seconde chose que j'ai à remarquer, c'est que dans une suite d'idées que nous avons à offrir aux autres, toutes les fois que l'idée principale qui doit les affecter n'est pas la même que celle qui nous affecte, eu égard à la disposition différente où nous sommes nous & nos auditeurs, c'est cette idée qu'il faut d'abord leur présenter; & l'inversion dans ce cas n'est proprement qu'oratoire: appliquons ces réflexions à la première période de l'oraison *pro Marcello*. Je me figure Cicéron montant à la Tribune aux harangues, & je vois que la première chose qui a dû frapper ses auditeurs, c'est qu'il a été long-tems sans y monter: ainsi *Diuturni silentii*, le long silence qu'il a gardé, est la première idée qu'il doit leur présenter, quoique l'idée principale pour lui

ne soit pas celle-là, mais *hodiernus dies finem attulit*; car, ce qui frappe le plus un orateur qui monte en chaire, c'est qu'il va parler; & non qu'il a gardé long-tems le silence. Je remarque encore une autre finesse dans le génitif *Diuturni silentii*; les auditeurs ne pouvoient penser au long silence de Cicéron, sans chercher en même tems la cause, & de ce silence, & de ce qui le déterminoit à le rompre. Or, le génitif étant un cas suspensif, leur fait naturellement attendre toutes ces idées, que l'orateur ne pouvoit leur présenter à la fois. Voilà, Monsieur, plusieurs observations, ce me semble, sur le passage dont nous parlons, & que vous auriez pu faire. Je suis persuadé que Cicéron auroit arrangé tout autrement cette période, si, au lieu de parler à Rome, il eût été tout-à-coup transporté en Afrique, & qu'il eût eu à plaider à Carthage. Vous voyez donc par-là, Monsieur, que ce qui n'étoit pas une inversion pour les auditeurs de Cicéron, pouvoit, devoit même en être une pour lui.

Mais allons plus loin; je soutiens que quand une phrase ne renferme qu'un très-petit nombre d'idées, il est fort difficile de déterminer quel est l'ordre naturel que ces idées doivent avoir par rapport à celui qui parle; car si elles ne se présentent pas toutes à la fois, leur succession est au moins si rapide, qu'il est souvent impossible de démêler celle qui nous frappe la première. Qui fait même si l'esprit ne peut pas en avoir un certain nombre exactement dans le même instant? Vous allez peut-être, Monsieur, crier au paradoxe. Mais veuillez auparavant examiner avec moi comment l'article *hic, ille*, se s'est introduit dans la langue Latine & dans la nôtre. Cette discussion ne sera ni longue ni difficile, & pourra

vous rapprocher d'un sentiment qui vous révolte. Transportez-vous d'abord au tems où les adjectifs & les substantifs latins qui désignent les qualités sensibles des Etres & les différens individus de la Nature, étoient presque tous inventés; mais où l'on n'avoit point encore d'expression pour ces vues fines & déliées de l'esprit, dont la philosophie a même aujourd'hui tant de peine à marquer les différences. Supposez ensuite deux hommes pressés de la faim; mais dont l'un n'ait point d'aliment en vue, & dont l'autre soit au pied d'un arbre si élevé qu'il n'en puisse atteindre le fruit. Si la sensation fait parler ces deux hommes, le premier dira, *j'ai faim, je mangerois volontiers*, & le second, *le beau fruit! j'ai faim, je mangerois volontiers*. Mais il est évident que celui-là a rendu précisément, par son discours, tout ce qui s'est passé dans son ame; qu'au contraire, il manque quelque chose dans la phrase de celui-ci, & qu'une des vues de son esprit y doit être sous-entendue: l'expression *je mangerois volontiers*, quand on n'a rien à sa portée, s'étend en général à tout ce qui peut appaiser la faim; mais la même expression se restreint, & ne s'entend plus que d'un beau fruit, quand ce fruit est présent. Ainsi, quoique ces deux hommes aient dit, *j'ai faim, je mangerois volontiers*; il y avoit dans l'esprit de celui qui s'est écrié, *le beau fruit!* un retour vers ce fruit, & l'on ne peut douter que si l'article *le* eût été inventé, il n'eût dit, *le beau fruit! j'ai faim. Je mangerois volontiers icelui*, ou *icelui je mangerois volontiers*. L'article *le* ou *icelui* n'est dans cette occasion, & dans toutes les semblables, qu'un signe employé pour désigner le retour de l'ame sur un objet qui l'avoit antérieurement occupée; & l'in-

vention

vention de ce signe est, ce me semble, une preuve de la marche didactique de l'esprit.

N'allez pas me faire des difficultés sur le lieu que ce signe occuperoit dans la phrase, en suivant l'ordre naturel des vues de l'esprit; car quoique tous ces jugemens, *le beau fruit! j'ai faim, je mangerois volontiers icelui*, soient rendus chacun par deux ou trois expressions, ils ne supposent tous qu'une seule vue de l'ame; celui du milieu, *j'ai faim*, se rend en Latin par le seul mot *Esurio*. Le fruit & la qualité s'aperçoivent en même tems; & quand un Latin disoit *Esurio*, il croyoit ne rendre qu'une seule idée. *Je mangerois volontiers icelui* ne sont que des modes d'une seule sensation. *Je* marque la personne qui l'éprouve; *mangerois*, le désir & la nature de la sensation éprouvée; *volontiers* son intensité ou sa force; *icelui* la présence de l'objet désiré; mais la sensation n'a point dans l'ame ce développement successif du discours; & si elle pouvoit commander à vingt bouches, chaque bouche disant son mot, toutes les idées précédentes seroient rendues à la fois; c'est ce qu'elle exécuteroit à merveille sur un clavecin oculaire; si le système de mon Muet étoit institué, & que chaque couleur fût l'élément d'un mot. Aucune langue n'approcheroit de la rapidité de celle-ci. Mais au défaut de plusieurs bouches, voici ce qu'on a fait; on a attaché plusieurs idées à une seule expression. Si ces expressions énergiques étoient plus fréquentes; au lieu que la langue se traîne sans cesse après l'esprit, la quantité d'idées rendues à la fois, pourroit être telle, que la langue allant plus vite que l'esprit, il seroit forcé de courir après elle. Que deviendroit alors l'inversion qui suppose décomposition des mouvemens simultanés de l'ame,

& multitude d'expressions ? Quoique nous n'ayons guere de ces termes qui équivalent à un long discours, ne suffit-il pas que nous en ayons quelques-uns ; que le Grec & le Latin en fourmillent, & qu'ils soient employés & compris sur le champ, pour vous convaincre que l'ame éprouve une foule de perceptions, sinon à la fois, du moins avec une rapidité si tumultueuse, qu'il n'est guere possible d'en découvrir la loi.

Si j'avois affaire à quelqu'un qui n'eût pas encore la facilité de saisir des idées abstraites, je lui mettrois ce système de l'entendement humain en relief, & je lui dirois : Monsieur, considérez l'homme automate comme une horloge ambulante : que le cœur en représente le grand ressort ; & que les parties contenues dans la poitrine soient les autres pieces principales du mouvement. Imaginez dans la tête un timbre garni de petits marteaux, d'où partent une multitude infinie de fils qui se terminent à tous les points de la boîte. Elevez sur ce timbre une de ces petites figures dont nous ornonnons le haut de nos pendules ; qu'elle ait l'oreille penchée, comme un Musicien qui écouterait si son instrument est bien accordé. Cette petite figure sera l'ame. Si plusieurs des petits cordons sont tirés dans le même instant, le timbre sera frappé de plusieurs coups, & la petite figure entendra plusieurs sons à la fois. Supposez qu'entre ces cordons il y en ait certains qui soient toujours tirés ; comme nous ne nous sommes assurés du bruit qui se fait le jour à Paris que par le silence de la nuit, il y aura en nous des sensations qui nous échapperont souvent par leur continuité. Telle sera celle de notre existence. L'ame ne s'en apperçoit que par un retour sur elle-même, sur-tout dans l'état de santé. Quand

on se porte bien, aucune partie du corps ne nous instruit de son existence ; si quelqu'une nous en avertit par la douleur, c'est, à coup sûr, que nous nous portons mal ; si c'est par le plaisir, il n'est pas toujours certain que nous nous portons mieux.

Il ne tiendrait qu'à moi de suivre ma comparaison plus loin, & d'ajouter que les sons rendus par le timbre ne s'éteignent pas sur le champ ; qu'ils ont de la durée ; qu'ils forment des accords avec ceux qui les suivent ; que la petite figure attentive les compare & les juge consonnans ou dissonnans ; que la mémoire actuelle, celle dont nous avons besoin pour juger & pour discourir, consiste dans la résonnance du timbre ; le jugement dans la formation des accords, & le discours dans leur succession ; que ce n'est pas sans raison qu'on dit de certains cerveaux, qu'ils sont mal timbrés. Et cette loi de liaison si nécessaire dans les longues phrases harmoniques ; cette loi qui demande qu'il y ait entre un accord & celui qui le suit, au moins un son commun, resteroit-elle donc ici sans application ? Ce son commun, à votre avis, ne ressemble-t-il pas beaucoup au moyen terme du syllogisme ? Et que sera-ce que cette analogie qu'on remarque entre certaines ames, qu'un jeu de la Nature qui s'est amusée à mettre deux timbres, l'un à la quinte, & l'autre, à la tierce d'un troisieme ? Avec la fécondité de ma comparaison & la folie de Pythagore, je vous démontrerois la sagesse de cette loi des Scythes, qui ordonnoit d'avoir un ami, qui en permettoit deux, & qui en défendoit trois. Parmi les Scythes, vous dirois-je, une tête étoit mal timbrée, si le son principal qu'elle rendoit n'avoit dans la société aucun harmonique ; trois amis formoient l'accord parfait ;

un quatrieme ami sur-ajouté, ou n'eût été que la replique de l'un des trois autres, ou bien il eût rendu l'accord dissonant.

Mais je laisse ce langage figuré, que j'emploierois tout au plus pour recréer & fixer l'esprit voyage d'un enfant, & je reviens au ton de la philosophie, à qui il faut des raisons, & non des comparaisons.

En examinant les discours que la sensation de la faim ou de la soif faisoient tenir en différentes circonstances, on eut souvent occasion de s'apercevoir que les mêmes expressions s'employoient pour rendre des vues de l'esprit qui n'étoient pas les mêmes; & l'on inventa les signes, *vous, lui, moi, le*, & une infinité d'autres qui particularisent. L'état de l'ame dans un instant indivisible fut représenté par une foule de termes que la précision du langage exigea, & qui distribuèrent une impression totale en parties: & parce que ces termes se prononçoient successivement, & ne s'entendoient qu'à mesure qu'ils se prononçoient, on fut porté à croire que les affections de l'ame qu'ils représentoient avoient la même succession. Mais il n'en est rien. Autre chose est l'état de notre ame, autre chose le compte que nous en rendons, soit à nous-mêmes, soit aux autres; autre chose, la sensation totale & instantanée de cet état; autre chose, l'attention successive & détaillée que nous sommes forcés d'y donner pour l'analyser, la manifester, & nous faire entendre. Notre ame est un tableau mouvant d'après lequel nous peignons sans cesse: nous employons bien du tems à le rendre avec fidélité; mais il existe en entier & tout à la fois: l'esprit ne va pas à pas comptés, comme l'expression. Le pinceau n'exécute qu'à la longue ce que l'œil du Peintre embrasse tout d'un coup.

La formation des langues exigeoit la décomposition; mais *voir* un objet, le *juger* beau, *éprouver* une sensation agréable, *desirer* la possession, c'est l'état de l'ame dans un même instant, & ce que le Grec & le Latin rendent par un seul mot. Ce mot prononcé, tout est dit, tout est entendu. Ah! Monsieur, combien notre entendement est modifié par les signes; & que la diction la plus vive est encore une froide copie de ce qui s'y passe!

Les Ronces dégoûtantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

Voilà une des peintures les plus ressemblantes que nous ayons. Cependant qu'elle est encore loin de ce que j'imagine!

Je vous exhorte, Monsieur, à peser ces choses, si vous voulez sentir combien la question des inversions est compliquée. Pour moi, qui m'occupe plutôt à former des nuages qu'à les dissiper, & à suspendre les jugemens qu'à juger, je vais vous démontrer encore que si le paradoxe que je viens d'avancer n'est pas vrai, si nous n'avons pas plusieurs perceptions à la fois, il est impossible de raisonner & de discourir. Car discourir ou raisonner, c'est comparer deux ou plusieurs idées. Or, comment comparer des idées qui ne sont pas présentes à l'esprit dans le même tems? Vous ne pouvez me nier que nous n'ayons à la fois plusieurs sensations, comme celles de la couleur d'un corps & de sa figure; or, je ne vois pas quel privilege les sensations auroient sur les idées abstraites & intellectuelles. Mais la mémoire, à votre avis, ne suppose-t-elle pas dans un jugement deux idées, à la fois présentes à l'esprit? l'idée qu'on a actuellement, & le souvenir de celle qu'on a eue? Pour moi, je pense que c'est par cette raison que le ju-

gement & la grande mémoire vont si rarement ensemble. Une grande mémoire suppose une grande facilité d'avoir à la fois ou rapidement plusieurs idées différentes; & cette facilité nuit à la comparaison tranquille d'un petit nombre d'idées que l'esprit doit, pour ainsi dire, envisager fixement. Une tête meublée d'un grand nombre de choses disparates, est assez semblable à une bibliothèque de volumes dépareillés. C'est une de ces compilations Germaniques, hérissées sans raison & sans goût, d'Hébreu, d'Arabe, de Grec, & de Latin, qui sont déjà fort grosses, qui grossissent encore, qui grossiront toujours, & qui n'en feront que plus mauvaises. C'est un de ces magasins remplis d'analyses & de jugemens d'ouvrages que l'Analyste n'a point entendus; magasins de marchandises mêlées; dont il n'y a proprement que le bordereau qui lui appartienne: c'est un commentaire où l'on rencontre souvent ce qu'on ne cherche point; rarement ce qu'on cherche, & presque toujours les choses dont on a besoin, égarées dans la foule des inutiles.

Une conséquence de ce qui précède, c'est qu'il n'y a point, & que peut-être même il ne peut y avoir d'inversion dans l'esprit, sur-tout si l'objet de la contemplation est abstrait & métaphysique; & que quoique le Grec dise *νικῶμαι ὀλυμπία θέλεις*, *ἔγω γὰρ τῶν θεῶν; κομψὸν γὰρ ἔστιν*, & le Latin, *honores plurimum valent apud prudentes, si sibi collatos intelligant*, la syntaxe Française, & l'entendement gêné par la syntaxe Grecque ou Latine, disent sans inversion: « Vous voudriez bien être de l'Académie-Françoise? & moi aussi; car c'est un honneur; & le Sage peut faire cas d'un honneur qu'il sent qu'il mérite ». Je ne voudrais donc pas avancer généralement & sans distinction,

que les Latins ne renversent point, & que c'est nous qui renversons. Je dirois seulement qu'au lieu de comparer notre phrase à l'ordre didactique des idées, si on la compare à l'ordre d'invention des mots, au langage des gestes auquel le langage oratoire a été substitué par degrés, il paroît que nous renversons, & que de tous les peuples de la terre, il n'y en a point qui ait autant d'inversions que nous. Mais que si l'on compare notre construction à celle des vues de l'esprit assujetti par la syntaxe Grecque ou Latine, comme il est naturel de faire, il n'est guère possible d'avoir moins d'inversions que nous n'en avons. Nous disons les choses en François, comme l'esprit est forcé de les considérer, en quelque langue qu'on écrive. Ciceron a, pour ainsi dire, suivi la syntaxe Française, avant que d'obéir à la syntaxe Latine.

D'où il s'ensuit, ce me semble, que la communication de la pensée étant l'objet principal du langage, notre langue est de toutes les langues la plus châtiée, la plus exacte & la plus estimable; celle, en un mot, qui a retenu le moins de ces négligences que j'appellerois volontiers des restes de la *balbutie* des premiers âges. Ou, pour continuer le parallèle sans partialité, je dirois que nous avons gagné à n'avoir point d'inversions, de la netteté, de la clarté, de la précision, qualités essentielles au discours; & que nous y avons perdu de la chaleur, de l'éloquence & de l'énergie. J'ajouterois volontiers que la marche didactique & réglée à laquelle notre langue est assujettie, la rend plus propre aux sciences; & que par les tours & les inversions que le Grec, le Latin, l'Italien, l'Anglois se permettent, ces langues sont plus avantageuses pour les lettres. Que

nous pouvons mieux qu'aucun autre peuple faire parler l'esprit, & que le bon sens choisiroit la langue Françoise; mais que l'imagination & les passions donneroient la préférence aux langues anciennes & à celles de nos voisins; qu'il faut parler François dans la société & dans les écoles de Philosophie; & Grec, Latin, Anglois dans les chaires & sur les théâtres; que notre langue sera celle de la vérité, si jamais elle revient sur la terre; & que la Grecque, la Latine, & les autres seront les langues de la fable & du mensonge. Le François est fait pour instruire, éclairer & convaincre; le Grec, le Latin, l'Italien, l'Anglois pour persuader, émouvoir & tromper; parlez Grec, Latin, Italien au peuple, mais parlez François au Sage.

Un autre désavantage des langues à inversions; c'est d'exiger, soit du Lecteur, soit de l'Auditeur, de la contention & de la mémoire. Dans une phrase Latine ou Grecque un peu longue, que de cas, de régimes, de terminaisons à combiner! On n'entend presque rien qu'on ne soit à la fin. Le François ne donne point cette fatigue: on le comprend à mesure qu'il est parlé. Les idées se présentent dans notre discours, suivant l'ordre que l'esprit a dû suivre, soit en Grec, soit en Latin, pour satisfaire aux règles de la syntaxe. La Bruyere vous fatiguera moins à la longue que Tite-Live: l'un est pourtant un Moraliste profond, l'autre un Historien clair; mais cet Historien enchasse si bien ses phrases, que l'esprit, sans cesse occupé à les déboîter les unes de dedans les autres, & à les réstuer dans un ordre didactique & lumineux, se lasse de ce petit travail, comme le bras le plus fort d'un poids léger qu'il faut toujours porter. Ainsi, tout bien considéré, notre langue *pédestre* a sur

les autres l'avantage de l'utile sur l'agréable.

Mais une des choses qui nuisent le plus dans notre langue & dans les langues anciennes à l'ordre naturel des idées, c'est cette harmonie du style à laquelle nous sommes devenus si sensibles, que nous lui sacrifions souvent tout le reste: car il faut distinguer dans toutes les langues trois états, par lesquels elles ont passé successivement, au sortir de celui où elles n'étoient qu'un mélange confus de cris & de gestes, mélange qu'on pourroit appeler du nom de *langage animal*. Ces trois états sont l'état de *naissance*, celui de *formation* & l'état de *perfection*. La langue naissante étoit un composé de mots & de gestes, où les adjectifs, sans genre ni cas, & les verbes, sans conjugaisons ni régimes, conservoient par-tout la même terminaison. Dans la langue formée, il y avoit des mots, des cas, des genres, des conjugaisons, des régimes, en un mot, les signes oratoires nécessaires pour tout exprimer; mais il n'y avoit que cela. Dans la langue perfectionnée, on a voulu de plus de l'harmonie, parce qu'on a cru qu'il ne seroit pas inutile de flatter l'oreille en parlant à l'esprit. Mais comme on préfère souvent l'accessoire au principal, souvent aussi l'on a renversé l'ordre des idées pour ne pas nuire à l'harmonie. C'est ce que Cicéron a fait en partie dans la période pour Marcellus: car la première idée qui a dû frapper ses Auditeurs, après celle de son long silence, c'est la raison qui l'y a obligé; il devoit donc dire: *Diuturni silentii, quo, non timore aliquo, sed partim dolore, partim verecundiâ, eram his temporibus usus, finem hodiernus dies attulit*. Comparez cette phrase avec la sienne, vous ne trouverez d'autre raison de préférence que celle de l'harmonie. De même, dans une autre phrase de ce grand Orateur, *Mors,*

terrorque Civium ac sociorum Romanorum, il est évident que l'ordre naturel demandoit *terror morsque*. Je ne cite que cet exemple parmi une infinité d'autres.

Cette observation peut nous conduire à examiner, s'il est permis de sacrifier quelquefois l'ordre naturel à l'harmonie. On ne doit, ce me semble, user de cette licence, que quand les idées qu'on renverse sont si proches l'une de l'autre, qu'elles se présentent presque à la fois à l'oreille & à l'esprit, à peu près comme on renverse la basse fondamentale en basse continue, pour la rendre plus chantante, quoique la basse continue ne soit véritablement agréable, qu'autant que l'oreille y démêle la progression naturelle de la basse fondamentale qui l'a suggérée. N'allez pas vous imaginer, à cette comparaison, que c'est un grand Musicien qui vous écrit. Il n'y a que deux jours que je commence à l'être. Mais vous savez combien l'on aime à parler de ce qu'on vient d'apprendre.

Il me semble qu'on pourroit trouver plusieurs autres rapports entre l'harmonie du style & l'harmonie musicale. Dans le style, par exemple, lorsqu'il est question de peindre de grandes choses ou des choses surprenantes, il faut quelquefois, sinon sacrifier, du moins altérer l'harmonie, & dire :

Magnum Jovis incrementum.

Nec Brachia longo

Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros.

Vita quoque omnis

Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.

Longo sed proximus intervallo.

Ainsi, dans la musique, il faut quelquefois dérouter l'oreille, pour surprendre & contenter l'i-

Exemple

Je me meurs; a mes yeux le jour cesse de lui-re.

The musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line with lyrics. The middle staff is a bass line with letters 'a', 'b', 'c', 'd', 'd', 'd', 'f', 'f', 'e' written above it. The bottom staff is a bass line with letters 'g', 'h', 'k', 'k', 'k', 'k', 'k' written below it. The music is in a minor key and features a complex harmonic structure.



agination. On pourroit observer auffi, qu'au lieu que les licences, dans l'arrangement des mots, ne font jamais permises qu'en faveur de l'harmonie du style; les licences, dans l'harmonie musicale, ne le font, au contraire, souvent que pour faire naître plus exactement, & dans l'ordre le plus naturel, les idées que le Musicien veut exciter.

Il faut distinguer, dans tout discours en général, la pensée & l'expression; si la pensée est rendue avec clarté, pureté & précision, c'en est assez pour la conversation familière; joignez à ces qualités, le choix des termes, avec le nombre & l'harmonie de la période, & vous aurez le style qui convient à la Chaire; mais vous serez encore loin de la poésie, sur-tout de la poésie que l'Ode & le Poème Epique déploient dans leurs descriptions. Il passe alors dans le discours du Poète un esprit qui en meut & vivifie toutes les syllabes. Qu'est-ce que cet esprit? J'en ai quelquefois senti la présence; mais tout ce que j'en fais, c'est que c'est lui qui fait que les choses sont dites & représentées tout à la fois; que dans le même-tems que l'entendement les saisit, l'ame en est émue, l'agination les voit, & l'oreille les entend; & que le discours n'est plus seulement un enchaînement de termes énergiques, qui exposent la pensée avec force & noblesse; mais que c'est encore un tissu d'hiéroglyphes entassés les uns sur les autres, qui la peignent. Je pourrois dire, en ce sens, que toute poésie est emblématique.

Mais l'intelligence de l'emblème poétique n'est pas donnée à tout le monde. Il faut être presque en état de le créer pour le sentir fortement. Le Poète dit:

Et des fleuves François les eaux ensanglantées,
Ne portioient que des morts aux mers épouvantées;

Mais qui est-ce qui voit, dans la première syllabe de *portoient*, les eaux gonflées de cadavres, & le cours des fleuves comme suspendu par cette digue? Qui est-ce qui voit la masse des eaux & des cadavres s'affaisser, & descendre vers les mers, à la seconde syllabe du même mot? L'effroi des mers est montré à tout Lecteur dans *épouvantées*; mais la prononciation emphatique de sa troisième syllabe, me découvre encore leur vaste étendue. Le Poète dit :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Tous s'écrient que cela est beau ! Mais celui qui s'affure du nombre des syllabes d'un vers par ses doigts, sentira-t-il combien il est heureux, pour un Poète qui a le *soupir* à peindre, d'avoir, dans sa langue, un mot, dont la première syllabe est sourde, la seconde tenue & la dernière muette? On lit *étend les bras*; mais on ne soupçonne guère la longueur & la lassitude des bras, d'être représentées dans ce monosyllabe pluriel; ces bras étendus retombent si doucement avec le premier hémistiche du vers, que presque personne ne s'en aperçoit, non plus que du mouvement subit de la paupière, dans *ferme l'œil*, & du passage imperceptible de la veille au sommeil, dans la chute du second hémistiche *ferme l'œil*, & *s'endort*.

L'homme de goût remarquera, sans doute, que le Poète a quatre actions à peindre, & que son vers est divisé en quatre membres; que les deux dernières actions sont si voisines l'une de l'autre, qu'on ne discerne presque point d'intervalles entre elles; & que des quatre membres du vers, les deux derniers, unis par une conjonction & par la vitesse de la prosodie de l'avant-dernier, sont aussi presque indivisibles; que chacune de ces actions

prend, de la durée totale du vers, la quantité qui lui convient par sa nature; & qu'en les renfermant toutes quatre dans un seul vers, le Poète a satisfait à la promptitude avec laquelle elles ont coutume de se succéder. Voilà, Monsieur, un de ces problèmes que le génie poétique résout sans se les proposer. Mais cette solution est-elle à la portée de tous les Lecteurs? Non, Monsieur, non; aussi je m'attends bien que ceux qui n'ont pas fait d'eux-mêmes ces hiéroglyphes, en lisant le vers de Despreaux, (& ils seront en grand nombre) riront de mon Commentaire, se rappelleront celui du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, & me traiteront de visionnaire.

Je croyois, avec tout le monde, qu'un Poète pouvoit être traduit par un autre; c'est une erreur, & me voilà défabulé. On rendra la pensée, on aura peut-être le bonheur de trouver l'équivalent d'une expression; Homère aura dit *ἠλαγξαν ἰσχυροῖς*, & l'on rencontrera, *vela sonant humeris*; c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. L'emblème délié, l'hiéroglyphe subtil qui règne dans une description entière, & qui dépend de la distribution des longues & des breves dans les langues à quantité marquée, & de la distribution des voyelles entre les consonnes dans les mots de toute langue, tout cela disparaît nécessairement dans la meilleure traduction.

Virgile dit d'Euryale, blessé d'un coup mortel :

Pulchrosque per artus

It cruor; inque humeros cervix collapsa recumbit,

Purpureus veluti cum stolis succisus aratro

Languescit moriens; lassove papavera collo

Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.

Je ne serois guère plus étonné de voir ces vers

s'engendrer par quelque jet fortuit de caracteres, que d'en voir passer toutes les beautés hiéroglyphiques dans une traduction; & l'image d'un jet de sang, *it cruor*; & celle de la tête d'un moribond qui retombe sur son épaule, *cervix collapsa recumbit*; & le bruit d'une faulx (1) qui scie, *succifus*; & la défaillance de *languescit moriens*; & la mollesse de la tige du pavot, *lassove papavera collo*; & le demisère caput, & le gravantur qui finit le tableau. Demisère est aussi mol que la tige d'une fleur; gravantur pèse autant que son calice chargé de pluie; collapsa marque effort & chute. Le même hiéroglyphe double se trouve à *papavera*. Les deux premières syllabes tiennent la tête du pavot droite, & les deux dernières l'inclinent: car vous conviendrez que toutes ces images sont renfermées dans les quatre vers de Virgile, vous qui m'avez paru quelquefois si touché de l'heureuse parodie qu'on lit dans Pétrone, du *lassove papavera collo* de Virgile, appliqué à la foiblesse d'Ascylthe, au sortir des bras de Circé. Vous n'auriez pas été si agréablement affecté de cette application, si vous n'eussiez reconnu dans le *lasso papavera collo*, une peinture fidelle du désastre d'Ascylthe.

Sur l'analyse du passage de Virgile, on croiroit aisément qu'il ne me laisse rien à desirer; & qu'après y avoir remarqué plus de beautés peut-être qu'il n'y en a, mais plus, à coup sûr, que le Poète n'y en a voulu mettre, mon imagination & mon goût doivent être pleinement satisfaits. Point du tout, Monsieur; je vais risquer de me donner deux ridicules à la fois, celui d'avoir vu des beautés qui ne font pas, & celui de reprendre des défauts qui ne font pas davantage. Vous dirai-je? Je trouve le

(1) *Aratrum* ne signifie point une faulx; mais on verra plus bas pourquoi je le traduis ainsi.

gravantur un peu trop lourd pour la tête légère d'un pavot, & l'aratro qui suit le *succifus*, ne me paroît pas en achever la peinture hiéroglyphique. Je suis presque sûr qu'Homere eût placé, à la fin de son vers, un mot qui eût continué, à mon oreille, le bruit d'un instrument qui scie, ou peint, à mon imagination, la chute molle du sommet d'une fleur.

C'est la connoissance, ou plutôt le sentiment vif de ces expressions hiéroglyphiques de la poésie, perdues pour les Lecteurs ordinaires, qui découvrage les imitateurs de génie. C'est-là ce qui faisoit dire à Virgile, qu'il étoit aussi difficile d'enlever un vers à Homere, que d'arracher un clou de la massue d'Hercule. Plus un Poète est chargé de ces hiéroglyphes, plus il est difficile à rendre; & les vers d'Homere en fourmillent. Je n'en veux, pour exemple, que ceux où Jupiter, aux fourcils d'ébène, confirme à Thétys, aux épaules d'ivoire, la promesse de venger l'injure faite à son fils.

Ἡ δὲ κυανέησιν ἐπ' ὀφρούσι νεύσε κρονίων.

Ἄμβροσιαί δ' ἄρα χεῖται ἐπεφύσαντο ἀνακτῶ-

κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο. μέγαν δ' ἐλέλιξεν οὐμπεον.

Combien d'images dans ces trois vers! on voit le froncement des fourcils de Jupiter dans ἐπ' ὀφρούσι, dans νεύσε κρονίων, & sur-tout dans le redoublement heureux des Κ, d'Ἡ δὲ κυανέησιν: la descente & les ondes de ses cheveux dans ἐπεφύσαντο ἀνακτῶ; la tête immortelle du Dieu, majestueusement relevée par l'élision d'ἀπο dans κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο: l'ébranlement de l'Olympe dans les deux premières syllabes d'ἐλέλιξεν: la masse & le bruit de l'Olympe dans les dernières de μέγαν & d'ἐλέλιξεν, & dans le dernier mot entier où l'Olympe ébranlé retombe avec le vers οὐμπεον.

Ce vers, qui s'est rencontré au bout de ma plume, rend, seulement à la vérité, deux hiéroglyphes; l'un de Virgile & l'autre d'Homere; l'un d'ébranlement & l'autre de chute.

Où l'Olympe ébranlé retombe avec le vers.

Hom. ἐλάξεν ὀλυμπον, Virg. Procumbit humi bos.

C'est le retour des λ dans ἐλάξεν ὀλυμπον, qui réveille l'idée d'ébranlement. Le même retour des L se fait dans où l'Olympe ébranlé; mais avec cette différence que les L y étant plus éloignées les unes des autres que dans ἐλάξεν ὀλυμπον, l'ébranlement est moins prompt & moins analogue au mouvement des sourcils. *Retombe avec le vers*, rendroit assez bien le *procumbit humi bos*, sans la prononciation de *vers* qui est moins sourde & moins emphatique que celle de *bos*, qui d'ailleurs se sépare beaucoup mieux d'avec *humi* que *vers* ne se sépare d'avec l'article *le*; ce qui rend le monosyllabe de Virgile plus isolé que le *mien*, & la chute de son *bos* plus complète & plus lourde que celle de mon *vers*.

Une réflexion qui ne sera guere plus déplacée ici que la harangue de l'Empereur du Mexique, dans le chapitre des Coches de Montagne, c'est qu'on avoit une étrange vénération pour les anciens, & une grande frayeur de Despréaux, lorsqu'on s'avisait de demander s'il falloit ou non entendre les deux vers suivans d'Homere, comme Longin les a entendus, & comme Boileau & la Motte les ont traduits.

Jupiter pater, sed tu libera à caligine filios Achivorum;

Zeu pater, ἀλλὰ σὺ μῦσαι ὑπὲρ Θούρας ἀχαιῶν.

Fac serenitatem, daque oculis videre.

Ποίησον δ' εὐθεῖαν, δὲς δ' ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι.



Ποίησον δ' εὐθεῖαν



Ajax de Longin

SUR LES SOURDS ET MUETS. 225

Et in lucem perde nos, quando quidem tibi placuit ita.
 Ἐν τῷ φάει ἢ ἄλαστον, ἐπεὶ νῦν τοι εὐαδὲν οὐτως.
 Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux.
 Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

BOIL.

Voilà, s'écrie Boileau avec le Rhéteur Longin, les véritables sentimens d'un guerrier. Il ne demande pas la vie; un héros n'étoit pas capable de cette bassesse; mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre; il demande donc, en hâte, que le jour paroisse pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devoit avoir à combattre Jupiter même. Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.

LA MOTTE.

Eh! Messieurs, répondrai-je à Longin & à Boileau, il ne s'agit point des sentimens que doit avoir un guerrier, ni du discours qu'il doit tenir dans la circonstance où se trouve Ajax; Homere fa-voit apparemment ces choses aussi-bien que vous; mais de traduire fidèlement deux vers d'Homere. Et si, par hasard, il n'y avoit rien dans ces vers de ce que vous y louez, que deviendroient vos éloges & vos réflexions? Que faudroit-il penser de Longin, de la Motte & de Boileau, si par hasard ils avoient supposé des fanfaronnades impies, où il n'y a qu'une priere sublime & pathétique? & c'est justement ce qui leur est arrivé. Qu'on lise & qu'on relise tant qu'on voudra, les deux vers d'Homere, on n'y verra pas autre chose que, Pere des Dieux & des hommes, Ζεῦ πάτερ, chasse la nuit qui nous couvre les yeux; & puisque tu as résolu de nous perdre, perds-nous du moins à la clarté des cieux.

Tome II.

P

*Faudra-t-il sans combats terminer sa carrière ?
Grand Dieu, chassez la nuit qui nous couvre les yeux ;
Et que nous périssions à la clarté des Cieux.*

Si cette traduction ne rend pas le pathétique des vers d'Homère, du moins on n'y trouve plus le contresens de celle de la Motte & de Boileau.

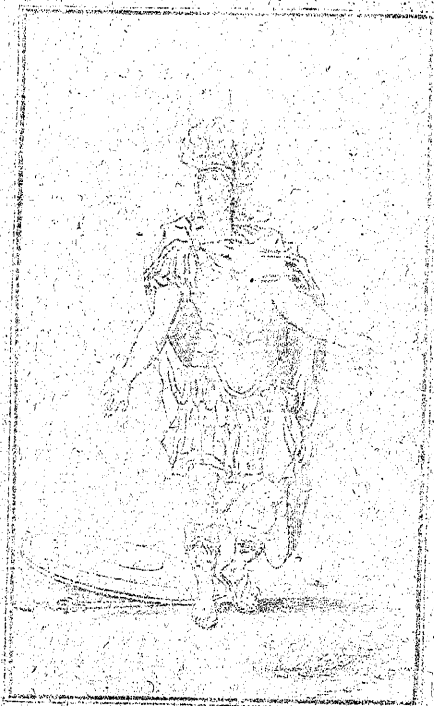
Il n'y a là aucun défi à Jupiter : on n'y voit qu'un héros prêt à mourir, si c'est la volonté de Jupiter, & qui ne lui demande d'autre grâce que celle de mourir en combattant *Ζῷ ποτῆς* ; *Jupiter ! Pater !* Est-ce ainsi que le Philopophe Ménipe s'adresse à Jupiter ?

Aujourd'hui qu'on est à l'abri des hémistiches du redoutable Despréaux, & que l'esprit philosophique nous a appris à ne voir dans les choses que ce qui y est, & à ne louer que ce qui est véritablement beau ; j'en appelle à tous les Savans & à tous les gens de goût, à Mr. de Voltaire, à Mr. de Fontenelle, &c. . . & je leur demande si Despréaux & la Motte n'ont pas défiguré l'Ajax d'Homère ; & si Longin n'a pas trouvé qu'il n'en étoit que plus beau. Je fais quels hommes ce sont que Longin, Despréaux & la Motte. Je reconnois tous ces Auteurs pour mes maîtres ; & ce n'est point eux que j'attaque, c'est Homère que j'ose défendre.

L'endroit du serment de Jupiter, & mille autres que j'aurois pu citer, prouvent assez qu'il n'est pas nécessaire de prêter des beautés à Homère ; & celui du discours d'Ajax ne prouve que trop qu'en lui en prêtant, on risque de lui ôter celles qu'il a. Quelque génie qu'on ait, on ne dit pas mieux qu'Homère, quand il dit bien. Entendons-le du moins, avant que de tenter d'encherir sur lui. Mais il est tellement chargé de ces hiérogly-



Ajax d'Homère



phes poétiques dont je vous entretenois tout-à l'heure, que cen'est pas à la dixieme lecture qu'on peut se flatter d'y avoir tout vu. On pourroit dire que Boileau a eu dans la Litterature le même sort que Descartes en philosophie, & que ce sont eux qui nous ont appris à relever les petites fautes qui leur sont échappées.

Si vous me demandez en quel tems l'hiéroglyphe syllabique s'est introduit dans le langage? Si c'est une propriété du langage naissant, ou du langage formé, ou du langage perfectionné? je vous répondrai que les hommes en instituant les premiers élémens de leur langue, ne suivirent, selon toute apparence, que le plus ou le moins de facilité qu'ils rencontrèrent dans la conformation des organes de la parole, pour prononcer certaines syllabes plutôt que d'autres; sans consulter le rapport que les élémens de leurs mots pouvoient avoir ou par leur quantité, ou par leurs sons, avec lesqualités physiques des êtres qu'ils devoient désigner. Le son de la voyelle A se prononçant avec beaucoup de facilité, fut le premier employé, & on le modifia en mille manières différentes, avant que de recourir à un autre son. La langue Hébraïque vient à l'appui de cette conjecture. La plupart de ses mots ne sont que des modifications de la voyelle A. Et cette singularité du langage ne dément point ce que l'histoire nous apprend de l'ancienneté du peuple. Si l'on examine l'Hébreu avec attention, on prendra nécessairement des dispositions à le reconnoitre pour le langage des premiers habitans de la terre. Quant aux Grecs, il y avoit long-tems qu'ils parloient, & ils devoient avoir les organes de la prononciation très-exercés, lorsqu'ils introduisirent dans leurs mots la quantité, l'harmonie, & l'imitation syllabique.

des mouvemens & des bruits physiques. Sur le penchant qu'on remarque dans les enfans, quand ils ont à désigner un être dont ils ignorent le nom, à suppléer au nom par quelqu'une des qualités sensibles de l'être; je présume que ce fut en passant de l'état de langage naissant à celui de langage formé, que la langue s'enrichit de l'harmonie syllabique; & que l'harmonie périodique s'introduisit dans les ouvrages, plus ou moins marquée, à mesure que le langage s'avança de l'état de langage formé, à celui de langage perfectionné.

Quoi qu'il en soit de ces dates, il est constant que celui à qui l'intelligence des propriétés hiéroglyphiques des mots n'a pas été donnée, ne saisira souvent dans les épithètes que le matériel, & fera sujet à les trouver oisives; il accusera des idées d'être lâches, ou des images d'être éloignées, parce qu'il n'apercevra pas le lien subtil qui les resserre. Il ne verra pas que, dans *l'iv cruor* de Virgile, *l'iv* est en même tems analogue au jet du sang & au petit mouvement des gouttes d'eau sur les feuilles d'une fleur; & il perdra une de ces bagatelles qui reglent les rangs entre les Ecrivains excellens.

La lecture des Poètes les plus clairs a donc aussi sa difficulté; oui sans doute; & je puis affurer qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre un Géometre qu'un Poète, parce qu'il y a mille gens de bon sens contre un homme de goût; & mille personnes de goût contre une d'un goût exquis.

On m'écrivit que dans un discours prononcé par M. l'Abbé de Bernis, le jour de la réception de M. de Bissy à l'Académie Française, Racine est accusé d'avoir manqué de goût dans l'endroit où il a dit d'Hippolite.

Il suivoit tout penfif le chemin de Mycenes;
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes Courriers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baiffée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Si c'est la description en elle-même que M. l'Abbé de Bernis attaque, ainsi qu'on me l'affure, & non le hors de propos, il seroit difficile de vous donner une preuve plus récente & plus forte de ce que je viens d'avancer sur la difficulté de la lecture des Poètes.

On n'apperçoit rien, ce me semble, dans les vers précédens qui ne caractérise l'abattement & le chagrin.

Il suivoit tout penfif le chemin de Mycenes;
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.

Les chevaux est bien mieux que *ses chevaux*; mais combien l'image de ce qu'étoient ces superbes Courriers, n'ajoute-t-elle pas à l'image de ce qu'ils sont devenus! La nutation de tête d'un cheval qui chemine attristé, n'est-elle pas imitée dans une certaine nutation syllabique du vers?

L'œil morne maintenant & la tête baiffée.

Mais voyez comme le Poète ramene les circonstances à son Héros. . . .

. . . . Ses superbes Courriers, &c.

Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Le *sembloient* me paroît trop sage pour un Poète; car il est constant que les animaux qui s'attachent à l'homme, sont sensibles aux marques extérieures de sa joie & de sa tristesse. L'Eléphant s'afflige de

la mort de son conducteur. Le Chien mêle ses cris à ceux de son maître; & le Cheval s'attriste si celui qui le guide est chagrin.

La description de Racine est donc fondée dans la nature; elle est noble; c'est un tableau poétique qu'un Peintre imiteroit avec succès. La poésie, la peinture, le bon goût & la vérité concourent donc à venger Racine de la critique de M. l'Abbé de Bernis.

Mais si l'on nous faisoit remarquer à Louis-le-Grand routes les beautés de cet endroit de la tragédie de Racine, on ne manqueroit pas de nous avertir en même-tems, qu'elles étoient déplacées dans la bouche de Thérémène, & que Thésée auroit eu raison de l'arrêter & de lui dire: *Eh! laissez-là le char & les chevaux de mon fils, & parlez-moi de lui.* Ce n'est pas ainsi, nous ajoutoit le célèbre Porée, qu'Antiloche annonça à Achille la mort de Patrocle. Antiloche s'approche du Héros, les larmes aux yeux, & lui apprend en deux mots la terrible nouvelle,

*Δαίμων θερμὸν χέρον φάτο δ'αἰγ' ἔδδεν ἀνεπέμψεν οὐρανὸν
πατρόλῳ, &c.*

» Patrocle n'est plus. On combat pour son cadavre. Hector a ses armes. » Il y a plus de sublime dans ces deux vers d'Homere que dans toute la pompeuse déclamation de Racine. *Achille, vous n'avez plus d'ami & vos armes sont perdues.* . . . A ces mots, qui ne sent qu'Achille doit voler au combat? Lorsqu'un morceau pêche contre le décent & le vrai, il n'est beau ni dans la Tragédie ni dans le Poème épique. Les détails de celui de Racine ne convenoient que dans la bouche d'un Poète parlant en son nom, & décrivant la mort d'un de ses Héros.

C'est ainsi que l'habile Rhéteur nous instruisoit. Il avoit certes de l'esprit & du goût; & l'on peut dire de lui que *ce fut le dernier des Grecs.* Mais ce *Philopémène* des Rhéteurs faisoit ce qu'on fait aujourd'hui. Il remplissoit d'esprit ses ouvrages, & il sembloit réserver son goût pour juger des ouvrages des autres.

Je reviens à M. l'Abbé de Bernis. A-t-il prétendu seulement que la description de Racine étoit déplacée? c'est précisément ce que le P. Porée nous apprenoit il y a trente à quarante ans. A-t-il accusé de mauvais goût l'endroit que je viens de citer? L'idée est nouvelle; mais est-elle juste?

Au reste, on m'écrit encore qu'il y a dans le discours de M. l'Abbé de Bernis des morceaux bien pensés, bien exprimés, & en grand nombre; vous en devez savoir là-dessus plus que moi; vous, Monsieur, qui ne manquez aucune de ces occasions où l'on se promet d'entendre de belles choses. Si par hasard, il ne se trouvoit dans le discours de M. l'Abbé de Bernis rien de ce que j'y viens de reprendre, & qu'on m'eût fait un rapport infidèle, cela n'en prouveroit que mieux l'utilité d'une bonne lettre, à l'usage de ceux qui entendent & qui parlent.

Par-tout où l'hieroglyphe accidentel aura lieu, soit dans un vers, soit sur un obélisque, comme il est ici l'ouvrage de l'imagination, & là celui du mystère, il exigera, pour être entendu, ou une imagination ou une sagacité peu communes. Mais s'il est si difficile de bien entendre des vers, combien ne l'est-il pas davantage d'en faire! On me dira peut-être *tout le monde fait des vers*; & je répondrai simplement, *presque personne ne fait des vers.* Tout art d'imitation ayant ses hieroglyphes particuliers, je voudrois bien que quelqu'un

prit instruit & délicat s'occupât un jour à les comparer entr'eux.

Balancer les beautés d'un Poète avec celles d'un autre Poète, c'est ce qu'on a fait mille fois. Mais rassembler les beautés communes de la poésie, de la peinture & de la musique; en montrer les analogies; expliquer comment le Poète, le Peintre & le Musicien rendent la même image; saisir les emblèmes fugitifs de leur expression; examiner s'il n'y auroit pas quelque similitude entre ces emblèmes, &c. c'est ce qui reste à faire, & ce que je vous conseille d'ajouter à vos beaux arts réduits à un même principe. Ne manquez pas non plus de mettre, à la tête de cet ouvrage, un chapitre sur ce que c'est que la belle nature; car je trouve des gens qui me soutiennent que, faute de l'une de ces choses, votre traité reste sans fondement; & que faute de l'autre, il manque d'application. Apprenez-leur, Monsieur, une bonne fois, comment chaque art imite la nature dans un même objet; & démontrez-leur qu'il est faux, ainsi qu'ils le prétendent, que toute nature soit belle, & qu'il n'y ait de laide nature que celle qui n'est pas à sa place. Pourquoi, me disent-ils, un vieux chêne gercé, tortu, ébranché, & que je ferois couper, s'il étoit à ma porte, est-il précisément celui que le Peintre y planteroit, s'il avoit à peindre ma chaumière? Ce chêne est-il beau? est-il laid? qui a raison du propriétaire ou du Peintre? Il n'est pas un seul objet d'imitation, sur lequel ils ne fassent la même difficulté, & beaucoup d'autres. Ils veulent que je leur dise encore pourquoi une peinture admirable dans un poème, deviendroit ridicule sur la toile? Par quelle singularité le Peintre qui se proposeroit de rendre, avec son pinceau, ces beaux vers de Virgile:

*Interea magno misceri murmure Pontum,
Emissaque hiemem sensit Neptunus, & imis
Stagna refusa vadis; gravius commotus, & alto
Prospiciens, summa placidum capus extulit unda.*

Par quelle singularité, disent-ils, ce Peintre ne pourroit-il pas prendre le moment frappant, celui où Neptune élève sa tête hors des eaux: pourquoi le Dieu ne paroissant alors qu'un homme décollé, sa tête si majestueuse dans le poème, feroit-elle un mauvais effet sur les ondes? Comment arrive-t-il que ce qui ravit notre imagination déplaît à nos yeux? La belle nature n'est donc pas une pour le Peintre & pour le Poète, continuent-ils; & Dieu fait les conséquences qu'ils tirent de cet aveu. En attendant que vous me délivriez de ces raisonneurs importuns, je vais m'amuser sur un seul exemple de l'imitation de la nature dans un même objet, d'après la poésie, la peinture & la musique.

Cet objet d'imitation des trois arts est une femme mourante. Le Poète dira:

*Illa graves oculos conata atollere, rursus
Deficit: infixum stridet sub pectore vulnus.
Ter sese atollens, cubitoque annexa, levavit;
Ter revoluta toro est; oculisque errantibus, alto
Quasivit calo lucem, ingemuitque reperta.*

VIRG.

Ou

*vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.*

LUCRET.

Le Musicien (*) commencera par pratiquer un intervalle de semi-ton en descendant; (a) *illa gra-*

(*) Voyez la planche.

ves oculos conata atollere, rursus deficit. Puis il montera par un intervalle de fausse quinte (*r*); & après un repos, par l'intervalle encore plus pénible de Triton (*b*), *ter sese atollens*: suivra un petit intervalle de semi-ton en montant [*c*]; *oculis errantibus, alto quæsivi caelo lucem.* Ce petit intervalle, en montant, sera le rayon de lumière. C'étoit le dernier effort de la moribonde; elle ira ensuite toujours en déclinant par des degrés conjoints (*d*) *revoluta toro est.* Elle expirera enfin & s'éteindra par un intervalle de demi-ton (*e*), *vita quoque omnis omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.* Lucrece peint la résolution des forces par la lenteur de deux spondées, *exsolvatur*; & le Musicien la rendra par deux blanches en degrés conjoints (*f*); la cadence sur la seconde de ces branches sera une imitation très-frappante du mouvement vacillant d'une lumière qui s'éteint.

Parcourez maintenant des yeux l'expression du Peintre; vous y reconnoîtrez par-tout l'*exsolvatur* de Lucrece, dans les jambes, dans la main gauche, dans le bras droit. Le Peintre n'ayant qu'un moment, n'a pu rassembler autant de symptômes mortels que le Poète; mais en revanche, ils sont bien plus frappans. C'est la même chose que le Peintre montre; les expressions du Musicien & du Poète n'en sont que des hiéroglyphes. Quand le Musicien saura son art, les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre. Aussi les premières mesures de la basse seront-elles ici d'une harmonie très-lugubre, qui résultera d'un accord de septième superflue (*g*), mise comme hors des règles ordinaires, & suivie d'un autre

accord dissonnant de fausse quinte (*h*). Le reste fera un enchaînement de sixtes & de tierces molles [*k*], qui caractériseront l'épuisement des forces, & qui conduiront à leur extinction. C'est l'équivalent des spondées de Virgile, *alto quæsivi caelo lucem.*

Au reste, j'ébauche ici ce qu'une main plus habile peut achever. Je ne doute point que l'on ne trouvât dans nos Peintres, nos Poètes & nos Musiciens des exemples & plus analogues encore les uns aux autres & plus frappans, du sujet même que j'ai choisi; mais je vous laisse le soin de les chercher & d'en faire usage, à vous, Monsieur, qui devez être Peintre; Poète, Musicien; car vous n'auriez pas tenté de réduire les beaux arts à un même principe, s'ils ne vous étoient pas tous à peu près également connus.

Comme le Poète & l'Orateur savent quelquefois tirer parti de l'harmonie du style; & que le Musicien rend toujours sa composition plus parfaite quand il en bannit certains accords; & des accords qu'il emploie, certains intervalles; je loue le soin de l'Orateur & le travail du Musicien & du Poète, autant que je blâme cette noblesse prétendue qui nous a fait exclure de notre langue un grand nombre d'expressions énergiques. Les Grecs, les Latins qui ne connoissoient guère cette fausse délicatesse, disoient en leur langue ce qu'ils vouloient, & comme ils le vouloient. Pour nous, à force de raffiner, nous avons appauvri la nôtre; & n'ayant souvent qu'un terme propre à rendre une idée, nous aimons mieux affaiblir l'idée que de ne pas employer un terme noble. Quelle perte pour ceux d'entre nos écrivains qui ont l'imagination forte, que celle de tant de mots que nous revoyons avec plaisir dans Amyot &

dans Montagne ! Ils ont commencé par être rejetés du beau style , parce qu'ils avoient passé dans le peuple ; & ensuite rebutés par le peuple même , qui à la longue est toujours le singe des Grands , ils sont devenus tout-à-fait inutiles. Je ne doute point que nous n'ayons bientôt , comme les Chinois , la langue *parlée* & la langue *écrite*. Ce fera , Monsieur , presque ma dernière réflexion. Nous avons fait assez de chemin ensemble , & je sens qu'il est tems de se séparer. Si je vous arrête encore un moment à la sortie du labyrinthe où je vous ai promené , c'est pour vous en rappeler en peu de mots les détours.

J'ai cru que pour bien connoître la nature des inversions , il étoit à propos d'examiner comment le langage oratoire s'étoit formé.

J'ai inféré de cet examen , 1°. que notre langue étoit pleine d'inversions , si on la comparoit avec le langage animal , ou avec le premier état du langage oratoire , l'état où ce langage étoit sans cas , sans régime , sans déclinaisons , sans conjugaisons , en un mot , sans syntaxe. 2°. Que si nous n'avions dans notre langue presque rien de ce que nous appelons inversion dans les langues anciennes , nous en étions peut-être redevables au péripatéticisme moderne , qui réalisant les êtres abstraits , leur avoit assigné dans le discours la place d'honneur.

En appuyant sur ces premières vérités , j'ai pensé que , sans remonter à l'origine du langage oratoire , on pourroit s'en assurer par l'étude seule de la langue des Gestes.

J'ai proposé deux moyens de connoître la langue des Gestes ; les expériences sur un Muet de convention , & la conversation assidue avec un Sourd & Muet de naissance.

L'idée du Muet de convention , ou celle d'ôter la parole à un homme pour s'éclairer sur la formation du langage , cette idée , dis-je , un peu généralisée , m'a conduit à considérer l'homme distribué en autant d'êtres distincts & séparés qu'il a de sens ; & j'ai conçu que , si pour bien juger de l'intonation d'un Acteur , il falloit l'écouter sans le voir ; il étoit naturel de le regarder sans l'entendre , pour bien juger de son geste.

A l'occasion de l'énergie du geste , j'en ai rapporté quelques exemples frappans qui m'ont engagé dans la considération d'une sorte de sublime , que j'appelle *sublime de situation*.

L'ordre qui doit regner entre les gestes d'un Sourd & Muet de naissance , dont la conversation familière m'a paru préférable aux expériences sur un Muet de convention ; & la difficulté qu'on a de transmettre certaines idées à ce Sourd & Muet , m'ont fait distinguer , entre les signes oratoires , les *premiers* & les *derniers* institués.

J'ai vu que les signes qui marquoient dans le discours les parties indéterminées de la *quantité* , & sur-tout celles du *tems* , avoient été du nombre des derniers institués ; & j'ai compris pourquoi quelques langues manquoient de plusieurs *tems* , & pourquoi d'autres langues faisoient un double emploi du même *tems*.

Ce manque de *tems* dans une langue , & cet abus des *tems* dans une autre , m'ont fait distinguer dans toute langue en général , trois états différens ; l'état de *naissance* , celui de *formation* ; & l'état de *perfection*.

J'ai vu sous la langue formée , l'esprit enchaîné par la syntaxe , & dans l'impossibilité de mettre entre ses concepts l'ordre qui regne dans les périodes Grecques & Latines. D'où j'ai conclu ,

1°. que, quelque soit l'ordre des termes dans une langue ancienne ou moderne, l'esprit de l'Ecrivain a suivi l'ordre didactique de la syntaxe Française; 2°. que cette syntaxe étant la plus simple de toutes, la langue Française avoit, à cet égard & à plusieurs autres, l'avantage sur les langues anciennes.

J'ai fait plus. *J'ai démontré* par l'introduction & par l'utilité de l'article *hic, ille* dans la langue Latine, & *le* dans la langue Française; & par la nécessité d'avoir plusieurs perceptions à la fois pour former un jugement ou un discours, que, quand l'esprit ne seroit point subjugué par les syntaxes Grecques & Latines, la suite de ses vues ne s'éloigneroit guere de l'arrangement didactique de nos expressions.

En suivant le passage de l'état de langue formée à l'état de langue perfectionnée, *j'ai rencontré* l'harmonie.

J'ai comparé l'harmonie du style à l'harmonie musicale; & *je me suis convaincu*, 1°. que dans les mots la première étoit un effet de la *quantité*, & d'un certain entrelacement des voyelles avec les consonnes, suggéré par l'instinct; & que dans la période, elle résultoit de l'arrangement des mots; 2°. que l'harmonie syllabique, & l'harmonie périodique engendroient une espèce d'hiéroglyphe particulier à la poésie; & *j'ai considéré* cet hiéroglyphe dans l'analyse de trois ou quatre morceaux des plus grands Poètes.

Sur cette analyse, *j'ai cru pouvoir assurer* qu'il étoit impossible de rendre un Poète dans une autre langue, & qu'il étoit plus commun de bien entendre un Géometre qu'un Poète.

J'ai prouvé par deux exemples la difficulté de bien entendre un Poète. Par l'exemple de Lon-

gin, de Boileau & de la Motte, qui se sont trompés sur un endroit d'Homere; & par l'exemple de M. l'Abbé de Bernis, qui m'a paru s'être trompé sur un endroit de Racine.

Après avoir fixé la date de l'introduction de l'hiéroglyphe syllabique dans une langue, quelle qu'elle soit, *j'ai remarqué* que chaque art d'imitation avoit son hiéroglyphe, & qu'il seroit à souhaiter qu'un Ecrivain instruit & délicat en entreprit la comparaison.

Dans cet endroit *j'ai tâché*, Monsieur, de vous faire entendre que quelques personnes attendoient de vous ce travail, & que ceux qui ont lu vos Beaux-Arts réduits à l'imitation de la belle nature, se croyoient en droit d'exiger que vous leur expliquassiez clairement ce que c'est que *la belle nature*.

En attendant que vous fassiez la comparaison des hiéroglyphes de la poésie, de la peinture & de la musique, *j'ai osé* la tenter sur un même sujet.

L'*harmonie musicale*, qui entroit nécessairement dans cette comparaison, m'a ramené à l'harmonie oratoire. *J'ai dit* que les entraves de l'une & de l'autre étoient beaucoup plus supportables, que je ne fais quelle prétendue délicatesse qui tend de jour en jour à appauvrir notre langue; & je le répétois, lorsque je me suis retrouvé dans l'endroit où je vous avois laissé.

N'allez pas vous imaginer, Monsieur, sur ma dernière réflexion, que je me repente d'avoir préféré notre langue à toutes les langues anciennes, & à la plupart des langues modernes. Je persiste dans mon sentiment; & je pense toujours que le François a sur le Grec, le Latin, l'Italien, l'Anglois, &c. l'avantage de l'utile sur l'agréable.

L'on m'objectera, peut-être, que si, de mon

aveu, les langues anciennes & celles de nos voisins servent mieux à l'agrément, il est d'expérience qu'on n'en est pas abandonné dans les occasions utiles. Mais je répondrai que, si notre langue est admirable dans les choses utiles, elle fait aussi se prêter aux choses agréables. Y a-t-il quelque caractère qu'elle n'ait pris avec succès ? Elle est folâtre dans Rabelais ; naïve dans la Fontaine & Brantôme ; harmonieuse dans Malherbe & Fléchier ; sublime dans Corneille & Bossuet. Que n'est-elle point dans Boileau, Racine, Voltaire, & une foule d'autres Ecrivains en vers & en prose ? Ne nous plaignons donc pas. Si nous savons nous en servir, nos ouvrages seront aussi précieux pour la postérité, que les ouvrages des Anciens le sont pour nous. Entre les mains d'un homme ordinaire, le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien ne produiront que des choses communes ; le François produira des miracles sous la plume d'un homme de génie. En quelque langue que ce soit, l'ouvrage que le génie soutient ne tombe jamais.



ADDITIONS

ADDITIONS

Pour servir d'Eclaircissemens à quelques endroits de la Lettre sur les Sourds & Muets.

L' A U T E U R

DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE

A M. B*** SON LIBRAIRE.

RIEN de plus dangereux, Monsieur, que de faire la critique d'un ouvrage qu'on n'a point lu, & à plus forte raison, d'un ouvrage qu'on ne connoît que par *ouï-dire*. C'est précisément le cas où je me trouve.

Une personne qui avoit assisté à la dernière assemblée publique de l'Académie Française, m'avoit assuré que M. l'Abbé de Bernis avoit repris, non comme simplement déplacés, mais comme mauvais en eux-mêmes, ces vers du *Récit de Thérémène* :

Ses superbes Courriers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

J'ai cru, sans aucun dessein de désobliger M. l'Abbé de Bernis, pouvoir attaquer un sentiment que j'avois lieu de regarder comme le sien. Mais il me revient de tous côtés dans ma solitude, que M. l'Abbé de Bernis n'a prétendu blâmer dans

Tomé II.

Q

ces vers de Racine que *le hors de propos*, & non l'image en elle-même. On ajoute, que bien loin de donner sa critique pour nouvelle, il n'a cité les vers dont il s'agit, que comme l'exemple le plus connu, & par conséquent le plus propre à convaincre de la foiblesse que les grands hommes ont quelquefois de se laisser entraîner au mauvais goût.

Je crois donc, Monsieur, devoir déclarer publiquement que je suis entièrement de l'avis de M. l'Abbé de Bernis, & rétracter en conséquence une critique prématurée.

Je vous envoie ce désaveu, si convenable à un Philosophe qui n'aime & ne cherche que la vérité. Je vous prie de le joindre à ma Lettre même, afin qu'ils subsistent, ou qu'ils soient oubliés ensemble; & sur-tout de le faire parvenir à Mr. l'Abbé Rainal, pour qu'il en puisse faire mention dans son Mercure, & à Mr. l'Abbé de Bernis, que je n'ai jamais eu l'honneur de voir, & qui m'est seulement connu par la réputation que lui ont mérité son amour pour les Lettres, son talent distingué pour la poésie, la délicatesse de son goût, la douceur de ses mœurs, & l'agrément de son commerce. Voilà sur quoi je n'aurai point à me rétracter, tout le monde étant de même avis. Je suis très-sincèrement, Monsieur,

Votre très, &c.

A V. ce 3 Mars, 1751.

A V I S

A PLUSIEURS HOMMES.

LES Questions auxquelles on a tâché de satisfaire dans la Lettre qui suit, ont été proposées par la personne même à qui elle est adressée; & elle n'est pas la centième femme à Paris qui soit en état d'entendre les réponses.

L E T T R E

A MADEMOISELLE ***.

NON, Mademoiselle, je ne vous ai point oubliée. J'avoue seulement que le moment de loisir qu'il me falloit pour arranger mes idées, s'est fait attendre assez long-tems; Mais enfin il s'est présenté entre le premier & le second volume du grand ouvrage qui m'occupe; & j'en profite, comme d'un intervalle de beau tems, dans des jours pluvieux.

Vous ne concevez pas, dites-vous, comment dans la supposition singulière d'un homme distribué en autant de parties pensantes que nous avons de sens, il arriveroit que chaque sens devint géomètre, & qu'il se formât jamais entre les cinq sens une société, où l'on parleroit de tout, & où l'on ne s'entendroit qu'en géométrie. Je vais tâcher d'éclaircir cet endroit; car toutes les fois

que vous aurez de la peine à m'entendre, je dois penser que c'est ma faute.

L'odorat voluptueux n'aura pu s'arrêter sur des fleurs; l'oreille délicate être frappée des sons; l'œil prompt & rapide se promener sur différens objets; le goût inconstant & capricieux changer de faveurs; le toucher pesant & matériel s'appuyer sur des solides, sans qu'il reste à chacun de ces Observateurs la mémoire ou la conscience d'une, de deux, trois, quatre, &c. perceptions différentes; ou celle de la même perception, une, deux, trois, quatre fois réitérée, & par conséquent la notion des nombres, *un, deux, trois, quatre*, &c. Les expériences fréquentes qui nous constatent l'existence des êtres ou de leurs qualités sensibles, nous conduisent en même tems à la notion abstraite des nombres; & quand le toucher, par exemple, dira, « j'ai saisi deux globes, un cylindre », de deux choses l'une, ou il ne s'entendra pas; ou avec la notion de globe & de cylindre, il aura celle des nombres, *un & deux*, qu'il pourra séparer par abstraction, des corps auxquels il les appliquoit, & se former un objet de méditation & de calculs; de calculs arithmétiques, si les symboles de ses notions numériques ne désignent ensemble ou séparément, qu'une collection d'unités déterminée; de calculs algébriques, si plus généraux, ils s'étendent chacun indéterminément à toute collection d'unités.

Mais la vue, l'odorat & le goût sont capables des mêmes progrès scientifiques. Nos sens distribués en autant d'êtres pensans, pourroient donc s'élever tous aux spéculations les plus sublimes de l'arithmétique & de l'algèbre; sonder les profondeurs de l'analyse, se proposer entr'eux les problèmes les plus compliqués sur la nature des équations,

& les résoudre comme s'ils étoient des Diophantes. C'est peut-être ce que fait l'huître dans sa coquille.

Quoi qu'il en soit, il s'ensuit que les mathématiques pures entrent dans notre âme par tous les sens, & que les notions abstraites nous devroient être bien familières. Cependant ramenés nous-mêmes sans cesse par nos besoins & par nos plaisirs, de la sphère des abstractions vers les êtres réels, il est à présumer que nos sens personnifiés ne feroient pas une longue conversation, sans rejoindre les qualités des êtres à la notion abstraite des nombres. Bientôt l'œil bigarrera son discours & ses calculs de couleurs; & l'oreille dira de « lui: » *voilà sa folie qui le tient*. Le goût, « *c'est bien dommage* ». L'odorat, *il entend l'analyse à merveille*; & le toucher, *mais il est fou à lier, quand il en est sur ses couleurs*. Ce que j'imagine de l'œil, convient également aux quatre autres sens. Ils se trouveront tous un ridicule; & pourquoi nos sens ne feroient-ils pas séparés, ce qu'ils font bien quelquefois réunis?

Mais les notions des nombres ne seront pas les seules qu'ils auront communes. L'odorat devenu géometre, & regardant la fleur comme un centre, trouvera la loi, selon laquelle l'odeur s'affoiblit en s'en éloignant; & il n'y en a pas un des autres qui ne puisse s'élever, sinon au calcul, du moins à la notion des *intensités & des remissions*. On pourroit former une table assez curieuse des qualités sensibles & des notions abstraites, communes & particulières à chacun des sens; mais ce n'est pas ici mon affaire. Je remarquerai seulement, que plus un sens seroit riche, plus il auroit de notions particulières, & plus il paroîtroit extravagant aux autres; il traiteroit ceux-ci d'êtres

tres bornés; mais, en revanche, ces êtres bornés le prendroient sérieusement pour un fou; que le plus sot d'entr'eux se croiroit infailliblement le plus sage; qu'un sens ne seroit guere contredit que sur ce qu'il sauroit le mieux; qu'ils seroient presque toujours quatre contre un; ce qui doit donner bonne opinion des jugemens de la multitude; qu'au lieu de faire de nos sens personifiés une société de cinq personnes, si on en compose un peuple, ce peuple se divisera nécessairement en cinq sectes, la secte des yeux, celle des nez, la secte des palais, celle des oreilles, & la secte des mains; que ces sectes auront toutes la même origine, l'ignorance & l'intérêt; que l'esprit d'intolérance & de persécution se glissera bientôt entr'elles; que les yeux seront condamnés aux Petites-Maisons, comme des visionnaires; les nez regardés comme des imbécilles; les palais évités comme des gens insupportables par leur caprice & leur fausse délicatesse; les oreilles détestées pour leur curiosité & leur orgueil, & les mains méprisées pour leur matérialisme; & que si quelque puissance supérieure secondoit les intentions droites & charitables de chaque parti, en un instant la nation entière seroit exterminée.

Il me semble qu'avec la légèreté de la Fontaine, & l'esprit philosophique de la Motte, on feroit une fable excellente de ces idées; mais elle ne seroit pas meilleure que celle de Platon. Platon suppose que nous sommes tous assis dans une caverne, le dos tourné à la lumière, & le visage vers le fond; que nous ne pouvons presque remuer la tête, & que nos yeux ne se portent jamais que sur ce qui se passe devant nous. Il imagine, entre la lumière & nous, une longue muraille, au dessus de laquelle paroissent, vont, viennent,

avancent, reculent & dispaeroissent toutes sortes de figures, dont les ombres sont projetées vers le fond de la caverne. Le peuple meurt, sans jamais avoir apperçu que ces ombres. S'il arrive à un homme sensé de soupçonner le prestige, de vaincre, à force de se tourmenter, la puissance qui lui tenoit la tête tournée, d'escalader la muraille, & de sortir de la caverne; qu'il se garde bien, s'il y rentre jamais, d'ouvrir la bouche de ce qu'il aura vu. Belle leçon pour les Philosophes! Permettez, Mademoiselle, que j'en profite comme si je l'étois devenu, & que je passe à d'autres choses.

Vous me demandez ensuite comment nous avons plusieurs perceptions à la fois. Vous avez de la peine à le concevoir; mais concevez-vous plus facilement que nous puissions former un jugement, ou comparer deux idées, à moins que l'une ne nous soit présente par la perception, & l'autre par la mémoire. Plusieurs fois, dans le dessein d'examiner ce qui se passoit dans ma tête, & de *prendre mon esprit sur le fait*, je me suis jeté dans la méditation la plus profonde, me retirant en moi-même avec toute la contention dont je suis capable; mais ces efforts n'ont rien produit. Il m'a semblé qu'il faudroit être tout à la fois au dedans & hors de soi, & faire en même-tems le rôle d'observateur, & celui de la machine observée. Mais il en est de l'esprit comme de l'œil, il ne se voit pas. Il n'y a que Dieu qui sache comment le syllogisme s'exécute en nous. Il est l'auteur de la pendule; il a placé l'ame ou le *mouvement* dans la boîte, & les heures se marquent en sa présence. Un monstre à deux têtes, emmanchées sur un même col, nous apprendroit peut-être quelque nouvelle. Il faut donc attendre que la nature, qui

combine tout, & qui amène, avec les siècles, les phénomènes les plus extraordinaires, nous donne un *Dicéphale* qui se contemple lui-même, & dont une des têtes fasse des observations sur l'autre.

Je vous avoue que je ne suis pas en état de répondre aux questions que vous me proposez sur les Sourds & Muets de naissance. Il faudroit recourir au Muet, mon ancien ami, ou, ce qui vaudroit encore mieux, consulter M. Pereire; mais les occupations continuelles qui m'obsèdent, ne m'en laissent pas le loisir. Il ne faut qu'un instant pour former un système; les expériences demandent du tems. J'en viens donc tout de suite, à la difficulté que vous me faites sur l'exemple que j'ai tiré du premier Livre de l'*Enéide*.

Je prétends, dans ma Lettre, que le beau moment du Peintre, & c'est aussi votre avis; mais vous ne concevez pas que cette tête de Neptune, qui, dans le Poème, s'éleve si majestueusement sur les flots, fit un mauvais effet sur la toile. Vous dites: » J'admire la tête de Neptune dans Virgile, parce » que les eaux ne dérobent point à mon imagination le reste de la figure; & pourquoi ne l'admirerois-je pas aussi sur la toile de Carle, si » son pinceau fait donner de la transparence aux » flots?

Je peux, ce me semble, vous en apporter plusieurs raisons: la première, & qui n'est pas la meilleure, c'est que tout corps qui n'est plongé qu'en partie dans un fluide, est défiguré par un effet de la réfraction, qu'un imitateur fidèle de la nature est obligé de rendre, & qui écarteroit la tête de Neptune de dessus ses épaules; la seconde, c'est que, quelque transparence que le pinceau puisse donner à l'eau, l'image des corps qui y sont

plongés, est toujours trop affoiblie: ainsi, toute l'attention du spectateur se réunissant sur la tête de Neptune, le Dieu n'en seroit pas moins décollé. Mais je vais plus loin. Je suppose qu'un Peintre puisse, sans conséquence, négliger l'effet de la réfraction, & que son pinceau sache rendre toute la limpidité naturelle des eaux; je crois que son tableau seroit encore défectueux, s'il choisiroit le moment où Neptune élève sa tête sur les flots: il pécheroit contre une règle que les grands maîtres observent inviolablement, & que la plupart de ceux qui jugent de leurs productions, ne connoissent pas assez. C'est que dans les occasions, sans nombre, où des figures projetées sur une figure humaine, ou plus généralement sur une figure animale, doivent en couvrir une partie; cette partie dérobée par la projection, ne doit jamais être entière & complète: en effet, si c'étoit un poing ou un bras, la figure paroîtroit manchotte; si c'étoit un autre membre, elle paroîtroit mutilée de ce membre, & par conséquent estropiée. Tout Peintre qui craindra de rappeler à l'imagination des objets désagréables, évitera l'apparence d'une amputation chirurgicale; il ménagera la disposition relative de ses figures, de manière que quelque portion visible des membres cachés, annonce toujours l'existence du reste.

Cette maxime s'étend, quoiqu'avec moins de sévérité, à tous les autres objets. Brisez vos colonnes, si vous voulez; mais ne les sciez pas. Elle est ancienne, & nous la trouvons constamment observée dans les bustes. On leur a donné, avec le col entier, une partie des épaules & de la poitrine. Les Artistes scrupuleux diroient donc encore, dans l'exemple dont il s'agit, que les flots dévoient Neptune. Aussi aucun ne s'est-il avisé de pren-

dre cet instant. Ils ont tous préféré la seconde image du Poète, le moment suivant, où le Dieu est presque tout entier hors des eaux, & où l'on commence à appercevoir les roues légères de son char.

Mais si vous continuez d'être mécontente de cet exemple, le même Poète m'en fournira d'autres, qui prouveront mieux que la poésie nous fait admirer des images, dont la peinture seroit insouvenable, & que notre imagination est moins scrupuleuse que nos yeux : en effet, qui pourroit supporter sur la toile la vue de Polyphème, faisant craquer sous ses dents les os d'un des compagnons d'Ulysse ? Qui verroit, sans horreur, un Géant tenant un homme en travers dans sa bouche énorme, & le sang ruisselant sur sa barbe & sur sa poitrine ? Ce tableau ne récréera que des Cannibales. Cette nature sera admirable pour des Anthropophages, mais détestable pour nous.

Je suis étonné, quand je pense à combien d'éléments différens tiennent les règles de l'imitation & du goût, & la définition de la belle nature. Il me semble qu'avant que de prononcer sur ces objets, il faudroit avoir pris parti sur une infinité de questions relatives aux mœurs, aux coutumes, au climat, à la religion & au gouvernement. Toutes les voûtes sont sur-baissées en Turquie. Le Musulman imite des croissans par-tout. Son goût même est subjugué ; & la servitude des peuples se remarque jusques dans la forme des dômes. Mais tandis que le despotisme affaïsse les voûtes & les cintres, le culte brise les figures humaines, & les bannit de l'architecture, de la peinture & des palais.

Quelqu'autre, Mademoiselle, vous fera l'histoire des opinions différentes des hommes sur le goût, & vous expliquera, ou par des raisons, ou

par des conjectures, d'où naît la bizarre irrégularité que les Chinois affectent par-tout ; je vais tâcher, pour moi, de vous développer, en peu de mots, l'origine de ce que nous appellons le goût en général, vous laissant à vous-même le soin d'examiner à combien de vicissitudes les principes en sont sujets.

La perception des rapports est un des premiers pas de notre raison. Les rapports sont simples ou composés : ils constituent la symmétrie. La perception des rapports simples étant plus facile que celle des rapports composés ; & entre tous les rapports, celui d'égalité étant le plus simple, il étoit naturel de le préférer ; & c'est ce qu'on a fait. C'est par cette raison que les aîles d'un bâtiment sont égales, & que les côtés des fenêtres sont parallèles. Dans les arts, par exemple, en architecture, s'écarter souvent des rapports simples & des symmétries qu'ils engendrent, c'est faire une machine, un labyrinthe, & non pas un palais. Si les raisons d'utilité, de variété, d'emplacement, &c. nous contraignent de renoncer au rapport d'égalité, & à la symmétrie la plus simple, c'est toujours à regret, & nous nous hâtons d'y revenir par des voies qui paroissent entièrement arbitraires aux hommes superficiels. Une statue est faite pour être vue de loin. On lui donnera un piedestal. Il faut qu'un piedestal soit solide. On lui choisira, entre toutes les figures régulières, celle qui oppose le plus de surface à la terre. C'est un cube. Ce cube sera plus ferme encore, si ses faces sont inclinées. On les inclinera ; mais en inclinant les faces du cube, on détruira la régularité du corps, & avec elle les rapports d'égalité : on y reviendra par la plinthe & les moulures. Les moulures, les filets, les galbes, les plinthes, les

corniches, les panneaux, &c. ne sont que des moyens suggérés par la nature, pour s'écarter du rapport d'égalité, & pour y revenir insensiblement. Mais faudra-t-il conserver, dans un piedestal, quelque idée de légèreté? on abandonnera le cube pour le cylindre. S'agira-t-il de caractériser l'inconstance? on trouvera dans le cylindre une stabilité trop marquée, & l'on cherchera une figure que la statue ne touche qu'en un point. C'est ainsi que la Fortune sera placée sur un globe, & le Destin sur un cube.

Né croyez pas, Mademoiselle, que ces principes ne s'étendent qu'à l'architecture. Le goût, en général, consiste dans la perception des rapports. Un beau tableau, un poème, une belle musique ne nous plaisent que par les rapports que nous y remarquons. Il en est même d'une belle vie comme d'un beau concert. Je me souviens d'avoir fait ailleurs une application assez heureuse de ces principes aux phénomènes les plus délicats de la musique; & je crois qu'ils embrassent tout.

Tout a sa raison suffisante; mais il n'est pas toujours facile de la découvrir. Il ne faut qu'un événement pour l'éclipser sans retour. Les seules ténèbres que les siècles laissent après eux, suffisent pour cela; & dans quelques milliers d'années, lorsque l'existence de nos pères aura disparu dans la nuit des tems, & que nous serons les plus anciens habitans du monde, auxquels l'histoire profane puisse remonter, qui devinera l'origine de ces têtes de béliers, que nos Architectes ont transportées des Temples Païens sur nos édifices?

Vous voyez, Mademoiselle, sans attendre si long-tems, dans quelles recherches s'engageroit dès aujourd'hui celui qui entreprendroit un traité historique & philosophique sur le goût. Je ne me

sens pas fait pour surmonter ces difficultés, qui demandent encore plus de génie que de connoissance. Je jette mes idées sur le papier, & elles deviennent ce qu'elles peuvent.

Votre dernière question porte, sur un si grand nombre d'objets différens, & d'un examen si délicat, qu'une réponse qui les embrasseroit tous, exigeroit plus de tems, & peut-être aussi plus de pénétration & de connoissances que je n'en ai. Vous paroissez douter qu'il y ait beaucoup d'exemples où la poésie, la peinture & la musique fournissent des hiéroglyphes qu'on puisse comparer. D'abord il est certain qu'il y en a d'autres que celui que j'ai rapporté. Mais y en a-t-il beaucoup? C'est ce qu'on ne peut apprendre que par une lecture attentive des grands Musiciens & des meilleurs Poètes, jointe à une connoissance étendue du talent de la peinture, & des ouvrages des Peintres.

Vous pensez que pour comparer l'harmonie musicale avec l'harmonie oratoire, il faudroit qu'il y eût dans celle-ci un équivalent de la dissonnance, & vous avez raison; mais la rencontre des voyelles & des consonnes qui s'écident, le retour d'un même son, & l'emploi de l'*H* aspirée, ne font-ils pas cette fonction, & ne faut-il pas en poésie le même art ou plutôt le même génie qu'en musique, pour user de ces ressources? Voici, Mademoiselle, quelques exemples de dissonnances oratoires; votre mémoire vous en offrira, sans doute, un grand nombre d'autres.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,

Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

BOIL.

Monstrum, horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum;

VIRGIL.

Cum Saganâ majore ululantiem

Serpentes atque videres

Infernas errare canes

. quo pacto, alterna loquentes;

Umbra cum Saganâ resonarent triste & acutum. HORAT.

Tous ces vers sont pleins de dissonances; & celui qui ne les sent pas, n'a point d'oreille.

Il y a, ajoutez-vous enfin, des morceaux de musique, auxquels on n'attache point d'images, qui ne forment, ni pour vous, ni pour personne, aucune peinture hiéroglyphique, & qui sont cependant un grand plaisir à tout le monde.

Je conviens de ce phénomène; mais je vous prie de considérer que ces morceaux de musique, qui vous affectent agréablement, sans réveiller en vous, ni peinture, ni perception distincte de rapports, ne flattent votre oreille que comme l'arc-en-ciel plaît à vos yeux, d'un plaisir de sensation pure & simple; & qu'il s'en faut beaucoup qu'ils aient toute la perfection que vous en pourriez exiger, & qu'ils auroient, si la vérité de l'imitation s'y trouvoit jointe aux charmes de l'harmonie. Convenez, Mademoiselle, que si les astres ne perdoient rien de leur éclat sur la toile, vous les y trouveriez plus beaux qu'au firmament; le plaisir réfléchi qui naît de l'imitation, s'unissant au plaisir direct & naturel de la sensation de l'objet. Je suis sûr que jamais clair de lune ne vous a autant affectée dans la nature, que dans une des nuits de Vernet.

En musique, le plaisir de la sensation dépend d'une disposition particulière non-seulement de l'oreille, mais de tout le système des nerfs. S'il y a des têtes sonnantes, il y a aussi des corps que j'appellerois volontiers harmoniques; des hom-

mes, en qui toutes les fibres oscillent avec tant de promptitude & de vivacité, que sur l'expérience des mouvemens violens que l'harmonie leur cause, ils sentent la possibilité de mouvemens plus violens encore, & atteignent à l'idée d'une sorte de musique, qui les feroit mourir de plaisir. Alors leur existence leur paroît comme attachée à une seule fibre tendue, qu'une vibration trop forte peut rompre. Ne croyez pas, Mademoiselle, que ces êtres si sensibles à l'harmonie, soient les meilleurs juges de l'expression; ils sont presque toujours au delà de cette émotion douce, dans laquelle le sentiment ne nuit point à la comparaison. Ils ressemblent à ces âmes foibles, qui ne peuvent entendre l'histoire d'un malheureux, sans lui donner des larmes, & pour qui il n'y a point de tragédies mauvaises.

Au reste, la musique a plus besoin de trouver en nous ces favorables dispositions d'organes, que ni la peinture, ni la poésie. Son hiéroglyphe est si léger & si fugitif, il est si facile de le perdre ou de le méinterpréter, que le plus beau morceau de symphonie ne feroit pas un grand effet, si le plaisir infaillible & subit de la sensation pure & simple n'étoit infiniment au dessus de celui d'une expression souvent équivoque. La peinture montre l'objet même, la poésie le décrit, la musique en excite à peine une idée. Elle n'a de ressource que dans les intervalles & la durée des sons; & quelle analogie y a-t-il entre cette espèce de crayons, & le printemps, les ténèbres, la solitude, &c. & la plupart des objets? Comment se fait-il donc que des trois arts imitateurs de la nature, celui dont l'expression est la plus arbitraire & la moins précise, parle le plus fortement à l'âme? Seroit-ce que montrant moins les

objets , il laisse plus de carrière à notre imagination ; ou qu'ayant besoin de secousses pour être émus , la musique est plus propre que la peinture & la poésie , à produire en nous cet effet tumultueux ?

Ces phénomènes m'étonneroient beaucoup moins , si notre éducation ressembloit davantage à celle des Grecs. Dans Athènes , les jeunes gens donnoient presque tous dix à douze ans à l'étude de la musique ; & un Musicien n'ayant pour auditeurs & pour juges que des Musiciens , un morceau sublime devoit naturellement jeter toute une assemblée dans la même frénésie dont sont agités ceux qui font exécuter leurs ouvrages dans nos concerts. Mais il est de la nature de tout enthousiasme de se communiquer & de s'accroître par le nombre des enthousiastes. Les hommes ont alors une action réciproque les uns sur les autres , par l'image énergique & vivante qu'ils s'offrent tous de la passion dont chacun d'eux est transporté ; delà cette joie insensée de nos fêtes publiques , la fureur de nos émeutes populaires , & les effets surprenans de la musique chez les anciens ; effets que le quatrième acte de Zoroastre eût renouvelés parmi nous , si notre parterre eût été rempli d'un peuple aussi Musicien & aussi sensible que la jeunesse athénienne.

Il ne me reste plus qu'à vous remercier de vos observations. S'il vous en vient quelques autres , faites-moi la grace de me les communiquer ; mais que ce soit pourtant sans suspendre vos occupations. J'apprends que vous mettez en notre langue le *Banquet de Xénophon* , & que vous avez dessein de le comparer avec celui de Platon. Je vous exhorte à finir cet ouvrage. Ayez , Mademoiselle , le courage d'être savante. Il ne faut que

que des exemples tels que le vôtre , pour inspirer le goût des langues anciennes ; ou pour prouver du moins que ce genre de littérature est encore un de ceux dans lesquels votre sexe peut exceller. D'ailleurs , il n'y auroit que les connoissances que vous aurez acquises qui pussent vous consoler dans la suite du motif singulier que vous avez aujourd'hui de vous instruire. Que vous êtes heureuse ! Vous avez trouvé le grand art , l'art ignoré de presque toutes les femmes ; celui de n'être point trompée , & de devoir plus que vous ne pourrez jamais acquitter. Votre sexe n'a pas coutume d'entendre ces vérités ; mais j'ose vous les dire , parce que vous les pensez comme moi. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,

MADemoiselle,

Notre très-humble &
très-obéissant serviteur ***

OBSERVATIONS

SUR l'Extrait que le Journaliste de Trévoux a fait de la Lettre sur les Sourds & Muets ; mois d'Avril. Art. 42. Pag. 841.

ON lit, pag. 842 du Journal. » *La doctrine de l'Auteur paroitra, sans doute, trop peu sensée au commun des Lecteurs. La plupart, diront, après avoir lu cette Lettre, que nous reste-t-il dans l'idée ; quelles traces de lumiere & d'érudition ces considérations abstraites laissent-elles à leur suite ?*

Observation. Je n'ai point écrit pour le commun des Lecteurs. Il me suffisoit d'être à la portée de l'Auteur des *Beaux-Arts réduits à un seul principe* du Journaliste de Trévoux, & de ceux qui ont déjà fait quelques progrès dans l'étude des lettres & de la philosophie. J'ai dit moi-même, » le titre de ma Lettre est équivoque. Il convient indistinctement au grand nombre de ceux qui parlent sans entendre ; au petit nombre de ceux qui entendent sans parler ; & au très-petit nombre de ceux qui savent parler & entendre, quoique ma Lettre ne soit proprement qu'à l'usage de ces derniers. Et je pourrois ajouter, sur le suffrage des connoisseurs, que, si quelque bon esprit se demande, après m'avoir lu, » *quels traits de lumiere & d'érudition ces considérations ont-elles laissées à leur suite ?*

rien n'empêchera qu'il ne se réponde : on m'a fait voir. (*)

1^o. Comment le langage oratoire a pu se former.

2^o. Que ma langue est pleine d'inversions, si on la compare au langage animal.

3^o. Que, pour bien entendre comment le langage oratoire s'est formé, il seroit à propos d'étudier la langue des gestes.

4^o. Que la connoissance de la langue des gestes suppose ou des expériences sur un Sourd & Muet de convention, ou des conversations avec un Sourd & Muet de naissance.

5^o. Que l'idée du Muet de convention conduit naturellement à examiner l'homme distribué en autant d'êtres distincts & séparés qu'il a de sens, & à rechercher les idées communes & particulières à chacun des sens.

6^o. Que, si pour juger de l'intonation d'un Acteur, il faut écouter sans voir ; il faut regarder sans entendre, pour bien juger de son geste.

7^o. Qu'il y a un sublime de geste, capable de produire sur la scène les grands effets du discours.

8^o. Que l'ordre qui doit regner entre les gestes d'un Sourd & Muet de naissance est une histoire assez fidelle de l'ordre dans lequel les signes oratoires auroient pu être substitués aux gestes.

9^o. Que la difficulté de transmettre certaines idées à un Sourd & Muet de naissance, caractérise entre les signes oratoires, les premiers & les derniers inventés.

10^o. Que les signes qui marquent les parties indéterminées du tems, sont du nombre des derniers inventés.

[*] Je répète ici, malgré moi, ce que j'ai déjà dit à la fin de ma Lettre.

11°. Que c'est là l'origine du manque de certains tems dans quelques langues, & du double emploi d'un même tems dans quelques autres.

12°. Que ces bizarreries conduisent à distinguer dans toute langue trois états différens ; celui de naissance, l'état de formation, & celui de perfection.

13°. Que sous l'état de langue formée, l'esprit, enchaîné par la syntaxe, ne peut mettre entre ses concepts l'ordre qui regne dans les périodes Grecques & Latines. D'où l'on peut inférer que, quel que soit l'arrangement des termes dans une langue formée, l'esprit de l'Ecrivain suit l'ordre de la syntaxe Françoisé ; & que cette syntaxe étant la plus simple de toutes, le François doit avoir, à cet égard, de l'avantage sur le Grec & sur le Latin.

14°. Que l'introduction de l'article dans toutes les langues, & l'impossibilité de discourir sans avoir plusieurs perceptions à la fois, achevent de confirmer que la marche de l'esprit d'un Auteur Grec & Latin ne s'éloignoit guere de celle de notre langue.

15°. Que l'harmonie oratoire s'est engendrée sur le passage de l'état de langue formée à celui de langue perfectionnée.

16°. Qu'il faut la considérer dans les mots & dans la période ; & que c'est du concours de ces deux harmonies que résulte l'hiéroglyphe poétique.

17°. Que cet hiéroglyphe rend tout excellent Poète difficile à bien entendre, & presque impossible à bien traduire.

18°. Que tout art d'imitation a son hiéroglyphe ; ce qu'on m'a démontré par un essai de comparaison des hiéroglyphes de la musique, de la peinture & de la poésie.

Voilà, se répondroit à lui-même un bon esprit, ce que des considérations abstraites ont amené ; voilà les traces qu'elles ont laissées à leur suite ; & c'est quelque chose.

On lit, même page du Journal : *Mais qui pourra nous répondre qu'il n'y a là-dedans ni paradoxes, ni sentimens arbitraires, ni critiques déplacées ?*

Observation. Y a-t-il quelque livre, sans en excepter les Journaux de Trévoux, dont on ne puisse dire : *Mais qui nous répondra qu'il n'y a là-dedans ni paradoxes, ni sentimens arbitraires, ni critiques déplacées ?*

On lit, page suivante du Journal : *Tels seront les raisonnemens, du moins les soupçons de quelques personnes qui sont bien aises de trouver dans un ouvrage des traits faciles à saisir, qui aiment les images, les descriptions, les applications frappantes ; en un mot, tout ce qui met en jeu les ressorts de l'imagination & du sentiment.*

Observation. Les personnes qui ne lisent point pour apprendre, ou qui veulent apprendre sans s'appliquer, sont précisément celles que l'Auteur de la *Lettre sur les Sourds & Muets* ne se soucie d'avoir ni pour lecteurs ni pour juges. Il leur conseille même de renoncer à Locke, à Bayle, à Platon, & en général à tout ouvrage de raisonnement & de métaphysique. Il pense qu'un Auteur a rempli sa tâche quand il a su prendre le ton qui convient à son sujet : en effet, y a-t-il un lecteur de bon sens, qui, dans un chapitre de Locke sur l'abus qu'on peut faire des mots, ou dans une *Lettre sur les Inversions*, s'avise de désirer des images, des descriptions, des applications frappantes, & ce qui met en jeu les ressorts de l'imagination & du sentiment ?

Aussi lit-on même page du Journal : *Il ne faut*

pas que les Philosophes pensent ainsi. Ils doivent entrer avec courage dans la matière des inversions. Y a-t-il des inversions ; n'y en a-t-il point dans notre langue ? Qu'on ne croie pas que ce soit une question de grammaire ; ceci s'éleve jusqu'à la plus subtile métaphysique, jusqu'à la naissance même de nos idées.

Observation. Il seroit bien étonnant qu'il en fût autrement. Les mots dont les langues sont formées, ne sont que les signes de nos idées ; & le moyen de dire quelque chose de philosophique sur l'institution des uns, sans remonter à la naissance des autres ? Mais l'intervalle n'est pas grand ; & il seroit difficile de trouver deux objets de spéculation, plus voisins, plus immédiats, & plus étroitement liés, que la naissance des idées & l'invention des signes destinés à les représenter. La question des inversions, ainsi que la plupart des questions de grammaire, tient donc à la métaphysique la plus subtile : j'en appelle à M. du Marais qui n'eût pas été le premier de nos Grammairiens, s'il n'eût pas été, en même tems un de nos meilleurs Métaphysiciens. C'est par l'application de la métaphysique à la grammaire qu'il excelle.

On lit, page 874 du Journal : *L'Auteur examine en quel rang nous placerions naturellement nos idées ; & comme notre langue ne s'astreint pas à cet ordre, il juge qu'en ce sens, elle use d'inversions, ce qu'il prouve aussi par le langage des gestes, article un peu entrecoupé de digressions. Nous devons même ajouter que bien des lecteurs, à la fin de ce morceau, pourront se demander à eux-mêmes, s'ils en ont saisi tous les rapports ; s'ils ont compris comment & par où les Sourds & Muets confirment l'existence des inversions dans notre langue. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse prendre beaucoup de plaisir, &c. La suite est une sorte d'éloge que l'Auteur partage avec le P. Castel.*

Observation. Il y a, je le répète, des lecteurs dont je ne veux ni ne voudrai jamais : je n'écris que pour ceux avec qui je serois bien aisé de m'entretenir. J'adresse mes ouvrages aux Philosophes ; il n'y a guere d'autres hommes au monde pour moi. Quant à ces lecteurs qui cherchent un objet qu'ils ont sous les yeux ; voici ce que je leur dis pour la première & la dernière fois que j'ai à leur parler.

Vous demandez comment le langage des gestes est lié à la question des inversions, & comment les Sourds & Muets confirment l'existence des inversions dans notre langue ? Je vous réponds que le Sourd & Muet, soit de naissance, soit de convention, indique, par l'arrangement de ses gestes, l'ordre selon lequel les idées sont placées dans la langue animale ; qu'il nous éclaire sur la date de la substitution successive des signes oratoires aux gestes ; qu'il ne nous laisse aucun doute sur les premiers & les derniers inventés d'entre les signes, & qu'il nous transmet ainsi les notions les plus justes que nous puissions espérer de l'ordre primitif des mots & de la phrase ancienne, avec laquelle il faut comparer la nôtre, pour savoir si nous avons des inversions, ou si nous n'en avons pas ; car il est nécessaire de connoître ce que c'est que l'ordre naturel, avant que de rien prononcer sur l'ordre renversé.

On lit, page suivante du Journal, *que pour bien entendre la Lettre, il faut se souvenir que l'ordre d'institution, l'ordre scientifique, l'ordre didactique, l'ordre de syntaxe sont synonymes.*

Observation. On n'entendroit point la Lettre, si l'on prenoit toutes ces expressions pour synonymes. L'ordre didactique n'est synonyme à aucun des trois autres. L'ordre de syntaxe, celui d'institution,

L'ordre scientifique, conviennent à toutes les langues. *L'ordre didactique* est particulier à la nôtre & à celles qui ont une marche uniforme comme la sienne. *L'ordre didactique* n'est qu'une espèce d'*ordre de syntaxe* : ainsi on diroit très-bien *L'ordre de notre syntaxe est didactique*. Quand on relève des bagatelles, on ne peut mettre trop d'exactitude dans ses critiques.

On lit Journal, page 815. *Le morceau où l'Auteur compare la langue Françoisse avec les langues Grecque, Latine, Italienne & Angloise, ne sera pas approuvé dans l'endroit où il dit qu'il faut parler François dans la société & dans les écoles de philosophie; Grec, Latin, Anglois, dans les chaires & sur les théâtres.* Le Journaliste remarque qu'il faut destiner pour la chaire, ce lieu si vénérable, la langue qui explique le mieux les droits de la raison, de la sagesse, de la religion, en un mot de la vérité.

Observation. Je serai désapprouvé sans doute par tous ces froids discoureurs, par tous ces Rhéteurs subtils qui annoncent la parole de Dieu, sur le ton de Sénèque ou de Plinè; mais le ferai-je par ceux qui pensent que l'éloquence véritable de la chaire est celle qui touche le cœur, qui arrache le repentir & les larmes, & qui renvoie le pécheur troublé, abattu, consterné? *Les droits de la raison, de la sagesse, de la religion, & de la vérité* sont assurément les grands objets du Prédicateur; mais doit-il les exposer dans de froides analyses, s'en jouer dans des antitheses, les embarrasser dans un amas de synonymes, & les obscurcir par des termes recherchés, des tours subtils, des pensées louches, & le vernis académique? Je traiterois volontiers cette éloquence de *blasphématoire*. Aussi n'est-ce pas celle de Bourdaloue, de Bossuet, de Mafcaron, de la Rue, de Maffillon, & de tant

d'autres qui n'ont rien épargné pour vaincre la lenteur & la contrainte d'une langue didactique, par la sublimité de leurs pensées, la force de leurs images & le pathétique de leurs expressions. La langue Françoisse se prêtera facilement à la dissertation théologique, au catéchisme, à l'instruction pastorale; mais au discours oratoire, c'est autre chose.

Au reste, je m'en rapporte à ceux qui en savent là-dessus plus que nous; & je leur laisse à décider laquelle de deux langues, dont l'une seroit naturellement uniforme & tardive, l'autre variée, abondante, impétueuse, pleine d'images & d'inversions, seroit la plus propre à remuer des âmes assoupies sur leurs devoirs; à effrayer des pécheurs endurcis sur les suites de leurs crimes; à annoncer des vérités sublimes; à peindre des actes héroïques; à rendre le vice odieux & la vertu attrayante, & à manier tous les grands sujets de la religion, d'une manière qui frappe & instruit, mais qui frappe sur-tout; car il est moins question dans la chaire d'apprendre *aux fideles* ce qu'ils ignorent, que de les résoudre à la pratique de ce qu'ils savent.

Nous ne ferons aucune observation sur les deux critiques de la page 852. Nous n'aurions presque rien à ajouter à ce que le Journaliste en dit lui-même. Il vaut mieux que nous nous hâtons d'arriver à l'endroit important de son Extrait, l'endroit auquel il nous apprend qu'il a donné *une attention particulière*. Le voici mot pour mot.

On lit, page 854 du Journal : *Tout le monde connoit les trois beaux vers du dix-septième Livre de l'Iliade, lorsqu'Ajax se plaint à Jupiter des ténèbres qui enveloppent les Grecs.*

Ζευ πάτερ, αἰδῶ σὺ ἴσασαι ὅτι ἡμεῖς διὰς ἀρχαίων.

Ποιήσον δ' ἀΐθρην , δὲ δὸφθαλμοῖσιν ἰδεῖσθαι.
 En de φάει ἢ ὀλεσσον ἔπει νύ τοι εὐάδην οὐτως.

Boileau les traduit ainsi :

Grand Dieu , chasse la nuit qui nous couvre les yeux
 Et combats contre nous à la clarté des cieux.

M. de la Motte se contente de dire :

Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.

Or, l'Auteur de la Lettre précédente dit que ni Longin, ni Boileau, ni la Motte n'ont entendu le texte d'Homère; que ces vers doivent se traduire ainsi :

Pere des Dieux & des hommes, chasse la nuit qui nous couvre les yeux; & puisque tu as résolu de nous perdre, perds-nous du moins à la clarté des cieux.

Qu'il ne se trouve-là aucun défi à Jupiter; qu'on n'y voit qu'un Héros prêt à mourir, si c'est la volonté du Dieu, & qui ne lui demande d'autre grâce que celle de mourir en combattant.

L'Auteur confirme de plus en plus sa pensée, & paroit avoir eu ce morceau extrêmement à cœur. Sur quoi nous croyons devoir faire aussi les observations suivantes.

1°. La traduction qu'on donne ici, & que nous venons de rapporter, est littérale, exacte & conforme au sens d'Homère.

2°. Il est vrai que dans le texte de ce grand Poète, il n'y a point de défi fait à Jupiter par Ajax. Enstathe n'y a rien vu de semblable, & il observe seulement que ces mots, perds-nous à la clarté des cieux, ont fondé un proverbe pour dire: Si je dois périr, que je périsse du moins d'une manière moins cruelle.

3°. Il faut distinguer Longin de nos deux Poètes François, Boileau & la Motte; Longin, considéré en

lui-même & dans son propre texte, nous paroît avoir bien pris le sens d'Homère; & il seroit, en effet, assez surprenant que nous crussions entendre mieux ce Poète Grec, que ne l'entendoit un Savant qui parloit la même langue, & qui l'avoit lu toute sa vie.

Ce Rhéteur rapporte les vers d'Homère, puis il ajoute: » C'est-là véritablement un sentiment digne d'Ajax. Il ne demande pas de vivre, c'eût été une demande trop basse pour un Héros; » mais voyant qu'au milieu de ces épaisses ténèbres, il ne peut faire aucun usage de sa valeur, » il s'indigne de ne pas combattre; il demande » que la lumière lui soit promptement rendue, » afin de mourir d'une manière digne de son grand cœur; quand même Jupiter lui seroit opposé de » front.

Telle est la traduction littérale de cet endroit. On n'y voit point que Longin mette aucun défi dans la pensée ni dans les vers d'Homère. Ces mots, quand même Jupiter lui seroit opposé de front, se lient à ce qui est dans le même Livre de l'Iliade, lorsque le Poète peint Jupiter armé de son égide, dardant ses éclairs, ébranlant le mont Ida, & épouvantant les Grecs. Dans ces funestes circonstances, Ajax croit que le pere des Dieux dirige lui-même les traits des Troyens; & l'on conçoit que ce Héros, au milieu des ténèbres, peut bien demander, non d'entrer en lice avec le Dieu; mais de voir la lumière du jour, pour faire une fin digne de son grand cœur; quand même il devroit être en butte aux traits de Jupiter, quand même Jupiter lui seroit opposé de front. Ces idées ne se croisent point. Un brave comme Ajax pouvoit espérer qu'il se trouveroit quelque belle action à faire, un moment avant que de périr sous les coups de Jupiter irrité, & déterminé à perdre les Grecs.

4°. Boileau prend dans un sens trop étendu le

texte de son Auteur, lorsqu'il dit: quand il devoit avoir à combattre Jupiter. Voilà ce qui présente un air de défi, dont Longin ne donne point d'exemple. Mais ce trop d'étendue ne paroît pas si marqué dans la traduction du demi-vers d'Homere. Cet hémistiche, & combats contre nous, ne présente pas un défi dans les formes, quoiqu'il eût été mieux d'exprimer cette pensée: & perds-nous, puisque tu le veux. Nous ne devons rien ajouter sur le vers de la Motte, qui est peut-être encore moins bien que celui de Boileau.

De tout ceci, il s'ensuit que si nos deux Poètes François méritent en tout ou en partie la censure de notre Auteur, Longin du moins ne la mérite pas; & qu'il suffit pour s'en convaincre de lire son texte.

Voilà très-fidèlement tout l'endroit du Journaliste sur Longin, sans rien ôter à la force des raisonnemens, ni à la manière élégante & précise dont ils sont exposés.

Observations. Le Journaliste abandonne la Motte & Boileau; il ne combat que pour Longin; & ce qu'il oppose en sa faveur se réduit aux propositions suivantes.

1°. Longin parlant la même langue qu'Homere, & ayant lu toute sa vie ce Poète, il devoit l'entendre mieux que nous.

2°. Il y a dans la traduction de Boileau un air de défi dont Longin ne donne point d'exemple; & les expressions, quand Jupiter même lui seroit opposé de front; & quand il devoit avoir à combattre Jupiter même, ne sont point synonymes.

3°. La première de ces expressions, quand Jupiter même lui seroit opposé de front, est relative aux circonstances dans lesquelles Homere a placé son Héros.

Je répons à la seconde objection, que l'expression, quand même il devoit avoir à combattre Jupiter, & celle que le Journaliste lui substitue, pour rendre la traduction plus exacte & plus littérale, quand même Jupiter lui seroit opposé de front, me paroîtront synonymes, à moi, & je crois à bien d'autres, jusqu'à ce qu'on nous ait montré qu'elles ne le sont pas. Nous continuerons de croire qu'il m'étoit opposé de front dans cette action; ou ne signifie rien, ou signifie, je devois avoir à le combattre. Le dernier semble même moins fort que l'autre. Il ne présente qu'un peut-être, & l'autre annonce un fait. Pour avoir deux synonymes, il faudroit retrancher devoit de la phrase de Boileau: on auroit alors, quand même il auroit à combattre Jupiter, qui rendroit avec la dernière précision, quand même Jupiter lui seroit opposé de front. Mais on auroit exclus avec le verbe devoit, l'idée d'une nécessité fatale qui rend à plaindre Te Héros, & qui tempere son discours.

Mais Dieu n'est pour un soldat chrétien, que ce que Jupiter étoit pour Ajax. S'il arrivoit donc à un de nos Poètes de placer un soldat dans les mêmes circonstances qu'Ajax, & de lui faire dire à Dieu: » Rends-moi donc promptement le jour, » & que je cherche une fin digne de moi, quand même tu me serois opposé de front." Que le Journaliste me dise s'il ne se trouveroit dans cette apostrophe ni impiété, ni défi.

Ou plutôt, je lui demande en grace de négliger tout ce qui précède, & de ne s'attacher qu'à ce qui suit.

Je vais passer à la troisième objection, & lui démontrer que dans tout le discours de Longin, il n'y a pas un mot qui convienne aux circonstances dans lesquelles Homere a placé son

Héros ; & que la paraphrase entière du Rhéteur est à contresens.

J'ai tant de confiance dans mes raisons , que j'abandonne au Journaliste même la décision de ce procès littéraire ; mais qu'il décide , qu'il me dise que j'ai tort , c'est tout ce que je lui demande.

Je commence par admettre sa traduction. Je dis ensuite , si les sentimens de l'Ajax de Longin sont les sentimens de l'Ajax d'Homere , on peut mettre le discours de l'Ajax de Longin dans la bouche de l'Ajax d'Homere. Car si la paraphrase du Rhéteur est juste , elle ne sera qu'un plus grand développement de l'ame du Héros du Poete. Voici donc , en suivant la traduction du Journaliste , ce qu'Ajax eût dit à Jupiter par la bouche de Longin : » *Grand Dieu , je ne te demande pas la vie ; cette priere est au dessous d'Ajax. Mais comment se défendre ? Quel usage faire de sa valeur dans les ténèbres dont tu nous environnes ? Rends-nous donc promptement le jour ; & que je cherche une fin digne de moi , quand même tu me serois opposé de front.* »

1^o. Quels sont les sentimens qui forment le caractère de ce discours ? L'indignation , la fierté , la valeur , la soif des combats , la crainte d'un trépas obscur , & le mépris de la vie. Quel seroit le ton de celui qui le déclamerait ? Ferme & véhément. L'attitude du corps ? Noble & altière. L'air du visage ? Indigné. Le port de la tête ? Relevé. L'œil ? Sec. Le regard ? Assuré. J'en appelle aux premiers Acteurs de la scene françoise. Celui d'entr'eux qui s'aviserait d'accompagner ou de terminer ce discours par des larmes , seroit éclater de rire , & le Parterre , & l'Amphitêatre , & les Loges.

2^o. Quel mouvement ce discours doit-il exci-

ter ? Est-ce bien celui de la pitié ? Et fléchira-t-on le Dieu , en lui criant d'une voix ferme , à la suite de plusieurs propos voisins de la bravade : » Rends-moi donc *promptement* le jour , & que je cherche une fin digne de moi , quand même tu me serois opposé de front ? « *Ce promptement* , surtout , seroit bien placé.

Le discours de Longin , mis dans la bouche d'Ajax , ne permet donc , ni au Héros de répandre des larmes , ni au Dieu d'en avoir pitié ; ce n'est donc qu'une amplification gauche des trois vers pathétiques d'Homere. En voici la preuve dans le quatrieme.

ως φάλο; τὸν δὲ πᾶντ' εὐλοφύρατο δαίτη χρονοῖ.

Il dit , & le Pere des Dieux & des Hommes eut pitié du Héros qui répandoit des larmes.

Voilà donc un Héros en larmes , & un Dieu fléchi ; deux circonstances que le discours de Longin excluait du tableau. Et qu'on ne croie pas que ces pleurs sont de rage : des pleurs de rage ne conviennent pas même à l'Ajax de Longin ; car il est indigné , mais non furieux ; & elles quadrent bien moins encore avec la pitié de Jupiter.

Remarquez , 1^o. qu'il a fallu affoiblir le récit de Longin , pour le mettre , avec quelque vraisemblance , dans la bouche d'Ajax ; 2^o. que la rapidité de *ως φάλο; τὸν δὲ πᾶντ' εὐλοφύρατο* , &c. ne laisse aucun intervalle entre le discours d'Ajax , & la pitié de Jupiter.

Mais , après avoir peint Ajax d'après la paraphrase de Longin , je vais l'esquisser d'après les trois vers d'Homere.

L'Ajax d'Homere a le regard tourné vers le Ciel , des larmes tombent de ses yeux ; ses bras sont supplians , son ton est pathétique & touchant ;

il dit : » Pere des Dieux & des Hommes, *Zēu πατρός,*
 » chasse la nuit qui nous environne, *do ιδεοθαι,* &
 » perds-nous du moins à la lumiere, si c'est ta
 » volonté de nous perdre, *ἔπει νύ τοι εὐαδεν οὐρανός.*

Ajax s'adresse à Jupiter, comme nous nous adressons à Dieu dans la plus simple & la plus sublime de toutes les prières. Aussi le Pere des Dieux & des Hommes, ajouté Homere, eut pitié des larmes que répandoit le Héros. Toutes ces images se tiennent : il n'y a plus de contradiction entre les parties du tableau : l'attitude, l'intonation, le geste, le discours, son effet, tout est ensemble.

Mais, dira-t-on, y a-t-il un moment où il soit dans le caractère d'un Héros farouche, tel qu'Ajax, de s'attendrir ? Sans doute, il y en a un. Heureux le Poète doué du génie divin qui le lui suggérera. La douleur d'un homme touche plus que celle d'une femme ; & la douleur d'un Héros est bien d'un autre pathétique que celle d'un homme ordinaire. Le Tasse n'a pas ignoré cette source du sublime ; & voici un endroit de sa *Jérusalem*, qui ne le cede en rien à celui du dix-septieme Livre d'Homere.

Tout le monde connoît Argant. On n'ignore pas que ce Héros du Tasse est modelé sur l'Ajax d'Homere. Jérusalem est prise. Au milieu du sac de cette ville, Tancrede apperçoit Argant, environné d'une foule d'ennemis, & prêt à périr par des mains obscures. Il vole à son secours ; il le couvre de son bouclier, & le conduit sous les murs de la ville, comme si cette grande victime lui étoit réservée. Ils marchent ; ils arrivent. Tancrede se met sous les armes. Argant, le terrible Argant, oubliant le péril & sa vie, laisse tomber les hennés, & tourne ses regards, pleins de douleur,
 sur

sur les murs de Jérusalem, que la flamme parcourt :
 » *A quoi penses-tu, lui crie Tancrede ? Seroit-ce
 » que l'instant de ta mort est venu ? C'est trop tard. Je
 » pense, lui répond Argant, que c'en est fait de cette
 » capitale ancienne des villes de Judée ; que c'est en
 » vain que je l'ai défendue, & que ta tête, que le
 » Ciel me destine, sans doute, est une trop petite ven-
 » geance pour tout le sang qu'on y verse.* »

Or qual pensier t'ha preso ?

Penfi ch'è giunta l'ora a te prescritta ?

S'antivedendo ciò rimado stai,

È il tuo timore intempestivo omai.

Penso, risponde, alla città, del regno

Di giudea antichissima regina,

Che vinto or cade; e indarno esser sostegno

Io procurai della fatal ruina;

E ch'è poca vendetta al mio disdegno,

Il capo tuo, ch'il cielo or mi destina.

Tacque. *Jérusal. deliv. Chant. 19.*

Mais revenons à Longin & au Journaliste de Trévoux. On vient de voir que la paraphrase de Longin ne s'accorde point avec ce qui suit le discours d'Ajax dans Homere. Je vais montrer qu'elle s'accorde encore moins avec ce qui le précède.

Patrocle est tué. On combat pour son corps. Minerve, descendue des Cieux, anime les Grecs.
 » Quoi ! dit-elle à Ménélas, le corps de l'ami
 » d'Achille fera dévoré des chiens sous les murs
 » de Troye ! Ménélas se sent un courage nouveau & des forces nouvelles. Il s'élançe sur les Troyens ; il perce Podès d'un coup de dard ; & se saisit du corps de Patrocle. Il l'enlève ; mais Apollon, sous la ressemblance de Phénope, crie à Hector : » Hector, ton ami Podès est sans vie ;

Tomé II.

» Ménélas emporte le corps de Patrocle, & tu
 » fuis ! Hector, pénétré de douleur & de honte,
 revient sur ses pas ; mais à l'instant Jupiter, armé
 de son égide, dardant ses éclairs, ébranlant de son ton-
 nère le mont Ida, épouvante les Grecs, & les couvre
 de ténèbres.

Cependant l'action continue : une foule de
 Grecs sont étendus sur la poussière. Ajax ne s'ap-
 percevant que trop que le sort des armes a chan-
 gé, s'écrie à ceux qui l'environnent, « *ἦ πόποι :*
 » Hélas ! Jupiter est pour les Troyens. Il dirige
 » leurs coups. Tous leurs traits portent, même
 » ceux des plus lâches. Les nôtres tombent à
 » terre, & restent sans effet. Nos amis conster-
 » nés, nous regardent comme des hommes per-
 » dus. Mais allons ; consultons, entre nous, sur
 » les moyens de finir leurs allarmes, & de sau-
 » ver le corps de Patrocle. Ah ! qu'Achille n'est
 » il instruit du sort de son ami ! Mais je ne vois
 » personne à lui dépêcher. Les ténèbres nous en-
 » vironnent de toutes parts. Pere des Dieux &
 » des Hommes, *Ζεὺ πάτερ,* chasse la nuit qui
 » nous couvre les yeux, & perds-nous du moins
 » à la lumière, si c'est ta volonté de nous per-
 » dre. » Il dit, le Pere des Dieux & des Hommes
 fut touché des larmes qui couloient de ses yeux,
 & le jour se fit.

Je demande maintenant, s'il y a un seul mot du
 discours de l'Ajax de Longin qui convienne en
 pareil cas : s'il y a la une seule circonstance dont
 le Journaliste puisse tirer parti en faveur du Rhé-
 teur, & s'il n'est pas évident que Longin, Des-
 préaux & la Motte, uniquement occupés du caracte-
 re général d'Ajax, n'ont fait aucune attention
 aux conjonctures qui le modifioient ?

Quand un sentiment est vrai, plus on le médite,

plus il se fortifie. Qu'on se rappelle le discours de
 Longin : « Grand Dieu, je ne te demande pas la vie ;
 » cette priere est au dessous d'Ajax, &c. » Et qu'on
 me dise ce qu'il doit faire aussi-tôt que la lumière
 lui est rendue ; cette lumière qu'il ne desiroit, si
 l'on en croit le Journaliste, que dans l'espoir qu'il
 se couvrirait de l'éclat de quelque belle action, un mo-
 ment avant que de périr sous les coups de Jupiter ir-
 rité, & déterminé à perdre les Grecs. Il se bat apparem-
 ment ; il est sans doute aux prises avec Hector ;
 il venge, à la clarté des Cieux, tant de sang Grec
 versé dans les ténèbres ; car peut-on attendre au-
 tre chose des sentimens que lui prête Longin, &
 d'après lui, le Journaliste ?

Cependant l'Ajax d'Homere ne fait rien de pa-
 reil. Il tourne les yeux autour de lui ; il aperçoit
 Ménélas : « Fils de Jupiter, lui dit-il, cherchez
 » promptement Antiloque, & qu'il porte à Achille
 » la fatale nouvelle. »

Ménélas obéit à regret ; il crie, en s'éloignant,
 aux Ajax & à Méron : « N'oubliez pas que Patrocle
 » étoit votre ami. » Il parcourt l'armée ; il ap-
 perçoit Antiloque, & s'acquitte de sa commission.
 Antiloque part : Ménélas donne un Chef à la trou-
 pe d'Antiloque, revient, & rend compte aux
 Ajax. » Cela suffit, lui répond le fils de Télamon.
 » Allons, Méron ; & vous, Ménélas, saisissez le
 » corps de Patrocle ; & tandis que vous l'empor-
 » terez, nous assurerons votre retraite, en faisant
 » face à l'ennemi.

Qui ne reconnoît, à cette analyse, un héros bien
 plus occupé du corps de Patrocle que de tout au-
 tre objet ? Qui ne voit que le déshonneur dont l'a-
 mi d'Achille étoit menacé, & qui pouvoit rejail-
 lir sur lui-même, est presque l'unique raison de ses
 larmes ? Qui ne voit à présent, qu'il n'y a nul rap-
 S 2

port entre l'Ajax de Longin & celui d'Homere; entre les vers du Poëte & la phrase du Rhéteur; entre les sentimens du Héros de l'un, & la conduite du Héros de l'autre; entre les exclamations douloureuses *ω ποιοι*, le ton de priere & d'invocation, *Ζεῦ πατρι*, & cette fierté voisine de l'arrogance & de l'impieté que Longin donne à son Ajax, si clairement que Boileau même s'y est trompé, & après lui M. de la Motte?

Je le répète, la méprise de Longin est pour moi d'une telle évidence, & j'espère qu'elle en aura tant pour ceux qui lisent les Anciens sans partialité, que j'abandonne au Journaliste la décision de notre différend; mais qu'il décide. Encore une fois, je ne demande pas qu'il me démontre que je me suis trompé; je demande seulement qu'il me le dise.

Je me suis étendu sur cet endroit, parce que le Journaliste, en m'avertissant qu'il l'avoit examiné avec une attention particulière, m'a fait penser qu'il en valoit la peine. D'ailleurs, le bon goût n'avoit pas moins de part que la critique dans cette discussion; & c'étoit une occasion de montrer combien, dans un petit nombre de vers, Homere a renfermé de traits sublimes, & de présenter au public quelques lignes d'un essai sur la maniere de composer des Anciens, & de lire leurs ouvrages.

On lit, page 860 de son Journal: *Nous ne pouvons pas nous instruire également de la critique qu'on trouve ici sur un discours lu par M. l'Abbé de Bernis à l'Académie Française.*

Observation. On peut voir à la fin de la Lettre même sur les Sourds & Muets, le sentiment de l'Auteur sur cette critique prématurée. Tous ceux qui jugent des ouvrages d'autrui, sont invités à le parcourir; ils y trouveront le modèle de la con-

duite qu'ils auront à tenir, lorsqu'ils se seront trompés.

Le Journaliste ajoute que la piece de M. l'Abbé de Bernis, qui fut extrêmement applaudie dans le moment de la lecture, n'a point encore été rendue publique, & que, de sa part, ce seroit combattre, comme Ajax, dans les ténèbres, que d'attaquer ou de défendre sur un terrain dont il n'a pas assez de connoissance.

Observation. Cela est très-sage; mais la comparaison n'est pas juste. Il ne paroît pas dans Homere qu'Ajax ait combattu dans les ténèbres; mais tout au plus qu'il a demandé du jour pour combattre. Il ne falloit pas dire, *ce seroit combattre, comme Ajax, dans les ténèbres*, &c. mais, *nous demanderons, comme Ajax, de la lumiere, ou pour défendre ou pour combattre.* Je releve ici une bagatelle; le Journaliste m'en a donné l'exemple.

On lit enfin, page 893. & dernière de cet Extrait: *Notre Auteur nous fait espérer que si nous savons nous servir de notre langue, nos ouvrages seront aussi précieux pour la postérité que les ouvrages des Anciens le sont pour nous. Ceci est une bonne nouvelle; mais nous craignons qu'elle ne nous promette trop, &c. Aurons-nous des Orateurs tels que Cicéron, des Poëtes tels que Virgile & Horace, &c? . . . & si nous mettions le pied dans la Grece, comment pourrions-nous n'être pas tentés de dire, malgré la défense d'Epictete: hélas! nous n'aurons jamais d'honneur; nous ne serons jamais rien.*

Observation. Nous avons déjà dans presque tous les genres des ouvrages à comparer à ce qu'Athenes & Rome ont produit de plus beau. Euripide ne délavoueroit pas les tragédies de Racine. Cinna, Pompée, les Horaces, &c. feroient honneur à Sophocle. La *Henriade* a des morceaux qu'on peut opposer de front à ce que l'*Illiade* & l'*E-*

néide ont de plus magnifique. Moliere réunissant les talens de Térence & de Plaute, a laissé bien loin derrière lui les Comiques de la Grece & de l'Italie. Quelle distance entre les Fabulistes Grecs & Latins, & le nôtre ! Bourdaloue & Bossuet le disputent à Démosthene. Varron n'étoit pas plus savant que Hardouin, Kircher & Petau. Horace n'a pas mieux écrit de l'Art poétique que Despréaux. Théophraste ne dépasse pas la Bruyere. Il faudroit être bien prévenu pour ne pas se plaire autant à la lecture de l'*Esprit des Loix* qu'à la lecture de la *République de Platon*. Il étoit donc assez inutile de mettre Epiteste à la torture pour en arracher une injure contre notre siecle & notre Nation.

Comme il est très-difficile de faire un bon ouvrage, & très-aisé de le critiquer, parce que l'Auteur a eu sous les yeux les défauts à garder, & que le critique n'en a qu'un à forcer; il ne faut point que celui-ci ait tort: & s'il arrivoit qu'il eût continuellement tort, il seroit inexorable. Des. de l'*Esprit des Loix*, page 177.

F I N.

PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE
MORALE.

*Esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.*
HOR. A. P. V. 335.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LA Métaphysique a des profondeurs qu'il est dangereux de vouloir sonder. Les erreurs qu'elle occasionne sont rarement des erreurs médiocres : elle a égaré Spinoza ; elle a aidé Hobbes à établir le système de la tyrannie.

Convenons cependant, que sans l'art de généraliser les idées, il n'est point de véritable science : si nous négligeons celle des rapports, nous n'apercevons plus que des individus isolés. Le système des Etres nous échappe ; leurs proportions disparaissent ; la chaîne qui les lie devient invisible. On a sans doute abusé de la Métaphysique ; mais n'est-ce pas elle qui a éclairé le sage Locke ? & pour dire tout, en un mot, l'Esprit des Loix n'est-il pas son ouvrage ?

Chaque science a ses principes, c'est-à-dire, sa partie Métaphysique. La Morale, en particulier, pourroit-elle se passer de l'art d'abstraire ? Les Loix de la Morale résultent des rapports qui sont entre les Etres ; tous les Etres que l'homme connoît ont quelque rapport avec lui ; l'homme doit connoître ces rapports, & y conformer ses actions ; la science qui embrasse tous les Etres, qui a pour but de découvrir les liens qui les unissent à l'homme, est donc la base nécessaire de la Morale.

Le Philosophe moraliste empruntera de toutes les sciences les principes généraux qu'elles pourront lui fournir sur la Nature & les Loix des Etres. Par leur

secours, il étendra ses préceptes à tous les cas; il les fondera sur les regles générales que la souveraine Sagesse a suivies dans l'arrangement de cet Univers.

Je serois suffisamment justifié d'avoir employé le tour abstrait qui regne dans cet Ouvrage, si j'avois bien mis en œuvre les Notions générales. L'on me pardonneroit aisément la sécheresse qu'entraînent après elles l'exactitude & la précision, si j'avois su être exact & précis.

J'aurois atteint mon but, si l'on trouvoit dans ce *Essai une suite systématique des Principes moraux.*

Je souhaiterois que ces Principes de Philosophie morale pussent être pour ceux qui s'appliquent à cette étude, un précis de leurs lectures & de leurs réflexions sur la Morale. Je desirerois, sur-tout, qu'ils pussent conduire à des recherches plus approfondies.

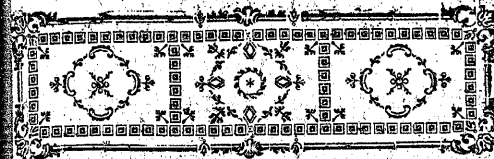
On ne trouvera point ici de détails: la nature de mon Ouvrage les excluait. A cet égard je m'en suis rapporté au livre des Principes du Droit Naturel. Cet Ouvrage est un excellent *Traité de Philosophie pratique.* Son illustre Auteur a su parler au cœur, en même tems qu'il a éclairé l'esprit. La mort a interrompu son travail: cette circonstance doit augmenter nos regrets.

Si la forme de mon Ouvrage étoit goûtée; si le Public jugeoit que ce tour systématique pût être de quelque utilité, je serois peut-être enhardi à lui présenter le développement des principes renfermés dans ces *Elémens.* J'ai voulu pressentir son goût avant que de hasarder un Livre en forme.

Je n'ai point parlé de la Révélation, & je puis dire que mon silence m'a coûté. Quel que soit le rapport qu'il y ait entre la Révélation & le Droit Naturel, pour le principe & pour le but, ce sont cependant deux sciences très-distinctes. La Révélation est

fondée sur l'Autorité, & la Morale est une chaîne de raisonnemens. J'ai cru avantageux d'essayer jusqu'où pourroit me conduire la lumière de la Raison, sans le secours de l'Autorité: en un mot, je n'ai voulu donner que des *Elémens de Philosophie morale.* Or, pour écrire avec succès sur la Morale, il faut la déduire des principes qui lui sont propres.

Geneve, le 25 Mars 1754.



PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE
MORALE.



INTRODUCTION.

I.

Les *Loix* sont les conséquences des rapports qui sont entre les *Etres*.

II.

Dire qu'un *Etre* a des rapports avec d'autres *Etres*, c'est dire que cet *Etre* est conduit par des *Loix*.

III.

Les *Loix* des *Etres* sont fondées sur leur *nature*, combinée avec la *nature* des *Etres* auxquels ils ont des rapports.

IV.

Entre les *Loix* des différents *Etres*, les plus in-

intéressantes pour l'homme sont les *Loix* de l'homme;

V.

L'homme tient à tous les *Etres* que nous connaissons; ses *Loix* seront donc très-générales, très-nombreuses, très-importantes. Mais ces *Loix*, il ne les découvre qu'en étudiant sa *nature*, & en réfléchissant sur sa *fin*.

VI.

Les *Etres matériels, organisés, sentans*, sont conduits par des *Loix* qu'ils ignorent toujours, & qu'ils ne violent jamais. Mais les *Agens moraux* étant, pour ainsi dire, leurs *Législateurs* à eux-mêmes, doivent chercher le *moyen* qui peut les conduire à leur véritable *fin*.

VII.

Ma route est tracée. Je dois chercher dans la *nature de l'homme*, & dans ses *rappports* avec les autres *Etres*, les *regles* qu'il doit suivre pour remplir sa *destination*.

VIII.

Je dois écarter (même en les admirant) les *Loix Positives, Divines, ou Humaines*. Il faut surtout que j'oublie les *préjugés* auxquels elles ont pu donner naissance. Je remonterai à la source de toute *Loi*, la *Raison*.

IX.

J'envisagerai l'homme dans sa constitution primitive, tel qu'il sort des mains de la *Nature*. j'examinerai ses différentes facultés, leur nature, & leur *fin*.

X.

La *nature* de l'homme, & ses *rappports primitifs*;

voilà la *regle immuable* de l'homme. Tout principe est faux qui choque ces deux grands principes, & suspect à proportion de ce qu'il s'en écarte. Il n'y a point d'*état* de l'homme, point de *Loi* faite pour l'homme, qui ne dérive de cette source.

XI.

Les *Législateurs* veulent-ils rendre les *Peuples* dociles à leurs *Loix*? Qu'ils les fondent sur la *nature* & les *rappports primitifs* de l'homme: qu'ils en écartent l'arbitraire: qu'elles ne soient que l'expression de celles que chaque homme trouve en lui-même.

XII.

Les *Magistrats*, Juges & Pacificateurs, par état, des différends qui s'élevent entre les hommes, ne trouveront que dans l'étude des *Loix* de la *Nature* la juste application des *Loix* dont l'exécution leur est confiée.

XIII.

Que ceux-là, sur-tout, étudient avec soin la *nature* de l'homme & ses *états divers*, qui interprètent aux hommes la *Loi révélée*. Donnée aux mêmes *Sujets* par le même *Législateur*, elle n'est, & ne peut être que le *commentaire authentique* de la *Loi* de la *Nature*. C'est dans cette étude, plus utile que toute autre étude, qu'ils trouveront la *pierre de touche* qui distingue de l'or pur qui nous étoit destiné; l'*alliage* qu'osèrent y joindre des mains ignorantes & ambitieuses. Ici je détourne les yeux des plaies qu'a faites au genre-humain la violation de cette *regle*.

CHAPITRE I.

De la Nature de l'Homme. Premier fondement de ses Loix.

XIV.

LES LOIX NATURELLES de l'homme, sont les conséquences qui se déduisent de sa NATURE, & de ses RELATIONS PRIMITIVES.

XV.

L'homme est un ETRE RAISONNABLE ; il découvre par lui-même ses principes de direction, se détermine ; & agit suivant les principes qu'il a présentés.

XVI.

Pourvu de toutes les facultés nécessaires pour appercevoir, comparer, juger, l'homme voit les rapports qui sont entre les choses, prévoit les suites de ses actions, généralise ses idées, peut enfin se former des principes de conduite invariables.

XVII.

L'activité de l'ame n'est pas bornée à augmenter ses connoissances ; elle a pour but principal son bonheur. Tout chez l'homme se rapporte à cette fin déterminée. L'homme ne pense, ne veut, n'agit que pour le bonheur.

XVIII.

La volonté est la faculté qui préside à la recherche du bonheur. Elle choisit entre les différens moyens de bonheur ; ceux que l'Entendement juge tendre

tendre le plus directement à ce but.

XIX.

Cette faculté est donc toujours invariablement déterminée vers le bien. Elle reconnoît pour bien tout ce qui peut contribuer à la conservation, à la perfection, & au plaisir de l'homme.

XX.

Si la Volonté est aussi essentiellement destinée à choisir le bien, que l'œil l'est à voir la lumière, d'où viennent les méprises fréquentes ? Ce sens précieux pourroit-il s'altérer au point de présenter à l'homme le mal comme bien ?

XXI.

Je réponds que la Volonté n'agit que d'après les décisions de l'Entendement. Les erreurs de l'Entendement devront donc en produire dans les déterminations de la Volonté. Si l'Entendement a jugé qu'une action peut contribuer au bonheur, la Volonté doit désirer que cette action ait lieu.

XXII.

Il est contre notre nature de choisir le mal, en tant que mal. La volonté peut bien se déterminer pour le mal ; mais alors le mal s'est offert comme bien.

XXIII.

Ceux-là même qui portent l'aveuglement ou la fureur jusqu'à se priver du plus grand des biens, (la Vie) ne le font que pour sortir d'un état qu'ils envisagent comme plus fâcheux que la mort.

XXIV.

Un Etre qui compare, juge, choisit, doit être doué de la force d'agir.

XXV.

Tel est l'homme, en effet. Il éprouve à chaque instant qu'il jouit d'une *puissance active* qui lui est propre, que sa *Volonté* seule détermine, dont l'objet est de poursuivre & de saisir le *bien*.

XXVI.

Cette *puissance* est la *Liberté*. Ce mot indique que cette *puissance* n'est point mise en action par une contrainte extérieure; mais qu'elle a son principe dans *l'ame*; en un mot, qu'elle est la *puissance exécutrice* de la *Volonté*.

XXVII.

Dire que nous manquons de *Liberté*, c'est dire que nous manquons de force.

XXVIII.

Nier la *Liberté* telle que nous venons de la définir, c'est nier sa propre existence; je ne suis pas plus certain que je *sens*, que je suis certain que c'est moi qui *agis*.

XXIX.

Envisager la *Liberté* uniquement comme la faculté de suspendre nos actions, c'est ne la considérer que sous une de ses faces.

XXX.

Faire agir la *Liberté* indépendamment de l'*entendement* & de la *Volonté*, c'est faire de l'homme un *Etre* contradictoire. Il jugeroit qu'une action lui convient, il la désireroit en conséquence; & cependant il agiroit d'une manière opposée à ce jugement, à ce desir.

XXXI.

La *Liberté* ne s'exercera jamais avec autant de

promptitude, que lorsque l'action paroîtra à l'*Agent* évidemment liée à son bonheur.

XXXII.

Ce petit nombre de traits peut suffire pour nous peindre l'homme relativement à notre but. Sa nature d'*Agent Moral* n'exige pas des recherches plus approfondies pour que nous puissions découvrir le *mobile* de toutes ses actions.

XXXIII.

Fait pour le bonheur, toutes ses *facultés* sont afforties à cette *fin*. L'homme doué de la *raison*, est capable de donner à chaque chose son véritable prix, & d'y proportionner ses desirs.

XXXIV.

Si emporté par les passions; ou trompé par les premières apparences, des jugemens précipités lui présentent le fantôme du *bonheur* pour le *bonheur* même; instruit par ses fautes, il pourra rechercher & découvrir la cause de son illusion; éclairer sa route, & se redresser par le principe même qui l'avoit égaré. Ce principe est le desir toujours actif du *bonheur*.

XXXV.

Avouons-le cependant; l'homme est moins fait pour être parfaitement heureux dans cette vie, que pour travailler à le devenir.



 CHAPITRE II.

De la Nature de l'homme modifiée par ses Rapports, second fondement de ses Loix.

XXXVI.

J'ai dit, §. 3. que les *Loix* des *Etres* sont fondées sur leur nature, combinée avec la nature des *Etres* auxquels ils ont des *rappports*.

XXXVII.

Après avoir établi que toutes les actions de l'homme ont pour première & dernière fin le *bonheur* de l'homme, il paroît d'abord difficile qu'il puisse vivre en *société* avec des *Etres* déterminés par le même *ressort*. Les *rappports* qu'ils auront entre eux ne seront-ils pas des *rappports* de guerre & de destruction.

XXXVIII.

Rien n'est plus vrai cependant, que le *bonheur* de l'homme ne dépend pas moins de l'observation des *Loix* qui résultent de ses *rappports* avec les autres hommes, que de l'observation des *Loix* dont il est l'objet immédiat. Il y a un plaisir délicieux attaché à l'exercice de la *bienfaisance*. On trouve un charme secret dans la *commiseration*, ce sentiment qu'on ne croiroit d'abord que pénible. Nous ne nous attendrions point sans doute sur les malheurs de nos semblables. Concluons-en que les *rappports* de l'homme sont sa *nature* même *modifiée* par certaines circonstances.

XXXIX.

En effet, dépouillez l'homme de la plupart de ses *relations*; vous en faites un autre *Etre*: vous rendez inutiles la plupart de ses *facultés*: vous lui fermez une infinité de sources de plaisirs. Faites-en un *Etre* absolument isolé; par cela même vous le livrez à la mélancolie, à la stupidité, à la misère, à la mort.

XL.

La *nature* de l'homme *modifiée* par ses *rappports originaires*, fera donc le fondement de toutes les *Loix* de l'homme: c'est-à-dire, que sa perfection & son bonheur dépendent de l'observation des *Loix* qui découlent de ce principe.

 CHAPITRE III.

Continuation du même sujet.

XLI.

L'homme a des *rappports* avec son *Créateur*; il en a avec ses *semblables*; il en a avec les divers *Etres* répandus sur notre globe.

XLII.

Ces *rappports* sont de deux genres: *naturels*, ou *originaires*; *d'instruction*, ou *adventifs*, comme s'expriment les Jurisconsultes.

XLIII.

La plus profonde vénération, une reconnaissance & une obéissance parfaites, sont les conséquences qui résultent des *rappports* naturels que nous avons avec notre *Créateur*, notre *Bien-*

faicteur, notre *Maître*, & l'*Etre parfait*.

XLIV.

Placés les uns près des autres, ayant les mêmes facultés, destinés à la même fin, desirant la société les uns des autres, invités par le plaisir à la perpétuer; les hommes sont visiblement faits pour vivre dans un *Etat* de paix & de secours mutuels. Voilà les principaux *rappports originaires*.

XLV.

Le commerce des hommes entr'eux a fait naître de nouveaux besoins, a développé des passions inconnues dans l'*Etat primitif* de l'homme. Il a fallu pourvoir aux uns, & réprimer les autres. De-là les *sociétés civiles*, & les *Loix*, qui ramènent à l'intérêt général les intérêts particuliers.

XLVI.

L'*Etat* de *société civile* donne naissance à une foule de nouveaux *rappports*, dont les *conséquences* deviennent des *Loix*, presque autant importantes, & tout autant obligatoires pour l'homme, que les *Loix* qui résultent des *rappports originaires*.



CHAPITRE IV.

Que les principes de conduite qui découlent de la Nature, & des Rappports primitifs de l'homme, sont de véritables Loix.

XLVII.

Ne considérons pas trop *métaphysiquement* les principes de direction que nous trouvons dans l'homme; nous risquerions de les énerver, &

d'en diminuer l'influence. Il est peu d'ames assez fortes, pour suivre constamment des *maximes* purement *philosophiques*. La plupart des hommes ont besoin que ces principes soient revêtus d'une autorité qui pourvoie à leur observation dans les circonstances les plus critiques, au milieu des révoltes de la *passion*, comme dans le calme de la *Raison*.

XLVIII.

Donnons donc aux *Loix* de la *Nature* toute l'autorité qui peut leur convenir; montrons qu'elles sont de véritables *Loix* émanées de *Dieu*.

XLIX.

S'il est absurde que l'homme se soit fait lui-même; s'il est contradictoire de supposer une *suite infinie* composée d'*Etres finis*; si tout ce que nous voyons nous ramène à une *cause première*, il sera vrai qu'il existe un *Etre éternel*, *cause efficace* de cet Univers.

L.

L'ordre est maintenu entre les *Etres* déstitués de raison, par des *Loix physiques*, inconnues dans leur essence; mais admirables dans leur effet, & dans leur invariabilité.

LI.

Au moyen des *sens* & de la *Raison*, les *Agens moraux* peuvent mettre aux choses leur véritable prix, & lui proportionner leurs desirs & leurs actions. Quoique la *Loi* qui les conduit paroisse différer de la *Loi* qui gouverne les *Agens physiques*, il est cependant vrai qu'elle est une suite de leur nature & de leur *Etat primitif*, & que Dieu est l'auteur de cette *nature*, & de cet *Etat*.

LII.

Les conséquences qui découlent des *facultés* de

l'homme, & de ses rapports, sont donc l'expression de la volonté de Dieu à l'égard de l'homme; ce sont donc des *Loix*.

LIII.

Si, à l'exemple des grands Jurisconsultes, on vouloit appliquer aux *Loix Naturelles* les principes généraux de la *Législation*, on verroit qu'ils y conviennent très-bien. 1°. En effet, le droit de commander, qui produit l'obligation de se soumettre à la loi, réside éminemment en Dieu. Par la création, Dieu s'est acquis le droit de commander aux hommes. Si la comparaison étoit permise, je dirois que tel est le droit des pères sur leurs enfans, acquis par la génération.

LIV.

Voilà le vrai fondement du droit de commander, résultant nécessairement de quelque fait.

LV.

2°. La puissance, la sagesse, la bonté, le légitimité (si j'ose le dire) le droit de commander, & distinguent l'autorité de la tyrannie. Ce sont aussi les attributs par lesquels le Créateur s'est le plus clairement manifesté aux hommes.

LVI.

3°. Ces loix sont suffisamment connues des sujets pour qui elles sont faites. Le sens commun suffit pour leur en faire connoître les principes, & si vous en exceptez quelques cas rares, l'application.

LVII.

4°. Ces loix ne sont pas sans efficacité, elles sont munies de sanction.

LVIII.

Difons enfin, que telle est la nature de ces loix,

que leur effet ne dépend pas uniquement de l'autorité dont elles émanent. Leur fin étant le bonheur de l'homme, il ne fauroit être indifférent de les violer, ou de les observer.

LIX.

L'Athée lui-même ne peut se soustraire à leur empire, quoique ces loix perdent pour lui une partie de leur force.

CHAPITRE - V.

De l'Obligation, effet de la Loi.

LX.

L'effet d'une loi dont on reconnoît l'utilité & l'autorité, c'est ce que les Jurisconsultes appellent Obligation; c'est-à-dire, une nécessité morale de faire, ou de ne pas faire une chose, produite par la supériorité des raisons, qui conseillent, ou déconseillent cette chose.

LXI.

Les Jurisconsultes distinguent l'Obligation en interne & externe.

LXII.

Ils disent que l'Obligation interne est produite par la nature des choses; l'Obligation à conserver la vie, par exemple. L'obligation externe a de plus la manifestation de la volonté d'un Supérieur légitime; elle ajoute un nouveau poids à l'obligation interne.

LXIII.

Toute obligation est fondée, en dernier ressort,

sur l'intérêt de l'*agent* qu'elle lie ; puisque son intérêt est la raison supérieure.

LXIV.

Il y a des *obligations* plus fortes les unes que les autres, puisqu'il y a des intérêts plus ou moins importants.

LXV.

Cette idée de l'*obligation* ne doit faire naître aucun scrupule ; elle est une suite de la nature de l'homme, telle que nous l'avons développée. §. 18-23.

LXVI.

L'homme n'est prénable que par le désir du *bonheur* : comment se porteroit-il à faire une chose opposée ou indifférente à sa félicité ?

LXVII.

Le vrai moyen d'engager les hommes à l'observation des *loix* de leurs *relations*, consistera donc à leur persuader, que leur *bonheur* dépend de leur conduite avec les *Etres* auxquels ils ont des *rapports* ; qu'ils ont du bien, ou du mal à attendre, suivant qu'ils auront observé, ou violé, les *loix* de leurs *relations* ; dès-lors l'*amour-propre* éclairé se portera à l'accomplissement de tous ses devoirs, comme à un moyen de *bonheur*.



CHAPITRE VI.

Des fondemens de la Morale.

LXVIII.

La matière de l'*obligation* a un rapport intime avec cette importante question : *Quels sont les fondemens de la Morale ?*

LXIX.

Quoique cette question pût être décidée par les principes que j'ai posés dans le chapitre précédent, le sujet mérite cependant qu'on développe & qu'on étende ces idées primitives.

LXX.

D'ailleurs, la dispute qui s'est renouvelée de nos jours sur cette matière, exige qu'on approfondisse un sujet sur lequel les Philosophes ont été partagés de tout tems.

LXXI.

Cette question : *Quels sont les fondemens de la Morale*, peut être envisagée sous deux points de vue différens : ou l'on demande quelle est l'idée, quelle est la proposition la plus générale de laquelle on puisse déduire toute la *Morale* comme de son principe ? Ou l'on veut dire, quel est le *ressort secret*, quel est le *mobile* qui fait des hommes des *Etres moraux* ? Le premier sens ne présente qu'un point de méthode : le second nous offre une question qui, bien éclaircie, nous donneroit la *clef du cœur humain*, & par cela même, les moyens de le diriger.

LXXII.

Pour traiter ce sujet avec succès, il faut nous étudier nous-mêmes, nous observer attentivement, quand nous faisons quelque *action morale*.

LXXIII.

Aidons-nous encore des principes que nous découvrons dans les actions des autres hommes; suivons, sur-tout, les enfans dans leurs progrès en *Morale*. Moins habiles à dissimuler, moins intéressés à feindre, ils nous laisseront voir leur cœur plus à découvert: en un mot, étudions l'homme comme on étudie la *Physique*.

LXXIV.

Les enfans viennent, plus ou moins tard, à éprouver les sentimens de la *compassion*, de la *justice*, de la *benéficence*, de la *pudeur*, &c. Il faut que l'instruction, que l'éducation aient précédé.

LXXV.

Tout *sentiment moral* suppose un assez grand nombre d'idées associées ensemble, dont l'impression presque *simultanée* modifie l'ame d'une manière agréable, ou désagréable.

LXXVI.

Cette *association* d'idées se fait dans plus ou moins de tems; l'enfant a déjà plusieurs idées, il commence à *juger*, à *raisonner* même, avant que l'on découvre chez lui les *sentimens* énoncés, §. 74.

LXXVII.

Ces *sentimens* diffèrent donc de la *sensation* de la *faim*, de la *soif*. L'homme est une *intelligence*; il ne peut avoir des *sentimens* que d'après des *idées* & des *jugemens*.

LXXVIII.

La marche uniforme de tous les hommes dans

des circonstances semblables, est la marche de *l'humanité*. On découvrira plus sûrement le vrai, en observant les hommes lorsqu'ils agissent, qu'en étudiant les écrits des *Philosophes*. Voyons donc comment les *Patens* & les *Maîtres* s'y prennent pour rendre un *Enfant* un *Etre sociable*.

LXXIX.

On ne tracera pas ici en détail les préceptes que donnent à leurs tendres élèves ceux qui sont chargés du soin de leurs premières années. Ils reviennent tous à leur faire comprendre que l'observation des petits devoirs qu'on leur impose, leur attirera les caresses & les faveurs qu'ils désirent. Ont-ils manqué à la *justice*, ou à quelque devoir de *sociabilité*, on tâche de leur en faire honte, on leur demande s'ils voudroient qu'on en agit ainsi avec eux? On emploie avec succès la repréaille dans le moment que la faute vient d'être commise.

LXXX.

Après que ces leçons ont été plusieurs fois répétées, on voit l'enfant commencer à en faire usage dans ses jeux avec ses camarades. Il vérifie tous les jours, que pour être *aimé*, il faut être *doux*, *juste*, *bon*, &c. Ces idées se lient indissolublement ensemble.

LXXXI.

L'*expérience*, la *réflexion*, l'*exemple*, rendent ces notions plus *certaines* & plus *générales*. L'exercice à s'y conformer dans la pratique produit l'*habitude*; le jeune homme devient un *Etre sociable*.

LXXXII.

Convaincu que son *bonheur* dépend de l'accomplissement de ses devoirs, l'occasion de les remplir se présentera au jeune homme comme un

moyen certain de *bonheur* : bientôt il n'a plus besoin de la *réflexion*.

LXXXIII.

Un Musicien consommé ne pense plus à la manière dont il doit mouvoir ses doigts sur l'instrument ; il les meut, bien sûr que l'harmonie en résultera.

LXXXIV.

Qu'on me permette l'expression : Nous devenons *machines morales*.

LXXXV.

Comme la plupart des hommes s'arrêtent à la cause prochaine des choses, ils se contentent de dire que nous avons un *penchant naturel* à pratiquer telle ou telle *vertu*. Ils ne réfléchissent pas qu'un *penchant* est un rameau de l'*amour-propre*.

LXXXVI.

L'*estime*, l'*affection* des autres, & les heureux effets qui en suivent ; l'*avantage* que trouve, où qu'on espère de trouver un Membre d'une *Société*, dans le bien qui arrive à cette *Société* ; l'*approbation* qu'on se donne à soi-même, d'avoir fait ce qui étoit le mieux, ou, en d'autres termes, le *bonheur* attaché à la *perfection morale*, sont donc, & doivent être, en effet, les *seules causes* des bonnes actions ; la crainte de manquer, ou de perdre ces biens est le *contre-poids* des penchans au vice.

LXXXVII.

Ces divers motifs concourent quelquefois ensemble ; quelquefois un seul détermine l'*âme*.

LXXXVIII.

Mais encore, dans ce dernier cas, la force du *principe déterminant* est augmentée par la liaison

naturelle qu'il a avec les *principes* qui pourroient produire cette action. Que de motifs, par exemple, pour obliger, ou secourir un ancien ami, aimable, fidele, vertueux, dont l'amitié nous honore !

LXXXIX.

Quoique nous n'ayons point tous ces *motifs* présents à l'esprit au moment de l'action, le *motif déterminant* n'est-il pas plus *énergique* par le *sensiment confus* de tous ceux que nous ne faisons qu'entrevoir ?

XC.

Toutes les *actions morales* trouveront donc leur cause dans l'*amour-propre bien ou mal entendu* ; ou, pour ôter toute équivoque, dans le *désir de la sagesse*.

XCI.

On accorderoit peut-être que la pratique des *vertus* a pour *cause générale* l'*amour de soi-même* pris dans toute son étendue. §. 86. Mais les âmes sensibles & délicates se révoltent qu'on ose attribuer à l'*amour-propre* ce que la *compassion*, la *générosité*, les *différens genres d'affection*, produisent de plus noble & de plus désintéressé.

XCII.

Peut-être pourroit-on proposer en ce genre des exemples difficiles à expliquer par le seul principe de l'*amour-propre*. La certitude du principe n'empêche pas toujours qu'il n'y ait de la difficulté à l'appliquer à l'action. Il n'est pas aisé de développer les replis du *cœur humain*.

XCIII.

Dans la plupart des cas qu'on pourroit feindre, l'*âme* est comme suspendue entre deux *passions* dis-

férentes ; le moindre poids peut rompre l'équilibre. Comment l'ame s'apercevra-t-elle alors du principe déterminant ? Agitée dans ces cas-là, & ordinairement avec violence, pourroit-elle s'occuper de la recherche d'une *Question psychologique* ?

XCIV.

Si l'acte de *bénéfissance* qui se présente, est dans le train ordinaire de la vie, la cause déterminante de l'action est plus difficile à démêler : nous sommes dans le cas du Musicien. §. 83.

XCV.

Mais nous la découvrirons plus aisément dans les actions qui sont hors de la *marche* ordinaire de la vie *humaine*, où qui exigent, où nous laissent du tems pour nous déterminer.

XCVI.

Nous sommes faits de manière que la vue, ou même le récit d'une *scene touchante* qui ne nous intéresse point directement, ne sauroit nous laisser froids. Tout ce qui sert chez nous à exciter des *idées* & des *sentimens* tristes, sera ébranlé dans le rapport plus ou moins intime des circonstances de cette *scene*, avec les *idées*, les *sentimens* tristes que nous avons éprouvés.

XCVII.

Cet ébranlement, cette *émotion*, que nous éprouvons dans ces occasions, pourroit être appelé la *cause physique* de la *compassion*, &c. Nous tendons naturellement à faire cesser un état désagréable.

XCVIII.

Cette *émotion* est une suite de notre *constitution* ; elle n'a rien de raisonné, elle n'a rien de *moral* ;
mais

DE PHILOSOPHIE MORALE. 305
mais elle donne prise à la *raison*, elle aide la *vertu* ; le mouvement est donné.

XCIX.

L'*éducation*, l'*exemple*, l'*expérience*, la *réflexion*, dirigent, déterminent ce ressort.

C.

Ces divers motifs sont si *consonnans*, qu'ils viennent presque à se confondre. Un *homme fait* ne peut les distinguer qu'au moyen de la plus forte attention.

CI.

Entre ces motifs, le plus fécond en actions généreuses, est le *desir*, ou l'*amour* de la *perfection morale*. Un homme qui en est fortement épris, respectera sa propre présence autant que celle d'une foule de *témoins*. Ce desir peut s'emparer à tel point de toutes les *puissances* de l'*ame*, qu'on lui sacrifie tous les avantages de la vie, & la vie même ; il fait les *Héros* en tout genre.

CII.

L'*amour de soi-même*, ou l'*amour de sa propre perfection*, sont des expressions synonymes. Il n'y a aucun genre de *perfection* qui ne nous procure directement quelque avantage.

CIII.

La *santé*, la *force*, sont la suite naturelle de la *perfection* du *corps* ; elle rend notre personne agréable, &c.

CIV.

La *perfection* de l'*esprit* nous obtient la considération, nous rend propres aux divers emplois de la vie civile, nous épargne des leçons & des corrections humiliantes, augmente & varie nos plaisirs.

CV.

La perfection morale, qui, portée à son plus haut point, supposeroit toutes les autres, nous attache les autres hommes par mille liens, nous met à l'abri des maux que les passions injustes attirent aux hommes de la part de leurs semblables.

CVI.

La perfection morale est donc une source considérable de bonheur.

CVII.

Je remarque encore que les ressorts de l'amour de soi-même, qui paroissent les plus déliés, sont quelquefois les plus efficaces. Que n'ont point produit l'enthousiasme religieux, patriotique, le point d'honneur ? Dira-t-on encore que ce sont là des penchans naturels ?

CVIII.

Quiné voit, au contraire, que ces sentimens doivent leur naissance à l'habileté des fondateurs des sectes, & des Etats, qui ont su lier dans l'imagination des peuples la durée de la secte, ou de la liberté de la patrie, avec le bonheur de chacun des membres ?

CIX.

L'imagination, ce puissant ressort, produit des effets aussi considérables que difficiles à apercevoir. L'amour excessif de la gloire, notre respect pour nos ancêtres, notre zèle pour notre postérité, ne sont-ils pas dûs à ses jeux ? Elle rapproche les objets les plus éloignés ; elle rend présents ceux qui sont absens. L'ame émue par ces illusions, éprouve des sentimens de douleur, ou de joie, suivant les circonstances, & agit en conséquence, comme pour des objets réels & présens.

CX.

Un seul principe donne donc le mouvement à tout le système moral, & ce principe est autant efficace, & autant universel qu'on puisse le désirer.

CHAPITRE VII.

De la comparaison des Actions avec la Loi.

CXI.

Les actions susceptibles d'être comparées avec la Loi, s'appellent actions Morales.

CXII.

Cette comparaison des actions avec la loi, se fait, ou par l'agent lui-même, & elle se nomme conscience.

CXIII.

Ou par un autre que l'agent, & on la nomme imputation.

CXIV.

Je laisse aux Orateurs à parler de la conscience, & je me borne à dire que nous ne saurions réfléchir trop souvent, & trop sérieusement sur les principes, & sur les suites de nos actions.

De l'Imputation.

CXV.

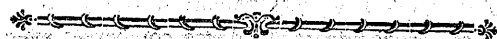
De la comparaison de l'action avec la loi résulte la valeur morale de l'action ; & la valeur morale de l'Agent dépend de la conformité, ou de l'opposition des principes de ses actions avec la loi, qui en est la règle.

CXVI.

Si c'est le *Législateur* qui compare ses *loix* avec les actions des *sujets*, pour juger de leur *valeur morale*, cet acte s'appelle *Imputation efficace*, parce qu'elle détermine le sort des *sujets*.

CXVII.

Si cet acte procedé d'un *Etre* qui n'ait aucun droit ni pouvoir sur l'*Agent*, on le nomme *Imputation simple*, parce qu'elle se termine à la *louange*, ou au *blâme*.



CHAPITRE VIII.

De la Sanction des Loix Naturelles.

CXVIII.

Le *Législateur* manqueroit son but, si la *loi* qu'il donne ne renfermoit pas des motifs pour la faire observer, supérieurs aux raisons qu'il pourroit y avoir de la violer.

CXIX.

Ce qui imprime donc à la *loi* le caractère de *loi*, & qui la distingue du simple *conseil*, c'est la *sanction*.

CXX.

On entend par la *sanction*, le *mal* ou le *bien* que le *sujet* craint, ou espere du violement ou de l'observation de la *loi*.

CXXI.

Les *regles* de conduite que la *raison* découvre à l'homme, sont-elles appuyées de motifs suffisans

pour les pratiquer, sont-elles munies de *sanction*?

CXXII.

L'expérience démontre qu'il y a une liaison étroite entre le *bonheur* de l'homme, & une *conduite* assortie à sa nature & à sa condition. Il est peu de nos devoirs dont le violement ne soit suivi de quelque *mal* moral, ou physique, & dont l'observation ne produise quelque avantage, ne fût-ce que le *sentiment agréable* attaché à l'approbation de soi-même.

CXXIII.

Tous les autres biens de cette vie d'ailleurs égaux, nous ne concevons rien de plus desirable que l'état du parfaitement honnête homme, rien de plus affreux que l'état du parfait scélérat. Le *bonheur* & le *malheur* décroissent en raison de l'éloignement de ces deux termes extrêmes.

CXXIV.

Nous sommes donc en droit d'affirmer que les *loix naturelles* sont munies de *sanction*, puisqu'en général elles sont appuyées sur des motifs capables de les faire observer.

CXXV.

Quelque incontestable que soit cette *Thèse* prise en général & abstraitement, elle souffre cependant des exceptions dans le détail.

CXXVI.

En effet, à ne considérer que la scene bornée de ce monde, les suites du *vice* & de la *vertu* ne sont pas assez *sensiblement* différentes, pour que la plupart des hommes soient *constamment* déterminés à préférer l'une à l'autre. Peut-être un grand nombre jugeroit-il que les richesses, ou tout autre

bien particulier, pourroient procurer presque autant d'avantages que la rigide probité, & coûteroient beaucoup moins à acquérir & à conserver; & de là que de maux pour la *société humaine*.

CXXVII.

Cette réflexion reçoit un nouveau degré de force, quand on considère qu'on peut espérer d'échapper, & qu'on échappe souvent, en effet, aux suites fâcheuses du *vice*, & que l'on manque souvent les avantages que produit naturellement la *vertu*.

CXXVIII.

Ajoutons enfin, que lorsqu'on borne le système humain à la durée de cette vie, il est destiné de moins suffisans dans les cas où pour remplir un devoir important, il faut se résoudre aux plus grands sacrifices de la vie, par exemple. Tout est calcul en *Morale*; & toute action qui ne doit produire que du *mal* pour l'*Agent*, est une action moralement impossible pour un homme qui calcule bien.

CXXIX.

Ce que l'*Histoire* nous rapporte des *Codrus*, des *Iéonidas*, des *Décus*, sont de beaux exemples, mais non pas des règles. Je remarquerai cependant, que ces grands hommes auroient peut-être hésité, s'ils n'eussent été soutenus par les regards d'une Nation entière, circonstance qui ne se rencontre pas toujours. Peut-être ces généreux Citoyens espéroient-ils une place distinguée parmi les Héros dans leurs Champs Elisées. Enfin, si ces deux circonstances n'ont point aidé à les déterminer, je dirai alors que de si fortes ames sont plus rares que les besoins de la *Société humaine* ne le demandent.

CXXX.

Le *Système humain* borné aux biens, & aux maux qui résultent de la suite naturelle des actions, seroit donc défectueux. §. 125-129.

CXXXI.

Cette conclusion paroitra dure à tout homme qui a réfléchi sur l'ordre admirable, sur les traits brillans de bonté & de sagesse répandus dans le système de l'Univers. Tous les *Etres* que nous connoissons parviennent à leur *fin* par les meilleurs moyens. L'homme seul manqueroit-il de *moyens suffisans* pour parvenir sûrement à sa *fin*? La portion la plus précieuse de ce système seroit-elle seule dans le désordre?

CXXXII.

Nous sommes donc acheminés à examiner cette proposition: *Est-il vraisemblable que la mort ne soit point le terme fatal de la durée de l'homme? Peut-on croire raisonnablement qu'il continuera à vivre avec un degré de bonheur proportionné à son attachement aux Loix de l'ordre?*

CXXXIII.

Si cette proposition est décidée affirmativement, l'ordre succède à la confusion: le devoir le plus pénible n'offre rien d'impossible à un homme qui pousse ses espérances jusques dans l'éternité.

CXXXIV.

Je n'emploierai pas tous les argumens qui favorisent cette opinion; je me réduis à ceux que j'ai cru les plus probans, & qui embrassent le moins de questions.

L'homme présente des *phénomènes* qui ne peuvent pas avoir le corps pour unique cause.

Ce principe d'*activité* que nous trouvons en nous-mêmes, paroît être en opposition avec cette indifférence au repos, ou au mouvement, qui est reconnue dans la *matière*.

L'*unité* du sentiment, la *simplicité* de ce qui constitue le *Moi*, ne sauroient convenir à une *substance* que nous ne concevons que comme un composé de parties aussi distinctes l'une de l'autre, qu'un *Être* peut l'être d'un autre *Être*.

On n'oseroit dire que c'est le corps de l'homme entier qui pense : il faut donc se réduire à une de ses parties pour en faire l'organe de la *pensée*.

Mais quelle que soit cette partie, quelque petite que l'on lui assigne, on ne pourra jamais rendre raison, par cette supposition, de l'*unité* du *Moi*. Cette *particule sentante* aura toujours des parties intérieures & extérieures, supérieures & inférieures, &c. qui toutes devroient jouir du *sentiment*, indépendamment de la partie voisine.

Cette *partie sentante* ne seroit donc une qu'autant que nous la considérerions sous une seule figure, ou sous un seul nom : dans ce sens le globe terrestre seroit un.

Le *sentiment* n'appartient pas à la *matière* en gé-

DE PHILOSOPHIE MORALE. 313
néral ; cela est évident. Il n'appartient pas non plus à aucune *partie assignable* ; puisque le *sentiment* seroit *multiple*, ce qui est faux.

La *substance sentante* n'est donc pas *matérielle*.

Le raisonnement que nous venons de faire est fondé sur ce que des *effets* différens doivent avoir des *causes différenes*.

Quoique nous ne connoissions que les *essences nominales* des *substances*, nous sommes en droit de conclure qu'elles sont fondées sur les *essences réelles* : ce qui fait que l'*or* est *or*, doit être différent de ce qui constitue l'*essence* du *fer* ; ou en d'autres termes : Je suis aussi certain que l'*essence réelle* de l'*or* est différente de l'*essence réelle* du *fer*, que je suis certain que les qualités de ces *substances* sont différentes.

Si la *substance sentante* est *immatérielle*, les causes de la dissolution du *corps* ne doivent pas la détruire. La nature des choses permet donc d'admettre qu'il est possible que l'*ame* survive à la dissolution du *corps*.

Il y a plus. L'existence des *ames* est un fait : pour les détruire, il faudroit un acte du *Créateur* aussi positif que l'acte qui les a fait exister. Or, nous ne voyons aucune raison de cet anéantissement ; la conservation des *Ames* est donc non-seulement possible, mais encore probable.

La survivance des *Ames* au *corps*, une fois établie, l'*immortalité* s'en déduit naturellement. Si nous n'avons pu découvrir pour quelle cause le *Créateur* anéantiroit les *Ames* au tems de leur séparation du *corps*, à plus forte raison n'en fussions-nous découvrir aucune, pour les anéantir dans la fuite.

Nous pouvons donc raisonnablement espérer de vivre dans toute l'*Eternité*.

Mais quelle sera la manière d'exister de ces *Ames* séparées du *corps*? L'exercice de nos *facultés* dépend de l'*organisation* du *cerveau*; cette *organisation* paroît détruite par la mort. Cette *objection* que l'*Athée* trouveroit peut-être aussi forte qu'affligeante, n'effraie point le vrai *Théiste*. Si l'essence de la *substance pensante*, si les perfections de *Dieu* établissent suffisamment l'*immortalité* de l'*Ame*, craindrons-nous que *Dieu* manque de moyens pour lui rendre l'usage de ses *facultés*? Constant à lui-même, si *Dieu* a créé nos *Ames* pour l'*Eternité*, s'il les a faites telles qu'elles doivent toujours être unies à un *Corps organisé*, il leur en aura préparé un nouveau, assorti à l'état qui les attend après cette vie.

Sans doute que l'*Evidence* seroit bien désirable dans un sujet aussi important; mais notre condition ne porte pas de voir dans la *nature* des *Êtres*, & d'en tirer des conséquences nécessaires.

Toute la conduite de la vie humaine est fondée

sur des principes plus ou moins probables; il en est de même dans cette question: nous ne sommes pas conduits, il est vrai, par le flambeau de l'*Evidence*; mais du moins par une lumière suffisante pour faire marcher sûrement.

Quel sera le sort des hommes après cette vie? Quelle destinée les attend?

Eternitas. O. lubricum nimis aspici, mixtumque dulci gaudium formidine.

Cherchons à établir sur quels principes notre sort doit être réglé. Et de crainte de nous égarer dans des conjectures, ne raisonnons que d'après des faits prouvés.

Nous avons vu, §. 122, que la *vertu* est le chemin du *bonheur*, & le vice celui de la *misère*; que la valeur morale d'un *Être intelligent* dépend de la conformité, ou de l'opposition des principes de ses *actions* avec la *Loi* qui en est la règle, §. 115.

Concluons de ce qui nous est connu, à ce qui nous est inconnu, & disons que l'état des hommes dans la vie à venir sera réglé sur le degré de leur attachement aux *Lois* de l'*ordre*; que *Titus* & *Néron* auront un sort différent.

L'état de ceux qui auront violé les *Lois* de l'*ordre* sera donc plus ou moins fâcheux; le sort de ceux qui les auront observées sera plus ou moins heureux, à proportion de leurs progrès & de leur constance dans ces deux états.

CLVII. En établissant cette règle nous ne supposons autre chose, sinon que ce qui est, continuera d'être; que Dieu est constant à lui-même.

CLVII.

Cet état heureux ou malheureux, suivant que l'on aura observé, ou violé les Loix de la Nature, supplée parfaitement à ce qui manquoit à la Sanction physique, dont nous avons prouvé que les Loix naturelles étoient munies, §. 122-124.

CLIX.

Une action vertueuse paroît-elle pénible à un homme sage qui en espère d'heureuses suites pour toute l'Eternité? Le vice n'inspirera-t-il pas plus d'éloignement, lorsqu'aux maux qu'il cause dans cette vie, on joindra ceux qui le suivent dans la vie à venir.

CLX.

Si l'on nous demande quelle est l'utilité, quel est le but de cet état fâcheux, dans lequel nous supposons que se trouveront les vicieux dans la vie à venir? Nous répondrons que c'est une suite de l'ordre établi que l'on soit heureux à proportion de son attachement aux loix de l'ordre; qu'il est essentiel à l'homme, & probablement à tout être intelligent, de n'être heureux qu'en suivant les loix de sa nature & de son état.

CLXI.

Cet arrangement est admirable dans sa fin & dans ses moyens. Un seul ressort (le désir de la félicité dont chaque homme est animé) procure le bien de la Société & de ses membres.

CLXII.

Mais si cet ordre établi, si cet arrangement ren-

fermoit un mal insupportable & sans fin pour les vicieux, (c'est-à-dire pour la plus grande partie des hommes) cette beauté ne seroit-elle point ternie? nos idées sur la bonté de Dieu ne seroient-elles point en opposition avec un pareil arrangement?

CLXIII.

Nous n'avons qu'à développer le principe établi, §. 121-122, pour prouver que cette objection ne peut avoir lieu dans l'opinion que nous avons exposée. Nous espérons, au contraire, d'établir que le mal devient source de bien.

CLXIV.

En effet, nous avons fait voir que la nature de l'ame est d'avoir le bonheur pour but de toutes ses actions. L'ame ne peut donc être détournée de ce but que par ignorance ou par erreur. Le sentiment l'instruit bien-tôt qu'elle est sortie de la route du bonheur, & le désir de la félicité la force d'y rentrer.

CLXV.

Nous supposons que l'essence de l'ame reste la même dans l'autre vie; nous supposons encore que dans cette vie la plupart des hommes n'ont pas poussé à sa perfection la science de discerner, d'une manière sûre & invariable, les biens d'avec les maux; qu'il en est encore, qui comme des Pilotes peu expérimentés, ont de dangereux écueils à redouter. Si nos suppositions sont admises, on doit admettre aussi que cette science du bonheur se perfectionnera dans l'autre vie, par les mêmes moyens auxquels elle a dû ses commencemens dans celle-ci.

CLXVI.

Heureux ceux qui auront de bonne heure connu & suivi le chemin de la *félicité* !

CLXVII.

Heureux ceux encoré qui l'auront connu & suivi, quoique plus tard !

CLXVIII.

Heureux une fois tous les hommes, quelque lents qu'ils aient été à le connoître & à le suivre ; puisqu'ils ont des *nécessités* pour y parvenir ; que leur *nature* les porte à y travailler sans cesse, & qu'ils ont l'*Eternité* pour jouir de leurs succès !

FIN.

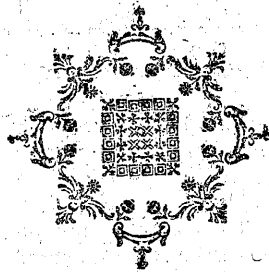
C O D E
D E
L A N A T U R E,
O U
L E V É R I T A B L E
E S P R I T D E S E S L O I X,
De tout tems négligé, ou méconnu.

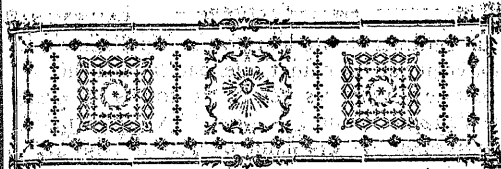
Quaque diu laetare, canam . . . OVID.

PRÉFACE.

NON est mora longa . . . (1) Qu'on lise ce Livre ou non , peu m'importe ; mais se on le lit , il faut achever avant toute contestation. Je ne veux point d'audience à demi , ni de Juge prévenu ; il faut , pour m'entendre , quitter ses plus chers préjugés : laissez un instant tomber ce voile ; vous appercevrez , avec horreur , la source & l'origine de tous maux , de tous crimes , là-même où vous prétendez puiser la sagesse. Vous verrez avec évidence les plus simples & les plus belles leçons de la Nature perpétuellement contredites par la Morale & la Politique vulgaire. Si , le cœur & l'esprit fasciés de leurs dogmes , vous ne voulez , ni ne pouvez en sentir les absurdités , je vous laisse au torrent de l'erreur : Qui vult decipi , decipiatur.

(1) Horace.





C O D E

D E

L A N A T U R E .

P R E M I E R E P A R T I E .

Défauts des Principes généraux de la Politique & de la Morale.

Sujet de cette Dissertation.



J'É développe analytiquement dans cette Dissertation des vérités qui, malgré leur simplicité & leur évidence, font presque de tout tems demeurées dans l'oubli, ou environnées des ténèbres des préjugés. Je tâche de rassembler ces vérités éparées çà & là dans les écrits de quelques-uns de nos Sages; mais confondues dans un si grand nombre de fautes opinions, ou si faiblement énoncées, qu'elles y font à peine apperçues. Je les ai réunies pour

leur restituer toute leur force. Un Poëme aussi nouveau par son sujet que par sa construction, vient de revêtir ces vérités de toutes les grâces de l'*Épopée*, pour les faire briller avec plus de charmes. Je ne leur laisse dans cette Dissertation d'autres ornemens que leur propre évidence.

Tel est le déplorable état de la raison, qu'il faut faire mille efforts, user de mille stratagèmes pour déchirer le bandeau qui l'aveugle, & lui faire tourner les yeux vers les vrais intérêts de l'humanité: c'est le but de la *Basiliade*. Après avoir dit un mot du sujet & de la conduite de ce Poëme, j'expose ici tout nuëment le système de sa Morale.

Réflexions générales sur la conduite & le but de la Basiliade.

Il semble que l'Auteur ait pensé que, sans étudier la Poétique d'Aristote, ni ses commentaires, on pouvoit, à l'aide d'une imagination vive, dirigée par le jugement, construire un *Poëme épique* dans toutes les règles de l'art; ces règles sont elles-mêmes fort postérieures à l'exercice du génie sur des sujets héroïques, & c'est des productions de ce feu de l'ame qu'elles ont emprunté leur autorité. En un mot, comme on a raisonné, & raisonné juste, avant qu'il y eût une Logique artificielle, il y a eu de très-beaux Poëmes, avant qu'on s'avisât d'observer comme ils étoient construits.

Je crois, comme lui, qu'en rendant justice aux ingénieuses rêveries des Anciens & des Modernes qui se sont signalés, on pouvoit ouvrir une nouvelle carrière à l'*Épopée*, & bâtir sur un plan dans lequel il n'entrât rien des actions fougueuses, de ces événemens tragiques & sanglans, ni

de ces aventures romanesques, que les grands Poëtes ont estimé dignes de leurs chants.

Les fictions de ces hommes célèbres tiennent toutes aux préjugés religieux, politiques & moraux des nations qu'ils ont voulu instruire ou flatter; ils respectoient eux-mêmes ces préjugés; & plus touchés du spécieux que du réel, ils ne cherchoient qu'à embellir ce qu'ils croyoient bon & louable.

En examinant sérieusement combien leur Morale est inférieure aux fables & aux allégories dont ils s'efforcent de l'orner, on ne peut s'empêcher de les comparer à des Artistes qui décoreroient d'une riche broderie une étoffe de vil prix. L'admire la beauté de l'ouvrage, & méprise la matière. Ces heureux génies vouloient plaire, parce qu'ils espéroient instruire; leur intention fait leur éloge; mais dans le vrai, ils n'ont réussi qu'à demi, ils ont plu seulement.

Il paroît que l'Auteur ambitionne, comme eux, la gloire d'être utile au genre-humain, & qu'il fait des efforts pour les surpasser; pour parvenir à ce point, il a pris une route presque toute nouvelle, & il lui a fallu de nouveaux moyens. Il n'avoit point de modèle, où en prendre? Là-même où personne ne s'est avisé d'en chercher.

Chaque Poëte s'est contenté de renfermer son sujet dans les limites d'un trait d'histoire ou de fable qui intéressât les mœurs, la religion ou la gloire d'une Nation; Mr. M. * * * * * ne s'est prescrit d'autres bornes que celles des vrais avantages de l'humanité entière. Enfin, il lui falloit un héros qui, pour être capable de régir un peuple selon les loix paisibles de la simple Nature, ne ressemblât point à la plupart de ceux que l'erreur admire, & auxquels la flatterie prodigue les titres les plus fastueux.

Il n'étoit pas moins nécessaire que les machines de ce Poëme n'eussent rien de ce que, de tout tems & presque par-tout, la superstition a prêtée de monstrueux ou de ridicule aux objets de ses frayeurs & de son culte fanatique. Il falloit que ces machines produussent, non le puérile merveilleux des prestiges, mais la ravissante organisation de l'Univers. Les Puissances protectrices de son héros devoient être de magnifiques emblèmes des seuls vrais attributs de la Divinité, & non des fantômes bizarrement personnifiés; qui, dans nos Poëmes ordinaires, servent à mener au dénouement l'entreprise hardie de quelque forcené, ou à tirer d'embarras quelque malheureux.

Sans plus long parallèle, on sentira, à la lecture de son Ouvrage, toutes ces différences: on y remarquera aussi, qu'à l'égard des tableaux & des descriptions, l'Auteur a tâché, comme nos Ecrivains célèbres, d'imiter la belle Nature; & que s'il s'est quelquefois trouvé le Copiste des mêmes objets, il a évité, autant qu'il est possible, de les prendre dans la même attitude, ou sous le même point de vue. Je laisse le Lecteur juge de la nouveauté du spectacle, aussi bien que de la bonté du dessein & de l'exécution. Passons des moyens au but principal.

Ce but est de faire voir que le véritable héros est l'homme même, formé par les leçons de la Nature, & de saper par les fondemens, tous les malheureux préjugés qui le rendent sourd à la voix de cette aimable législatrice. C'est de la dignité de ce sujet que se tire le principal titre de ce Poëme (1); & sous l'allégorie de *Naufrage*.

(1) La *Basiliade* signifie en Grec, les actions héroïques d'un homme vraiment digne de l'Empire du Monde.

des Isles flottantes; on désigne le sort que l'on veut faire subir à la plupart des frivolités dont la raison est offusquée.

Erreurs invétérées de la Morale vulgaire; difficultés d'en percer les ténèbres & la multitude.

Il est surprenant, pour ne pas dire prodigieux, de voir combien notre Morale, à peu près la même chez toutes les Nations, nous débite d'absurdités sous le nom de principes & de maximes incontestables. Cette science, qui devroit être aussi simple, aussi évidente dans ses premiers axiomes & leurs conséquences, que les Mathématiques elles-mêmes, est défigurée par tant d'idées vagues & compliquées, par tant d'opinions qui supposent toujours le faux, qu'il semble presque impossible à l'esprit humain, de sortir de ce chaos: il s'accoutume à se persuader ce qu'il n'a pas la force d'examiner. En effet, il est des millions de propositions qui passent pour certaines, d'après lesquelles on argumente éternellement; voilà les *préjugés*. Je les compare à ces dissertations que font les Antiquaires sur de fausses médailles. Si l'on est étonné que ces Savans s'en soient laissé imposer par quelque fondeur, le Sage ne l'est pas moins de voir les hommes assujettis, depuis tant de siècles, à des erreurs qui sans cesse troublent leur repos. La raison générale de cet aveuglement, de sa durée, & de la difficulté d'en guérir, c'est que la vérité est une mesure si fine, si précise & si déliée, que de la moindre quantité qu'on la manque, cet écart infiniment petit à son origine, & presque imperceptible; croit avec une rapidité & dans une progression beaucoup plus énorme, qu'aucune erreur de calcul; mais avec cette fâcheuse diffé-

rence, que plus on se trompe, moins on croit se tromper : si l'on vient à le reconnoître, alors l'étendue de ce dédale, ses énormes détours effraient, étourdissent ; on ne peut, ou on n'ose en chercher les issues.

Dans les derniers tems, & même de nos jours, les Bacons, les Hobbes, les Lock, les Pope, les Montesquieu, &c. ont tous apperçu que la partie la plus imparfaite de la Philosophie, étoit la Morale, tant à cause de la complexité embarrassante de ses idées, que par l'instabilité de ses principes, par l'irrégularité de sa méthode, qui ne peut rien réduire en démonstration, trouvant à chaque pas des propositions dont la négative peut également se défendre.

Ces difficultés ont rebuté partie de ces grands hommes, jetté l'autre dans un doute général ; quelques-uns seulement ont essayé de décomposer ce Tout, d'en examiner séparément les pièces, mais sans oser rien conclure, soit qu'ils n'aient pu découvrir le premier pli de ce nœud compliqué, soit qu'ils se soient contentés de le laisser deviner, après avoir mis sur les voies.

Principes des erreurs des Moralistes anciens & modernes ; ce qu'ils auroient dû faire pour les reconnoître & les éviter.

J'ai tâché de découvrir ce premier chaînon de l'erreur, & de rendre sensible ce premier point *divergent* qui a toujours éloigné nos Moralistes & nos Législateurs de la vérité. Ecoutez-les tous ; ils vous poseront pour principe incontestable & pour base de tous leurs systèmes ; cette importante proposition : *L'homme naît vicieux & méchant*. Non, disent quelques-uns, *mais la situation où il*

se trouve dans cette vie, la constitution même de son être, l'exposent inévitablement à devenir pervers. (1)

Tous prenant ceci à la rigueur, aucun ne s'est imaginé qu'il en pouvoit être autrement ; aucun, par conséquent, ne s'est avilé qu'on pouvoit proposer & résoudre cet excellent problème :

Trouver une situation dans laquelle il soit presque impossible que l'homme soit dépravé, ou méchant, ou du moins, minima de malis.

Ce Problème & sa solution manqués, nos Instituteurs anciens ont perdu de vue l'unique cause première de tous les maux, l'unique *medium* évident qui pouvoit leur faire reconnoître une erreur commencée. Nos Modernes, après eux, se sont trouvés encore plus éloignés d'une première vérité qui leur auroit fait nettement reconnoître la véritable origine, la nature, l'enchaînement des vices, & l'inefficacité des remèdes que la Morale vulgaire prétend y apporter. Ils auroient pu, dis-je, à l'aide de ces lumières, facilement décomposer cette Morale d'institution, prouver le faux de ses hypothèses, l'impuissance de ses préceptes, les contrariétés de ses maximes, l'opposition de ses moyens avec leur fin ; en un mot, démontrer en détail les défauts de chaque partie de ce corps monstrueux.

Cette Analyse, comme celle des Equations mathématiques, écartant, & faisant disparaître le faux, le douteux, auroit enfin fait sortir l'*inconnue*, je veux dire, la Morale véritablement susceptible des démonstrations les plus claires.

(1) Combien d'impertinences en prose & en vers n'a-t-on pas dit sur ce sujet !

En suivant cette méthode, j'ai découvert que de tout tems nos Sages, pour chercher à guerir une dépravation qu'ils ont mal à propos cru un fatal appanage de la condition humaine, ont commencé par imaginer que la cause de cette caducité étoit où elle n'exista jamais, & ont été précisément prendre ce poison pour le remede du mal dont ils le prétendoient cause.

Se répétant sans cesse, aucun de ces proluxes discoureurs ne s'est avisé de soupçonner que cette cause de la corruption des hommes fut précisément une de leurs premieres leçons; la matiere leur en paroissoit trop pure, trop auguste; leurs loix, leurs regles trop prudentes & trop respectables, pour qu'on osât leur imputer cet énorme grief; ils ont mieux aimé le rejeter sur la nature; ainsi l'homme, au sortir de ses mains, quoiqu'également privé de toutes idées métaphysiques ou morales, simplement muni des facultés propres à recevoir ces idées; l'homme, dans les premiers instans de son existence, plutôt absolument indifférent à tout mouvement, que porté à aucune fougue impétueuse, se trouve, par la plupart de nos Philosophes, suffisamment pourvu de quantité de vices, mêlés de quelques vertus, *innés*, aussi bien que d'idées de même nom. Avant même que de voir le jour, il porte dans son sein les funestes semences de dépravation qui l'excitent à chercher son bien aux dépens de toute espece, & de l'Univers entier, s'il étoit possible.

Quand je passerois cette specieuse absurdité, je serois toujours en droit de faire remarquer, que loin de chercher les moyens de déraciner, ou de réprimer ces mauvais penchans pour laisser fructifier quelques foibles vertus, dont, selon ces Docteurs, les racines ne sont pas absolument pour-

ries; que loin, dis-je, de fomentier ces salutaires dispositions, ils ont fait précisément tout ce qu'il falloit pour jeter, & faire éclore dans le cœur de l'homme une semence de vice qui ne fut jamais, & pour étouffer le peu de vertus qu'ils imaginent y cultiver.

Causes de la corruption de l'amour-propre.

Voyons, par exemple, cet amour-propre dont vous faites une hydre à cent têtes, & qui l'est, en effet, devenu par vos propres préceptes. Qu'est-il cet amour de soi-même dans l'ordre de la Nature? un désir constant de conserver son être par des moyens faciles & innocens que la Providence avoit mis à notre portée, & auxquels le sentiment d'un très-petit nombre de besoins nous avertissoit de recourir.

Mais dès que vos institutions ont eu environné ces moyens d'une multitude de difficultés presque insurmontables, & même de périls effrayans: *Natura bellum indicant, configat oportet*; étoit-il étonnant de voir un paisible penchant devenir furieux, & capable des plus horribles excès, vous obliger à travailler pendant des milliers de siècles, avec autant de peine que peu de succès, à calmer ses transports, ou réparer ses dégâts? Est-il étonnant que vous ayez vu cet amour de nous-mêmes, ou se transformer en tous les vices, contre lesquels vous déclamez vainement, ou bien prendre le masque des vertus factices que vous prétendiez lui opposer?

C'est donc précisément de votre triste Morale que l'éducation commune des hommes empruntant ses lugubres couleurs, on a vu, & l'on voit ses leçons porter dans leur cœur, dès sa plus ten-

lre enfance, le funeste levain que vous attribuez faussement à la Nature.

Donc le premier usage que fit un pere de pareils préceptes pour instruire ses enfans, fut l'époque fatale de l'esprit d'indocilité, de révolte & de violence. Etoit-ce un vice de la Nature que cette résistance? Non, certainement; elle étoit une défense bien légitime de ses droits.

Si ce pere simple & sauvage erroit dans les moyens de policer sa famille, & d'y maintenir la paix; si l'ordre qu'il s'étoit avisé d'y établir pour cette fin, étoit vicieux, les inconvéniens dans ces commencemens n'étoient pas considérables.

Vous, Réformateurs du genre-humain, qui deviez être avertis, par ces inconvéniens, des défauts de cette police, en sentir la cause, en remarquer les effets, en prévoir les dangereuses conséquences, êtes-vous excusables d'avoir adopté ces erreurs, d'en avoir favorisé le progrès, de les avoir multipliées comme les Nations, au gouvernement desquelles vous les avez fait servir de règles?

Telles sont, en général, les méprises invétérées que l'on attaque dans la *Basiliade*; & voici en peu de mots les vérités que je prétends établir dans cet Ouvrage.

Etat de l'Homme au sortir des mains de la Nature, & ce qu'elle a fait pour le préparer à être sociable.

L'homme n'a ni idées, ni penchans innés. Le premier instant de sa vie le trouve enveloppé d'une *indifférence totale*, même pour sa propre existence. Un sentiment aveugle, qui ne diffère

point de celui des animaux, est le premier moteur qui fait cesser cette indifférence.

Sans entrer dans le détail des premiers objets qui font sortir l'homme de cet engourdissement, ni de la manière dont cela s'opère, je dis que ses besoins l'éveillent par degrés, le rendent attentif à sa conservation; & c'est des premiers objets de cette attention qu'il tire ses premières idées.

La Nature a sagement proportionné nos besoins aux accroissemens de nos forces; puis en fixant le nombre de ces besoins pour le reste de notre vie, elle a fait qu'ils excédassent toujours de quelque chose les bornes de notre pouvoir. On va voir les raisons de cette disposition.

Si l'homme ne trouvoit aucun obstacle à satisfaire ses besoins, chaque fois qu'il les auroit contentés; il retomberoit dans sa première indifférence, il n'en ressortiroit que lorsque le sentiment de ces besoins renaissans l'agiteroient; & la facilité d'y pourvoir n'auroit pas besoin de lumières supérieures à l'instinct de la brute; il n'auroit pas été plus sociable qu'elle.

Ce n'étoit point là les intentions de la suprême Sageffe; elle vouloit faire de l'espèce humaine un Tout intelligent, qui s'arrangeât lui-même par un mécanisme aussi simple que merveilleux; ses parties étoient préparées, & pour ainsi dire, taillées pour former le plus bel assemblage; quelques légers obstacles devoient moins s'opposer à leur tendance, que les exciter fortement à l'union: séparément foibles, délicates & sensibles; des desirs, des inquiétudes causés par la distance momentanée d'un objet propre à les satisfaire, devoient augmenter cette espèce d'*attraction morale*. Que devoit-il résulter de la *tension* de ces rel-

forts ? Deux effets admirables ; favori, 1^o. une affection bienfaisante pour tout ce qui soulage ; ou secours notre foiblesse ; 2^o. le développement de la raison, que la Nature a mise à côté de cette foiblesse pour la féconder.

De ces deux sources fécondes devoient encore couler l'esprit & les motifs de sociabilité ; une industrie ; une prévoyance unanime ; enfin ; toutes les idées ; les connoissances directement relatives à ce bonheur commun. On peut donc dire avec Sénèque : *Quidquid nos meliores beatosque facturum est, Natura in aperto aut in proximo posuit.*

C'est donc précisément dans ces vues que la Nature a distribué les forces de l'humanité entière, avec différentes proportions entre tous les individus de l'espece ; mais elle leur a indivisiblement laissé la propriété du champ producteur de ses dons, à tous & à chacun l'usage de ses libéralités. Le monde est une table suffisamment garnie pour tous les convives, dont tous les mets appartiennent, tantôt à tous, parce que tous ont faim ; tantôt à quelques-uns seulement, parce que les autres sont rassasiés ; ainsi personne n'en est absolument le maître, ni n'a droit de prétendre l'être.

C'est sur la stabilité de cette base que la Nature avoit appuyé ce qui devoit être changeant & mobile ; elle avoit pris soin d'en régler & combiner les mouvemens.

Exposition détaillée des vrais fondemens de sociabilité.

Je m'arrêterai encore à considérer les fondemens, l'ordre, & l'assortiment des principaux ressorts de cette admirable machine.

1^o. Unité indivisible de fonds de patrimoine, & usage commun de ses productions.

2^o. Abondance & variété de ces productions plus étendue que nos besoins, mais que nous ne pouvons recueillir sans travail ; tels sont les préparatifs de notre conservation, les soutiens de notre être.

Repassons aussi sur ce que la Nature a fait pour disposer les hommes à une unanimité, à une concorde générale, & comment elle a prévenu le conflit de prétentions qui pourroit arriver dans quelques cas particuliers.

1^o. Elle fait sentir aux hommes, par la parité de sentimens & de besoins, leur égalité de conditions & de droits, & la nécessité d'un travail commun.

2^o. Par la variété momentanée de ces besoins, qui fait qu'ils ne nous affectent pas tous, ni également, ni dans les mêmes instans, elle nous avertit de relâcher quelquefois de ces droits pour les céder à d'autres, & nous induit à le faire sans peine.

3^o. Quelquefois elle prévient entre nous l'opposition, la concurrence des desirs, des goûts, des inclinations, par un nombre suffisant d'objets capables de les contenter séparément, ou bien elle varie ces desirs, ces penchans, pour les empêcher de tomber en même-tems sur un objet qui seroit unique, *trahit sua quemque voluptas.*

4^o. Par la diversité de force, d'industrie, de talens mesurés sur les différens âges de notre vie, ou la conformation de nos organes ; elle indique nos différens emplois.

5^o. Elle a voulu que la peine, la fatigue de pourvoir à nos besoins, toujours un peu plus étendus que nos forces, quand nous sommes seuls, nous fit comprendre la nécessité de recourir à des secours, & nous inspirât de l'affection pour tout

ce qui nous aide ; de-là notre aversion pour l'abandon & la solitude, notre amour pour les agrémens & les avantages d'une puissante réunion, d'une société.

Enfin, pour exciter & entretenir parmi les hommes une *reciprocité* de secours & de gratitude, pour leur marquer les instans qui leur prescrivent ces devoirs, la Nature est entrée dans les moindres détails ; elle leur fait, tour-à-tour, éprouver inquiétude ou tranquillité, lassitude ou repos, affoiblissement ou augmentation de force.

Tout est compassé, tout est pesé, tout est prévu dans le merveilleux *automate* de la société ; ses engrainures, ses contre-poids, ses ressorts, ses effets ; si l'on y voit contrariété de forces, c'est vacillation sans secousse, ou équilibre sans violence ; tout y est entraîné, tout y est porté vers un seul but commun.

Cette machine, en un mot, quoique composée de parties intelligentes, opere en général, indépendamment de leur raison dans plusieurs cas particuliers ; les délibérations de ce guide sont prévenues, & ne le laissent que spectateur de ce qu'effectue le sentiment. On peut donc dire avec Ciceron : (1) *Natura ingenuit, sine doctrina, notius parvas maximarum rerum, virtutem ipsam inchoavit.*

Sur quels principes la Morale & la Politique doivent établir leurs préceptes & leurs institutions.

C'étoit à la Morale & à la Politique, *ad ea principia quæ accepimus consequentia exquirere.* C'étoit d'après ces excellentes dispositions qu'elles devoient travailler à seconder la Nature par l'art ; c'étoit sur les opérations de celle-là qu'elles de-

(1) *De finibus, Lib. 5.*

voient

voient régler celui-ci : c'étoit sur le partage des forces de l'humanité qu'elles devoient régler les devoirs & les droits de chaque membre ; & leur distribuer leurs emplois : c'étoit là qu'il falloit appliquer la balance & le poids, le *cuique suum* ; c'étoit sur les proportions des parties du Tout que les sciences de gouverner, & les cœurs, & les actions des hommes devoient établir les vrais moyens de maintenir & d'encourager l'union d'une société, & d'en rétablir les actions, si quelque chose eût pu leur nuire, ou les rompre. Ce que l'on nomme les tons de cette harmonie, je veux dire, les rangs, les dignités, les honneurs, devoient être mesurés sur les degrés de zèle, de capacité, sur l'utilité des services de chaque Citoyen : on pouvoit alors, sans danger, pour encourager tout effort généreux, tendant au bien commun, y attacher les idées flatteuses dont on décore de vains fantômes, objets frivoles de l'en vie, & ce vice, tout honteux qu'il est, n'en veut qu'à ce qui ne peut nous être utile : il n'existe même, & ne peut exister, qu'ouï la vanité s'est appropriée, & le nom, & les avantages du même. En un mot, si l'on eût établi que les hommes ne seroient grands & respectables qu'à proportion qu'ils seroient bons, & plus estimés qu'à proportion qu'ils auroient été meilleurs, il n'y eût jamais eu entre eux que l'émulation de se rendre réciproquement heureux ; alors l'oisiveté, l'inaction auroient été les seuls vices ; les seuls crimes, & les seuls opprobres ; alors l'ambition auroit été ; non le desir de subjuguier, ou d'opprimer les hommes ; mais celui de les surpasser en industrie, en travail, en diligence : les égards, les louanges, les honneurs, la gloire, auroient été de continuel sentimens de gratitude, ou de jouissance, &

non pas de honteux tributs de la bassesse, ou de la crainte pour ceux qui les paient, ou de vains & d'orgueilleux appuis de ce qu'on nomme fortune, élévation, pour ceux qui les exigent, & les reçoivent.

Le seul vice que je connoisse dans l'Univers, est l'*Avarice*; tous les autres, quelque nom qu'on leur donne, ne sont que des tons, des degrés de celui-ci; c'est le Protée, le Mercure, la base, le véhicule de tous les vices. Analysez la vanité, la fausseté, l'orgueil, l'ambition, la fourberie, l'hypocrisie, le scélératisme; décomposez de même la plupart de nos vertus sophistiques, tout cela se résout en ce subtil & pernicieux élément, le *désir d'avoir*: vous le retrouverez au sein même du désintéressement.

Or, cette peste universelle, l'*intérêt particulier*, cette fièvre lente, cette *écluse* de toute société auroit-elle pu prendre ou elle n'eût jamais trouvé, non-seulement d'aliment, mais le moindre ferment dangereux?

Je crois qu'on ne contestera pas l'évidence de cette proposition: *Que là où il n'existeroit aucune propriété, il ne pourroit exister aucune de ses pernicieuses conséquences.*

Idee de la probité naturelle; comment on pourroit en prévenir la corruption.

Alors la *probité naturelle* qui, dans l'ordre général de l'Univers, est le résultat d'un arrangement infiniment sage, dans lequel aucun Etre ne peut, sans cause accidentelle, nuire au mouvement ni à l'existence d'un autre; cette probité, dis-je, seroit demeurée ce qu'elle étoit dans l'homme, un éloignement invincible de toute action

dénaturée, une loi dictée par le sentiment, approuvée & chérie par l'esprit & le cœur: loin de rencontrer de continuel obstacles qui affoiblissent, ou détruisent cet état paisible de l'Etre raisonnable, l'homme, exempt des craintes de l'indignité, n'eût eu qu'un seul objet de ses espérances, qu'un seul motif de ses actions, le *bien commun*, parce que le sien particulier en auroit été une conséquence infaillible. Donc, je le répète, ce que l'on nomme *probité*, seroit demeuré inaltérable; elle auroit acquis tous les ornemens que nous vantons dans le commerce de familiarité; je veux dire, la complaisance, l'affabilité; en un mot, la politesse des manières, ainsi que celle des mœurs.

Qui ne comprendra que cette Morale auroit été susceptible des démonstrations, non-seulement les plus claires, mais les plus simples & les plus à la portée de tous les hommes? Qui peut douter que l'éducation, tirant ses préceptes de cette Morale, auroit donné à des vérités très-sensibles & généralement intéressantes, au moins autant de pouvoir & de crédit sur tous les cœurs, que l'éducation ordinaire donne de force & d'empire à mille préjugés ridicules? La nôtre, en prévenant toute habitude vicieuse, auroit laissé ignorer aux hommes qu'ils pussent devenir méchants.

Mais avant que d'examiner plus en détail pour quoi la *probité naturelle* de la créature raisonnable s'est si prodigieusement altérée, tirons des objections mêmes des Moralistes, de nouvelles preuves de l'efficacité des leçons d'une éducation qui seroit réglée sur nos principes.

OBJECTION.

Quand on vous accorderoit, disent-ils, que la Politique & la Morale s'y sont fort mal pris pour remédier à nos maux, fera-t-il moins vrai de soutenir que leur impuissance vient moins de leur propre fonds, que de la mauvaise volonté des hommes, qui naissent avec des penchans vicieux qu'il faut réprimer par la violence ?

Voyez, par exemple, deux enfans ; à peine discernent-ils les objets, que vous appercevez en eux un esprit de contention, de dispute, de mutinerie, d'impatience & d'obstination. l'un, quoique déjà pourvu de ce que ses cris vous ont averti qu'il desiroit, veut encore avoir ce que vous venez de donner à un autre : on voit souvent ces débiles automates se disputer, avec colere & emportement, un chétif amusement. Funeste présage de leur future férocité, de leur future discorde !

RÉPONSE.

Je réponds, premièrement, que les enfans n'étant alors pourvus d'un instinct guere plus raffiné que celui de certains animaux qu'on apprivoise, n'ont, non plus que ces animaux, que des accès momentanés de colere, que des sujets passagers de discorde, causés par un sentiment prompt & vif de quelque besoin ou de quelque inquiétude, qui les met quelquefois en concurrence pour la possession d'une même chose ; mais ces fortes de dissentions, de querelles de peu de durée qui naissent entre les brutés de même espece, sont pour elles, en général, de si peu de conséquence, que si l'homme restoit, comme ces animaux, borné à

un petit nombre de facultés, il n'auroit, comme eux, ni haine, ni jalousie, ni aucune passion habituelle, ni volonté déterminée & opiniâtre qui pût le porter constamment à des actions féroces ; ainsi, il n'auroit pas eu plus besoin de morale & de loix que la brute ; il n'auroit pas été moralement plus méchant ni plus dépravé qu'elle envers son espece.

Quelle éducation prévendrait tout vice.

J'ajoute, en second lieu, que puisque, chez l'homme la raison succède à une sorte de sentiment aveugle, il est fait pour être le plus doux & le plus traitable de tous les animaux, & le seroit, en effet, devenu, si d'abord ce sentiment stupide n'eût été mécaniquement employé qu'à le familiariser avec des habitudes pacifiques : si la raison fût ensuite venue les perfectionner ; elle n'étoit point faite, quoi qu'en disent nos Philosophes, pour combattre en nous des passions fougueuses, ou pour prévenir des désordres qui n'eussent jamais existé, si l'homme eût été préparé ; &, pour ainsi dire, apprivoisé par le mécanisme d'une éducation conforme à nos principes ; il n'eût plus alors eu besoin de faire usage des facultés de son esprit, que pour connoître & jouir des avantages d'une société sagement constituée : accoutumé, dès ses premières années, à se plier à ses loix, il ne se seroit jamais avisé d'y contrevenir. Aucune crainte de manquer de secours, ni de choses nécessaires ou utiles, n'eût excité en lui des desirs démesurés. Toute idée de propriété sagement écartée par ses peres ; toute rivalité prévenue ou bannie de l'usage des biens communs, auroit-il été possible que l'homme eût

pensé à ravir, ou par force, ou par ruse, ce qui ne lui eût jamais été disputé ?

Je veux convenir que, malgré les sages précautions de notre système d'éducation, il eût toujours existé parmi les hommes quelques sujets de contention, de dispute; mais ces légères irrégularités auroient été aussi passagères que les causes & les circonstances qui les auroient produites. La cause générale & permanente de toute discorde n'existant point, le cœur humain ne se trouvant plus exposé à de longues & violentes secousses, ni agité de cruelles perplexités, il est évident qu'il n'eût pu contracter les vicieuses habitudes qui le dépravent: d'ailleurs, les préjugés pacifiques de son éducation eussent sans cesse aidé la raison, qu'une infinité de fausses idées n'eussent point offusquée, à calmer de très-foibles agitations.

Quelle éducation perpétue les erreurs de la Morale.

Ce que je viens d'accorder à nos adversaires me fournit de nouvelles armes contre eux. Puisqu'il n'est point de la condition présente de l'humanité, de trouver des moyens parfaitement efficaces de prévenir tout trouble dans une société, quels funestes effets ne doit-il pas résulter des préceptes, des exemples & des préjugés transmis de pere en fils, par une éducation qui, d'après une Morale pleine d'erreurs énormes, respectées comme d'éternelles vérités, effarouche l'homme dès son enfance, & ne tourne sa raison naissante que sur des considérations affligeantes? Est-il étonnant alors de voir cette raison devenir un des plus dangereux instrumens de méchanceté? C'est de là qu'il en faut dater les égaremens.

En effet, à quoi cette éducation prépare-t-elle, & l'esprit, & le cœur? sinon à subir le joug d'une Morale factice qui tourne le dos à la Nature, & se trouve perpétuellement en contradiction avec elle-même; puisque, par ses propres conseils, les choses se trouvent malheureusement arrangées, ou plutôt bouleversées, de façon qu'en une infinité de circonstances, il faut qu'il naisse de violentes & fougueuses passions, des moyens mêmes qu'elle indique, pour les combattre & les dompter.

La plupart des Législateurs ont rompu les liens de sociabilité, & occasionné ou entretenu les suites fâcheuses de cette rupture.

Tâchons maintenant de confirmer par l'expérience, des vérités que nous venons d'établir par le raisonnement; vérités importantes & précieuses, qui, depuis six à sept mille ans, qu'une grande partie de notre espèce se souvient d'avoir reçu des loix, ont été contredites par ceux qui se sont mêlés de les lui prescrire.

Montrons que ces prétendus Sages que notre imbécillité admire, en privant la moitié des hommes des biens de la Nature, ont abrogé les sages dispositions, & ont ouvert la porte à tous les crimes. (1)

Ces guides, aussi aveugles que ceux qu'ils prétendoient conduire, ont éteint tous les motifs d'affection qui devoient nécessairement faire le

(1) Qu'on suspende ici l'objection qu'on pourroit me faire en faveur des Législateurs; qu'ils n'ont rien changé ni corrompu. Je prouverai, par la suite, que plusieurs en peuvent être accusés, & qu'en fait de réforme, qui n'améliore rien, gâte tout.

lien des forces de l'humanité. Ils ont changé toute prévoyance unanime, toute communication de secours, en de timides soucis partagés entre les membres dépecés de ce grand corps; ils ont, par mille agitations contraires de ces parties défunies, confondues, allumé l'incendie d'une ardente cupidité: ils ont excité la faim, la voracité d'une avarice insatiable. Leurs folles constitutions ont exposé l'homme aux risques continuels de manquer de tout: est-il étonnant que, pour repousser ces dangers, les passions se soient embrasées jusqu'à la fureur? Pouvoient-ils mieux s'y prendre pour faire que cet animal dévorât sa propre espece? Aussi, que d'efforts ces Empyriques n'ont-ils pas dû faire pour empêcher un malheur qui devoit indubitablement arriver!

Il a fallu, à force de regles, de maximes, reboucher les ruptures continuelles d'une digue imprudemment opposée au cours paisible d'un ruiffeau gonflé par cet obstacle, & devenu, par ses débordemens, une mer orageuse.

De mal-adroits Machinistes ont rompu des liens, des ressorts dont la dissolution alloit entraîner celle de toute humanité, & ils tâchent d'arrêter sa ruine à force de ligamens bizarrement entortillés, & de contre-poids appliqués au hasard. Que naît-il de leurs travaux? De volumineux Traités de Morale & de Politique, *quorum tituli remedia habent, paxidés veneza.* (1) Beaucoup de ces ouvrages peuvent donc s'intituler, les uns: *L'Art de rendre les Hommes méchans & pervers sous les plus spécieux prétextes.*, & à l'aide même des plus beaux préceptes de probité & de vertu. L'étiquette des autres sera: *Moyens de policer les Hommes par les*

(1) La France.

réglemens & les loix les plus propres à les rendre féroces & barbares.

Pourquoi les Loix de la Nature sont devenues impraticables.

C'est en conséquence de ces bévues de nos premiers maîtres de Morale, que celle de la *Basilade* paroît absolument impraticable aux savans Auteurs de la *Bibliothèque impartiale* (1), & de la *Nouvelle Bigarrure* (2). J'en conviens avec eux & avec tous ceux qui l'objecteront; mais c'est seulement de nos jours qu'un aussi excellent Législateur que le Héros de ce Poème, ne seroit point écouté, eût-il la force & l'autorité d'un Pierre Alexiowits dans ses Etats; tant l'absurdité invétérée de nos préjugés est ténace. De plus, comme je prétends que la Morale vulgaire s'est établie sur les ruines des loix de la Nature, il faudroit entièrement renverser celle-là pour rétablir celles-ci. Au reste, je pense qu'à l'examen de ce Poème, ces critiques auront compris que le but de l'Auteur étoit de faire voir, comme il le dit dans une note: (3) *Pourquoi la Morale & la Politique vulgaire sont si opposées aux vérités de ses spéculations;* & de prouver, de plus, que ces vérités fussent devenues très-praticables, si elles eussent été suivies par les premiers Législateurs. J'ose ici soutenir que si ce bonheur fut arrivé, nous regarderions à présent, comme absolument impossible, tout autre système de police, & peut-être même n'en aurions-nous pas d'idée.

Bibl. imp. mois de Nov. 1753. Tom. 3. 3. Part. pag. 401-415.

(2) *Nouv. Bigarrure. Nov. 1753. Tom. IX. pag. 145-150.*

(3) *Basilade, Chant. III.*

 SECONDE PARTIE.

 Défauts particuliers de la Politique.

Preuves expérimentales de nos Principes.

L'Objection que fait l'Auteur de la *Bibliothèque* sur la note déjà citée du troisième Chant de la *Ea-filiade*, me donne occasion d'entrer ici dans un détail circonstancié de nouvelles preuves des vrais principes de toute Morale & de toute Législation, & de démontrer analytiquement l'origine & les progrès des erreurs qui ont perverti l'excellence des loix primitives de la Nature.

Voici ce que ce Savant oppose à l'hypothèse de notre Poète. » On fait assez combien il y a de dis-
 » tance entre les plus belles spéculations de cet
 » ordre, & la possibilité de l'exécution; c'est que
 » dans la théorie on prend des hommes imagi-
 » naires qui se prêtent avec docilité à tous les ar-
 » rangemens, & qui secondent, avec un zèle
 » égal, les vues du Législateur; mais dès qu'on
 » veut réaliser les choses, il faut se servir des
 » hommes tels qu'ils sont, c'est-à-dire, indociles,
 » paresseux, ou bien livrés à la fougue de quel-
 » que violente passion. Le projet d'égalité est,
 » en particulier, un de ceux qui paroît le plus
 » répugnant au caractère des hommes: ils naif-
 » sent pour commander, ou pour servir; un état
 » mitoyen leur est à charge «.

Cette objection est dans la bouche de tous nos

Moralistes; c'est un de ces principes que personne ne s'avise de leur contester. Tous disent, avec l'impartial Auteur que je cite, que la cause de la distance entre la plus belle théorie morale, & la pratique, vient de ce que dans celle-là on imagine (ce qui n'est pas) des hommes qui se soumettent, avec grande docilité, aux institutions des Législateurs.

Je réponds que c'est précisément ce qu'ont fait la plupart de ceux qui se sont voulu mêler de policer les Nations: ils ont cru, ou que l'homme étoit naturellement tel qu'ils l'ont trouvé à la naissance de leurs projets, ou qu'il devoit être ce que je prouve qu'il n'est point: ils ont érigé leurs systèmes sur cette théorie; il ne faut pas s'étonner que, passant à la pratique, ils aient trouvé les hommes si peu disposés à se prêter à leurs arrangemens, & qu'ils aient été obligés, pour les y contraindre, de faire tant de loix dures & sanguinaires, contre lesquelles la Nature ne cesse de se révolter, parce qu'elles en renversent l'ordre, ou ne le rétablissent pas.

Ce que notre Critique ajoute que, *dès qu'on veut réaliser les choses, il faut prendre les hommes tels qu'ils sont*, est équivoque. Entend-il *les hommes tels qu'ils sont formés par la Nature*? ou bien, *tels qu'ils sont devenus, & continuent d'être, depuis plusieurs siècles, chez les Nations qui obéissent à des loix*?

Etat naturel des Nations sauvages susceptibles des règles d'un très-sage Gouvernement (1).

Si vous prenez les hommes tels qu'ils sont dans

(1) Pour prévenir une foule de vaines objections qui ne finiroient point, je pose ici pour principe incontestable,

État de Nature, passons en Amérique ; nous y trouverons plusieurs Peuplades dont les membres observent très-religieusement, au moins entre eux, les loix précieuses de cette mère commune, en faveur desquelles je réclame de toutes mes forces.

Menons avec nous quelque Législateur vraiment sage, qui, travaillant conformément aux dispositions de ces loix divines déjà pratiquées, loin de les contrarier, ou de les affaiblir, ne s'applique qu'à étendre leurs conséquences, & à tirer de leur sein fécond toutes les maximes qui rendront le Peuple sauvage, qu'il entreprendra de polir, le plus doux, le plus humain, le plus sage

que dans l'ordre moral, la Nature est une, constante, invariable, telle que je l'ai montré plus haut ; que ses loix ne changent point, & que ces loix sont, en général, tout ce qui produit dans les créatures animées des inclinations paisibles, & tout ce qui en détermine les mouvemens ; & qu'au contraire, tout ce qui éloigne de ces doux penchans, est dénaturé, c'est-à-dire, sort de la Nature. Donc tout ce qu'on peut alléguer de la variété des mœurs des Peuples sauvages, ou policés, ne prouve point que la Nature varie ; cela montre, tout au plus, que par des accidens qui lui sont étrangers, quelques Nations sont sorties de ses regles ; d'autres y sont restées soumises, à certains égards, par pure habitude ; d'autres, enfin, y sont assujetties par quelques loix raisonnées qui ne contredisent pas toujours cette Nature : ainsi, dans certaines Contrées, si elle reste inculte & négligée, la férocité prend sa place ; dans d'autres, de fâcheuses circonstances ont interrompu ses effets ; ailleurs, des erreurs l'obscurcissent les Nations, & non la Nature, se sont corrompues. L'homme quitte le vrai ; mais le vrai ne s'anéantit point. Tout ce qu'on peut m'opposer, ne fait donc rien à ma thèse générale. Tout Peuple sauvage & autre a pu, & peut être ramené aux loix de la pure Nature, en conservant exactement ce qu'elle autorise, & rejetant tout ce qu'elle désapprouve. Ces vérités seront, dans peu développées. Je puis donc, dès-à-présent, les appliquer à quel cas particulier que je voudrai.

& le plus heureux de toute la terre.

Il trouvera, à son arrivée, les familles de cette petite société unanimement occupées à pourvoir à leurs besoins communs par la chasse & la pêche. Quand il sera parvenu à se faire écouter par des conseils utiles, comme le sont les vieillards & les plus expérimentés de cette Nation, il se gardera bien d'employer son crédit à leur persuader de partager entre chaque famille, leurs Contrées de chasse & de pêche, crainte de rompre leur concorde. Ce Sage leur apprendra seulement, qu'outre ces moyens de subsister, qui peuvent souvent leur manquer, il en est de plus sûrs & de moins pénibles, tels que la culture des terres, l'entretien des troupeaux ; il leur fera voir que ce seront autant de nouvelles ressources, de nouvelles commodités qui suppléeront au défaut les unes des autres ; il leur enseignera les arts nécessaires à l'exécution de ces projets.

Ce Peuple devenu, par ses soins, moins grossier, plus industrieux, en deviendra-t-il plus méchant, moins laborieux ? non, sûrement. La concorde & l'union que le Réformateur aura trouvé régner entre les familles, le respect pour les vieillards, pour les plus intelligens, les plus adroits ; croîtront à proportion, & des succès de l'unanimité, & des connoissances de l'utilité de nouveaux expédiens. La déférence de ces Indiens aux conseils des plus prudents, est plus soumise que notre obéissance aux ordres de nos maîtres despotiques. Le point d'honneur qui subsiste encore chez les Sauvages voisins de nos Colonies, est de ne se croire grand qu'à proportion qu'on est utile à ses compagnons ; en un mot, dans ces contrées, on ne devient respectable que par des services (1).

(1) Une personne digne de foi, récemment de retour

Toutes ces véritables vertus, loin de s'affaiblir par les dispositions du nouveau Législateur, en seront encouragées, & prendront un nouveau lustre, à mesure que la barbarie disparaîtra devant ses loix : au lieu de trouver des *hommes indociles à ses arrangemens*, tous y applaudiront ; toutes les circonstances se trouveront favorables à ses dessein ; pourvu qu'il n'établisse aucun partage, ni des productions de la Nature, ni de celles de l'art : il pourra distribuer les travaux, les emplois entre les membres de la société ; fixer les tems des diverses occupations générales ou particulières ; combiner les secours ; calculer les différens degrés d'utilité de telles ou telles professions ; marquer ce qu'il est nécessaire que chacune d'elles rapporte en commun à la République pour suffire aux besoins de tous ses membres. Sur tout ceci & sur le nombre des agens, le Législateur établira les proportions du travail ; il préposera l'âge le plus prudent au maintien de l'ordre & de l'économie, & le plus robuste sera occupé de l'exécution. Enfin, il réglera les rangs de chaque particulier, non sur des dignités chimériques, mais sur l'autorité naturelle qu'acquiert le bienfaiteur, sur celui qui reçoit le bienfait, sur cette autorité douce de la parenté, de l'amitié, de l'expérience, de l'adresse, de l'industrie & de l'activité.

d'Amérique, m'a fait le récit de quelques traits admirables de l'humanité de ces Peuples, soit envers les leurs, soit envers les nôtres ; les exemples en sont fréquens, & ils peuvent bien nous nommer Sauvages. La même personne me disoit que ces Nations, quoique nos alliées, méprisent les bizarreries de nos usages, de nos coutumes, de nos mœurs ; qu'elles s'éloignent à mesure que nous avançons dans les terres. Ils ont raison ; mais quelle innocence le mauvais exemple ne corrompt-il pas ?

Toutes choses ainsi rangées, qui s'avisera de vouloir dominer où il n'y aura point de propriété qui puisse inspirer l'envie de subjuguier les autres, il ne peut y avoir de tyrans dans une société où toute autorité consiste précisément à se charger des devoirs & des soins les plus pénibles, sans participer à d'autres soutiens ou agrémens de la vie, qu'à ceux qui sont communs au reste des Citoyens, sans autres avantages, sans autre récompense que l'estime & l'affection de ses égaux.

Si venoit à regner quelque ambition dans cette République, elle ne peut avoir pour objet que cette estime ; elle ne peut tendre qu'à une supériorité de mérite vraiment utile aux hommes, qui, pour lors, loin de lui porter envie, se croiroient malheureux, s'ils n'étoient aidés des talens qu'ils admirent & respectent dans quelques-uns des Concitoyens.

Cette ambition, je le répète encore, n'auroit, & ne pourroit avoir les vues de la nôtre, qui, dans le vrai, ne tend à d'autres fins qu'à celles de l'avarice, quoique par des procédés bien différens.

Si donc il est de fait que notre Législation trouveroit chez des Sauvages, ce que l'on y trouve effectivement, des hommes fort laborieux, capables des plus rudes fatigues, chez lesquels la paresse est une infamie ; des hommes qui vivent entre eux avec une espèce de charité, de douceur, qui surpasse infiniment la foible pratique d'une vertu que prêchent inutilement les plus fainéans & les plus impitoyables d'entre nous ; je demande si, après cet exemple, il est vrai de dire que ces Peuples naissent enclins aux vices dont notre Aristocratie fait l'énumération ? Seroit-il donc plus difficile de cultiver les heureuses dispositions de ces

Americains (1), que d'accoutumer un de ces Peuples à subir les rigueurs d'une législation, qui tôt ou tard obligerait une partie de la Nation à souffrir une chétive médiocrité, ou une indigence assujettie, pour subvenir à ses besoins, à servir l'autre partie de cette Nation devenue fainéante, & enorgueillie par la possession des meilleures contrées de chasse, de pêche, ou de terres cultivées. De quel oeil ces Peuples verroient-ils quelques-uns de leurs compatriotes, jouissant, dans une odieuse oisiveté, des plus beaux & meilleurs fruits de leurs travaux, ne laisser aux autres qu'un usage précaire de leurs superfluités ?

Idee de la Politique vulgaire, & courte réfutation de ses Maximes.

Écoutez cependant nos Philosophes raisonner là-dessus. Comme, disent-ils, il est moralement impossible que dans aucune société, les biens physiques de cette vie soient, ou demeurent également partagés, il est absolument nécessaire qu'il y ait des riches & des pauvres. Or, quand cette inégalité de fortune est une fois réglée & compensée par de sages loix, il doit en résulter une très-belle harmonie. La crainte & l'espérance occupent presque également tous les hommes, & les rendent presque également industrieux & actifs. Les riches sont attentifs à conserver des biens qui peuvent, à chaque instant, leur échapper, &

(1) Ceux dont je parle, gens industrieux & de bon sens, copient & imitent fort bien tout ce qu'ils nous voient faire d'utile : il n'y a que notre police qu'ils se gardent, autant qu'ils peuvent, d'adopter; ils detestent notre inégalité de fortune & de condition, & sur-tout notre avarice : c'est ce que m'a assuré la personne déjà citée.

dont,

font, dans le vrai, ils ne font que comme les dépositaires & les gardiens : ces passions excitent & encouragent le pauvre à un travail qui peut le tirer de sa misère : outre la variété presque infinie de bons effets que produisent ces deux mobiles, ils disposent la partie des hommes la moins bien partagée, à l'obéissance & à la soumission qu'exige d'eux, tant leur intérêt particulier que celui de la société : ces deux pivots qui en font l'appui, retiennent ceux dont les besoins semblent croître comme les richesses, dans une nécessité de recourir à des secours qui les rendent modérés & bienfaisans. Ainsi deux parties inégales de l'humanité se trouvent, par leur état, dans une mutuelle dépendance qui les égalise, & les porte à agir de concert. Ne poussons point plus loin un raisonnement sur lequel se fonde notre morale vulgaire, & dont elle rend les conséquences familières. Je sçais cette base par un seul mot ; elle porte sur une absurdité qui est la prétendue nécessité de partager ce qui ne devoit point l'être. O'est-il besoin d'aller chercher la dépendance des hommes les uns des autres, & la réciprocité des secours dans un expédient aussi pernicieux que l'inégalité de fortune, tandis que la Nature en offroit tant d'autres si simples & si merveilleux.

Combien les maximes de la Politique vulgaire révoltent le bon sens.

Voyons un peu comment seroit reçue la harangue d'un de nos savans Européens, qui diroit à quelqu'un des peuples Américains dont nous venons de parler : « Mes amis, je loue & admire l'humanité avec laquelle vous vous entr'aidez, le zèle infatigable avec lequel vous travaillez

Tome II.

» en commun à pourvoir à vos besoins communs ;
 » mais, croyez-moi, vous possédez de vastes
 » Contrées que personne ne vous dispute ; défrichez
 » chez ces déserts ; le fonds en doit être fertile :
 » puis partagez entre vous ces campagnes : ce
 » pendant observez une chose ; il ne faut pas que
 » les parts soient égales, ni même que tous en
 » aient ; car alors chacun travaillant sur le sien,
 » & pouvant subsister du produit de son fonds,
 » personne ne voudroit plus aider son voisin :
 » d'ailleurs, les successions, les alliances, l'accroissement
 » du nombre des familles, occasionneroit bientôt de nouveaux
 » partages qui détruiroient l'égalité des premiers. Il faut donc
 » dans cette distribution des terres, garder certaines proportions ;
 » quelques Citoyens auront plus que les autres : ce corps
 » sera le premier de la République, & comme le dépositaire
 » des richesses ; vous en tirerez vos chefs & les personnes de qui
 » vous suivrez les conseils ; ils décideront vos différends ;
 » c'est en faveur de ces services, qu'il est à propos qu'ils
 » soient un peu plus à leur aise que les autres. Le reste du
 » peuple sera divisé en plusieurs classes, dont les possessions
 » iront, en diminuant, jusqu'à la dernière, qui sera composée
 » de gens vivant de leur travail, d'artisans de toute espèce,
 » sur lesquels, au moyen d'une récompense journalière, le
 » reste des Citoyens se reposera de tous travaux pénibles ;
 » ainsi ces gens seront comme les bras de la société ».

Notre moderne Solon, pour appuyer sa harangue, n'oublieroit pas l'apologue (1) de Ménandre.

(1) La fable de la révolte des membres du corps contre l'estomac ; exemple mémorable des insignes absurdités que nous vantent les Moralistes.

» de semblables récits ont beaucoup de pouvoir sur des esprits grossiers ; ensuite, il s'étend droit sur les moyens de maintenir cet ordre, & pour le présent, & pour l'avenir ; & après avoir raisonné sur toutes ces choses, notre faiseur de projets politiques concluroit par s'applaudir de la beauté de l'invention.

» Insensé que tu es, lui répondroit quelque vieux Sauvage, tu nous donnes là de beaux conseils : tu admires, dis-tu, la concorde qui regne entre nous, & tu t'efforces de nous persuader tout ce qu'il faut pour la détruire : tu trouves notre façon de vivre trop grossière & trop pénible ; tu nous proposes la culture des terres pour nous mieux assurer l'abondance. Cet avis est fort bon ; mais tu le gâtes par tes partages. Tu prétends nous faire goûter les avantages d'une société bien réglée, & tu nous fournis les vrais moyens de ne nous accorder jamais ; tu veux qu'une partie de nos gens s'occupent à maintenir une paix, une concorde que tu cherches à rompre ; ainsi donc nos vieillards, nos pères n'employeront plus leurs soins, leur prudence qu'à terminer des querelles. Une partie de nos frères, de nos amis feront eux & leurs descendans, contraints de vivre malheureux, & de voir d'un oeil tranquille, des paresseux insolens, jouir des fruits de leurs travaux. Ce que tu nous racontes d'un Peuple qui s'étoit séparé de pareils lâches, & qui se laissa ramener par un discours à peu près semblable au tien, est une impertinence, ainsi que la comparaison dont se sert celui qui appaîsa ces mécontents. Les membres de notre corps partagent, à la vérité, le travail ; chacun exerce la fonction à laquelle il est destiné, mais

» tous jouissent en commun de ce qui fait le sou-
 » tien de la vie. L'estomac, comme les chefs de cette
 » Nation dont tu parles, ne s'approprie rien de
 » ce que les membres lui fournissent; il ne les
 » laisse point languir; au contraire, il leur distri-
 » bue les alimens dont il n'est que le réservoir
 » commun: voilà ce que devoient répondre ces
 » bons gens au sot discoureur dont tu nous
 » rapportes la fable. Mais qu'arriveroit-il encore
 » si nous l'écoutions? Celui qui se trouveroit
 » aujourd'hui plus à son aise, qu'un autre, se ver-
 » roit bientôt supplanté par celui qui feroit des
 » efforts pour se mettre en sa place, & feroit,
 » peut-être, réduit, à son tour, lui ou ses enfans,
 » à périr de misère.

» Nous faisons la guerre, nous arrachons la
 » chevelure, nous brûlons, nous mangeons nos
 » ennemis, c'est-à-dire, les familles, qui, sépa-
 » rées des nôtres, s'assemblent pour nous dispu-
 » ter la chasse ou la pêche; & tu veux faire en
 » sorte que nos propres familles en fassent au-
 » tant entr'elles.

» Si nous épargnons quelques-uns de nos pri-
 » sonniers; si nous les adoptons pour remplacer
 » nos morts, alors, loin de souffrir qu'ils prennent
 » part à nos travaux, nous les nourrifions com-
 » me nos femmes & nos enfans, sans rien faire,
 » & tu voudrois assujettir une partie de notre
 » Nation à cette déshonorante servitude, & faire
 » qu'elle commandât à nos vaillans & laborieux
 » chasseurs. Va, tu as perdu le sens.

Je prévois ce qu'on opposera au parallèle que
 je viens de faire des institutions vicieuses de notre
 Politique vulgaire, & des sages réglemens qui ne
 seroient que de justes applications des loix de la
 Nature, & qui n'imiteroient que ce qu'elle opere

pour rendre les hommes vraiment sociables.

Objections contre la possibilité de notre système chez des Nations qui n'auroient point encore reçu de loix:

Si vous trouvez, dira-t-on, dans quelques
 Pays, des hommes véritablement disposés à obéir
 aux impressions de ces loix; des hommes tels que
 vous les desirez, pour en faire les Citoyens de
 votre République, nous les excepterons avec
 vous de la règle générale, qui ne vous permettra
 pas de conclure que la Nature les ait pareillement
 disposés par toute la terre.

Nous dirons encore, 1^o. qu'il n'est pas bien
 sûr que ces Peuples dociles naissent avec les qua-
 lités que vous leur trouvez; puisque, comme l'a
 très-sagement observé l'Auteur de *l'Esprit des
 Loix*, la rigueur du climat donne aux peuples
 septentrionaux de l'Amérique une constitution
 forte & vigoureuse, qui contribue, ainsi que la
 stérilité des Contrées qu'ils habitent, à les rendre
 actifs & laborieux.

2^o. La nécessité de pourvoir à des besoins ur-
 gens, unit aisément quelques familles, qui for-
 ment séparément plusieurs petites peuplades.

3^o. Quand on vous accorderoit que votre po-
 litique peut devenir praticable parmi ces Peuples,
 ce ne seroit qu'en conséquence de quelques cir-
 constances qui ne se trouvent point ailleurs.
 Dans les Pays chauds, par exemple, où, selon
 le rapport de nos voyageurs, les Peuples sont
 extrêmement indolens, & paresseux; où le cou-
 rage & la force transplantés, s'énervent & s'af-
 foiblissent; où chaque homme ne semble vivre
 que pour soi; sans se soucier des autres; chez la

plupart des sauvages Africains les moins féroces on écouterait fort peu vos leçons.

4^o Quoi que vous en disiez, l'expérience prouve que par tout le monde l'homme est, en général, naturellement porté à l'oïveté & au repos; qu'il cherche toujours à se le procurer aux dépens d'un autre; & que cette inclination, quoique çà & là plus ou moins forte, le rend presque sourd aux propositions les plus raisonnables.

Enfin, quelque apparence de vérité qu'ait votre système, il peche essentiellement en ce qu'aucun Peuple policé ne s'est jamais soumis à rien de pareil aux constitutions fondamentales de votre Politique.

De toutes ces observations on doit conclure qu'il faut bien de plus fortes machines que celles que vous prétendez employer, pour rapprocher les hommes, & les porter à se secourir mutuellement: si les vôtres fussent en certains cas, elles ne seroient ni par-tout, ni toujours assez puissantes.

Réponses, ou nouvelles preuves des succès qu'auroient des loix fondées sur la Nature, chez des Nations exemptes de nos préjugés.

Je repliquerai aux préliminaires de ces objections, que les moyens de sociabilité que je propose, sont d'autant plus surs, qu'ils ne sont, comme je l'ai prouvé, sujets à presque aucun des inconvéniens qui traversent les succès, ou affoiblissent le pouvoir des moyens violens de la Politique ordinaire; j'ajouterai ici que nos institutions étant soutenues de plus de considérations & de motifs encourageans, pourront infiniment sur des Nations supposées exemptes des préjugés qui

naissent de l'esprit, vraiment *indocile & paresseux*, de *propriété & d'intérêt particulier*; esprit qui ne peut devenir sociable que par crainte.

Si, indépendamment de tout ceci, il n'est point de situation où l'homme soit toujours également disposé à déférer sans répugnance aux conseils, aux remontrances les plus raisonnables, notre hypothèse n'exclut point alors une autorité sévère qui dompte ces premiers dégoûts, & qui oblige une première fois à des devoirs que l'exercice rend faciles, & que l'évidence de leur utilité fait aimer ensuite.

J'ai déjà dit que nos loix seroient telles qu'elles n'auroient qu'un seul vice à réprimer, *l'oïveté*, & que leurs dispositions prévenant tout autre mal, seroient telles qu'elles ôteroient encore au Citoyen tout prétexte de se dispenser de travailler au bien commun de la société.

Pour résoudre plus particulièrement ce qu'on allégué, que les Peuples sauvages des Pays chauds, plus foibles & plus enclins à l'oïveté, se prêteroient moins à mes arrangemens politiques que d'autres, je dis que ces Peuples étant en même tems ou plus abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie, ou plus sobres, embrasseroient volontiers une forme de gouvernement, qui partageant avec certaines proportions, les travaux de la société entre ses membres, en diminue considérablement le poids. Bref, un système qui favorise par tant d'endroits le repos & la tranquillité des hommes, ne pourroit-il pas, au moyen de quelques légères modifications, convenir à toutes Nations, ou naissantes, ou encore dans l'état de pure nature, quelque variés que soient leurs caractères?

L'inclination même de l'Homme pour le repos est le principe de l'activité.

Si l'on insiste encore sur ce que par toute la terre les hommes sont naturellement enclins à l'oïveté & à la paresse, il faut expliquer ce qu'est ce penchant dans son origine. Cet amour du repos & de la tranquillité, est dans la créature raisonnable une tendance vers un point fixe de bien-être; mais ce point d'appui changeant lui-même, & variant comme le période de nos affections naturelles, dans un certain cercle d'objets, oblige aussi l'homme à changer de posture: la même situation de repos deviendroit importune; il faut faire effort pour en prendre une autre; souvent notre impuissance arrête, ou retarde l'effort que nous faisons pour nous placer dans une nouvelle assiette: avis de recourir à des secours; avis de rechercher qui peut en donner; avis de mériter ces secours; avis de contribuer pour sa part au soulagement des autres, en agissant pour le sien propre; avis de partager le travail pour le rendre moins pénible; avis, enfin, qui peuvent être formés, comme je l'ai dit, par l'autorité des loix conformes à leur sagesse.

Véritable cause de la paresse.

Si quelque chose est venu corrompre ces avis salutaires, ce sont précisément quelques institutions arbitraires qui prétendent fixer, pour quelques hommes seulement, un état permanent de repos que l'on nomme *prosperité, fortune*, & laisser aux autres le travail & la peine: ces distinctions ont jeté les uns dans l'oïveté & la mollesse, & inf-

piré aux autres du dégoût & de l'aversion pour des devoirs forcés: en un mot, le vice que l'on nomme *paresse*, ainsi que nos passions fougueuses, tire son origine d'une infinité de préjugés, enfans très-légitimes de la mauvaise constitution de la plupart de nos sociétés que la Nature répudie.

Il est si vrai que l'homme est une créature faite pour agir, & pour agir utilement, si rien ne la détournoit de son véritable emploi, que nous voyons cette espèce d'hommes que l'on nomme riches, & puissans, chercher le tumulte fatigant des plaisirs, pour se délivrer d'une oïveté importune.

L'homme n'est donc pas naturellement paresseux; mais l'est devenu, où, ce qui est la même chose, il a contracté de l'aversion pour toute occupation vraiment utile.

Quittons maintenant les contrées sauvages de l'Amérique; repassons chez les Nations policées de notre Continent: c'est là que j'avouerai que l'on trouve effectivement des hommes paresseux, indociles & fougueux, tels que les peint notre savant Journaliste: j'avouerai encore que près d'eux, notre système auroit très-peu de crédit, puisqu'il faut que je fasse tant d'efforts pour en établir l'évidence aux yeux de la simple raison; mais comme j'ai prouvé qu'aucune Nation ne tient de la Nature, ni cette indocilité, ni tout autre vice, je vais prouver historiquement, en remontant à l'origine des choses, par quels degrés ces maux se sont accrûs, & ce qu'auroient dû faire les premiers Législateurs pour les prévenir; on comprendra en même temps ce qu'on achemé de m'objecter; pourquoy, quelque sûrs & évidens que soient mes principes, aucun Sage, aucun Peuple de la terre ne s'est jamais avisé d'en faire usage.

*Digression sur les répétitions obstinées de quantité
d'objections frivoles.*

Mais auparavant, le Lecteur me permettra de l'arrêter sur quelques réflexions qui ne sont pas absolument de mon sujet. Que d'efforts, dira-t-il, pour prouver l'évidence ! J'avoue qu'ils seroient inutiles, s'il ne falloit en écarter une foule d'opinions politiques & morales, qui obscurcissent la vérité : leurs fréquentes attaques, presque toujours conduites à peu près de même, obligent à de fréquentes redites. Telles sont l'obstination & la ténacité de certaines erreurs invétérées, que si on épargne la moindre racine, le tronc en subsiste sur le pied ; si l'on néglige de frapper le moindre coup, il semble aux esprits prévenus, que quelque difficulté invincible arrête vos efforts. Ne voit-on pas, tous les jours, dans les disputes de Religion ou de Philosophie, des objections mille fois anéanties, mille fois revenir à la charge sous une forme nouvelle ? Si vous manquez au moindre petit développement d'une vérité ; si vous prévenez trop implicitement une objection, l'imposture ou l'entêtement en profitent aux yeux du Public ignorant ; ils érigent un trophée des chétifs lambeaux que vous leur laissez : leurs folles opinions mille fois terrassées, si vous oubliez de leur donner le dernier coup, ils les relevent comme saines & entières, & le crient aux oreilles de tout le monde.

Voyez, par exemple, ces prétendus démonstrateurs de la Religion ; qui la déshonorent par la foiblesse, ou le ridicule de leurs preuves ; ne connoissant pour la plupart, ni ce qu'ils défendent, ni le fond des opinions qu'ils attaquent, ils s'en for-

gent ; ils en publient des idées ordinairement favorables aux desseins qu'ils ont de paroître victorieux. Je loue leur zèle ; mais leur forte présomption, leur ignorance, ou leur mauvaise foi sont-elles excusables aux yeux du Sage ? Qu'on me pardonne cette digression ; je reviens à mon sujet.

Véritable origine des Nations, & causes de la corruption des sentimens de sociabilité.

Cherchons la cause physique de la corruption des Nations. Je dis que nous ne la trouverons point dans leur origine. Tout Peuple, quelque nombreux qu'il soit devenu, quelque vaste Pays qu'il occupe, doit son commencement à une seule, ou à plusieurs familles associées. On ne peut regarder comme véritable origine d'un Peuple une assemblée qu'on imagineroit fortuitement formée de plusieurs hommes épars çà & là : cette réunion seroit simplement l'origine de leur société ; on ne peut pas non plus appeller origine des Nations, les établissemens faits par des transigrations, ou par des conquêtes : tous ces changemens accidentels sont précisément des effets de la corruption de l'état primitif des Peuples ; & ces événemens sont, à leur tour, devenus autant de nouvelles causes des plus grands désordres.

Puisqu'il est constant que toute Nation doit ses commencemens à une, ou à plusieurs familles, elle a dû, au moins pendant quelques tems, conserver la forme du gouvernement paternel, & n'obéir qu'aux loix d'un sentiment d'affection & de tendresse que l'exemple du chef excite, & fomenté entre des freres & des proches ; douce autorité qui leur rend tous biens communs, & ne s'attribue elle-même la propriété de rien.

Ainsi chaque Peuple de la terre, au moins à sa naissance & dans son Pays natal, a été gouverné comme nous voyons qu'il l'est de nos jours : les petites peuplades de l'Amérique, & comme on dit que se gouvernoient les anciens Scythes, qui ont été comme la pépinière des autres Nations. Mais à mesure que ces Peuples se sont accrus comme le nombre des familles, les sentimens d'union fraternelle se sont affoiblis comme l'autorité des peres, alors trop partagée.

Celles de ces Nations qui, par quelques causes particulières, sont restées les moins nombreuses, & sont plus long-tems demeurées dans leur Patrie, ont le plus constamment conservé leur première forme de gouvernement toute simple & toute naturelle : celles même qui se sont considérablement accrues, sans changer de demeure, ont dû conserver une forme de gouvernement qui tenoit toujours du paternel, malgré l'affoiblissement des sentimens qui semblent ne pouvoir régner avec empire, qu'entre un petit nombre de personnes presque toutes parentes.

Les Nations qui, trop resserrées dans leur Pays, se sont vu obligées de transmigrer, ont encore été forcées, par les circonstances & les embarras d'un voyage, ou par la situation & la nature du Pays où elles sont venues s'établir, de prendre des arrangemens qui devoient déroger aux constitutions du gouvernement paternel, nouvelle atteinte aux sentimens qui en sont la base.

J'apperçois donc trois causes physiques de l'affoiblissement de l'empire paternel.

La première est la multiplication des familles, entre lesquelles ce que je nommerai *affection de consanguinité*, diminue, ainsi que *l'esprit de communauté*, à proportion de leur nombre.

La seconde cause, sont les transmigrations qui obligent chaque famille à rompre la communauté, parce que chacun se charge d'une part du bagage, ou des provisions.

La troisième, enfin, naît de l'embarras & des difficultés d'un nouvel établissement.

Dans ces causes qui ont affoibli ou éteint *l'affection de consanguinité*, & rompu presque toute *communauté*, je trouve la source des différends qui pouvoient s'élever, soit entre les particuliers ou les familles, soit entre des Nations entières, & par conséquent, l'origine funeste de toute dissension civile, de la guerre & du brigandage. Chaque peuplade venant à se diviser & à s'éloigner l'une de l'autre, le tems, la distance des lieux, la différence de langage & de mœurs ont dû presque totalement détruire toute idée de consanguinité entre des Nations sorties d'un même Pays, & pour ainsi dire, d'une seule race : lors donc qu'elles se sont rencontrées en d'autres climats, ne se regardant déjà plus que comme des êtres animés, d'une espèce différente, la moindre contestation, la moindre querelle a dû facilement les porter à s'entre-détruire presque sans répugnance & sans horreur.

Les Législateurs n'ont corrigé aucun désordre.

C'est donc en conséquence de toutes les discordes qui ont suivi l'affoiblissement, ou l'extinction de toute affection de consanguinité, de quelque manière que ces troubles soient arrivés, que les Peuples, las de cet état violent, ont consenti à se soumettre à des loix ; mais la plupart, ou pour mieux dire, tous ceux auxquels ils s'en sont rapportés, soit pour régler des coutumes introduites,

soit pour faire de nouveaux établissemens ; loin de corriger des abus ; loin d'abolir des usages vicieux, & les préjugés qui les autorisoient ; loin de chercher les moyens de rapprocher & faire revivre les premières constitutions de la Nature, prenant, pour avoir plutôt fait, les choses & les personnes telles qu'ils les trouvoient ; ces réformateurs, ces fondateurs de Républiques ; n'ont fait qu'appliquer ça & là quelque contrepoids ; quelque étançon qui pût tellement quellement soutenir la sociabilité, prête à se dissoudre.

Ainsi, comme en remontant à l'origine & aux causes Physiques de l'affoiblissement des *sentimens de consanguinité* ; j'ai découvert la naissance de tout désordre ; de même, en remontant à l'origine de toutes sociétés ; c'est-à-dire, aux établissemens qui leur ont donné quelque forme, on trouvera que les loix qui n'ont apporté que des remèdes palliatifs aux maux de l'humanité ; peuvent être regardées comme causes premières des suites fâcheuses de leur mauvaise cure : on peut aussi les accuser d'être causes secondes des maux que leur imprudence a fomentés ; ou manqué de prévenir. Souvent ceux qui les ont faites ; ont adopté comme bons de véritables abus ; & ont travaillé, pour ainsi dire, à perfectionner, à régler l'imperfection elle-même, & les choses les plus répugnantes au bon ordre.

Pourquoi les loix devoient être faites.

Les loix d'institution ne devoient être faites que pour rappeler & remettre en vigueur la première loi naturelle de sociabilité ; elles devoient tirer toutes leurs dispositions particulières de cette loi générale ; faire servir ces conséquences à l'étendre

& à l'expliquer ; prévoir & prévenir les cas qui pouvoient donner atteinte à son autorité, ou tendre à éluder ses intentions. Point du tout : ces loix factices & momentanées ont commencé par directement contredire celle qui devoit être éternelle, & de laquelle elles devoient emprunter toutes leurs forces ; aussi ne faut-il pas s'étonner de leur instabilité, de leur embarras, de leur multitude.

C'est ce chaos qu'a si sagement parcouru le célèbre Auteur de *l'Esprit des Loix* ; esprit dont il a fait connoître l'inconstance, en faisant l'histoire & l'analyse de ces loix versatiles. Tel a été son objet ; le mien ; dans cette dissertation, est de faire voir précisément pourquoi les loix humaines sont par elles-mêmes si sujettes à de fréquens changemens, & à mille inconvéniens dangereux.

Ces loix, je ne cesse de le répéter, & on ne sauroit trop le redire, en établissant un partage monstrueux des productions de la Nature & des élémens même, en divisant ce qui devoit rester dans son entier ou y être remis ; si quelque accident l'avoit divisé, ont aidé & favorisé la ruine de toute sociabilité. Sans altérer, dis-je, la totalité des choses immobiles, elles devoient ne s'attacher qu'à régler, non la propriété, mais l'usage & la distribution de celles qui ne sont point stables : il ne falloit pour cela que partager les emplois, les secours mutuels des membres d'une société : s'il devoit regner quelque inégalité harmonique entre des Concitoyens, c'étoit de l'examen des forces de chaque partie de ce Tout qu'il falloit déduire ces proportions ; mais sans toucher à la base qui porte le corps de la machine. C'est une maxime de prudence économique, qu'un homme riche en fonds, ne doit projeter que sur l'emploi de ses revenus.

Vrai médium de toute démonstration politique ou morale, & cause première de tout désordre.

C'est sur l'évidence des principes que je viens de m'efforcer de dégager comme d'un tas de ruines, que j'ose ici conclure qu'il est presque mathématiquement démontré que tout partage, égal ou inégal, de biens, toute propriété particulière de ces portions, sont dans toute société ce qu'Horace appelle *summi materiam mali*. Tous phénomènes politiques ou moraux sont des effets de cette cause pernicieuse; c'est par elle qu'on peut expliquer & résoudre tous théorèmes ou problèmes sur l'origine & les progrès, l'enchaînement, l'affinité des vertus ou des vices, des désordres & des crimes; sur les vrais motifs des actions bonnes ou mauvaises; sur toutes les déterminations ou les perplexités de la volonté humaine; sur la dépravation des passions; sur l'inefficacité, l'impuissance des préceptes & des loix pour les contenir; sur les défauts même techniques de ces leçons; enfin, sur toutes les monstrueuses productions des égaremens de l'esprit & du cœur. La raison, dis-je, de tous ces effets, peut se tirer de l'obstination générale des Législateurs, à rompre, ou laisser rompre le premier lien de toute sociabilité, par des possessions usurpées sur le fonds qui doit indubitablement appartenir à l'humanité entière.

Combien il étoit facile aux premiers Législateurs de reconnoître les intentions de la Nature, & d'y conformer leurs institutions.

Mais, répliquera-t-on, étoit-il bien possible que les premiers Législateurs de notre Continent policassent

policassent les Peuples, comme vous prétendez qu'ils auroient dû faire? & quand ils l'auroient pu, leurs loix, leurs institutions n'auroient-elles pas été aussi sujettes à la corruption & aux changemens qu'elles le sont?

Je réponds, premièrement, que la plupart des Peuples qui, de notre connoissance, se sont les premiers soumis à des loix, n'étoient point dans ces tems aussi nombreux qu'ils le sont devenus; ainsi, selon l'objection même que vous m'avez faite ci-devant, c'est là précisément ce qui a facilité les législations, & ce qui en auroit favorisé de meilleures: de plus, ces Peuples indigènes (1), ou Colons, devoient être, à peu près, ce que sont, depuis un grand nombre de siècles, les Nations de l'Amérique septentrionale: il étoit donc facile à leurs Sages d'établir leurs loix sur les vrais fondemens de la Nature; ils étoient alors presque à nud & sans rupture, ces solides fondemens qu'il faut aujourd'hui creuser avec tant de peine: quand ils les ont trouvé quelque part altérés par les accidens qui pouvoient faire languir les affections sociables, ils devoient travailler à les rétablir, en faisant revivre ces affections. Exact observateurs de ce que dictent ces sentimens, commentateurs conséquens de leurs premières loix, ils pouvoient les étendre, mais en conserver le texte dans toute sa pureté.

On demandera encore si ces Législateurs, en suivant pas à pas les intentions de la Nature, n'auroient pas, malgré la docilité des Peuples, rencontré des difficultés de détail dans les appli-

(1) On entend ici par Peuple *Indigène*, celui qui habite un Pays depuis un tems immémorial; & par *Colon*, celui qui s'y établit par colonie.

cations particulières de leurs loix à la distribution des diverses occupations, aux moyens de pourvoir suffisamment aux besoins publics & particuliers, & à ceux de faire également subsister, sans confusion, sans discorde, une multitude de Citoyens; difficultés dont la moindre a souvent fait échouer les plus beaux projets.

Je dirai que tout cela auroit été une simple affaire de dénombrement de *choses* & de *personnes*, une simple opération de calcul & de combinaison, & par conséquent, susceptible d'un très-bel ordre. Nos faiseurs de projets, anciens & modernes, ont conçu & exécuté des desseins incomparablement plus difficiles, puisqu'outre les accidens imprévus, ils avoient contre eux la raison de la Nature, & les obstacles sans nombre qui naissent de l'erreur, & dont elle s'embarrasse elle-même. Enfin, si l'on doit s'étonner, c'est que ces imprudens aient réussi en quelque chose.

Combien des Loix plus parfaites que les nôtres auroient eu de pouvoir.

Je demanderai, à mon tour, si les loix des Solons, des Lycurgues, celles des Crétois, des Indiens, des Perses, des Caldéens, des Egyptiens, &c. toutes defectueuses & imparfaites qu'elles étoient, ont subsisté si long-tems dans leur entier; si ensuite, fondues & compilées, elles sont devenues universelles; si on peut dire que les Grecs ont subjugué les Romains par leurs loix, comme ceux-ci ont soumis, par la force des armes, les autres Nations; si ces mêmes Romains ont vu les Barbares mêmes qui inondoient & dépouçoient l'Empire, adopter leurs loix; si presque l'Europe entière leur obéit aujourd'hui; quelle eût été la du-

rée & la stabilité de celles qui auroient infailliblement prévenu les funestes & sanglantes révolutions arrivées dans ce monde?

Des loix paisibles qui auroient, de plus en plus, resserré les liens de la société chez un Peuple humain, bienfaisant, auroient été un puissant exemple pour une autre Nation; ces sages institutions auroient, de proche en proche, étendu leur douce autorité par toute la terre; elles auroient fait tomber les armes des mains des Peuples les plus féroces; & c'est précisément parce qu'elles ont été négligées dès les premiers tems, qu'elles paroissent à présent impraticables; mais cela peut-il excuser la fausseté des principes sur lesquels sont bâtis notre *Droit civil* & notre *Droit des gens*?

Fausseté des principes du Droit civil & du Droit des gens.

Quand je parle de la fausseté des principes de nos deux Codes, j'entends qu'ils supposent toujours une perversité naturelle qui n'est point dans l'homme. Le premier de ces principes: *Ne fais point à un autre ce que tu ne voudrais pas qu'il te fit*, admet comme constant & ordinaire que les hommes peuvent sérieusement penser à se nuire; ce qui n'arriveroit jamais, si les loix même ne les exposoient souvent à cette dure nécessité, & celles de la Nature eussent été exactement observées; celle-ci ne prescrit rien sur ce qu'elle prétend laisser ignorer; elle ne dit pas: *Ne nuis point*, elle préserve de ce danger; mais, *fais tout le bien que tu voudrais éprouver toi-même*.

Votre premier principe de Droit n'est donc que conditionnellement vrai, & son observation très-contingemment, & en quelque sorte, très-fortuitement nécessaire.

Posez le *tien* & le *mien*, qui devoient être un sujet infaillible de discorde, il falloit établir que, quelque inégalité qu'il y eût dans ce partage, il ne seroit pas loisible à celui qui auroit moins, de troubler celui qui auroit plus; il falloit engager le moins heureux, & l'infortuné même, à se soumettre aux décisions des loix humaines, par cette considération fort peu consolante: *Si tu te trouvois le premier en possession des mêmes avantages, souffrirais-tu qu'un autre t'en privât?* Voilà le véritable sens de votre première maxime d'équité. Mais de quoi les hommes s'aviferoient-ils de se priver; dans une parfaite égalité de jouissance des choses nécessaires à la vie? Cette égalité n'exclut-elle pas toute idée, toute envie de nuire?

Toutes les conséquences de votre premier axiome portent à faux comme lui. Il est permis, par exemple, de repousser la force par la force. Je demande qui a induit les hommes à en venir à ces cruelles extrémités. Deux Nations acharnées à s'entre-dévoré, usent très-bien de cette permission; elles se trouvent enfin forcées de suspendre leur rage pour entrer en pourparler; elles observent un instant votre premier conseil, *alieni ne feceris*, &c. Mais prévenez les causes de toute guerre, à quoi servent les loix de la trêve?

Quoi! dira-t-on, n'a-t-il pas toujours été presque impossible d'établir une si parfaite concorde entre les hommes, qu'ils ne cherchassent jamais à se nuire? Il falloit donc une leçon qui leur fit sentir combien cela étoit déraisonnable. D'accord, mais il falloit faire en sorte que cela n'arrivât que fort rarement, & le moins grièvement qu'il est possible, en écartant absolument tout sujet & tout prétexte d'offense, en empêchant que jamais les choses d'où dépendent notre bien-être & notre

conservation, ne devinssent une proie que plusieurs contendans se disputent, & que le plus fort leur enlève: ces sages précautions eussent réduit tous les petits différends qui auroient pu naître, à de légères émotions, à de légères inégalités d'humeur, telles qu'on en voit s'élever entre gens qu'unissent la familiarité, l'amitié ou le sang, sans que ces querelles passageres les portent à une entière rupture. Alors l'injonction positive de faire autant de bien qu'on en veut éprouver soi-même, auroit facilement réprimé ces foibles brouilleries, & il n'auroit pas été besoin de fabriquer des Codes sur une inutile négative.

L'esprit du Christianisme rapprochoit les hommes des loix de la Nature.

C'étoit précisément cette foible négative, *alieni ne feceris*, &c. que les premiers Chrétiens oppofoient pour toute défense, à leurs persécuteurs: ils n'en avoient pas besoin, ni entre eux, ni envers leurs plus cruels ennemis; ils étoient trop éloignés de toute violence. Quelques-uns de leurs principaux dogmes leur faisoient sentir l'égalité naturelle de tous les hommes; ils ôtoient au maître toute la rigueur de son autorité, adoucissoient l'esclavage, en rendoient la soumission volontaire: leurs préceptes ne permettant qu'un usage passager des biens de cette vie, recommandoient aux riches de se détacher de leur possession, & de les répandre dans le sein des pauvres. La douceur, la modération, une humble modestie, la patience ne leur étoient pas moins fortement enjointes envers tous les hommes. Ces vrais humains étoient encouragés à remplir ces devoirs, par des promesses de récompenses infinies; des menaces

terribles les empêchoient de s'en écarter : aussi dans les premiers tems, les sectateurs de cette belle morale l'observoient-ils avec une exactitude admirable ; leurs repas communs, dans lesquels les riches pourvoyoit abondamment aux nécessités du pauvre, avec lequel ils s'asseyoient à la même table ; des sommes immenses mises en dépôt entre les mains des Pasteurs, par ceux qui, se dépouillant de leurs biens, se mettoient eux-mêmes au rang des mendiants ; toute cette conduite tenoit visiblement à rappeler chez les hommes les vraies loix de la Nature. Ainsi le Christianisme, à ne le considérer que comme institution humaine, étoit la plus parfaite. Les persécutions soutinrent l'héroïsme de ceux qui l'embrassèrent ; leur constance, la pureté de leurs mœurs, leur firent plus de prosélytes, persuadèrent mieux que leurs dogmes mystérieux. La crainte de céder aux tourmens, peupla les déserts d'habitans qui vivoient du fruit commun de leurs travaux, & qui seroient devenus des peuples nombreux, s'ils ne se fussent fait un mérite de ne point laisser de postérité qui pût hériter de leur vertu.

Pourquoi l'esprit du Christianisme ne s'est point soutenu.

Mais ce même Christianisme avoit des maximes, des pratiques, qui tôt ou tard devoient faire languir celles de sa morale. La vie même la plus détachée des affections terrestres, pour se livrer à la contemplation, devoit dégénérer en inaction pour la société, & servir souvent de prétexte à la paresse : c'est ce qui arriva effectivement. Le Christianisme victorieux fit tomber les idoles ; mais il défendit mieux ses mystères que

sa morale ; celle-ci, pour ménager ceux-là, n'osa combattre les préjugés, les usages, les loix civiles contraires aux intentions de la Nature, avec autant de force qu'elle avoit attaqué le Paganisme. Cette morale se conforma aux institutions politiques dans tout ce qui n'étoit point contraire aux sublimes spéculations sur lesquelles elle s'appuyoit. Il falloit donc qu'elle prit une teinture des abus qu'elle n'avoit pas eu le pouvoir de réformer, parce que, malgré la force des plus beaux exemples, la puissance législative lui manquoit. Ces exemples convertirent insensiblement les Nations, sans changer leur police, ni leurs mœurs, c'est-à-dire, que le monde se crut Chrétien, parce qu'il n'adoroit plus le marbre ni le bronze, & parce qu'il observoit toutes les cérémonies de ce nouveau culte. Cette Religion même, toute spirituelle, cédant à la foiblesse du vulgaire grossier, sanctifia quelques-unes de ses anciennes superstitions, toléra chez des Peuples barbares des pratiques encore plus absurdes ; les cérémonies multipliées ne firent que distraire les hommes du principal objet de ce culte ; l'accessoire prit la place du fond de la Religion ; le commun crut en remplir tous les devoirs, quand, à certains jours, à certaines heures, il eut payé de sa présence au spectacle de ces démonstrations, dont la pompe éveilla, ou fit naître la vanité, l'orgueil, chez ceux qui en étoient les principaux acteurs. L'homme est ainsi bâti ; il se croit grand, respectable, important, quand il se voit décoré ; c'est le mulet chargé de reliques ; une religieuse magnificence se changea bientôt en luxe, en faste, chez les Ministres. Une dévotion affluente fut pour eux une espèce de cour ; & parmi le vulgaire, les plus assidus se crurent les plus parfaits.

Que devint donc cette véritable affection de consanguinité, cette première loi de Nature qui sembloit devoir changer la face des Nations ? Il falloit que, faite de mesures politiques, faite de sages arrangemens qui pussent donner une forme stable à sa régie, cette charité si vantée, se vit supplanter par mille momeries, & que grossièrement associée à la propriété & à l'intérêt, elle en contractât les vices, ou plutôt ne fût plus qu'un vain nom attribué aux fastueuses & passagères libéralités du riche, qui, sans améliorer le sort de l'indigent, ne firent qu'entretenir sa fainéantise. On vit alors le Ministre des Autels s'approprier, comme salaire de ses vœux corrompus, l'héritage du pauvre; on vit ces prétendus médiateurs entre Dieu & l'homme, marchander avec le stupide opulent, au moment du trépas, la rançon de ses injustices; on vit le Pontife orgueilleux transformer les remontrances de la correction fraternelle, en une insolente domination, masquée des apparences d'un zèle apostolique (1); le vulgaire, enfin, en changeant de superstition, resta ce que la politique ordinaire & l'imposture avoient intérêt qu'il continuât d'être.

Esprit monarchal entièrement opposé aux loix de la Nature

Qu'on ne me dise pas que le véritable esprit du

(1) A qui peut-on justement appliquer, de nos jours, les sanglans reproches que Jésus-Christ faisoit aux Pharisiens ?

Reliquisti quæ graviora sunt legis . . . comedisti domos viduarum . . . intus estis pleni rapina & immunditiarum . . . Opera sua faciunt ut videantur ab hominibus, dilatant phylacteria sua, & magnificant symbrias; amant primos, recubitus, primas cathedras . . . saluationes in foro, & vocari ab hominibus Rabbi . . . Illigant onera graviora & inportabilia, & imponunt in humeros hominum; ægulo enim suo nolunt movere. Matth. Chap. 23.

Christianisme, cette communauté des biens de la Nature, cette réciprocité de secours, cette égalité de condition dont je vante les avantages, subsistent encore dans des corps tout dévoués à l'observation de ces belles loix. C'est faire grace à ces pelotons d'hommes fortuitement rassemblés, à ces tubérosités éparées çà & là sur le corps languissant de la société, que de les comparer à de riches familles qui appauvrissent une République; ces mêmes familles qui la ruinent, peuvent quelquefois utilement la servir. Non, ces corps monotueux composés de gens oisifs, qui ne tiennent à l'arbre que comme des plantes parasites, ne valent pas la branche la plus vicieuse. Il faut que dans l'état actuel des Nations les mieux gouvernées, ces corps isolés soient de véritables cabales de gens qui semblent conspirer de se dispenser, sous mille prétextes frivoles, de tout devoir de Citoyen, & de jouir néanmoins des plus belles prérogatives. Non, encore un coup, l'esprit des loix de la Nature ne peut se renfermer dans ces retraites obscures. Je prétends qu'il est de son essence de se répandre également sur tout un Peuple; qu'il doit animer tous ses membres d'une même activité & d'une même tendance, & les lier d'un même lien; il a, par conséquent, en horreur les vuides entrecoupés de ces associations factieuses.

Je viens de rendre raison des progrès & du pouvoir que l'usage, que de vieilles opinions, des préjugés fortement enracinés, donnent aux loix vulgaires, tout vicieux qu'en sont les principes & leurs conséquences. J'ai fait voir combien ces loix sont incompatibles avec celles de la Nature; en un mot, par quels degrés les erreurs politiques & morales croissent au point d'usurper, presque sans retour, le nom, l'autorité & les droits de la vérité.

Il me reste à résoudre les dernières propositions de l'objection de la *Bibliothèque impartiale* : les voici. *Le projet d'égalité est, en particulier, un de ceux qui paroît le plus répugnant au caractère des hommes : ils naissent pour commander, ou pour servir ; un état moyen leur est à charge.*

J'ai déjà expliqué à quels égards les hommes étoient & devoient demeurer parfaitement égaux ; & comment la Nature, sans troubler le niveau de cette égalité fondamentale, avoit distribué aux individus de notre espèce, différentes qualités pour leur servir de titre ; & sur quoi elle avoit réglé la place & les rapports utiles de chaque Membre de la société.

En quoi consistent la liberté & la dépendance.

Examinons à présent en quoi consiste la véritable *liberté politique* ou *civile* de l'homme, dont les Moralistes n'ont jamais eu une idée juste, non plus que du *bien* ou du *mal moral*.

Je dis, premièrement, que la véritable liberté politique de l'homme consiste à jouir, sans obstacles & sans crainte, de tout ce qui peut satisfaire ses appétits naturels, & par conséquent, très-légitimes ; mais que cette heureuse liberté dépend elle-même d'une combinaison de causes qui rendroient cette jouissance très-possible, si les moyens n'en eussent été pervertis & troublés.

Si, par liberté, on entend une entière indépendance qui exclue absolument tout rapport d'un homme à un autre, je dis que cette liberté seroit un état de parfait abandon ; situation dans laquelle les hommes vivroient isolés comme les plantes ; alors plus de société.

L'espèce de dépendance des différens membres

de l'humanité, leurs divers rapports naturels ne sont pas plus un défaut de liberté ; une gêne, que la réunion & la dépendance des organes ne sont, dans un corps animé, un défaut de vigueur ; au contraire, cette association, ces liaisons augmentent & secondent le pouvoir de cette liberté civile ; elles levent les obstacles que notre impuissance, notre foiblesse naturelle trouveroient sans cesse, si elles n'étoient aidées ; brés, elle contribue à tout ce qui favorise notre conservation, notre bien-être & notre liberté.

Les hommes naissent pour commander, ou pour servir, dit l'Auteur de la *Bibliothèque* : tous nos Philosophes le disent comme lui. Je ne chicanerois point sur ces termes, si nos préjugés, nos coutumes ne leur avoient fait donner une signification fort odieuse. Restituons leur véritable sens. Les hommes naissent dans une mutuelle dépendance, qui les fait, tour-à-tour, *commander* & *servir*, c'est-à-dire, être *secourus*, & *secourir* ; mais dans cette signification, & selon le véritable droit de la Nature, il n'y a, & ne doit y avoir ni *maître* ni *esclave* ; ou plutôt la liberté, telle que je l'ai définie, est également secondée.

Je dis qu'il n'y a ni maître ni esclave, parce que la dépendance est réciproque. Le fils ne dépend pas plus du père, que celui-ci de sa progéniture ; l'un est aussi étroitement lié par des sentimens naturels d'une tendresse secourable & bien-faisante, que l'autre par une foiblesse qui attend des secours. Les Citoyens d'une République sont singulièrement & collectivement dans une mutuelle dépendance.

En général, dans la société l'un naît foible, délicat, mais spirituel & industrieux ; l'autre est fort & robuste, mais il a besoin de conseil. L'enfance

est aidée par l'âge mûr ; celui-ci est sur son déclin, quand l'autre prend sa place & ses fonctions ; enfin, l'âge florissant, en secourant la vieillesse, est lui-même secouru par ses contemporains.

Foiblesse du pouvoir de nos Maîtres les plus absolus.

Qu'on considère les hommes, même dans l'état présent des Nations, combien d'orgueilleux mortels n'ont que le vain titre de Maître ; Tout paroît fléchir devant eux ; & tacitement tout s'oppose à leur impérieuse volonté ; tout conspire à la plier elle-même, ou à éluder ses intentions. Le plus vil esclave, une femme méprisable, ont-ils reconnu votre foible, redoutables Souverains ? ont-ils découvert le train, l'allure de vos caprices ? ils vous gouvernent avec plus d'empire qu'un Ecuyer habile ne mâle le coursier le plus quinteux.

Puissans Monarques, voulez-vous bien m'apprendre qui est votre premier Favori, votre Maîtresse ? Je vous dirai qui regne en votre place. Vous ne pouvez les soupçonner de cette ingratitude ; en effet, ils n'en font pas toujours coupables. Non, ils n'usurpent point votre autorité ; leur valet-de-chambre, leur soubrette, peut-être leur palefrenier ; que fais-je enfin, quelque chose de plus vil encore, un Dervis, un Faquir, un Moine, gouvernent vos Etats. Croiriez-vous que souvent ces derniers placent près de vous ceux que vous honorez de vos faveurs, & disposent des dignités, des emplois, & par & pour leurs créatures ?

Mais examinez, de plus près, combien votre absolu pouvoir est chimérique : Sultan, vous aviez besoin, n'a guere, d'établir un tribut nouveau sur votre Peuple ; & pour en diminuer le fardeau,

vous n'avez voulu qu'aucun des Grands de votre Porte, ni des Timariots de l'Empire en fût exempt ; tous se sont soumis à vos ordres.

Croyant trouver la même obéissance, le même zèle pour le bien de l'Etat dans vos Mouffis, vos Imans, qui crient sans cesse dans les Mosquées : *Peuples, soyez soumis à vos Princes ; ils sont l'image de la Divinité. Renoncez aux biens passagers de la terre ; n'usez que du peu qu'exigent les besoins naturels ; versez le reste dans le sein des pauvres : sans l'aumône, sans la charité, les portes du Paradis vous seront fermées pour jamais.* Croyant, dis-je, que ceux qui ont sans cesse ces maximes dans la bouche, les auroient dans le cœur, & viendroient, au moindre signal, apporter dans vos trésors de quoi épargner au malheureux les sueurs & les peines que lui causent les besoins de la Patrie, vous proposâtes à ces oracles du Prophete de vous donner un état des immenses richesses que les libéralités de vos prédécesseurs, & celles de toute la Nation leur ont autrefois prodiguées.

Vous vîtes alors tomber le masque de l'hipocrisie, vous vîtes cette impudente espece, en violant le premier précepte de la Religion, autoriser leur refus de cette Religion même. Que devint donc votre pouvoir suprême ? vous craignîtes, dit-on, pour vos jours. Un de vos Divans voulut soumettre ces rebelles ; vous lui imposâtes silence.

Quelque tems après, ces sujets féditieux qui venoient de donner une atteinte si visible à votre autorité, semblables à ces Indiens qui maltraitent & caressent, tour-à-tour, leur Idole, se servirent de ce même pouvoir pour rétablir leur ancienne domination, jusques sur ceux que la mort va mettre au niveau des Monarques.

Vous, Maîtres passagers de la terre, les devoirs du Citoyen une fois remplis envers vous & l'Etat, vous laissez au moins en repos les facultés de l'ame; c'est par elles que l'homme est & doit être libre, lors même qu'il est chargé des fers du plus dur esclavage; mais cette Nation éternelle sans postérité (1), par combien d'endroits, sous combien de vains prétextes, sans aucun profit pour le cœur, ne prétend-elle pas opprimer la raison?

Votre Divan reconnut les ruses ambitieuses de ces petits tyrans; il voulut vous représenter que ces prétendus favoris du Prophète s'étoient plus d'une fois rendus maîtres des intrigues du Serrail; il vous rappella qu'on avoit souvent vu d'insolens Moutfis se prétendre autant au dessus des Sultans, que les Anges surpassent les Mortels, & s'arroger le droit de disposer de l'Empire; il voulut vous faire considérer que, quoique leurs vices & leurs désordres eussent déabusé les Peuples, il étoit à craindre que ces hommes dangereux ne relevassent les ruines de leur monstrueux pouvoir, à la faveur des opinions, des maximes qu'ils semoient dans les esprits du vulgaire. Ce sage Divan tenta de vous faire remarquer combien toutes ces ruses porteroient atteinte aux loix, au repos, à votre pouvoir même; ce fut en vain; par un enchantement prodigieux, les Conjurés écartèrent la vérité de votre Trône; ils firent passer le zèle de ce corps respectable pour une offense; vous l'exilâtes.

Après cela, puissans Monarques, qu'il me soit encore permis de vous demander quel est ce pouvoir dont vous vous montrez si jaloux? Il est souvent le jouet du fourbe, ou du flatteur, qui fait

(1) *Gens aeterna in quâ nemo nascitur.* Val. Max.

vous fasciner les yeux. Les méchans font de votre Sceptre le fléau du sujet fidèle.

Ces exemples prouvent donc que dans le monde moral, construit comme il est par des mains mortelles, il n'y a ni véritable *subordination*, ni véritable *liberté*.

Vraies causes de la décadence & des révolutions des Etats les plus florissans.

Depuis le Sceptre jusqu'à la houlette, depuis la Tiare jusqu'au plus vil Froc, si l'on demande qui gouverne les hommes, la réponse est facile; l'intérêt personnel, ou un intérêt étranger que la vanité fait adopter, & qui est toujours tributaire du premier. Mais de qui ces monstres tiennent-ils le jour? de la propriété.

C'est donc en vain, Sages de la terre, que vous cherchez un état parfait de liberté où regnent de tels tyrans. Discourez, tant qu'il vous plaira, sur la meilleure forme de gouvernement; trouvez les moyens de fonder la plus sage République; faites qu'une Nation nombreuse trouve son bonheur à observer vos loix; vous n'avez point coupé racine à la propriété, vous n'avez rien fait; votre République tombera un jour dans l'état le plus déplorable. C'est en vain que vous attribuerez ces tristes révolutions au *hasard*, à une *aveugle fatalité* qui cause l'instabilité des Empires, comme celle de la fortune des particuliers; ce sont des mots vuides de sens.

Ce que c'est que le hasard dans l'ordre moral.

Ce *hasard*, cette prétendue *fatalité morale* ne sont que des effets de la discordance des volontés,

auxquelles vous devez vous attendre, pour avoir négligé les vrais moyens d'affocier ces volontés, conformément aux intentions de la Nature: il n'entre point de hasard dans son plan, point de vicissitudes monstrueuses dans son cours, dans ses révolutions; sa marche est constante, uniforme; enfin, je le répète, ce hasard qui change les Républiques en Monarchies, & celles-ci en Gouvernemens tyranniques, n'est point une véritable fatalité: il n'y a rien en cela de fortuit; la cause n'en est que trop sensible: c'est la propriété, l'intérêt, qui tantôt affocient les hommes, & tantôt les subjuguent & les oppriment.

Vous dites, que les principes de la *Démocratie*, sont la probité, la vertu; que l'*Aristocratie* se soutient par la modération; que la *Monarchie* se fonde sur l'honneur; que la crainte affermit le rigoureux Empire du *Déspotisme* (1). Quels frères supports, grand Dieu! tous portent plus ou moins, sur la propriété & l'intérêt, les plus ruineux de tous les fondemens.

Dans une République, l'intérêt personnel & particulier, tempéré par une sorte d'égalité de fortune & de condition, reste quelque tems en équilibre avec l'intérêt commun de la société: les hommes moins éloignés de leur état naturel, sont moins vicieux; ce moins fait leur vertu; mais tout équilibre est un état violent que le moindre poids rompt facilement. Pourquoi suspendre ainsi ce qui pouvoit demeurer de niveau sur une bâte ferme & stable? pourquoi restreindre le bien public par la chose du monde la plus capable de le détruire, par une propriété qui incline si facilement l'homme à l'usurpation? Qu'opposerez-vous

(1) *Esprit des Loix*, Livre 3.

à ce penchant avide? de foibles vertus qu'il saura adroitement faire servir à ses fins, & rendra bientôt quelques familles maîtresses des fonds de la société & du gouvernement: voilà l'intérêt commun de toute une Nation, transformé en celui de quelques personnes unies pour asservir la multitude; c'est l'aristocratie dont les membres ont besoin d'une *modération* qui prévienne entr'eux toute jalousie, ou qui dérobe au Peuple la vue d'une domination qui lui deviendrait odieuse: telle est dans ce gouvernement l'ombre de liberté que lui laissent les Grands; mais si-tôt qu'ils sortent des bornes de cette modération, un d'entr'eux profite adroitement, ou de leurs discordes, ou de la haine publique contre ses égaux; il favorise la multitude qui le porte sur le trône, ou bien il y parvient par les mêmes degrés qui avoient élevé les familles qu'il réduit aux honneurs du second rang: ainsi s'établit la Monarchie; elle ne s'approprie presque aucun des fonds de la société; elle maintient les loix qui en ont fait les partages; mais elle use, à son gré, de tous les membres du corps politique. Ce n'est plus la patrie que l'on sert; c'est la personne du Prince; c'est en sa considération que l'on fait son devoir; c'est de lui seul qu'on attend des honneurs, des récompenses; & pour y parvenir, il faut percer la foule par des actions d'éclat que le Souverain puisse remarquer. S'il est vertueux, l'empressement à mériter son estime, ses faveurs, & des places voisines de la splendeur du trône; l'honneur, en un mot, cette idée attachée à toute supériorité, fait le plus ferme appui du pouvoir des Monarques. Mais, hélas! par combien d'accidens cet honneur ne dégénère-t-il pas en basse servitude! Romains, vous triomphâtes sous les deux

premiers Césars ; vous fûtes sous les autres les plus vils des mortels.

Bientôt la flatterie corrompt les plus grands Rois ; voilà leurs courtisans, leurs sujets devenus adulateurs. Il n'est presque plus personne, qui, pour acquérir les bonnes grâces de celui qui porte le Sceptre, ne s'efforce de lui persuader que les hommes sont à l'égard de leurs Souverains, ce qu'est la Nature entière par rapport à son Auteur ; que dis-je ? ils leur insinuent que les Peuples sont, à l'égard des têtes couronnées, ce que les animaux domestiques sont pour les hommes. On ne voit plus alors que d'indignes ministres des volontés les plus tyranniques. Quelque odieuse cabale s'empare de l'éducation d'un successeur ; ce corps de vils Eunuques (1), avec l'ignorance ou les vices qui leur sont utiles, perpétue dans la famille régnante les maximes pernicieuses pour lesquelles la flatterie lui a fait prendre goût.

Peuples, réjouissez-vous, il vous est né un Prince ; la Nature l'a doué de qualités qui feront un jour vos délices : il ne s'agit que d'en aider le développement. . . Hélas ! non, gémissiez ; vos espérances vont être cruellement déçues ; des monstres vont étouffer cette fleur ; leur souffle empoisonneur va obscurcir, resserrer, éteindre les facultés de ce génie, pour le gouverner à leur gré : il sera fortement imbu de toutes les erreurs, de tous les préjugés du plus grossier vulgaire ; ils l'assujettiront aux craintes superstitieuses d'une femmelette ; du reste, cette engeance infectera ce tendre rejetton de l'esprit furieux d'avarice & de domination qui la possède.

(1) Sous le bas Empire on donnoit indistinctement ce nom à tous les Domestiques de la Cour.

Tous ces premiers esclaves s'efforcent d'établir le despotisme ; qui bientôt jette une Nation dans la barbarie, & de-là dans un anéantissement total, où tombe avec elle le joug pesant qui l'y précipite.

Tels ont toujours été les progrès de la décadence des plus florissans Empires. Quelle autre chose que l'esprit cruel de *propriété* & d'*intérêt* donne le branle à ces tristes révolutions ?

Eheu quam pereni brevibus ingentia causis.

CLAUDIAN.

Voilà ce que l'on peut nommer la fortune des Etats.

Ce qui assurerait la stabilité des Empires.

Cette instabilité, ces vicissitudes périodiques des Empires seroient-elles possibles où tous les biens seroient indivisiblement communs ? Posez cet excellent principe ; attachez à tout ce qui peut le rendre inaltérable, à tout ce qui peut en favoriser les heureuses conséquences, les idées les plus sublimes d'honneur & de vertu, vous aurez pour toujours fixé le sort heureux d'une Nation ; il n'y aura plus qu'une seule constitution, qu'un seul mécanisme de gouvernement sous différens noms.

Quand un Peuple consentira unanimement à n'obéir qu'aux loix de la Nature, telles que nous les avons développées, & se comportera, en conséquence, sous la direction de ses peres de famille, ce sera une *Démocratie*.

Si, pour que ces loix sacrées soient plus religieusement observées, & s'exécutent avec plus d'ordre

dre & de promptitude, le Peuple en dépose l'autorité entre les mains d'un nombre de Sages, qui soient, pour ainsi dire, comme chargés de donner le signal des opérations que ces loix indiquent & ordonnent; alors le gouvernement sera *Aristocratique*.

Si, pour encore plus de précision, de justesse & de régularité dans les mouvemens du corps politique, un seul en touche les ressorts, l'Etat devient une *Monarchie*, qui jamais ne dégènera si la *propriété* ne s'y introduit point: cet accident peut tout perdre; mais dans notre hypothèse, mille moyens de le prévenir.

Sous quel prétexte la Politique sacrifie l'intérêt de la multitude à celui d'un seul.

Pour montrer à quel point la destruction des loix de la Nature a fait renverser les idées, soit morales, soit politiques, j'observe que l'on considère un Etat comme un instrument dont les Souverains montent & touchent les cordes, pour en tirer le son qu'il leur plaît; ces cordes sont la multitude, qui, dit-on, est aveugle, & ne fait ordinairement ce qu'elle veut; qui se porte brutalement à ce qui lui nuit comme à ce qui lui semble utile, & ne pourroit, par conséquent, jamais former une société, si elle n'étoit assujettie à quelque autorité redoutable. Oui, les hommes doivent être gouvernés; mais depuis quand le commun, en général, est-il devenu une multitude aveugle? n'est-ce pas depuis que la propriété & l'intérêt, joints aux erreurs qui en sont les suites, ont mis, comme je l'ai dit, une discordance si variée & si compliquée entre les volontés, que dans un millier de personnes, à peine s'en trou-

vera-t-il dix qui puissent s'accorder, soit sur la façon de considérer un objet utile, soit sur les vrais moyens de s'en procurer une égale jouissance? presque aucun n'aura une juste idée de ce qui constitue l'essence du vrai bien d'une société, quelque petite qu'on la suppose. L'oppression a toujours pris à tâche d'étouffer ces idées qui rendroient l'homme vraiment libre, parce qu'il seroit raisonnable: est-il étonnant, après cela, que tout un Peuple, toute une Nation soit devenue une multitude capricieuse, insensée, un assemblage tumultueux d'un nombre infini de volontés & de sentimens contraires, dont la fermentation est plus violente que les flots d'une Mer agitée; enfin, un feu qui se dévoreroit & se détruiroit de soi-même, si sa violence n'étoit contenue par des loix qui le moderent, & des maîtres qui le gouvernent? Ainsi, selon nos Sages, ces maîtres sont établis pour diriger, avec force & autorité, l'humanité entière vers son bien, que souvent elle ne connoit pas: ce sont des Pasteurs qui conduisent une troupe de bestiaux stupides vers un bon pâturage, & qui la détournent de la fange d'un marais où elleiroit se précipiter & se perdre. De-là la belle maxime, que les Potentats sont faits pour veiller à rendre leurs Peuples heureux. J'ajouterai que pour y réussir, il faudroit les guérir des préjugés qui aveuglent les hommes sur leurs vrais intérêts; mais précisément tout le contraire arrive. Un Peuple entier est souvent destiné à rendre heureux quelques mortels, aux dépens de son repos & de sa félicité. On favorise toutes les opinions, toutes les erreurs qui le retiennent dans cet avilissement; si la multitude trouve son compte dans les travaux pénibles de cette servitude, à la bonne heure; si, au contra-

re, les choses se trouvent arrangées de façon que la prospérité de quelques familles, ou d'une seule, dépende de la misère de toute la Nation, ou de la plus grande partie, c'est de quoi s'embarraissent fort peu ceux qui se trouvent placés au premier rang. Des millions d'hommes ont à peine de quoi subsister; les tributs, les impôts leur en arrachent une partie: qu'importe, la famille, le corps, ou plutôt le fantôme qui représente la Nation, est puissant & riche; son autorité est affermie pour plusieurs siècles; sa domination embrasse de vastes contrées; le reste de l'humanité n'est qu'un vil ramas d'animaux utiles à la vérité; les maîtres seroient intéressés à leur conservation si, quelque accident qui pût arriver, l'espèce n'en étoit pas à peu près aussi nombreuse. C'est effectivement sur ces détestables principes que portent les affreuses maximes du Machiavelisme, selon lesquelles les hommes seroient, à l'égard de leurs Souverains, à peu près ce que les *Notes* étoient chez les Lacédémoniens.

Pouvoir & fonctions des Souverains dans le Droit naturel; leur véritable grandeur.

En rétablissant les choses dans l'ordre naturel, renversons la comparaison. Le tout vaut mieux que la partie même la plus excellente; l'humanité entière vaut mieux que le meilleur de tous les hommes, & une Nation est préférable à la famille la plus respectable & au Citoyen le plus respecté.

Magistrats, Grands d'une République, Monarques, qu'êtes-vous dans le droit naturel à l'égard des Peuples que vous gouvernez? de simples Maîtres députés pour prendre soin de leur bon-

heur; déçus de tout emploi, & les plus vils membres de ce corps, dès que vous remplissez mal votre commission. Votre vigilance, votre exactitude vous rendent les plus fideles domestiques de l'humanité, ceux qu'elle aime le plus; que méritiez-vous, quand devenus serviteurs infideles ou insolens, vous osez chercher à l'opprimer?

Une Nation qui met un de ses Citoyens à sa tête, & principalement celle qui seroit soumise aux loix de la simple Nature, n'est-elle pas en droit de lui dire. » Nous vous chargeons de nous » faire observer les conventions faites entre nous; » & comme elles tendent à entretenir parmi » nous une réciprocité de secours si parfaite, » qu'aucun ne manque non-seulement du nécessaire & de l'utile, mais même de l'agréable, » nous vous enjoignons de veiller exactement à » la conservation de cet ordre, de nous avertir » des moyens efficaces de l'entretenir, de nous » faciliter ces moyens, & de nous encourager à » les mettre en usage. La raison nous a prescrit » ces loix, & nous vous prescrivons de nous y » rappeler sans cesse; nous vous conférons le » pouvoir, l'autorité de ces loix & de cette raison sur chacun de nous; nous vous en faisons » l'organe & le héraut; nous nous engageons à » vous aider à contraindre quiconque de nous » seroit assez dépourvu de sens pour leur désobéir: vous devez comprendre que si vous-même osez enfreindre les devoirs communs, ou négliger ceux de votre emploi, si vous voulez nous imposer quelque obligation que les loix ne prescrivent point, ces mêmes loix vous déclarent, dès l'instant, déchu de tout pouvoir; alors personne n'écoute plus votre voix; on vous impose silence, & vous rentrez parmi

» nous pour être comme un simple particulier ;
 » contraint de vous conformer à nos institu-
 » tions.

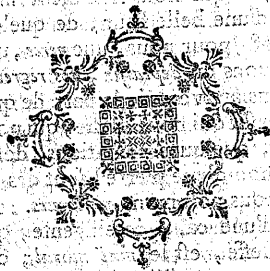
» Nous vous jugeons capable de nous gou-
 » verner ; nous nous abandonnons avec con-
 » fiance aux directions de vos prudens con-
 » seils : c'est un premier hommage que nous ren-
 » dons à la supériorité des talens dont la Nature
 » vous a doué. Si vous êtes fidèle à vos devoirs,
 » nous vous chérirons comme un présent du
 » Ciel ; nous vous respecterons comme un pere ;
 » voilà votre récompense, votre gloire, votre
 » grandeur. Quel bonheur de pouvoir mériter
 » que tant de milliers de mortels, vos égaux,
 » s'intéressent à votre existence, à votre conser-
 » vation !

» Dieu est un Être souverainement bienfaisant ;
 » il nous a fait sociables, maintenez-nous ce que
 » nous sommes : ainsi qu'il est le moteur de la
 » Nature entière, où il entretient un ordre admi-
 » rable, foyez le moteur de notre corps politi-
 » que ; en cette qualité vous semblerez imiter
 » l'Être suprême. Du reste, souvenez-vous qu'à
 » l'égard de ce qui vous touche personnellement,
 » vous n'avez d'autres droits incontestables,
 » d'autre pouvoir que ceux qui lient le commun
 » des Citoyens, parce que vous n'avez pas d'au-
 » tres besoins ; vous n'éprouvez pas d'autres
 » plaisirs ; vous n'avez, en un mot, rien de plus
 » excellent, ni qui puisse vous donner la préfé-
 » rence sur le commun des hommes. Si nous
 » trouvons notre utilité à vous proroger le com-
 » mandement ; si nous jugeons que quelqu'un
 » des vôtres en soit capable après vous, nous
 » pourrons agir en conséquence, par un choix
 » libre & indépendant de toute prétention «.

Je demande quelle capitulation, quel titre,
 quel droit d'antique possession peut prescrire con-
 tre la vérité de cette chartre (1) divine, peut en
 affranchir les Souverains ? Que dis-je ? les priver
 d'un privilege qui les revêt du pouvoir de suprê-
 mes bienfaiteurs, & les rend par-là véritablement
 semblables à la Divinité. Que l'on juge sur cet
 exposé, de la forme ordinaire des gouvernemens.

Après avoir découvert que l'origine, les causes
 & les progrès des désordres & de tous les maux
 tiennent aux constitutions vicieuses de toute so-
 ciété ; je vais tâcher de fixer les idées de *malheur*
 & de *mal-moral* ; idées grossièrement compliquées
 chez la plupart de nos Moralistes. L'examinerai
 ensuite l'influence de ces erreurs sur les préceptes
 de la Morale.

(1) Titre ou Edit perpétuel & irrévocable.



TROISIEME PARTIE.

Défauts particuliers de la Morale vulgaire.

Ce que c'est que le mal ; ses différentes especes.

L'Homme disposé par la Nature (& ce pour être plus promptement averti de veiller à sa conservation) à juger de tout relativement à lui-même, appelle *mal* tout ce qui, médiatement ou immédiatement, lui déplaît, ou l'offense. La réflexion & l'étude lui ont cependant appris à diviser cette idée générale.

Nous nommons *maux physiques* les mutabilités de la matiere qui nous semblent fâcheuses. La destruction d'une belle fleur, de quelque production utile, est, pour nous, une *perte*, un *dommage*; nous éprouvons du *déplaisir*, des *regrets*. Les accidens qui nous arrivent de la part de quelque Etre purement passif qui nous blesse, qui nous cause de la douleur, quelques sensations, désagréables, comme le choc d'une pierre, sont des *maux physiques* que nous nommons *malheurs*.

L'action d'une cause intelligente, qui déplaît, offense ou blesse, est le *mal moral*; celui qui la commet de propos délibéré, est le *méchant*.

Prenez le contraire de ces rapports affligeans, vous aurez les idées de *biens* de différens noms; ceux qui nous viennent de la part d'une cause insensible, seront *physiques*; ceux que nous recevrons d'une cause intelligente, seront *moraux*. Ces

causes, en général, se nommeront *bonnes*: leurs effets seront des *bienfaits*, nos sentimens des *plaisirs*; l'événement est *bonheur*, & notre état *félicité*. Tâchons, si nous pouvons, de resserrer les limites déjà trop étendues, de ce qui nous afflige, & d'élargir l'étroite enceinte de notre bien-être, que nos Moralistes semblent prendre à tâche de rétrécir.

Il n'y a point de mal physique en présence de la Divinité.

Je dis que les *maux physiques* viennent d'une mutabilité de rapports & de situations auxquels notre Nature nous expose, mais dont la *cause* première est entièrement exempte. Je ne m'arrêterai point à prouver ce que personne ne contestera, que dans l'ordre général de l'Univers, tout est aux yeux de son Auteur infiniment sage, aussi bon & aussi-bien qu'il est possible qu'il le soit, & que rien ne peut lui être désagréable dans son ouvrage. Il n'y a donc point de mal physique en présence du Créateur. De plus, il n'arrive aucun mal physique de la part de l'Auteur de tout ordre; car ce qui seroit un désordre dans les rapports de ses créatures inanimées entr'elles, seroit, ce qui répugne, une ignorance, une erreur dans l'intelligence infinie; & ce seroit, par rapport à nous, une qualité fort mal-faisante dans la cause suprême, idée qui ne répugne pas moins que la première. Ainsi, à proprement parler, ce que nous nommons mal physique, n'en est point un, même à notre égard; car, premierement, une grande partie des accidens qui nous déplaisent, ne sont contre notre gré, que parce que nos vues bornées ne peuvent appercevoir l'ordre & l'enchaînement

des Etres ; elle n'en fait que quelque fragment , qu'elle croit imparfait , ne pouvant voir que lui seul : une autre partie de ces accidens sont moins des maux physiques par rapport à nous , que des avis pressans , ou de nous délivrer , ou de nous garantir de ce qui peut nous nuire. Nous devons encore moins considérer toutes ces choses comme des effets d'une volonté suprême , déterminée à nous nuire , que comme des bienfaits de sa part ; & quand nous serions périssables comme les Etres inanimés , nous ne pourrions nous plaindre d'une cause aveugle qui nous plongeroit , par degrés , dans l'indifférence du néant ; à plus forte raison , ne pouvons-nous accuser une cause bienfaisante & sage , qui ne peut , & ne veut nous laisser subir quelques accidens passagers , que parce qu'il est entre dans son plan , que tout Etre muable doué de raison , éprouveroit par degrés ses bontés , & en sentiroit tout le prix.

Le mal moral ne touche que la Créature.

Concluons de tout ceci , qu'il n'existe dans l'Univers d'autre mal que le moral , qui ne peut avoir pour cause que la créature raisonnable , & ne peut attaquer & offenser qu'elle. Il est dans la cause , comme nous l'avons dit , une détermination libre à nuire , c'est la méchanceté , & dans le sujet qui l'éprouve , c'est l'offense. Or , il seroit absurde de dire que la Divinité fut exposée à de si fâcheux rapports , il vaudroit autant la supposer , comme nous , changeante & périssable. Non ; dit-on , le mal moral n'attaque point la Divinité , comme il offense les hommes , c'est-à-dire , qu'il ne peut l'affliger , ni troubler son repos immuable ; mais il peut lui déplaire , à peu près ,

comme le mal que nous voyons faire à quelqu'un , sans que nous ayons rien à redouter de semblable , nous touche & nous émeut ; ce sentiment de bonté est en nous une image de la sienne.

Je prouverai dans peu combien cette comparaison , toute utile qu'elle est dans l'état présent des sociétés , est fautive ; cependant c'est une de ces erreurs utiles , semblable à celles de nos sens , faite pour suppléer au défaut des leçons de la Nature , lorsque l'homme ne les écoute plus ; erreur dont il n'avoit que faire , s'il fut demeuré soumis aux loix primitives.

Je dis que l'homme n'avoit pas besoin d'imaginer que la Divinité s'offense de ses désordres , s'il ne fût point sorti de ce que lui prescrivoient les sentimens naturels , puisque sous leur heureux empire , cette créature , comme nous l'avons fait voir dans tout ce qui précède , ne peut être nuisible ; tout dans cet état lui met en évidence , & lui fait vivement sentir la nécessité d'être bienfaisante.

Analogie entre l'ordre physique & le moral.

Dieu , à l'égard des actions des hommes , comme dans l'ordre physique du monde , a établi une loi générale , un principe infaillible de tout mouvement ; & toutes choses une fois disposées selon un plan aussi admirable par sa simplicité que par l'étendue & la fécondité de ses conséquences , tout marche , tout va avec un concert merveilleux ; il semble que la toute-puissance ait livré les causes secondes & les effets particuliers à eux-mêmes , ou , si vous voulez , il en conserve le cours & l'enchaînement. Les sciences ont conduit les hommes assez près du premier ressort de ce

mécanisme, pour le leur laisser entrevoir.

Dieu, qui est toujours semblable à lui-même, a aussi établi dans l'ordre moral un principe infaillible d'*innocence* pour les créatures qu'il vouloit douer d'une faculté qui les mit en état de se conserver mutuellement elles-mêmes. Comme il a livré les Etres inanimés à un mouvement aveugle & mécanique, il a de même livré les hommes à ce guide qui les pénètre, pour ainsi dire, & les possède tout entiers. C'est le sentiment de l'amour de nous-mêmes, impuissant sans secours, qui nous met dans l'heureuse nécessité d'être bien-faisans. Notre foiblesse est en nous comme une espece d'*inertie*; elle nous dispose, comme celle des corps, à subir une loi générale qui lie & enchaîne tous les Etres moraux. La raison, quand rien ne l'obscurcit, vient encore augmenter la force de cette espece de gravitation.

La bienfaisance est la premiere de toutes nos idées morales.

Nous apprenons à *bien faire* long-tems avant que d'avoir besoin de la leçon de *ne point nuire*. La durée de notre premiere débilité est le tems de cet heureux apprentissage; elle nous laisse bien du tems privées de toute idée mal-faisante, pour faire éclorre & fortifier en nous celle de la bienfaisance.

L'animal destiné à devenir sociable, passe par une enfance proportionnée au degré de force que doit acquérir ce doux penchant; ses premiers mouvemens sont des signes de besoins, & non des inclinations féroces. Cet âge vif & léger n'est susceptible que d'une impression peu durable de l'offense, que celle du moindre bienfait efface aisément; quelque violentes que paroissent souvent les agi-

tations, ses inquiétudes, elles sont une marque de la sensibilité, & non de dépravation; c'est un Etre animé qui n'a encore essayé de rien, & veut faire épreuve de tout: il ne s'irrite sérieusement contre rien; il cherche à jouir: sans égard aux obstacles, il tend directement à l'objet agréable. Comme il ignore encore que rien puisse lui nuire; comme il se voit, au contraire, fréquemment secouru par ceux auxquels il doit le jour, ou qui l'environnent; leurs soins, leurs caresses, leurs complaisances doivent être pour lui de continuelles leçons qui lui apprennent à aimer; & l'amour n'est-il pas le principe de toute bienfaisance? Oui, c'est en éprouvant qu'il y a des objets aimables, revêtus du pouvoir de nous faire du bien, que s'excitent en nous les mêmes dispositions: or, je dis qu'une expérience constante prouve que ce sont les premieres epreuves que nous faisons dès notre naissance; ainsi l'a voulu la Bonté divine. Il seroit donc inutile de m'objecter que, comme l'idée de bienfaisance peut précéder en nous toute disposition à nuire, il peut aussi arriver que les premiers instans de notre vie ayant été des malheurs, nos premieres dispositions nous auroient porté à mal faire. Je réponds que cela seroit possible dans l'ordre moral d'institution humaine; mais que l'ordre naturel qui le précède toujours, nous préserve, au moins pour quelques instans, de ces funestes dispositions, & nous en garantiroit pour toujours s'il étoit secondé par l'*art*, je veux dire, par des regles, des préceptes ou des exemples qui soutinssent, & fortifiassent les premieres leçons de bienfaisance. Au contraire, leurs impressions s'effacent promptement: à peine sommes-nous sortis de la premiere enfance, que des Etres libres qui cherchent à nous nuire, nous apprennent bientôt à les imiter.

Ce qui ôteroit à l'Homme toute idée de mal moral.

Il est donc sûr que la notion de ce principe moral : *Fais du bien pour en recevoir*, précède chez les hommes celle de cette autre maxime : *Ne nuis pas pour que rien ne te nuise*. Or ; ôtez la propriété, l'aveugle & impitoyable intérêt qui l'accompagne ; faites tomber tous les préjugés & les erreurs qui les soutiennent, il n'y a plus de résistance offensive ou défensive chez les hommes ; il n'y a plus de passions furieuses, plus d'actions féroces, plus de notions, plus d'idées de *mal moral*. S'il en reste, ou s'il s'en élève quelques traces, elles sont causées par des accidens si légers, & de si peu de conséquence ; c'est par des oppositions de volontés qui offusquent si peu, chez les contendans, les lumières de la raison, que loin d'affaiblir le domaine de la bienfaisance naturelle, ces foibles chocs n'en feroient que mieux sentir l'importance : en un mot, comme nous l'avons vu ailleurs, il n'y auroit dans les sociétés que quelques petites discordances ; elles en releveroient l'harmonie, & lui nuiroient moins qu'elles ne l'empêcheroient de languir.

Ce que sont en présence de la Divinité les imperfections morales de la Créature.

De tout ce que je viens d'établir, les Moralistes concluront, que puisque l'homme est une créature libre, qui pouvoit & devoit rester dans un état heureux, il a dû se rendre bien désagréable en présence de son bienfaiteur, en violant, comme de propos délibéré, ses premières intentions : ils diront qu'il faut que cette créature soit bien infentée

insentée de s'être ainsi livrée à une infinité de maux dont il lui étoit si facile de voir & d'éviter le danger ; que, par conséquent, il faut que le genre-humain soit bien coupable aux yeux de la Divinité, & bien digne de châtimens.

En usant, comme nos Philosophes, de comparaison, il seroit facile de faire voir que l'homme mériteroit plus de pitié que de courroux de la part de la Divinité, & plutôt des secours que des châtimens, si la suprême Sagesse jugeoit des choses à peu près comme nous ; mais qui ne sent le faux & le ridicule de ces sortes de comparaisons ?

Rien dans l'univers ne peut déplaire à la Divinité dans le sens, ni de la manière que certaines choses déplaisent à une créature aussi bornée, aussi foible que l'homme, Etre périssable, que le moindre dérangement apparent inquiète, embarrassé. Quoique nous ne puissions absolument connaître comment la Divinité considère les accidens physiques ou moraux, que nous nommons *le mal*, il est certain, comme j'ai déjà dit, que ce qui nous semble un désordre, n'en doit point être un pour l'intelligence infinie, qui a tout ordonné ; il faudroit, sans cela, la taxer d'imprudence ou de méchanceté, ou en faire une fatalité qui s'ignoreroit elle-même. Ceux qui prétendent qu'il arrive des choses qui peuvent choquer les idées ou la volonté divine, ne peuvent, quelques efforts qu'ils fassent, éluder cette objection qui se présente d'elle-même toute la première.

En effet, si quelque chose offense, c'est-à-dire, déplaît à la Divinité dans la conduite morale des hommes ; si ce que nous nommons mal, est autre chose à ses yeux qu'un simple défaut, suite nécessaire des bornes naturelles de la capacité

humaine laissée, dans cette vie, à son propre gouvernement; si ce mal est autre chose qu'une simple imprudence, une erreur qui porte avec elle son châtement & son remède, il faudra convenir que toutes les institutions humaines, toutes les loix factices auxquelles les mortels se sont soumis, ou ont été forcés de se soumettre, sont des crimes généraux, d'autant plus énormes & plus punissables, qu'ils sont la source de tous les maux. Or, dans cette supposition, il faudroit dire que la Divinité doit châtier tous nos Sages, tous nos Législateurs, qui, comme nous l'avons prouvé, ont bouleversé les loix de la Nature. Cependant, à les entendre, ils ne sont pas coupables, ils avoient les meilleures intentions du monde.

Quant au reste des hommes, que peut-on leur imputer? Après tout, ce n'est pas leur faute, s'ils ont été induits en des erreurs, qui multipliées de générations en générations, sont devenues insurmontables. Si donc, en conséquence de ces erreurs, quelques particuliers se trouvent réduits à la dure nécessité de devenir criminels, dans les principes même de nos Moralistes, n'ont-ils pas droit de s'excuser d'une méchanceté involontaire, d'une méchanceté dont tout le système a été comme bâti avant eux? Le funeste torrent de toute dépravation est creusé dès longtemps; il n'est presque plus possible à ces malheureux de se tirer des gouffres fréquens qu'il laisse sur son passage. Quel est le coupable de celui qui a ouvert le précipice, ou de celui qui y tombe?

Vous avez fait des loix que vous sentiez qui seroient infailliblement violées; & c'est ce qui devoit vous faire comprendre combien elles étoient imparfaites. Vous châtiez; & pour les maintenir, vous n'aviez que ce moyen. Pour-

quoi faites-vous la Divinité garante de vos beautés? Quoi! vous voulez qu'elle s'irrite de ce que vous n'êtes pas obéis, & qu'elle poursuive votre vengeance au delà du terme de toute prévarication!

Si l'on réplique que Dieu doit punir les prévaricateurs, comme le font les hommes, parce que les crimes, malgré l'imperfection des loix humaines qui ont pu les occasionner, n'étoient pas inévitables pour ceux qui les ont commis, & parce que ces mêmes loix, faites précisément pour les empêcher, donnoient, d'après la Nature, des leçons pour les éviter, je vous demanderai à quoi seroient ces leçons, aussi inefficaces que révoltantes? Vous les dites tirées de la Nature, & je vous ai fait voir qu'elles la contredissent. Où est l'autenticité qui peut les faire adopter de Dieu, & les lui faire approuver comme siennes, comme des regles prescrites aux hommes sous des peines très-rigoureuses?

Qu'avez-vous des absurdités: 1°. que la Divinité auroit, au gré de la folie des hommes, abrogé & supprimé la première loi de nature, & ses conséquences; 2°. qu'il auroit changé l'essence des rapports primitifs qu'il a voulu établir entre ses créatures raisonnables, pour leur substituer & autoriser le système de tel ou tel Législateur; 3°. que parce qu'il auroit plu à ce Réformateur mortel, pour faire quadrer ses arrangemens, de réputer pour crime, une action qui n'est naturellement point mauvaise, la providence, d'après les rêveries d'un cerveau fanatique, puniroit ceux qui ne se conformeroient pas à ses préceptes. Si ces conséquences de vos propres principes révoltent le bon sens, abandonnez-les pour convenir de choses plus raisonnables: qu'il est incon-

testable, comme je le prouve ailleurs, que tant que les loix de la Nature subsistent dans leur entier, il n'y a point de crime possible; point, par conséquent, de crime à punir: que si une main mal-adroite altere par erreur les dispositions de ces loix, ou plutôt se méprend & induit par ignorance quelques malheureux à les violer, la sagesse infinie se sert de la même main pour réparer un dégât momentané.

Le mal moral n'est dans l'homme, aux yeux de la Providence, que ce que sont les imperfections dans les Êtres physiques: la sagesse ne détruit point la chose imparfaite, mais la perfectionne. J'appelle chose *imparfaite*, ce qui n'est pas encore ce que la Providence a dessein de la faire devenir.

Tout dans l'Univers, soit physique, soit moral, se perfectionne par gradation.

Tout prouve dans la Nature comme dans l'Art, dans le Physique comme dans l'Intellectuel & le Moral, qu'il est établi un point fixe d'*intégrité*, auquel les Êtres montent par degrés. Nous ignorons l'essence des choses les plus simples & les plus bornées; nous ne savons si elles sont susceptibles ou non d'une subite *intégrité*, & par conséquent, si la toute-Puissance pouvoit, ou non les y porter sans gradation. Je ne conteste point sur l'affirmative ou la négative; je ne me tiens qu'à l'extérieur sensible de ses procédés: les phénomènes qui me les montrent, me laissent voir par-tout, jusques dans l'aile du moucheron, un développement successif; j'éprouve, je sens les progrès de ma raison: je puis donc dire, avec fondement, que par une analogie merveilleuse, il est dans le

moral des accroissemens favorables, & que les loix de la Nature, malgré leurs forces & leur douceur, n'acquiescent que par degrés, une autorité entière sur l'humanité: de sorte que d'abord les Nations qui s'assemblent, sentent plutôt l'utilité d'une société en général, qu'elles ne comprennent nettement qu'elle doit être la meilleure. Ce n'est que par une longue suite d'erreurs morales, par mille épreuves, que la raison humaine découvre enfin, que nulle situation ne peut être plus heureuse que l'état de simple Nature; mais comment les Nations pourroient-elles l'apprendre, si elles ne passeroient par plusieurs formes de gouvernement, par plusieurs systèmes, dont les défauts dussent tôt ou tard réunir tous les suffrages en faveur de la Nature?

Presque tous les Peuples ont eu, & ont encore une idée d'un âge d'or, qui seroit véritablement celui où auroit régné parmi les hommes la parfaite sociabilité dont j'ai développé les loix. Peut-être cette première innocence n'a-t-elle été, pendant plusieurs siècles, pratiquée que sans réflexion, & par conséquent, sujette à se corrompre. Cette corruption aura produit la barbarie, le brigandage, dont les malheurs auront appris aux hommes le prix de leur premier état; ils auront essayé de s'en rapprocher par des loix qui, long-tems très-défectueuses, auront été abrogées par d'autres moins imparfaites: celles-ci ont été, & seront apparemment remplacées par de nouvelles, encore moins fautive; ainsi de suite, jusqu'à ce que la raison épurée se soit accoutumée à ne plus méconnoître les leçons de la Nature, & à ne se livrer constamment qu'à ses impressions. Parvenu à ce terme heureux, la créature raisonnable aura acquis toute la bonté, ou l'intégrité morale dont

elle est susceptible : c'est vraisemblablement par ces degrés que la Providence y conduit le genre humain. On a souvent dit que les Empires avoient, comme l'homme, leur enfance, leur jeunesse, leur âge mûr, & leur décrépitude ; n'en seroit-il pas de même de l'espèce entière pendant un certain nombre de révolutions, qui la porteroient à un état constant d'innocence ?

Mais quittons les hypothèses pour fixer l'idée de *mal moral*, & la renfermer dans ses justes bornes.

Justes bornes du mal moral.

Il n'y a dans la Nature *mal physique* ni *moral* respectivement à la Divinité, c'est-à-dire, qu'il n'est entre elle & les Etres créés aucune relation qui lui soit désagréable.

A l'égard de l'homme supposé soumis aux loix primitives de la Nature, il n'y a point de *mal moral*, c'est-à-dire, aucune lésion active ou passive : il ne peut être exposé à des maux de cette espèce, ni se rendre coupable que dans la constitution arbitraire de certaines sociétés, qui varient comme les volontés mortelles qui les ont établies, & dont les coutumes & les usages sont souvent diamétralement opposés l'un à l'autre : de sorte que ce qui est mal moral dans l'une, est souvent un bien ou une action louable dans l'autre. L'état présent & passé des Nations le prouve sans réplique. On condamne ici ce que l'on autorise, ce que l'on commande ailleurs : donc le mal moral est, à cet égard, une chose purement versatile & changeante comme la fantaisie des Législateurs : il est dans l'ordre qu'il soit puni par un autre mal aussi passager ; il est un pur effet d'une cause seconde livrée aux accidens de sa mutabilité

volontaire ; ce mal peut-il avoir quelque relation avec la Divinité ?

L'homme est créateur indépendant de ses actions libres ; elles n'ont d'autre objet, d'autres motifs que sa conservation, son bien-être, choses de très-courte durée, & entièrement laissées aux soins de sa capacité présente. Or, puisque ces actions bonnes ou mauvaises, soit par rapport à lui, ou par rapport à ses semblables, ne sont telles que dans quelques circonstances seulement, il est vrai de dire que l'homme est très-accidentellement, ou conditionnellement méchant. Otez la condition & les causes qui, pour la plupart, ne dépendent pas de lui, il ne peut pas être pervers, ni souhaiter, ni continuer de l'être.

La cause passagère de tous maux en est le remède.

Otez la propriété, je le répète sans cesse, vous anéantissez pour jamais mille accidens qui conduisent l'homme à des extrémités désespérantes. Je dis que, délivré de ce tyran, il est impossible, de toute impossibilité, que l'homme se porte à des forfaits, qu'il soit voleur, assassin, conquérant. Les loix qui autorisent la propriété, le punissent de ces crimes : ses remords même & ses craintes, enfans des préjugés du système de morale dans lequel il est élevé, l'en punissent encore. Mais le plus sévère châtimeur du scélérat est le premier sentiment de *bienfaisance*, pour ainsi dire, *innée* : cette voix intérieure de la Nature, toute réduite qu'elle est chez les hommes à l'indifférente leçon de ne point nuire, a encore assez de force pour se faire vivement sentir au criminel.

Vous dites que chez la plupart des hommes, la crainte des châtimeurs, des supplices, ou pré-

sens ou futurs, arrête les actions dénaturées: que d'efforts, foibles Mortels, pour empêcher que quelque furieux ne vous nuise! Tout cela seroit inutile sans une ineffaçable *probité* que la Divinité a mise dans le cœur humain. L'homme de bien la chérit indépendamment de toute crainte; le scélérat la regrette, même dans l'impunité; elle seule punit & réprime plus efficacement les crimes que les roues, les gibets: *Ille (Deus), legis hujus inventor, disceptator, latō: cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur; atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cœtera supplicia, qua putantur, efugerit. . . sūm quemque scelus agunt, amentiaque afficit: sua mala cogitationes, conscientiaque animi terrent; hæ sunt impiis assidua domesticaque Furia* (1). Il est entré dans le plan de la Providence que les loix humaines qui auroient imprudemment occasionné la violation des sentimens naturels, joindroient leurs rigueurs au pouvoir affoibli de ces sentimens, & qu'elles répareroient ainsi les pertes qu'elles leur font souffrir: ces sentimens eux-mêmes, après la chaleur de l'action dénaturée, reprennent toutes leurs forces, & sont autant d'Euménides terribles qui aident les loix humaines à punir le crime. Ainsi, comme un choc est détruit par un autre choc, l'imprudence des causes libres occasionne les crimes; les suites de la même imprudence servent à détruire ces funestes effets: la violence est anéantie par la violence; il n'en reste plus rien que de purement idéal pour la créature que ces rapports peuvent intéresser.

(1) Cicero de Rep. Lib. 3 de Legib. 1. 14.

Véritable cause des contrariétés de l'esprit & du cœur.

Si on considère les actions des hommes que l'on nomme simplement *vices*, & qui ont un moindre degré de méchanceté que les actions dénaturées, à combien, grand Dieu! de pratiques puérides, bizarres & risibles n'a-t-on pas attaché l'idée morale de *bonté* & de *méchanceté*? Ces choses qui ne tiennent par rien du tout à la Nature, qui la gênent même, & la contrarient, ont cependant trouvé tant de crédit sur l'esprit des hommes, qu'ils en ont souvent fait des ordres divins. Quand il arrive que la Nature, malgré l'esprit, secoue un joug inutile, peut-on traiter sa résistance de révolte? Peut-on dire que la volonté de l'homme le porte au vice, malgré les lumières de l'esprit? Ces prétendues clartés ne font, en effet, que de ténébreuses bliettes, & il n'est pas étonnant alors, si la Nature, plus sage & plus forte par ses sentimens, met si souvent la volonté en contradiction avec l'esprit, & semble se moquer de ses leçons.

C'est là précisément le nœud gordien de nos Raisonneurs moralistes. Le cœur de l'homme, disent-ils, est un labyrinthe impénétrable, dont on ne peut connoître les replis: ce n'est qu'un composé monstrueux d'éléments contraires qui se font une guerre perpétuelle. A quoi lui sert la raison, si, malgré ce guide, il bronche à chaque pas; si on le voit, à chaque instant, agir contre ses opinions, contre les principes dont il semble le plus fortement persuadé; si enfin, rien n'est plus conséquent que l'homme dans sa conduite?

Videō meliora proboque, deteriora sequor. OVID.

La raison en est toute simple; c'est que dans

mille occasions vos préjugés, vos erreurs, vos folles opinions s'opposent aux sages impressions de la Nature; le cœur en sent les indications promptes & sûres, & semble se rire du vain pédantisme de l'esprit qui voit faux.

Qu'on rassemble, après cela, toutes les inepties fatyriques ou élégiaques que les Stoiciens anciens & modernes, que les Pascals, les Mallebranches, les Du-Guet, & quelques-uns de nos meilleurs Poètes ont débité contre l'humaine espèce, qu'on les examine selon nos principes, on verra que partie de ce qu'ils lui reprochent, sont des pué-rités, des miseres, & on connoitra du reste à quoi il tient que l'homme ne se corrige de ce dont on peut justement le blâmer; on comprendra pour-quoi ces Censeurs extravaguoient si sagement; en-
fin, comment & depuis quand,

Loin que la raison nous éclaire,
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions.
C'est un Sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'Univers;
Qui s'habillant du nom de Sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.

ROUSSEAU.

C'est précisément par un semblable abus de la raison que la plupart de nos mélancoliques Enthousiastes déclament contre l'homme, aussi bizarres, aussi indéfinissables eux-mêmes que celui qu'ils décrient; ils font cependant quelquefois la grace à cette créature infortunée, pour la con-

soler, de lui dire, avec un de nos Poètes célèbres;

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue;
C'est un Roi qui du trône en la terre jetté,
Conserve sur son front un air de majesté.

RACINE, *fls.*

Ne voilà-t-il pas une riche & utile découverte ?

*Combien nos principes sont éloignés d'autoriser le vice
ou le crime.*

*Il faut des mœurs, une police, des loix, un gou-
vernement;* tout le monde le dit, & je ne le sou-
tiens pas avec moins de zèle: c'étoit dans la Na-
ture qu'il en falloit puiser les regles; mais elle
étoit sujette à se corrompre; les passions huma-
ines étoient un feu qui pouvoit devenir incendie:
eh bien, il falloit en écarter les matieres combus-
tibles. La raison humaine (& sans cela, à quoi
nous serviroit ce guide?) est faite pour connoître
& suivre les procédés de cette Nature; ses loix
primitives, toutes sages qu'elles sont, ne suffisoient
point pour gouverner les hommes, je l'avoue;
mais ce n'est que tant que ces loix demeurent va-
gues & indéterminées; les recueillir, les assem-
bler, y mettre de l'ordre, de la conséquence, en
fixer les décisions, c'est l'ouvrage de la raison,
de l'art. Ainsi, comme ce qui corrompt la Nature,
n'est plus elle; comme ses vrais sentimens, ses
véritables indications cessent, ou commencent
toute violence; de même toute institution qui sort
de ses principes, qui bâtit sur de fausses positions,
qui prend pour nature ce qui ne l'est pas, n'est
plus un art qui puisse imiter, & suivre pas à pas

cette sage maîtresse ; c'est une misérable & aveugle routine ; ce n'est que cette cacophonie que j'attaque dans cet Ouvrage.

Qu'on ne m'accuse donc point d'autoriser le crime par des principes qui font disparaître tout mal moral, qui affranchissent l'homme de toute crainte, de tout remords. Rien ne seroit plus évidemment calomnieux que cette accusation, puisqu'il n'y a pas un de mes raisonnemens, pas une de mes maximes, qui, loin de favoriser aucune action dénaturée, ne tende, au contraire, à anéantir tout scélératisme, & à le rendre même inconcevable.

En indiquant la cause première de tous forfaits, & les moyens de la détruire, je substitue à une impuissante crainte, à d'inutiles remords, les vrais moyens de rendre le crime impossible, d'en inspirer une horreur insurmontable, & enfin, de restituer la créature à sa bonté, à sa probité naturelle.

Quand je dis qu'il n'y a nul mal moral en présence de la Providence ; qu'elle ne s'irrite point du crime ; qu'elle ne le punit pas comme nous l'imaginons par comparaison avec nos procédés ; je dis aussi que sa sagesse permet que, par des conséquences infaillibles de l'ordre établi dans le moral, c'est-à-dire, dans les actions des hommes, il arrive toujours que ce qui nuit à ces créatures, est réprimé par des maux pareils. Point de crimes sans punition ; mais aussi, plus de crimes après les derniers châtimens.

Si j'établis que l'idée d'un Etre infiniment parfait, infiniment bon, exclut absolument celle d'un vengeur obstiné dont les rigueurs perpétueroient le mal, c'est que cette idée ne peut convenir qu'à la créature, qui, sujette à l'offense, ne peut s'en

garantir que par la crainte & la terreur. C'est à se mettre hors de toute insulte que la vengeance trouve du plaisir dans les tourmens du coupable. Que seroit un Etre inaccessible à toute offense, qui se plairoit à ce cruel exercice ?

Criez tant qu'il vous plaira, imposteurs ou fanatiques, qui avez intérêt de nous persuader des chimères ; vos vains raisonnemens ne pourront jamais étouffer cette vérité aussi évidente que le premier axiome de mathématique : *Si la suprême Puissance est unie dans un Etre à une infinie sagesse, elle ne punit point, elle perfectionne, ou anéantit.* Choisissez.

Tout est bien dans l'Univers. Dieu a permis qu'à côté & assez près de ses loix immuables, l'humaine raison, cette déité créée, érigeât les siennes, & qu'elle fût elle-même créatrice du monde moral, dont le mécanisme allât suffisamment bien pour l'état présent & passager de l'humanité, de même que la maison suffit pour la durée de celui qui la bâtit, ou l'habite.

Je ne blâme vos constitutions, vos préceptes, Mortels, qui voulez-vous mêler d'instruire les hommes, que parce que vous leur débitez ces leçons comme d'éternelles vérités. Contentez-vous qu'on vous les passe pour des conséquences hypothétiquement vraies, relativement aux systèmes qu'enfanta l'imagination de vos premiers maîtres.

Vous, ineptes discoureurs sur les décrets éternels de la Providence, qui prétendez en accorder la sagesse infinie avec ce que vous voyez de montrueux dans les humaines résolutions ; les impertinences dont vous remplissez nos bibliothèques, sont au dessous de toutes puérités. A quelles extravagances, grand Dieu ! ne vous faut-il pas recourir pour justifier la conduite peu raisonna-

ble que vous prêtez à la raison infinie ? Mais je n'entre point en discussion sur ce sujet ; je me contente de vous dire, comme Sénèque : *Quid interest utrum Deum neges, an infames ?* Pourquoi, après cela, reprochez-vous aux Payens leurs risibles Divinités ? Ne pourroient-ils pas prendre leur revanche avec avantage ?

J'ai fait voir en quoi précisément consiste, & le bien & le mal moral ; je passe à l'examen des causes de la corruption des actions humaines.

Principal motif de toute action humaine, & principe de toute harmonie sociale.

Il est incontestable que le motif ou la fin de toute action humaine, est le desir d'être heureux ; il n'est pas moins certain que ce desir est l'effet d'une propriété essentielle d'un Etre destiné à connoître qu'il existe, & à veiller lui-même à sa propre conservation ; en un mot, ce desir est un effet de notre sensibilité. Or, il faut que pour nous mettre promptement & efficacement en devoir d'obéir à ses loix, cette sensibilité nous fasse d'abord sans délibération, sans examen, rapporter tout à nous-mêmes, & imaginer que tout est fait pour nous, & que sans nous tout ce qui existe, seroit inutile ; elle seule peut permettre à l'homme de dire, comme l'Empereur Tibere :

Me misceatur igne terra mortuo.

Mais c'est de la force, de la véhémence même de ce sentiment que la Providence tire le principe de toute harmonie sociale. J'ai déjà fait voir que ce mouvement est à peu près dans la créature sensible qui se trouveroit unique de son espece, ce

qu'est le mouvement local imprimé à un seul corps, qui, disent les Physiciens, abandonné à lui-même, parcourroit toujours une ligne droite. Bref, la sensibilité est en nous ce qu'est le mouvement primitif imprimé à la matiere, & qui bientôt perd son uniformité pour donner naissance à la variété des plus belles combinaisons entre les corps. C'est sur des regles presque toutes semblables que la Divinité a construit & gouverne le monde moral ; mais quittons des comparaisons qui ne font pas à la portée de tout Lecteur.

L'homme veut toujours & invinciblement être heureux ; son impuissance l'avertit sans cesse qu'il ne le peut être sans communication de secours : il est aussi informé qu'il est une infinité d'Etres possédés du même desir que lui ; il est à chaque instant convaincu que son bonheur dépend de celui des autres, & que la *bienfaisance* est le premier & le plus sûr moyen de sa félicité première, & le plus sûr moyen de sa félicité présente. Tout semble lui crier : *Tu veux être heureux, sois bienfaisant. Sans t'embarrasser d'abord de qui tu tiens l'être, apprends que tu ne peux en jouir sans être bienfaisant. Veux-tu l'élever à la connoissance de son Auteur ? sois bienfaisant.*

Pourquoi, sourd à ces conseils, en écoute-t-il de diamétralement opposés à sa félicité ?

C'est que la morale vulgaire, ainsi que la politique, a renversé & corrompu la plupart des idées, aussi-bien que l'ordre & la succession de ces idées.

Tâchons donc de reconnoître & de suivre les véritables traces de la Nature, de découvrir ce qui a pu interrompre ses procédés, en troubler les succès ; indiquons les vrais moyens de réparer ces désordres.

Véritable succession & progrès des idées morales ; hypothèses qui les prouvent.

Je dis, 1°. que dans l'ordre naturel, l'idée de *bienfaisance*, soit *active* ou *passive*, précède toute autre idée, & celle même de la Divinité. 2°. Que cette idée est la seule qui élève les hommes à celle d'un Dieu, plutôt plus sûrement que le spectacle de l'Univers. 3°. Que la bienfaisance nous donne de la Divinité une idée vraiment digne de la grandeur de son objet. 4°. Elle seule perfectionne généralement toutes les facultés de la raison, & les occupe de leur véritable emploi. 5°. Que l'idée de la Divinité ne se corrompt dans l'homme qu'à mesure que celle de bienfaisance déperit. 6°. Je dis que l'idée grossière d'une *bienfaisance* n'est point une idolâtrie ; on ne peut donner ce nom qu'à l'idée qui nous représente un Dieu comme également occupé à nuire & à faire du bien. 7°. Que toute morale qui donne cette idée de la Divinité ; & y fonde sa doctrine, est une morale absolument vicieuse.

La bienfaisance est le premier principe de l'idée d'une Divinité.

Premièrement, la seule idée de *bienfaisance* nous élève à celle d'une Divinité plus promptement & plus sûrement que l'aspect de l'Univers ; cette vue nous touche d'abord si peu, que nous en jouissons sans soupçonner qu'il ait de cause, & sans nous soucier beaucoup de nous en informer.

Il est dans nos premiers ans une infinité de choses plus près de nous que les ornemens, que l'enceinte, que le lieu même de notre demeure ; les

les premiers objets qui nous affectent agréablement, sont comme nos premières Divinités.

Première hypothèse, où l'on explique comment l'idée de la Divinité se forme, se développe & se perfectionne.

Or, supposons, pour un instant, que rien ne puisse nous nuire ou s'opposer au moindre de nos desirs ; qu'au contraire, tout les prévienne ; nous aurions l'idée de quelque chose de bon, sans avoir encore celle d'un premier principe bienfaisant. Voici dans cette hypothèse, comme dans toute autre, comment nous y parvenons.

La réflexion seule sur les sentimens naturels ; fait eclorre l'idée d'une Divinité.

Des sentimens réitérés par la fréquentation de plusieurs objets, éveillent la mémoire, & donnent lieu à la comparaison, & celle-ci ouvre, pour ainsi dire, les portes du discernement & de la réflexion. Nous commençons alors à juger des qualités des objets les plus prochains ; nous leur donnons, par gradation, les titres de *beaux*, de *bons*, de *meilleurs*.

Le sentiment, le souvenir, marchant tous deux, ou séparément, ou de compagnie avec la réflexion, comparent avec elle le présent au présent, ou celui-ci au passé ; observent les nuances, les degrés des qualités des objets ; y en découvrent qui n'avoient point été apperçues ; passent d'un sujet à un autre ; & de celui-ci à de plus éloignés. Ainsi les facultés de l'entendement montent, par cette progression, aux premières notions de l'*Excellence*, & par une succession de nouvelles

idées que celle-ci enfante, élevent enfin l'homme à l'idée d'un *Etre infiniment bon*.

Le spectacle de l'Univers ne fait qu'étendre l'idée de la Divinité.

Ce n'est point, comme le prétendent la plupart des Philosophes, le spectacle de l'Univers, ni les réflexions sur notre contingence & la sienne, qui nous mènent à l'idée de quelque chose de divin; ces remarques aident, à la vérité, à perfectionner cette idée; mais quand le discernement nous les fait faire, nous avons déjà l'idée d'une *bienfaisance* en général: c'est donc elle seule que notre sensibilité prend pour guide; c'est donc elle qui nous élève à l'idée générale d'un *Etre bienfaisant*: d'autres idées sont comme des milieux qu'elle traverse, & dont elle prend des teintes qui la perfectionnent.

Il est donc prouvé que l'idée de *bienfaisance*, dans ce système, comme dans tout autre, doit être la base & le principe de celle d'une Divinité.

Il est prouvé de plus, que l'homme, dans un état constant d'*innocence* & de *bonheur*, ne peut avoir d'autres idées de la Divinité que celle d'un *Etre infiniment bon*, & que cette excellente cause n'auroit voulu être connue de la créature que sous ce seul & unique titre; qu'elle ne voudroit aussi être que le dernier objet des connoissances humaines dans l'ordre de la perception des idées, dans la progression du moins au plus, & du plus à l'infini: nouvel effet admirable de cette bienfaisance suprême, qui ne se rend accessible à l'esprit humain que par des degrés si intéressans!

Par quels degrés l'idée d'une Divinité se perfectionne.

Ce que nous venons de dire conduit naturellement à faire cette question. Les hommes, dans cette hypothèse, auroient-ils tous une idée également sublime de la Divinité? Je dis que cette idée auroit ses degrés proportionnés aux esprits plus ou moins cultivés, plus ou moins susceptibles de culture; il pourroit même arriver, & il arriveroit effectivement, que tel homme borné à des idées grossières de *bonité*, croiroit que la Divinité résideroit dans ce qu'il estimeroit de meilleur, tandis qu'un autre, instruit par plus d'expérience, ou doué de plus de sagacité, s'éleveroit infiniment plus haut.

Ainsi dans ce système, à proportion qu'une Nation perfectionneroit ses connoissances par l'épreuve & l'usage d'un plus grand nombre de choses agréables & utiles, plus elle deviendroit industrieuse & spirituelle, & plus elle s'éloigneroit des idées informes & grossières que d'autres Nations auroient encore de la Divinité.

Seconde hypothèse dans laquelle l'idée d'une Divinité acquiert de nouveaux degrés de perfection.

Mettons la créature sensible aux bienfaits dans d'autres situations qui lui en fassent encore mieux sentir l'importance; plaçons l'homme dans des positions qui lui donnent lieu d'étendre encore ses idées relatives par un plus grand nombre de comparaisons, qui lui fassent comprendre la nécessité de l'existence d'une cause bienfaisante, & combien il lui importe de l'être lui-même: considérations qui, par conséquent, étendent chez

lui, avec les limites de ses conceptions, l'idée d'une Divinité autant qu'elle peut l'être.

Supposons donc l'homme dans un état de parfaite innocence, dans un état tel qu'il n'y ait que des Etres purement inanimés qui pussent nuire à son existence ou à son bien-être; de façon cependant qu'il pût s'en garantir tantôt seul, tantôt à l'aide de ses semblables, qu'il trouveroit toujours disposés à le secourir, qu'il verroit s'intéresser avec lui à sa conservation & à ses plaisirs.

Je dis, premièrement, que dans cette seconde supposition, l'homme acquerra l'idée d'une Divinité bienfaisante, par les mêmes degrés que dans l'hypothese précédente; mais cependant avec cette différence, que les accidens fâcheux auxquels la cause premiere l'aura laissé sujet, l'avertiront que les intentions de la Providence sont que la créature soit elle-même bienfaisante; avec cette différence encore, que dans la supposition précédente, l'homme n'auroit presque qu'une idée purement passive de *bonté*; & dans celle-ci, outre l'idée du bienfait reçu, il apprendroit à connoître par lui-même ce que c'est qu'être bienfaisant. Alors la créature auroit quelque idée de ressemblance entre elle & la Divinité; & comme ses qualités la disposeroient à s'estimer la plus parfaite, la plus aimable de toutes les créatures, elles la porteroient à croire que la cause premiere est autant au-dessus de l'humanité, que celle-ci s'estime au dessus des autres Etres: donc, plus elle concevroit une haute idée de la bienfaisance en général, & plus elle auroit une idée sublime de la Divinité; plus encore l'industrie, la prudence qui aideroient la créature à se garantir des accidens passagers de cette vie, & plus aussi le plaisir de s'en être préservé, ajouteroient à l'idée

d'un Etre infiniment bon. Par dessus tout cela, l'idée d'une infinie sagesse seroit une conséquence de celle des mortels.

A l'égard des accidens fâcheux, la reflexion accoutumeroit les hommes dans ce système, comme dans le nôtre, à les regarder plutôt comme des avis destinés à réveiller l'idée d'un Bienfaiteur souverain, à rendre l'homme attentif à sa conservation, que comme de véritables maux. D'ailleurs, la raison leur seroit souvent remarquer que ces accidens ne sont nuisibles qu'à certains égards, & sont en général de fort bons effets.

On peut donc conclure que l'homme, dans ce second système, auroit encore des idées de la Divinité plus relevées que dans le premier.

Tout ceci prouve aussi ma quatrieme proposition, que *la bienfaisance perfectionne les facultés de l'esprit par les sentimens du cœur.*

Il faut observer que dans les deux précédentes hypotheses, l'homme, avant que d'avoir aucune idée de Divinité, seroit bienfaisant, pour ainsi dire, par l'instinct, sans y être déterminé par aucune crainte.

Il faut remarquer, en second lieu, que l'homme n'auroit que faire ni de loix, ni de morale, parce qu'il n'auroit aucun mal à redouter de la part de ses semblables.

Troisièmement, que n'attachant jamais l'idée de Divinité qu'à des choses qu'il estimeroit bonnes, quand même son ignorance le porteroit à prêter cette idée à quelque objet qui n'auroit rien de divin, ce seroit moins une idolâtrie, que ne le sont chez nous les idées grossieres du vulgaire.

Quatrièmement, que sur-tout dans la seconde hypothese, l'homme auroit autant de goût à être bienfaisant qu'à être heureux; puisque n'étant

supposé enclin à aucun défaut nuisible, il feroit de la bienfaisance une des meilleures portions de son bonheur.

Dans quel système l'idée de la Divinité pouvoit se perfectionner de plus en plus, ou se corrompre.

Plaçons l'homme dans un troisième système, qui est précisément celui dans lequel il se trouve. Je dis que cet état, comme celui de l'hypothèse précédente, doit avoir tous les avantages que les hommes peuvent retirer de la nécessité de s'entre-secourir, en supposant qu'ils fussent demeurés soumis aux loix de la simple Nature: on y trouve mêmes moyens de perfectionner les facultés de l'esprit & du cœur (1); mêmes moyens de per-

(1) Une Académie a demandé aux Savans: Si le *rétablissement des Arts & des Sciences a contribué à épurer les mœurs.* Dans les deux hypothèses précédentes, cette question seroit bientôt résolue, aussi-bien que dans celle-ci, en supposant que les Nations n'eussent point été corrompues par la *propriété*; il est indubitable que l'étendue des connoissances n'eût fait qu'améliorer les hommes.

Je crois que ce corps célèbre a voulu se divertir en couronnant le hardi Sophiste qui a soutenu la négative, & qu'il a voulu lui-même rire aux dépens de la raison, en prenant pour *corruption de mœurs*, le juste mépris que les Arts & les Sciences nous ont appris à faire de quantité de sadasies; il a pris pour corruption de mœurs, des vices devenus moins grossiers, moins d'hypocrisie, moins de cette farouche & pédantesque morosité qui se gêne pour acquérir le droit de censurer le reste des hommes, plus d'aïssance & de liberté dans le commerce de la vie. Il n'a pas vu, ou a négligé de voir que si les Arts & les Sciences, en instruisant les hommes des vrais agrémens de la société, en bannissant la barbarie, en multipliant nos plaisirs, paroissent, à certains égards, avoir irrité la cupidité, ce n'est point que ces connoissances aient d'elles-mêmes cette propriété mal-faisante, mais parce qu'elles se trouvent malheureusement mêlées avec le principe vénimeux de toute corruption morale, qui infecte tout ce qu'il touche.

fectionner en nous l'idée d'une sagesse & d'une bonté infinie; même réciprocité entre la bienfaisance & le désir d'être heureux.

Mais malheureusement il étoit possible que ces heureuses dispositions changeassent, & que l'homme se nuisit à lui-même & à toute son espèce. Une seule chose pouvoit causer ce renversement; tout prouve que c'étoit la *propriété*. L'homme pouvoit connoître ce danger, & s'en garantir; si cela sût arrivé, il est certain que la vue du précipice, & la simplicité des moyens qu'offroit la Nature pour l'éviter, auroient encore produit dans la créature un nouveau degré d'admiration des bontés & de la sagesse divine, & l'auroient plus fortement attaché à ces seuls moyens d'être heureux.

Mille accidens, au contraire, ont détaché les hommes de l'innocence & de la probité, pour les porter au brigandage. Pourquoi, dira-t-on, la Providence a-t-elle permis un si fatal changement?

Je n'en fais rien; mais loin de la taxer, comme vous, d'avoir livré l'homme à des maux qu'elle pouvoit empêcher, j'aime mieux dire, ou que ces maux ne sont rien à ses yeux, ou qu'ils ne sont que des accidens passagers, à travers lesquels une Puissance, à laquelle rien ne résiste, a dessein de conduire le genre-humain à un état constant de bonté.

Mon objet principal est ici de faire voir que les Moralistes, aussi-bien que les Législateurs, ont négligé ou méconnu les moyens simples & naturels de ramener l'homme de ses premiers égaremens; moyens qui subsistent toujours malgré le mal; que loin de les employer, ils ont semé

conspirer avec les vices à corrompre l'idée de bienfaisance & celle de la Divinité.

Comment la corruption des actions humaines s'est étendue sur l'idée de la Divinité ; ce qu'il falloit faire pour l'arrêter.

Quand les accidens dont j'ai parlé dans la seconde Partie, (1) ont eu éteint les *sentimens de consanguinité* chez les Nations ; quand les hommes ont cessé d'être bienfaisans, il étoit naturel que la corruption de leurs actions leur donnât l'idée d'une Divinité terrible & vengeresse, plutôt que bienfaisante. Il falloit que notre espèce devint une vile esclave du plus honteux intérêt, & de mille craintes chimériques, qu'une infinité d'erreurs grossières lui fissent imaginer voir toute la Nature soulevée contre elle, aussi-bien que ses propres sentimens ; il falloit, enfin, que l'homme devint à soi-même un objet d'horreur, & crût que sa propre cause devoit concevoir de lui une semblable aversion ; il falloit encore que ses propres accès de fureur & de repentir, de pardon & d'offense, de pitié & de cruauté, de tendresse & de haine, d'orgueil & de bassesse ; en un mot, que ses vacillations perpétuelles entre l'injure & le bienfait, lui fissent forger une Divinité semblable à lui-même. Je dis, en passant, que telle est la véritable origine d'une idolâtrie qui subsiste encore.

Peut-on excuser ceux qui prétendoient remédier à ces maux, je veux dire, les premiers Réformateurs, & après eux les premiers Moralistes, de s'être précisément servi de toutes les idées

(1) Page 364. & suivantes.

monstrueuses, qu'avoient conçu les Nations pour établir leurs loix ou leurs dogmes ?

Lorsque les Peuples, las de leurs propres forfaits, commencèrent à soupirer après les douceurs de la sociabilité, & à se soumettre aux ordres & aux conseils de ceux qu'ils croyoient capables de la rétablir, n'étoit-il pas facile de leur faire connoître, & de leur inspirer de la haine pour la première cause de tous leurs maux, la *propriété* ? Il n'étoit pas besoin de longs raisonnemens pour faire comprendre au vulgaire même le plus grossier, la nécessité de la proscrire pour jamais. Cela auroit-il été plus difficile à certains Législateurs, que de dicter des loix terribles ? Point du tout : au lieu de ramener, par cet heureux expédient, l'homme à sa bienfaisance naturelle, dont ses malheurs récents lui faisoient sentir tout le prix ; au lieu de le fixer dans cet état heureux, ils n'ont fait, pour ainsi dire, que le suspendre entre ce point d'appui & le précipice.

Mais ces Réformateurs, entichés des mêmes erreurs que leurs Peuples, pouvoient-ils s'empêcher d'en suivre le torrent ? Pouvoient-ils tout-à-coup reconnoître la véritable cause du mal ? C'étoit, sans doute, beaucoup pour eux que d'appliquer au hasard quelques topiques. Si leur ignorance les excuse, peut-on pardonner aux prétendus Sages qui les ont suivis, d'avoir renchéri sur leurs méprises, & d'en avoir fait les fondemens de leurs arts & de leurs préceptes ? Le tems & l'expérience ne devoient-ils pas instruire ces derniers des défauts des premières loix ? Ils auroient reconnu, pour peu qu'ils eussent fait attention, que toutes les fausses idées de biens & de maux, attachées à des objets chimériques, ne produisoient que de vaines craintes, de vaines espérances, qui, loin

de porter les hommes à de bonnes actions ; loin de les contenir dans le devoir , n'en faisoient que corrompre & affoiblir les motifs : ils devoient remarquer que toujours l'esprit de propriété & d'intérêt , qui dispose chaque individu à immoler à son bonheur l'espece entiere , seroit toujours victorieux de la terreur des châtimens les plus terribles.

Causes remarquables de la corruption des actions humaines que les Philosophes ont négligé d'observer.

Est-il possible que depuis qu'il y a des Philosophes , il semble qu'aucun d'eux n'ait voulu ni observer , ni reconnoître la cause sensible & frappante de quelques-uns des principaux phénomènes moraux.

I. *Les Nations les plus méchantes sont les plus superstitieuses.*

Premièrement , qu'on remarque que les Nations les plus féroces , les plus adonnées , soit au brigandage , soit à l'intérêt du commerce , étant les plus disposées aux crimes , ont presque toujours eu les loix & les Divinités les plus terribles ; exemple , les Tyriens , les Sidoniens , les Carthaginois , quelques Peuples de la Germanie , des Gaules , de l'Espagne , &c.

Sur cette observation , il étoit aisé de conclure , en général , que les hommes les plus disposés à être méchants , sont ordinairement ceux qui ont le plus de penchant à concevoir l'idée d'une Divinité terrible , & que dès qu'ils ont imaginé dans cette idole effrayante , à peu près les mêmes inclinations pour les richesses , pour les dons , pour

le sang , le carnage & la proie que chez les hommes , voilà ceux-ci dispensés de tous menagemens envers leurs semblables ; les voilà relevés de toute crainte , parce qu'au moyen de quelques présents , de quelques sacrifices , ils croient facile d'apaiser ces Divinités avares. Ainsi , chez ces Peuples barbares , nuls motifs de bonnes actions que la crainte des hommes , qui fait avoir recours à la fourberie , ou celle des Dieux , auxquels on rend un culte qui n'améliore ni la condition des Mortels , ni leur cœur.

On pouvoit encore remarquer que par-tout où regne le despotisme , paroissent les mêmes symptômes ; ce sont précisément les mêmes erreurs , les mêmes préjugés qui ont corrompu chez les hommes l'idée de l'Être suprême , & en ont fait le plus terrible & le plus redoutable de tous les Êtres. Qui ne voit , dis-je , que ces fausses idées ont aussi fait de plusieurs Souverains les plus cruels Tyrans , & que réciproquement le fantôme effrayant de leur monstrueux pouvoir a corrompu l'idée de la Divinité. Musulmans , c'est d'après ce modèle qu'est copié le tableau bizarre que votre Prophète vous fait du Souverain de l'Univers ; vos Docteurs vous entretiennent dans ces opinions ; leur avarice & leur ambition y trouvent leur compte.

II. *Chez quelles Nations les pratiques superstitieuses corrompent les actions morales.*

Secondement , si nos Sages eussent voulu reconnoître ce qui commence à corrompre les motifs de bienfaisance , ou , au contraire , ce qui peut contribuer à en rétablir l'intégrité ; s'ils eussent voulu découvrir le point vacillant entre la cor-

ruption & l'innocence, ce qui partagé l'homme entre les vrais devoirs de l'humanité, & quantité de pratiques minutieuses qualifiées du nom de bonnes actions, qui l'empêchent de nuire sans le rendre bienfaisant, & le tiennent comme suspendu entre ces deux partis, ils n'avoient qu'à jeter les yeux sur des Peuples gouvernés par des loix, une morale, pour ainsi dire, mi-partie d'espérance & de crainte; ils auroient facilement appercu que ce funeste équilibre est celui d'une Nation, ou prête à retomber dans la barbarie, ou prête à se rapprocher des loix de la Nature, si elle est assez heureuse pour saisir l'instant favorable.

III. Caractere des Nations les plus humaines.

Un troisième phénomène très-remarquable, c'est que par toute la terre les Nations les plus humaines, les plus douces, ont toujours été celles chez lesquelles il n'y a presque point eu de propriété, ou celles qui ne l'ont point encore universellement établie; les Nations, par conséquent, les plus désintéressées & les plus bienfaitantes, au moins envers leurs Citoyens. Il n'est pas moins remarquable que ces Nations n'adoroient, pour la plupart, que des choses qu'ils imaginoient divines, parce qu'elles les éprouvoient bienfaitantes, comme le Soleil, les Astres, les Elémens, & que chez elles il n'y avoit que peu ou point de Prêtres. Si les notions d'une Divinité pouvoient mieux se perfectionner chez ces Peuples que chez tout autre, sans changer leurs mœurs, ne doit-on pas inférer qu'il en seroit de même à tous égards des Nations qui rentreroient dans cet état heureux? & nos Sages pouvoient-ils méconnoître les vrais moyens de les y ramener? Pouvoient-ils ne pas

sentir les défauts de leurs systèmes de morale?

IV. Quels sont ordinairement les plus méchans de tous les hommes?

Une quatrième observation générale, c'est que comme par-tout, les hommes les plus méchans, sont les plus intéressés, les plus avares, les plus fourbes, sont ceux qui cherchent & inventent plus de prétextes de se dispenser des devoirs de la bienfaillance; sont ceux qui détournent, avec plus d'adresse, l'idée de ces devoirs sur des choses qui n'apportent aucun bien réel ou moral à l'humanité; qui érigent en actions importantes des pratiques superstitieuses, & font valoir, comme de grands services, la peine qu'ils prennent de dresser les hommes à ce manège; puisque, dis-je, on peut dire que ceux qui en agissent ainsi pour s'attirer nos respects, notre vénération, pour se procurer toutes les aisances d'une vie molle & oisive, bien plus encore, pour dominer sur le reste des hommes, sont les plus méchans & les plus corrompus; que l'on examine de quels personnages ces vices ont toujours formé l'odieux caractère; on verra que chez toutes les Nations il a toujours fait la marque distinctive de ceux qui se sont appliqués à donner aux hommes les plus monstrueuses idées de la Divinité: ces gens s'en disent les amis, les Ministres; que cette opinion est pour eux une source abondante de biens! Que ne devons-nous pas à ces demi-Dieux (1)! N'est-il,

(1.) Voyez ce Pontife, cet Anachorete, assidu Courtisan de la Divinité; il ne tarde pas, quelque mine qu'il fasse, de s'imaginer en être un des principaux Favoris: or, un des principaux Favoris de la Divinité est une personne sacrée; que personne sacrée mérite les respects du reste des Mortels;

noître encore, & qu'il ne doit apprendre à connoître, qu'en apprenant à être heureux. *Hommes, soyez bienfaisans ; Dieu le veut ; Dieu l'ordonne.* Beau début, plaisante exhortation ! Apprenez-leur ce que c'est qu'être bienfaisans, les moyens d'y réussir, les avantages qui leur en reviennent ; laissez la l'idée de la Divinité ; elle n'a que faire de vos leçons pour éclore ; vous ne faites que la gêner, en vous efforçant de la prématurer ; contentez-vous de faire, que quand même cette idée ne seroit jamais conçue, l'homme n'en fût pas moins disposé à mettre son souverain bonheur à faire du bien. Ne craignez pas qu'il demeure un Athée ; jamais le bonheur, ni l'innocence ne porteront personne à l'athéisme. L'idée d'une Divinité doit naître chez les hommes, des préceptes persuasifs & des moyens sûrs d'être bienfaisans.

Si une créature bienfaissante & sensible au bienfait, est naturellement portée à concevoir du respect & de l'amour pour la cause première de tous biens ; si ces sentimens font croire aux hommes que la Divinité est touchée des marques de leur reconnaissance ; si, en un mot, il faut un culte qui entretienne chez les Nations l'idée d'un Etre infiniment bon & sage, c'est-à-dire, des démonstrations, des signes extérieurs par lesquels l'homme semble se dire tout haut à soi-même & aux autres, ce que ces idées lui disent intimement ; il est évident que les seules cérémonies de ce culte sont toute action bienfaissante, générale ou particulière, & que le plus digne hommage que l'homme puisse rendre à la Divinité, consiste à l'imiter, & non en de stériles éloges des grandeurs du Tout-Puissant, oiseusement marmotés.

Pour rendre le véritable culte incorruptible, il falloit avertir l'homme de se défier généralement

ment de tout ce qui pouvoit le porter à revêtir la Divinité de quelque attribut redoutable ; il falloit l'écarter de toute comparaison toujours basse & puérile de l'Immortel, fût-ce avec la meilleure créature : c'étoit à ces marques frappantes qu'il falloit l'habituer à reconnoître la fausseté indubitable de toute opinion sur ce sublime sujet.

Conclusion de cette Dissertation.

Je termine cette Dissertation par ces aimables vérités. Je crois en avoir suffisamment écarté les ténèbres de l'erreur, pour en rendre l'évidence incontestable.

J'ai fait des efforts pour trouver la solution du problème que je propose dès le commencement de cet Ouvrage. C'est, je le répète, de trouver une situation dans laquelle l'homme soit aussi heureux & aussi bienfaissant qu'il le peut être en cette vie. Qu'il étende ou non ses espérances au delà de son état présent, il faut rendre sa bonté morale indépendante de tout espoir futur, & qu'elle soit le motif & l'objet de son bonheur présent. J'indique pour cela le coup qu'il faut porter à la racine de tous les maux ; de plus habiles que moi réussiront, peut-être, à persuader ; mais personne ne s'intéressera plus vivement au vrai bien de l'humanité.

Voici une autre vérité qu'il n'appartient qu'à vous, Mortels faits pour régir les Nations, de réduire en pratique. Voulez-vous bien mériter du genre-humain en établissant le plus heureux & le plus parfait des gouvernemens ?

O quisquis volet impias

Cedes, & rabiem tollere civicam ;

Si quareat pater urbium ;

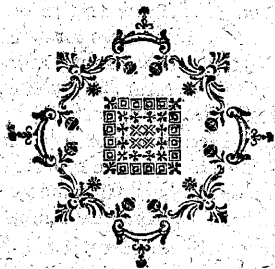
Toma II.

E e

Subscribi statuis.....

HORAT. Lib. 3. Ode 24.

Réformez les défauts de la politique & de la morale sur les loix de la Nature; pour y réussir, commencez par laisser pleine liberté aux vrais Sages d'attaquer les erreurs & les préjugés qui soutiennent l'esprit de propriété: ce montre terrassé, faites que l'éducation fortifie cette heureuse réforme; il ne vous sera plus difficile de faire adopter à vos Peuples des loix à peu près pareilles à celles que j'ai recueillies d'après ce qu'il m'a paru que la raison peut suggérer de mieux aux hommes pour se préserver de devenir méchants.



 QUATRIEME PARTIE.

Modele de Législation conforme aux intentions de la Nature.

JE donne cette esquisse de Loix par forme d'Appendix, & comme un hors-d'œuvre, puisqu'il n'est malheureusement que trop vrai qu'il seroit comme impossible, de nos jours, de former une pareille République.

Tout Lecteur sensé jugera sur ce texte, qui n'a pas besoin de longs commentaires, de combien de miseres ces Loix délivreroient les hommes. Je viens de prouver qu'il eût été facile aux premiers Législateurs de faire que les Peuples n'en eussent point connu d'autres: si mes preuves sont complètes, j'ai rempli mon objet.

Je n'ai pas la témérité de prétendre réformer le genre-humain; mais assez de courage pour dire la vérité, sans me soucier des criailleries de ceux qui la redoutent, parce qu'ils ont intérêt de tromper notre espece, ou de la laisser dans des erreurs dont ils sont eux-mêmes les dupes.



Loix fondamentales & sacrées qui couperoient racine aux vices & à tous les maux d'une Société.

I.

Rien dans la société n'appartiendra singulièrement ni en propriété à personne, que les choses dont il fera un usage actuel, soit pour ses besoins, ses plaisirs, ou son travail journalier.

II.

Tout Citoyen sera homme public, sustenté, entretenu & occupé aux dépens du Public.

III.

Tout Citoyen contribuera pour sa part à l'utilité publique, selon ses forces, ses talens & son âge; c'est sur cela que seront réglés ses devoirs, conformément aux loix *distributives*.

Loix distributives ou économiques.

I.

Pour que tout s'exécute dans un bel ordre, sans confusion, sans trouble, toute une Nation sera dénombrée & divisée par *Familles*, par *Tribus* & par *Cités*, & si elle est fort nombreuse, par *Provinces*.

II.

Chaque Tribu sera composée d'un nombre égal de Familles, chaque Cité d'un nombre égal de Tribus, ainsi du reste.

III.

A mesure que la Nation croîtra, les Tribus, les Cités seront augmentées à proportion; mais seulement jusqu'à ce que de cette augmentation, on puisse former de nouvelles Cités aussi nombreuses que les autres. *Voyez les Loix éditales V, & conjugales XII.*

IV.

Le nombre *dix* & ses multiples seront les termes de toute division civile de choses ou de personnes, c'est-à-dire, que tous dénombrements, toute distribution par classes, & toute mesure distributive, &c. seront composés de parties décimales.

V.

Par *dizaines*, &c. par *centaines*, &c. de Citoyens, il y aura pour chaque profession un nombre d'Ouvriers proportionné à ce que leur travail aura de pénible, & à ce qu'il sera nécessaire qu'il fournisse au Peuple de chaque Cité, sans trop fatiguer ces Ouvriers.

VI.

Pour regler la distribution des productions de la Nature & de l'Art, on observera, premièrement, qu'il en est de *durables*, c'est-à-dire, qui peuvent être conservées, ou servir long-tems, & qu'entre toutes les productions de cette espece, il s'en trouve, 1^o. d'un usage journalier & universel. 2^o. Qu'il y en a d'un usage universel, mais qui n'est pas continuuel, 3^o. Les unes sont continuellement nécessaires, à quelqu'un seulement, & de tems en tems à tout le monde. 4^o. D'autres ne sont jamais d'un usage ni continuuel, ni général; telles sont les productions de simple agrément ou

de goût. Or, toutes ces productions durables seront amassées dans des magasins publics, pour être distribuées, les uns journallement, ou à des tems marqués, à tous les Citoyens, pour servir aux besoins ordinaires de la vie, & de matiere aux ouvrages de différentes Professions; les autres seront fournies aux personnes qui en usent.

VII.

On observera, en second lieu, qu'il est des productions de la Nature ou de l'Art qui ne sont que d'une *durée passagere*: ces choses seront apportées & distribuées dans les Places publiques par ceux qui seront préposés à leur culture, ou à leur préparation.

VIII.

Ces productions de toute espee seront dénombrées, & leur quantité sera proportionnée, soit au nombre des Citoyens de chaque Cité, soit au nombre de ceux qui en usent: celles de ces productions qui se conservent, seront, selon les mêmes regles, publiquement approvisionnées, & leur abondance mise en réserve.

IX.

Les provisions d'agrément seulement, d'un usage universel ou particulier, venant à défailir au point qu'il ne s'en trouvât pas assez, de sorte qu'il pût arriver qu'un seul Citoyen en fût privé; alors toute distribution sera suspendue, ou bien ces choses ne seront fournies qu'en moindre quantité, jusqu'à ce qu'il ait été pourvu à ce défaut; mais on prendra garde, avec soin, que ces accidens n'arrivent pas à l'égard des choses universellement nécessaires.

X.

Les provisions surabondantes de chaque Cité; de chaque Province reflueront sur celles qui seroient en danger d'en manquer, ou seront réservées pour des besoins futurs.

XI.

Rien, selon les *Loix sacrées*, ne se vendra, ni ne s'échangera entre Concitoyens, de sorte, par exemple, que celui qui aura besoin de quelques herbes, légumes, ou fruits, ira en prendre ce qu'il lui en faut pour un jour seulement à la Place publique, où ces choses seront apportées par ceux qui les cultivent. Si quelqu'un a besoin de pain, il ira s'en fournir pour un tems marqué, chez celui qui le fait, & celui-ci trouvera dans le magasin public la quantité de farine pour celle du pain qu'il doit préparer, soit pour un jour ou plusieurs. Celui à qui il faudra un vêtement, le recevra de celui qui le compose; celui-ci en prendra l'étoffe chez celui qui la fabrique, & ce dernier en tirera la matiere du magasin où elle aura été apportée par ceux qui la recueillent: ainsi de toutes autres choses qui se distribueront à chaque Pere de Famille, pour son usage & celui de ses enfans.

XII.

Si la Nation secourt une Nation voisine ou étrangère, des productions de son Pays, ou en est secourue; ce commerce seul se fera par échange & par l'entremise de Citoyens qui rapporteront tout en public; mais on prendra un soin scrupuleux que ce commerce n'introduise pas la moindre propriété dans la République.

Loix agraires.

I.

Chaque Cité aura son territoire le plus ensemble & le plus régulier qu'il sera possible, non en propriété, mais suffisant seulement pour la subsistance de ses Habitans, & pour occuper ceux qui seront chargés de la culture des Terres.

II.

Lorsqu'une Cité se trouvera placée sur un terrain stérile, on y exercera les Arts seulement, & les Cités voisines fourniront la subsistance à ses Habitans : cette Cité aura néanmoins, comme les autres, son corps d'Agricoles, soit pour tirer tout ce qu'il sera possible de son territoire, soit pour aider à la culture des Terres des Cités voisines.

III.

Tout Citoyen, sans exception, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à vingt-cinq, sera obligé d'exercer l'Agriculture, à moins que quelque infirmité ne l'en dispense.

IV.

Dans chaque Cité, ce Corps de jeunesse destiné à l'Agriculture, sera composé de Laboureurs, de Jardiniers, de Pasteurs, de Bucherons, de Pionniers, de Voituriers par terre ou par eau, de Charpentiers, de Maçons, de Forgerons, & autres Professions concernant l'Architecture. Les jeunes gens qui auront exercé l'une des six Professions ici nommées les premières, pendant le tems marqué, pourront la quitter pour reprendre celle

qu'ils auront précédemment apprise, ou demeurer attachés à l'Agriculture, tant que leurs forces le leur permettront. Voyez la Loi III & V de Police.

Loix édiles.

I.

Comme dans chaque Cité les Tribus n'excéderont point, ou que de très-peu, un certain nombre de Familles, & n'excéderont jamais un certain nombre de Tribus de plus d'une, l'étendue de chaque Cité sera à peu près égale, selon la Loi II distributive.

II.

Autour d'une grande Place, de figure régulière, seront érigés, d'une structure uniforme & agréable, les Magasins publics de toutes provisions, & les Salles d'assemblées publiques.

III.

A l'extérieur de cette enceinte seront régulièrement rangés les quartiers de la Cité, égaux, de même figure, & régulièrement divisés par Rues.

IV.

Chaque Tribu occupera un Quartier, & chaque Famille un logement spacieux & commode; tous ces édifices seront uniformes.

V.

Tous les Quartiers d'une Cité seront disposés de façon que l'on puisse les augmenter quand il sera nécessaire, sans en troubler la régularité, & ces accroissemens ne passeront pas certaines bornes.

A quelque distance, autour des Quartiers de la Cité, seront bâtis en galeries, les ateliers de toutes Professions mécaniques pour tous les Corps d'Ouvriers, dont le nombre excédera dix; car il a été dit, *Loi V, distributive*, qu'il n'y aura par chaque Cité qu'un nombre suffisant d'Ouvriers pour chaque Profession mécanique.

VII.

A l'extérieur de cette enceinte d'ateliers sera construite une autre rangée d'édifices destinés à la demeure des personnes employées à l'Agriculture & aux Professions qui en dépendent, pour servir aussi d'ateliers à ces Professions, de Granges, de Celiers, de retraite aux Bestiaux, & de Magasins d'ustensiles, toujours proportionnellement au service de chaque Cité.

VIII.

Hors de toutes ces enceintes, à quelque distance, sera bâti, dans l'exposition la plus salubre, un bâtiment spacieux & commode, pour y loger & soigner tout Citoyen malade.

IX.

D'une autre côté sera bâtie une retraite commode pour tous Citoyens infirmes & décrépits.

X.

D'un autre côté, dans l'endroit le moins agréable & le plus désert, sera construit un bâtiment environné de hautes murailles, divisé en plusieurs petits logemens, fermés de grilles de fer, où seront enfermés ceux qui auront mérité d'être séparés de la Société pour un tems. *Voyez les Loix pénales.*

XI.

Près delà sera le champ de sépulture, environné de murailles, dans lequel seront séparément bâties, de très-forte maçonnerie, des especes de cavernes assez spacieuses, & fortement grillées, pour y renfermer à perpétuité, & servir ensuite de tombeaux aux Citoyens qui auront mérité de mourir civilement, c'est-à-dire, d'être pour toujours séparés de la Société. *Voyez les Loix pénales.*

XII.

Tous bâtimens en général de chaque Cité seront édifiés, entretenus ou rebâtis par les Corps d'Ouvriers destinés à l'Architecture.

XIII.

La propreté des Cités & des chemins publics sera entretenue ordinairement par les Corps de Pionniers & de Voituriers; ils auront aussi soin de la fourniture & de l'arrangement des magasins; & par extraordinaire, tous ceux dont la profession est précisément de travailler à la terre, se joindront aux autres, pour travailler de tems en tems à la construction ou réparation des chemins publics, & à la conduite des eaux.

Loix de Police.

I.

Dans toute profession, les plus âgés, & en même-tems, les plus expérimentés dirigeront, tour-à-tour, selon leur rang d'ancienneté, & pendant cinq jours, cinq ou dix de leurs compa-

gnons, & taxeront modérément leur travail sur la part qui leur aura été imposée à eux-mêmes.

II.

Dans chaque Corps de profession, il y aura un Maître pour dix ou vingt Ouvriers, qui aura le soin de les instruire, de visiter leur ouvrage, & de rendre compte de leur travail & conduite, au Chef du Corps qui sera annuel; chaque Maître sera perpétuel, & à son tour Chef du Corps.

III.

Personne ne pourra être Maître d'une profession qu'un an après avoir quitté son service d'Agriculture, & s'être remis à sa première profession, c'est-à-dire, à vingt-six ans accomplis.

IV.

Dans chaque profession celui qui aura découvert quelque secret important, en fera part à tous ceux de son Corps, & dès-lors il sera Maître, n'ayant même pas l'âge, & désigné Chef de ce Corps pour l'année prochaine; le tour ne sera interrompu que dans ce cas, & repris ensuite.

V.

A dix ans tout Citoyen commencera à apprendre la profession à laquelle son inclination le portera, ou dont il paroîtra capable, sans l'y contraindre: à quinze ou dix-huit, il sera marié; à vingt jusqu'à vingt-cinq, il professera quelque partie de l'Agriculture: à vingt-six, il sera maître dans sa première profession, s'il la reprend, ou s'il continue d'exercer quelque métier attaché à l'Agriculture; voyez les Loix III & IV agraires. Mais s'il vient à embrasser tout autre genre d'occupation, alors il ne pourra être Maître qu'à

trente ans: à quarante ans, tout Citoyen qui n'aura passé par aucune charge, sera Ouvrier volontaire, c'est-à-dire, que sans être exempt de travail, il ne sera assujetti qu'à celui qu'il voudra choisir, & à la tâche qu'il s'imposera lui-même; il sera maître de ses heures de repos.

VI.

Les infirmes, les vieillards caducs seront commodément logés, nourris, entretenus dans la maison publique destinée à cela pour chaque Cité, par la IX. des Loix édiles. Tous Citoyens malades, sans exception, seront aussi transportés dans la demeure commune qui leur est destinée, & soignés avec autant d'exactitude & de propreté que dans le sein de leur famille, & sans aucune distinction ni préférence. Le Sénat de chaque Ville prendra un soin particulier de régler l'économie & le service de ces maisons, & que rien de ce qui est nécessaire ou agréable n'y manque, soit pour le rétablissement de la santé, soit pour le progrès de la convalescence, soit enfin pour tout ce qui peut charmer les ennuis de l'infirmité.

VII.

Les Chefs de toutes professions indiqueront les heures de repos & de travail, & prescriront ce qui devra être fait.

VIII.

Tous les cinquièmes jours seront destinés au repos public; pour cela l'année sera divisée en soixante & treize parties égales; ce jour de repos sera double une fois seulement dans l'année, à laquelle on doit ajouter un jour. Voyez la Loi IV distributive.

IX.

Les réjouissances publiques commenceront toujours dans un jour de repos public, & dureront six jours, y compris celui-ci.

X.

Les réjouissances se célébreront immédiatement avant l'ouverture des premiers labours, avant l'ouverture des moissons, après avoir recueilli & ferré les fruits de toute espèce, & au commencement de chaque année; dans ces dernières se célébreront les mariages; les Chefs annuels de Cités & de Corps entreront à leur tour en charge. Voyez les Loix de Gouvernement.

Loix Somptuaires.

I.

Tout Citoyen, à l'âge de trente ans, sera vêtu selon son goût, mais sans luxe extraordinaire; il se nourrira de même dans le sein de sa famille, sans intempérance & sans profusion: excès que cette loi ordonne aux Sénateurs & aux Chefs de réprimer sévèrement, donnant eux-mêmes exemple de modestie.

II.

Depuis dix ans jusqu'à trente, les jeunes gens, dans chaque profession, seront uniformément vêtus des mêmes étoffes; propres, mais communes & convenables à leurs occupations. Chaque Corps sera distingué par une couleur conforme au principal objet de son travail, ou par quelque autre marque.

III.

Tout Citoyen aura un vêtement de travail, & un vêtement de réjouissance d'une parure modeste & avantageuse; le tout selon les moyens de la République, sans qu'aucun ornement puisse faire mériter à personne de préférence ou d'égards; toute vanité sera réprimée par les Chefs & Peres de familles.

*Loix de la forme du Gouvernement qui prévien-
droient toute domination tyrannique.*

I.

Chaque Pere de famille, à l'âge de cinquante ans, sera Sénateur, & aura voix délibérative & décisive sur tout réglemeut à faire, relativement aux intentions des loix, dont le Sénat fera conservateur.

II.

Les autres Chefs de familles ou de Corps de profession seront consultés lorsqu'il s'agira de régler ce qui concerne leurs occupations.

III.

Dans chaque Tribu, chaque famille donnera, à son tour, un Chef à la Tribu, qui le sera pendant toute sa vie.

IV.

Les Chefs de Tribus seront, chacun à leur tour, Chefs de Cités pour un an.

V.

Chaque Cité donnera à son tour un Chef à sa

Province, qui sera annuel, pris aussi à son tour, d'entre les Chefs des Tribus de cette Cité, & la Tribu d'où il sera tiré, prendra un autre Chef.

VI.

Chaque Province donnera à son tour un Chef perpétuel à tout l'Etat; ce Chef sera de droit le Chef de cette Province actuellement en charge à la mort du Général, ou prêt à y entrer à son tour; mais dans ce cas ce Chef de Province devenu Général, sera remplacé dans cette Province, par celui qui devra lui succéder, selon la loi précédente.

VII.

Si la Nation n'est pas assez nombreuse pour composer plus d'une Province, son Chef annuel sera un an Général. Si le Corps de la Nation n'étoit qu'une Cité, le Chef annuel de cette Cité le sera de tout l'Etat pour un an seulement. Dans l'un ou l'autre cas on ne changera rien à l'ordre dans lequel il est dit, *Loi V*, que ces dignités seront conférées.

VIII.

Comme par la *Loi III* précédente, les Chefs de Tribus doivent être perpétuels, tous ceux de ces Chefs qui seront parvenus à leur tour à la dignité de Chef annuel de Cité ou de Province, reprendront leur première place en sortant de charge, & ceux qui, par la *Loi V*, les auront occupés pendant leur Généralat, redeviendront simples Peres de Familles, pour attendre leur tour à succéder à ces Chefs de Tribus.

IX.

Toute personne devenue Chef de Tribu, soit avant, soit après l'âge sénatorial, ne sera plus ou ne

ne pourra plus être Sénateur; & à quelque dignité annuelle ou perpétuelle qu'il puisse parvenir, il ne sera plus, ni pendant ni après sa charge, d'aucun Sénat, mais simplement du Conseil.

X.

Il y aura un Sénat suprême de la Nation, annuellement composé de deux ou de plusieurs Députés du Sénat de chaque Cité, & chaque Sénateur entrera, à son tour, dans le nombre de ces Députés. Il y aura aussi un Conseil suprême de la Nation subordonné à ce grand Sénat, & supérieur aux autres Conseils; il sera composé de même, des Députés du Conseil de chaque Cité, &c.

XI.

Si l'Etat n'est qu'une seule Cité, son Sénat sera suprême, composé de personnes âgées de cinquante ans, & en fera les fonctions. Les Peres de famille âgés de quarante ans, composeront le Sénat particulier.

XII.

Les Chefs des Tribus n'étant plus du Corps du Sénat, par la *Loi IX. de la forme du Gouvernement*, avec les Chefs des Corps & les Maîtres Artistes, qui ne seront pas en âge d'être Sénateurs, formeront le Conseil de chaque Cité.

XIII.

Chaque Membre d'un Sénat ou du Conseil présidera, à son tour, pendant cinq jours, pour recueillir les avis, & décider sur la pluralité des voix.

Loix de l'administration du Gouvernement.

I.

Les fonctions du Sénat suprême feront d'examiner si les décisions & les réglemens des Sénats de chaque Cité ne contiennent rien qui puisse, soit pour le présent ou l'avenir, contredire les loix de l'Etat; si les mesures prises pour la police & l'économie sont sagement conformes aux intentions des loix distributives & autres Loix: en conséquence de cet examen, le Sénat suprême confirmera ou rejettera ces réglemens particuliers, en tout, ou en partie seulement: ce qui aura été ainsi statué pour une Cité, sera observé dans toutes les autres pour le même objet, & aura force de Loi après l'acquiescement des Sénats subalternes.

I I.

Chaque Sénat prendra les avis de son Conseil, & en écouterá les représentations, avec pouvoir de les rejeter, au cas seulement que ce que ce Conseil proposeroit, se trouvât directement ou indirectement contraire aux intentions des Loix, & qu'il y eût moyen de prendre un meilleur parti.

I I I.

Les Chefs des Cités, sous les ordres du Général, feront exécuter les décisions du Sénat particulier, approuvées par le suprême.

I V.

Les Sénats particuliers, joints au Sénat suprême, auront toute autorité politique subordonnée

à celle des Loix; c'est-à-dire, qu'ils ordonneront d'une manière décisive, & sans délibération, tout ce qui est formellement prescrit par les Loix: ils auront le pouvoir de développer & d'appliquer au détail du Gouvernement, les dispositions de ces Loix, qui ne sont exprimées qu'en termes généraux, après avoir délibéré & statué sur les moyens.

V.

Les fonctions du Chef de la Nation seront, en général, de faire, sous les ordres du Sénat suprême, observer les Loix & les décisions qui leur seront relatives. Il aura spécialement le commandement général de tous les corps de l'Etat, occupés ou attachés à l'Agriculture, l'inspection générale des magasins de toute espèce, & des travaux de tous les corps de métier. Si l'Etat est étendu, il en parcourra tour-à-tour les Provinces, pour voir si tout s'exécute à propos, s'il y a par-tout dans les usages & les pratiques, autant d'uniformité & d'ordre qu'il est possible.

V I.

Les Chefs des Cités, sous l'autorité des Chefs de Province, & ceux-ci sous les ordres du Général, feront les mêmes fonctions pour leur département, que ce Général pour tout l'Etat.

V I I.

Tous les Chefs, chacun en leur rang & dans leur département, auront le pouvoir, dans les cas particuliers & imprévus, lorsqu'il s'agira de quelque arrangement & de la prompte exécution de quelque projet utile, de faire employer les moyens que leur suggérera la prudence. Leurs ordres seront toujours absolus, lorsqu'il s'agira d'un plus

grand bien. Dans des cas moins pressans, ils prendront l'avis, soit de leurs égaux, soit de gens expérimentés; ils rendront compte & raison de leur conduite, chacun à chaque Sénat particulier, & aux Chefs auxquels ils sont subordonnés; ceux-ci au Général, & le Général au Sénat suprême.

V I I I.

Les Chefs de Tribus (& c'est pour cela qu'ils sont perpétuels) auront l'inspection de l'arrangement, de la fourniture des magasins, & de la distribution des choses approvisionnées, qui se fera par les mains des ouvriers volontaires, c'est-à-dire, par ceux qui seront en âge de se prescrire leurs occupations; & ceux-ci seront aidés, quand il fera besoin, par des personnes détachées du corps des *Agricoles*. Quant aux choses d'une fabrique & d'une utilité journalière, elles seront, comme il a été dit, *Loi IV distributive*, distribuées à chaque Citoyen, par ceux qui cultivent, apprennent ou façonnent ces denrées.

I X.

Les Chefs annuels de Cités & de Provinces ne s'occuperont que des fonctions de leurs charges, après l'expiration de laquelle il leur sera libre d'exercer volontairement quelle profession il leur plaira. Tout chef de corps d'Artisans fera aussi au nombre des ouvriers volontaires, quand son année sera finie.

X.

Tous Sénateurs, Chefs politiques, Chefs d'ateliers, Maîtres Artisans, seront respectés & obéis pour le service commun de la Patrie, comme les Pères de Famille par leurs Enfants.

X I.

La formule de tout commandement public sera, *la Raison veut, la Loi ordonne.*

X I I.

Toutes ces Loix du Gouvernement, comme les *fondamentales*, seront réputées sacrées & inviolables; elles ne pourront être changées ni abrogées par qui que ce soit; à peine, &c. *Voyez les Loix pénales.*

Loix conjugales, qui prévientront toute débauche.

I.

Tout Citoyen, si-tôt l'âge nubile accompli; fera marié; personne ne sera dispensé de cette Loi; à moins que la Nature ou la fanté n'y mette obstacle. Le célibat ne sera permis à personne qu'après l'âge de quarante ans.

I I.

Au commencement de chaque année sera publiquement célébrée la réjouissance des mariages. Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe seront assemblés; & en présence du Sénat de la Cité, chaque garçon choisira la fille qui lui plaira, & ayant obtenu son consentement, la prendra pour femme.

I I I.

Les premières noces seront indissolubles pendant dix ans; après lesquels le divorce sera permis, soit du consentement des deux parties, ou d'une seulement.

I V.

Les raisons de divorce se déclareront en présence des Chefs de Famille de la Tribu assemblés, qui tenteront, par représentations, les moyens de réconciliation.

V.

Le divorce déclaré, les personnes séparées ne pourront se rejoindre que six mois après; mais avant ce tems, il ne leur sera permis de se voir ni de se parler; le mari restera dans sa Tribu ou sa famille, & la Femme retournera dans la sienne; ils n'en pourront traiter de leur réconciliation que par l'entremise de leurs amis communs.

V I.

Les personnes qui auront fait divorce, ne pourront se remarier à d'autres qu'un an après; ensuite il ne leur sera plus permis de redevenir époux.

V I I.

Les personnes séparées ne pourront se remarier à d'autres plus jeunes qu'elles, ni plus jeune que celle qu'ils auront quittée. Les seules personnes veuves auront cette liberté.

V I I I.

Les personnes de l'un ou de l'autre sexe qui auront été mariées, ne pourront épouser de jeunes personnes qui ne l'ont point été.

I X.

Tout Citoyen pourra se marier dans quelle Tribu, Cité ou Province il voudra; mais alors la Femme & les Enfans seront de la Tribu du Mari.

X.

Les Enfans de l'un & de l'autre sexe resteront près du Pere, en cas de divorce, & la Femme qu'il aura épousée en dernières noces, en sera seule censée la mere; nulle de celles qui l'auront précédée, ne pourra prendre ce titre à l'égard des Enfans de son Mari.

X I.

Les Fils d'un même Pere, quoique mariés & ayant des enfans, ne seront Chefs de Famille qu'après la mort de leur Pere commun.

X I I.

Au tems de la célébration publique des mariages, se fera le dénombrement annuel des Citoyens de chaque Cité. Le Sénat tiendra état exact du nombre de personnes de différens âges & de différentes professions; le tout par nom de Tribu & de Famille. On égalisera autant qu'il sera possible, le nombre des Familles qui composent les Tribus; on en formera de nouvelles, & s'il est nécessaire, de nouvelles Cités, lorsqu'il y aura un nombre de Tribus surnuméraires, suffisant pour cela, ou bien on repeuplera les Tribus & les Cités diminuées par quelque accident.

X I I I.

Quand la Nation sera parvenue à un point d'accroissement tel que le nombre des Citoyens qui naissent, se trouve à peu près égal au nombre de ceux qui cessent de vivre, les Tribus, les Cités, &c. demeureront & seront entretenues presqu'égalés. *Voyez la Loi III. économique.*

Loix d'Education qui prévieroient les suites de l'aveugle indulgence des Peres pour leurs Enfans.

I.

Les Meres allaiteront elles-mêmes leurs enfans, si leur fanté le permet, & ne pourront s'en dispenser sans preuve de leurs indispositions.

II.

Les Femmes séparées de leur Mari, qui auront des enfans à la mamelle, prendront soin de les allaiter pendant l'année de leur divorce.

III.

Les Chefs des Tribus veilleront avec attention sur les soins que les Peres & Meres doivent prendre de leurs enfans en bas âge.

IV.

A l'âge de cinq ans, tous les enfans dans chaque Tribu, seront rassemblés, & les deux sexes séparément logés & nourris dans une maison destinée à cela; leurs alimens, leurs vêtemens & leurs premieres instructions seront par-tout uniformément les mêmes, sans aucune distinction, selon les regles qui seront prescrites par le Sénat.

V.

Un certain nombre de Peres & de Meres de Famille, sous l'inspection du Chef de la Tribu, prendront soin de ces enfans comme des leurs propres, pendant cinq jours, & seront successivement relevés par un pareil nombre: ils s'appliqueront à inspirer à leurs Eleves la modération

& la docilité; à prévenir, soit par la douceur, soit par de légers châtimens, toute discorde, tout caprice, toute mauvaise habitude; ils les traiteront tous avec une parfaite égalité.

VI.

A mesure que la raison commencera à se développer, on instruira ces enfans des loix de la patrie; on leur apprendra à les respecter, à obéir à leurs Parens, aux Chefs & aux personnes d'un âge mûr; on les accoutumera à la complaisance pour leurs égaux, à cultiver leur amitié, à ne jamais mentir; on les exercera à quelque légère occupation convenable à leur âge, & de tems en tems, à des jeux qui puissent leur former le corps, & les préparer au travail; on ne leur prescrira rien, qu'on ne leur ait fait comprendre que cela est raisonnable. Ces premieres instructions continueront d'être cultivées par les Maîtres, au soin desquels ils seront confiés au sortir de cette premiere enfance.

VII.

Ceux de ces enfans qui, avant l'âge de dix ans, seront assez robustes pour apprendre les premiers élémens de la profession à laquelle on les jugera propres, seront envoyés tous les jours, pendant quelques heures, aux ateliers publics, pour commencer leurs exercices.

VIII.

Tout enfant, à l'âge de dix ans, quittera cette commune demeure paternelle, pour passer aux ateliers, où alors ils seront logés, nourris, vêtus & instruits par les Maîtres & les Chefs de chaque profession, auxquels ils obéiront comme à leurs

Parens ; le tout en commun dans chaque Corps & dans chaque atelier, où chaque sexe sera séparément instruit des occupations qui lui conviennent.

I X.

Les Maîtres & Maîtresses, ainsi que les Chefs de profession, joindront aux exercices mécaniques les instructions morales. A mesure que la raison commençant à se développer chez les enfans, quelqu'un d'eux viendra à comprendre qu'il est une Divinité, & qu'en ayant entendu parler, ils feront des questions sur cet Etre suprême, on leur fera comprendre, qu'il est la cause première & bienfaisante de tout ce qu'ils admirent ou trouvent aimable & bon. On se gardera bien de leur donner de cet Etre ineffable aucune idée vague, & de prétendre leur en expliquer la nature par des termes vuides de sens : on leur dira tout nue-ment que l'Auteur de l'Univers ne peut être autrement connu que par ses ouvrages, qui ne l'annoncent que comme un Etre infiniment bon & sage, mais qu'on ne peut comparer à rien de mortel. On fera connoître aux jeunes gens que les sentimens de sociabilité qui sont dans l'homme, sont les seuls oracles des intentions de la Divinité ; & que c'est en les observant qu'on parvient à comprendre ce que c'est qu'un Dieu. On leur dira que les loix sont faites pour perfectionner ces sentimens, & pour appliquer, avec ordre, ce qu'ils prescrivent au bien de la société.

X.

Tous les préceptes, toutes les maximes, toutes les réflexions morales seront déduits des Loix fondamentales & sacrées, & toujours relativement à l'union & à la tendresse sociale : les motifs

d'exhortation seront le bonheur particulier, iné-parablement attaché au bien commun, & les considérations encourageantes auront pour objet, l'estime & l'amitié des proches, des Conci- toyens & des Chefs.

X I.

Les Chefs & Sénateurs veilleront avec soin à ce que les loix & réglemens pour l'éducation des enfans soient par-tout exactement & uniformément observés, & sur-tout que les défauts de l'enfance, qui pourroient tendre à l'esprit de *pro- priété*, soient sagement corrigés & prévenus ; ils empêcheront aussi que l'esprit ne soit imbu dans le bas âge, d'aucune fable, conte ou fictions ridicules.

X II.

A l'âge de quinze ou seize ans, lorsque de jeunes gens seront mariés, ils quitteront les Académies publiques, pour retourner dans la demeure paternelle, d'où ils iront journellement, aux heures marquées, aux ateliers, pour y exercer leur profession, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de professer l'Agriculture ; alors ils passeront dans les demeures destinées à cet état.



Loix des Etudes qui empêcheroient les égaremens de l'esprit humain & toute rêverie transcendante.

I.

LE nombre des personnes qui s'appliquent aux Sciences & aux Arts, qui demandent plus de sagacité, de pénétration, d'adresse, d'industrie & de talens, que de force de corps, sera fixé, tant pour chaque genre d'étude, que pour chaque Cité: on en instruira de bonne heure les Citoyens qui auront le plus de disposition, sans que ce genre d'étude ou d'exercice les dispense de vaquer à quelque partie de l'Agriculture, quand ils seront en âge d'y travailler. Personne, excepté le nombre prescrit de Maîtres & d'Élèves pour les Sciences & les Arts, ne pourront s'y appliquer avant l'âge de trente ans, *selon la Loi de Police V.* Alors ceux dont l'expérience aura perfectionné l'entendement, & fait éclore des dispositions pour quelque profession plus relevée que celle qu'ils exerçoient auparavant, pourront s'en occuper.

II.

Il n'y aura absolument point d'autre Philosophie morale que sur le plan & le système des loix; les observations & les préceptes de cette Science n'appuieront que sur l'utilité & la sagesse de ces loix, sur les douceurs des liens du sang & de l'amitié, des services & de la reconnoissance qui unissent les Concitoyens; sur l'amour & l'utilité du travail; sur toutes les règles générales & particulières du bon ordre & d'une parfaite concorde: l'étude de cette Science sera commune à tous les Citoyens.

III.

Toute métaphysique se réduira à ce qui a été précédemment dit de la Divinité. Quant à l'égard de l'homme, on ajoutera qu'il est doué d'une raison destinée à le rendre sociable; que la nature de ses facultés, ainsi que les principes naturels de leurs opérations, nous sont inconnus; qu'il n'y a que les procédés de cette raison qui puissent être suivis & observés par une attention réfléchie de cette même faculté; que nous ignorons ce qui est en nous la base & le soutien de cette faculté, comme nous ignorons ce que devient ce principe au trépas: on dira que, peut-être, ce principe intelligent subsiste-t-il encore après la vie; mais qu'il est inutile de chercher à connoître un état sur lequel l'Auteur de la Nature ne nous instruit par aucun phénomène: telles seront les limites prescrites à ces spéculations.

IV.

On laissera une entière liberté à la sagacité & à la pénétration de l'esprit humain à l'égard des Sciences spéculatives & expérimentales; qui ont pour objet, soit les recherches des secrets de la Nature, soit la perfection des Arts utiles à la société.

V.

Il y aura une espèce de Code public de toutes les Sciences, dans lequel on n'ajoutera jamais rien à la Métaphysique ni à la Morale, au delà des bornes prescrites par les loix: on y joindra seulement les découvertes physiques, mathématiques ou mécaniques confirmées par l'expérience & le raisonnement.

VI.

Les beautés physiques & morales de la Nature, objets des Sciences, des commodités & des agrémens de la société, ainsi que les Citoyens qui auront contribué, d'une manière distinguée, à perfectionner toutes ces choses, pourront être célébrés par l'éloquence, la Poésie & la Peinture.

VII.

Chaque Sénat particulier fera rédiger par écrit, les actions des Chefs & des Citoyens dignes de mémoire; mais il aura soin que ces histoires soient exemptes de toute exagération, de toute flatterie, & bien plus rigoureusement, de tout récit fabuleux; le Sénat suprême en fera composer le Corps d'Histoire de toute la Nation.

VIII.

Chaque chapitre de ces loix sera séparément gravé sur autant de colonnes ou pyramides érigées dans la Place publique de chaque Cité, & leurs intentions seront toujours suivies selon le sens propre, direct, & littéral de leur texte, sans qu'il soit jamais permis d'en changer ni altérer le moindre terme. Que s'il se trouvoit quelque équivoque ou quelque obscurité dans une loi, il faudra tâcher, ou de l'expliquer par quelque autre, ou de déterminer une fois pour toutes le sens de cette loi, de la manière la plus favorable aux Loix fondamentales & sacrées.



Loix pénales aussi peu nombreuses que les prévarications, aussi douces qu'efficaces.

I.

Tout Citoyen, sans exception de rang ni de dignité, fût-ce même le Chef général de la Nation, qui seroit, ce qu'on n'ose penser, assez dénaturé pour ôter la vie, ou blesser mortellement quelqu'un, qui auroit tenté par cabale ou autrement, d'abolir les Loix sacrées pour introduire la détestable propriété, après avoir été convaincu & jugé par le Sénat suprême, sera enfermé pour toute sa vie, comme fol, furieux & ennemi de l'humanité, dans une caverne bâtie, comme il a été dit, *Loi éditée XI.* dans le lieu des sépultures publiques: son nom sera pour toujours effacé du dénombrement des Citoyens; ses enfans & toute sa Famille quitteront ce nom, & seront séparément incorporés dans d'autres Tribus, Cités ou Provinces, sans qu'il soit permis à personne de les mépriser, ni de leur reprocher la faute de leurs parens, sous peine d'être deux ans retranchés de la société.

II.

Ceux qui oseroient intercéder pour ces coupables; ceux qui auront grièvement manqué de respect ou d'obéissance aux Chefs ou Sénateurs, aux Peres de Famille, ou à leurs Parens; ceux qui auront maltraité de paroles outrageantes ou de coups quelques-uns de leurs égaux, seront enfermés dans les lieux destinés à punir ces sortes de fautes, pour un ou plusieurs jours, ou mois, pour

une ou plusieurs années : le Sénat de la Nation réglera une fois pour toujours, ces tems, suivant la griéveté des délits : on ne pourra jamais retrancher du tems prescrit pour la punition d'une faute.

III.

Les adulteres seront enfermés pendant un an ; après quoi, un Mari ou une Femme pourra reprendre le coupable, s'il ne l'a pas répudié immédiatement après son infidélité ; & cette personne ne pourra jamais se marier à son adultere.

IV.

Toute personne de l'un ou de l'autre sexe, qui aura commerce avec quelqu'un pendant l'année de divorce, sera punie comme adultere.

V.

Toute personne qui aura mérité d'être retranchée de la société une ou plusieurs années, ne pourra jamais être ni Sénateur, ni Chef de Tribus.

VI.

Toutes personnes chargées de l'éducation & du soin des Enfans, qui, par une négligence reconnue, & faite de les corriger ou instruire, leur laisseront contracter quelque vice, ou quelque mauvaise habitude, contraire à l'esprit de sociabilité, seront pour un tems, ou pour toujours, privées de l'honneur de cet emploi, suivant qu'elles seront jugées coupables.

VII.

Tous ceux qui seront retranchés de la société, & enfermés pour toujours, ou pour un tems seulement, seront privés de tout amusement ou occupation ; ils seront uniformément nourris de mets

mets bons, mais les plus communs, & vêtus de même ; ils seront servis par les jeunes gens qui se feront rendu légèrement coupables de paresse, d'indocilité, ou de mensonge ; ils feront cette fonction pendant quelques jours, & à leur défaut, on chargera de ce service, alternativement chaque jour, un certain nombre des plus jeunes Elèves de chaque Profession.

VIII.

D'autres fautes plus légères, comme quelques négligences, quelque inexactitude, seront punies, suivant la prudence des Chefs ou des Maîtres de chaque Profession, soit par l'emploi dont on vient de parler dans la Loi précédente, soit par la privation de toute occupation, comme de tout amusement, pour quelques heures, ou pour quelques jours, afin de châtier l'oisiveté par l'oisiveté même.

IX.

Comme ce n'est point le châtiment, mais la faute qui déshonore, après en avoir subi la peine prescrite, il sera défendu à tout Citoyen d'en faire le moindre reproche à la personne expiée par la Loi, ni à aucun de ses parens, ni d'en instruire les personnes qui l'ignorent, non plus que de marquer le moindre mépris pour ces personnes absentes ou présentes, à peine de subir la même punition ; il ne sera permis qu'aux Chefs de les avertir, avec autorité, de leurs devoirs, sans faire jamais mention de leurs fautes passées, ni de leurs punitions.

X.

Toute peine imposée par la Loi, & une fois réglée pour chaque espece de faute, ne pourra

jamais être remise, diminuée, ou commuée par aucune grace, ni par aucune considération, sinon en cas de maladie.

XI.

Le Sénat de chaque Cité aura seul le pouvoir d'infliger les peines de privation de la société sur la déposition des Chefs de Tribus, de Familles, ou de Corps de Profession, & ces derniers infligeront les autres peines civiles.

XII.

Toute fausse accusation d'un crime qui méritoit une privation perpétuelle de la société, encourra même punition; dans tout autre cas, le faux accusateur subira une peine double de celle qu'auroit dû subir l'accusé.

XIII.

Les accusations des personnes qui ne seront revêtues d'aucune autorité civile ou naturelle, ne seront point écoutées ni reçues par le Sénat.

XIV.

Les personnes en dignité seront obligées de veiller par elles-mêmes sur les personnes qui leur seront subordonnées, de les réprimander ou punir pour les cas laissés à leur pouvoir, de les déférer à un ordre supérieur pour des fautes plus considérables, sans aucune indulgence, à peine d'être privées, ou pour un tems, ou pour toujours, de leur charge, suivant l'importance de cette omission.

Fin du second Volume.

T A B L E

DES MATIÈRES

Contenues dans le second Volume.

*P*ensées sur l'Interprétation de la Nature. Pag. 3

Pensées philosophiques. 75

Lettres sur les Aveugles. 115

Lettre sur les Sourds & Muets. 185

Principes de Philosophie morale. 129

CODE DE LA NATURE. 319

PREMIERE PARTIE.

Défauts des Principes généraux de la Politique
& de la Morale.

Sujet de cette Dissertation. 323

Réflexions sur la conduite & le but de la Basiliade. 324

*Erreurs invétérées de la Morale vulgaire; difficultés
d'en percer les ténèbres & la multitude.* 327

Principes des erreurs des Moralistes anciens & modernes; ce qu'ils auroient dû faire pour les recon-

notre, & les éviter.	328
Causes de la corruption de l'amour propre.	331
Etat de l'Homme au sortir des mains de la Nature, & ce qu'elle a fait pour le rendre sociable.	332
Exposition détaillée des vrais fondemens de sociabilité.	334
Sur quels principes la Morale & la Politique devoient établir leurs préceptes & leurs institutions.	336
Ideé de la Probité naturelle; comment on en pouvoit prévenir la corruption.	338
Objection.	339
Réponse.	Ibid.
Quelle éducation prévienendroit tout vice.	341
Quelle éducation perpétue les erreurs de la Morale.	342
La plupart des Législateurs ont rompu les liens de sociabilité, & occasionné, ou entretenu les suites fâcheuses de cette rupture.	343
Pourquoi les Loix de la Nature sont devenues impraticables.	345

 SECONDE PARTIE.

Défauts particuliers de la Politique.

Preuves expérimentales de nos Principes.	346
Etat naturel des Nations sauvages susceptibles des règles d'un très-sage Gouvernement.	347
Ideé de la Politique vulgaire, & courte réfutation de ses Maximes.	352
Combien les maximes de la Politique vulgaire violent le bon sens.	353
Objections contre la possibilité de notre système chez	

des Nations qui n'auroient point encore reçu de Loix.	357
Réponses ou nouvelles preuves des succès qu'auroient des Loix fondées sur la Nature, chez des Nations exemptes de nos préjugés.	358
L'inclination même de l'Homme pour le repos, est le principe de son activité.	360
Véritable cause de la paresse.	Ibid.
Digression sur les répétitions obstinées de quantité d'objections frivoles.	362
Véritable origine des Nations, & causes de la corruption des sentimens de sociabilité.	363
Les Législateurs n'ont corrigé aucun désordre.	365
Pourquoi les Loix devoient être faites.	366
Vrai medium de toute démonstration politique ou morale, & cause première de tout désordre.	368
Combien il étoit facile aux premiers Législateurs de reconnoître les intentions de la Nature, & d'y conformer leurs institutions.	Ibid.
Combien des Loix plus parfaites que les nôtres auroient eu de pouvoir.	370
Fausseté des principes du Droit civil & du Droit des Gens.	371
L'esprit du Christianisme rapprochoit les hommes des Loix de la Nature.	373
Pourquoi l'esprit du Christianisme ne s'est point soutenu.	374
Esprit monacal entièrement opposé aux Loix de la Nature.	376
En quoi consistent la liberté & la dépendance.	378
Foiblesse du pouvoir de nos Maîtres les plus absolus.	380
Vraies causes de la décadence & des révolutions des Etats les plus florissans.	383
Ce que c'est que le hasard dans l'Ordre moral.	Ibid.
Ce qui assureroit la stabilité des Empires.	387

<i>Sous quel prétexte la Politique sacrifie l'intérêt de la multitude à celui d'un seul.</i>	388
<i>Pouvoir & fonction des Souverains dans le Droit naturel, & leur véritable grandeur.</i>	390

TROISIEME PARTIE.

Défauts particuliers de la Morale vulgaire.

<i>Ce que c'est que le mal ; ses différentes especes.</i>	394
<i>Il n'y a point de mal physique en présence de la Divinité.</i>	395
<i>Le mal moral ne touche que la Créature.</i>	396
<i>Analogie entre l'ordre physique & le moral.</i>	397
<i>La bienfaisance est la premiere de toutes idées morales.</i>	398
<i>Ce qui ôteroit à l'Homme toute idée de mal moral.</i>	400
<i>Ce que sont en présence de la Divinité les imperfections morales de la Créature.</i>	Ibid.
<i>Tout dans l'Univers, soit physique, soit moral, se perfectionne par gradation.</i>	404
<i>Justes bornes du mal moral.</i>	406
<i>La cause passagere de tous maux en est le remede.</i>	407
<i>Véritables causes des contrariétés de l'esprit & du cœur.</i>	409
<i>Combien nos principes sont éloignés d'autoriser le vice ou le crime.</i>	411
<i>Principal motif de toute action humaine, & principe de toute harmonie sociale.</i>	414
<i>Véritable succession & progrès des idées morales ; hypothèses qui les prouvent.</i>	416
<i>La bienfaisance est le premier principe de l'idée d'une Divinité.</i>	Ibid.
<i>Première hypothèse, où l'on explique comment l'idée</i>	

<i>de la Divinité se développe & se perfectionne.</i>	417
<i>La réflexion seule sur les sentimens naturels fait eclorre l'idée d'une Divinité.</i>	Ibid.
<i>Le spectacle de l'Univers ne fait qu'étendre l'idée de la Divinité.</i>	418
<i>Par quels degrés l'idée d'une Divinité se perfectionne.</i>	419
<i>Seconde hypothèse, dans laquelle l'idée d'une Divinité acquiert de nouveaux degrés de perfection.</i>	Ibid.
<i>Dans quel système l'idée de la Divinité pouvoit se perfectionner de plus en plus, ou se corrompre.</i>	422
<i>Comment la corruption des actions humaines s'est étendue sur l'idée de la Divinité ; ce qu'il falloit faire pour l'arrêter.</i>	424
<i>Causes remarquables de la corruption des actions humaines que les Philosophes ont négligé d'observer.</i>	426
<i>I. Les Nations les plus méchantes sont les plus superstitieuses.</i>	Ibid.
<i>II. Chez quelles Nations les pratiques superstitieuses corrompent les actions morales.</i>	427
<i>III. Caractere de Nations les plus humaines.</i>	428
<i>IV. Quels sont ordinairement les plus méchans de tous les hommes.</i>	429
<i>Ce qu'il falloit conclure des observations précédentes.</i>	430
<i>De quelle sorte de crainte la bienfaisance ne doit pas dépendre.</i>	Ibid.
<i>Par où la Morale devoit commencer ses instructions.</i>	431
<i>Conclusion de cette Dissertation.</i>	433

QUATRIEME PARTIE.

Modele de Législation conforme aux intentions
de la Nature.

<i>Loix fondamentales & sacrées qui couperdient racine à tous les maux d'une Société.</i>	435
<i>Loix distributives ou économiques.</i>	Ibid.
<i>Loix agraires.</i>	440
<i>Loix édiles.</i>	441
<i>Loix de Police.</i>	443
<i>Loix somptuaires.</i>	446
<i>Loix de la forme du Gouvernement qui préviendroient toute domination tyrannique.</i>	447
<i>Loix de l'administration du Gouvernement.</i>	450
<i>Loix conjugales qui préviendroient toute débauche.</i>	453
<i>Loix d'éducation qui préviendroient les suites de l'a- veugle indulgence des Peres pour leurs Enfans.</i>	456
<i>Loix des études qui préviendroient les égaremens de l'esprit.</i>	460
<i>Loix pénales aussi peu nombreuses que les prévarica- tions, & aussi douces qu'efficaces.</i>	463

Fin de la Table du second Volume.

